

LES ARTS DESSINÉS

Juillet/septembre 2018

03



Kazuo
Kamimura

Georges
Wolinski

Tom
Tirabosco

Thomas
Ott

Jean-Charles
de Castelbajac

Roman
Cieslewicz

L 15306 - 3 - F: 14,95 € - RD



dbd

L'ACTUALITÉ DE TOUTE LA BANDE DESSINÉE

William **VANCE**

DERNIER HOMMAGE AU DESSINATEUR DE **XIII**



FOOT & BD

dossier spécial
Coupe du monde

**CORBEYRAN
& GUÉRINEAU**
la conclusion
exceptionnelle
du *Chant des Stryges*

SERGIO TOPPI
sa dernière interview

STUDIOS IDÉFIX
Patrick Cohen raconte

AKISSI
une enfance
en Côte d'Ivoire

JEFF PANACLOC
Humour corrosif !

Sans oublier :
le **CAHIER CRITIQUE**,
les **ACTUALITÉS**,
les albums **JEUNESSE...**

EN KIOSQUE TOUT L'ÉTÉ

Votre **dbd** en ligne sur : www.dbdmag.fr



— C'EST UN ARTISTE QUI EST EN TRAIN DE
PERCER DANS LE MONDE DE LA FINANCE

MICAËL

DESSINATEUR DE PRESSE

Dernier ouvrage paru : *Entrée, plat, dessert*

(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

**LE MONDE
SELON MICAËL**/p.01
Édito dessiné |

**COLLABORATEURS,
ÉDITORIAL**/p.04
Sous le signe de la création |

STÉPHANE BLANQUET/p.06
No Limit... |

ACTUS ILLUSTRATION/p.08
& Événements |

KAZUO KAMIMURA/p.12
Le chantre du *gegika* |

THOMAS OTT/p.20
Un punk chez Vuitton |

GOROGOA/p.24
Jeu vidéo, par Jean Zeid |

GEORGES WOLINSKI/p.28
Publicitaire maison, par Delfeil de Ton |

ACTUS BANDE DESSINÉE/p.32
Festivals et beaux livres |

HERR SEELE/p.36
Du côté de chez Henk, par Lorraine Adam |

**EMMANUEL PIERRE
& TED BENOIT**/p.44
Vaast au rodéo |

BRUNO PODALYDÈS/p.46
Un charmant tour de manivelle... |

GARY PANTER/p.50
L'art comme seule compagnie |



© Kamagurka & Herr Seele / Frémok

36

SERGIO TOPPI/p.56
Portfolio |

ACTUS JEUNESSE/p.62
Beaux livres |

ANNE HERBAUTS/p.66
Entre jardin et moraine, par Katia Furter |

THOMAS ROMAIN/p.72
Tel père, tels fils |

**ALEJANDRO JODOROWSKY
& GÉRARD DUBOIS**/p.78
Poésie illustrée |

ACTUS GRAPHISME/p.80
Beaux livres et expositions |

AFFICHES DESSINÉES/p.82
Genève, capitale de l'affiche BD ? Par Ariel Herbez |

EXEM/p.88
Maître ès affiches ! |

ROMAN CIESLEWICZ/p.96
Fabricant d'icônes, par Alexandre Devaux |

**JEAN-CHARLES
DE CASTELBAJAC**/p.102
En quête de l'invisible narratif |

TOM TIRABOSCO/p.110
Les 7 péchés capitaux |

LUCIEN DE ROECK/p.118
Patrimoine, par José-Louis Bocquet |

PASTELS DU LOUVRE/p.122
Actus Beaux-arts |

ESCHER/p.124
Exposition, par Anne Malary |

ACTUS BEAUX-ARTS/p.125
Expositions, beaux livres & événements |



© Anne Herbauts / Casterman

66



JEAN-CLAUDE CARRIÈRE/p.129

Flash back |

HILTON McCONNICO/p.130

Faire de chaque jour de la vie un art |

DOMINIQUE PERRAULT/p.136

Le passage du trait au volume |

ROGER DEWINT/p.142

Art brut, par Michel Thévoz |

PARABELLUM/p.146

Le choc des images, par Géant Vert |

JACQUES DE LOUSTAL/p.152

Un classique par... |

DOMINIQUE CORBASSON/p.154

Juste quelqu'un de bien |

QUI FAIT QUOI DANS LES ARTS DESSINÉS

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fboss@dbdmag.fr

- **Rédacteur en chef** : Frédéric Bosser
- **Secrétaires de rédaction** : Maria Minassian, Nesma Kharbache
- **Comité de rédaction** : Frédéric Bosser, Rémi Joffart
- **Rédaction** : Loraine Adam, Stéphane Beaujean, José-Louis Bocquet, Frédéric Bosser, Jean-Claude Carrière, Alexandre Devaux, Delfeil de Ton, Gérard DuBois, Katia Furter, Géant Vert, Ariel Herbez, Alejandro Jodorowsky, André Juillard, Jacques de Loustal, Anne Malar, Micaël, Emmanuel Pierre, Michel Thévoz, Tom Tirabosco, Jean Zeid
- **Direction artistique** : Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
- **Maquette** : Rémi Joffart, Jérôme Denis
- **Correction** : Gilles Chauvin
- **Photogravure, flashage, impression** : Pollina
- **Photographie** : Tariq Bellahcene, Frédéric Bosser, Anne-Françoise Brillot, Florence Brochoire, Patrick Burban, Jorge Colombo, Bruno Comtesse, Karen de Villers, Guy Ferrandis, Georges Fessy, Cormac Hanley, Luc Quelin, JAA The Sankei Shimbun, Christophe Lebedinsky, Alain Leduc, Bettina Rheims, Laurence Sudre, Jean-Luc Vallet, Eugene Watté, et divers
- **Création originale du logo Les Arts dessinés** : Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)

• **Remerciements** : à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés

Dépôt légal à parution © Les Arts dessinés et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

COUVERTURE : LADY SNOWBLOOD
© 2018 Kazuo Kamimura

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

PUBLICITÉ : Frédéric Bosser
• Tél. : 06 14 48 73 75 • email : fboss@dbdmag.fr

**GESTION, MARKETING
ET PROMOTION DES VENTES :**
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse
au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne



Certifié PPPP
Ce produit est issu
de forêts gérées
durablement et de
sources contrôlées.
pefc-france.org

Attachée de presse dans le milieu de la culture et notamment de l'édition, **Loraine ADAM** s'est occupée de nombreux événements et manifestations, dont le Festival de la BD d'Angoulême, Littérature & Journalisme à Metz, Tandem à Nevers et Formula Bula à Paris. Parallèlement, elle écrit depuis plusieurs années dans les pages d'*Afrique magazine*. Dans le mensuel *Rolling Stone*, elle partage chaque mois ses coups de cœur BD, littéraires et musicaux. | **Herr Seele p.36**



José-Louis BOCQUET est l'auteur de nombreux romans, de monographies consacrées à Henri-Georges Clouzot, Georges Lautner, André Franquin et René Goscinny, ainsi qu'au rap d'expression française. Scénariste de bandes dessinées, il a débuté dans les pages de *Métal hurlant* et signé une dizaine d'albums avec les dessinateurs Serge Clerc, Arno, Max, Berthet, Vallès, Cuzor et Stanislas. Pour la dessinatrice Catel, il a écrit les scénarios des romans graphiques *Kiki de Montparnasse* en 2007 et *Olympe de Gougues* en 2014. *Joséphine Baker* est leur troisième ouvrage en commun. Depuis 2008, José-Louis Bocquet dirige le label Aire libre des éditions Dupuis. | **Lucien De Roeck p.118**



Né en 1977 à Paris où il est enraciné, **Alexandre DEVAUX** est historien de l'art et iconographe. Depuis plusieurs années, il mène un travail de fond sur les œuvres de Roland Topor, Gédé et Peellaert, mais aussi sur le journal *Hara-Kiri* et sur Auguste de Châtillon (peintre et poète du XIX^e siècle). Avec *Les Cahiers dessinés* et Frédéric Pajak, il prépare actuellement des livres sur Topor, Gédé, Captain Cavern et Olivia Clavel. Chez Buchet-Chastel, il fera paraître un livre avec Daniel Spoerri fin 2018. Il collabore aussi avec Les Nouvelles Éditions Wombat et les éditions Prairial. | **Roman Cieslewicz p.96**



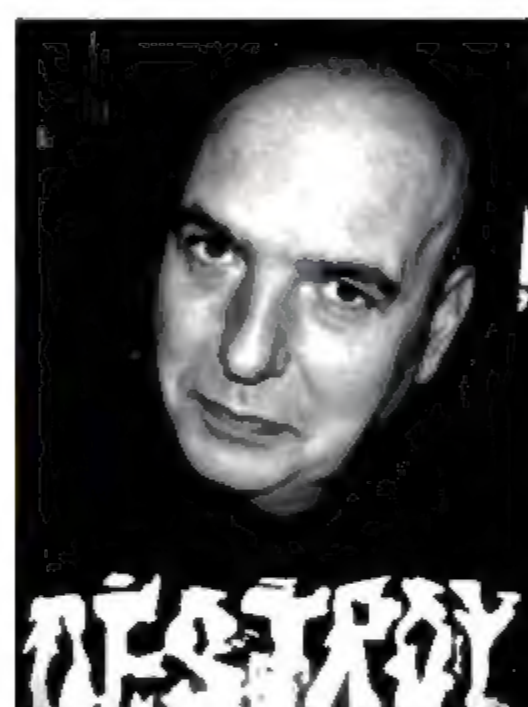
Né en 1943, **Ariel HERBEZ** est journaliste et il a travaillé pour divers médias, dont le quotidien *Le Temps*. Il est l'auteur de livres sur la bande dessinée, dont *Affiches BD* (1996), *Exem à tout vent* (2005) et *Les Aventures d'Exem au pays des affiches*, un catalogue raisonné paru en huit volumes, entre 2014 et 2018. En 2010, il est responsable du secteur BD pour l'exposition et le catalogue *Décor, design & industrie*, lors du centenaire du musée d'Art et d'Histoire de Genève. En 2012, il est commissaire, avec Jean-Marie Derscheid, de l'exposition *Les Aventures de la ligne claire* à Lausanne, reprise au Cartoonmuseum de Bâle en 2013. | **L'Affiche BD en Suisse p.82**



Né en 1976, **Stéphane BEAUJEAN** se partage pendant une dizaine d'années entre l'enseignement universitaire à Paris XIII, la création de la librairie Aapoum Bapoum avec des amis, la photographie de presse et la critique de bande dessinée (*Les Inrockuptibles*, *Beaux Arts*, *Chronicart*...). Il fonde ensuite sa propre revue spécialisée en 2012, *Kaboom*, qu'il quitte en septembre 2016 pour prendre le poste de directeur artistique du Festival d'Angoulême. | **Kazuo Kamimura p.12**



Né en 1934, **Delfeil DE TON** est un journaliste de presse écrite. Rédacteur à *Hara-Kiri* pendant près de vingt ans, il a fondé le mensuel *Charlie*, puis cofondé *Charlie Hebdo* qu'il quittera en 1975. Il a ensuite collaboré à *Libération* et au *Nouvel Observateur* où il tient toujours une célèbre chronique. Il a également publié plusieurs recueils, dont le dernier paru, dans la collection Poche comique de Wombat, est la réédition complétée du *Journal de Delfeil de Ton*. | **Georges Wolinski p.28**



Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **GÉANT VERT** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaisons physiques avec Johnny Depp. | **Parabellum p.146**



Tom TIRABOSCO est un illustrateur et auteur suisse de bande dessinée formé aux Beaux-Arts de Genève. Il a travaillé pour de nombreux journaux et magazines suisses (*Le Temps*, *La Tribune de Genève*) et français (*Libération*, *Les Inrockuptibles*, *Je bouquine*) et a signé une dizaine de livres pour enfants, dont le dernier, *La Graine et le Fruit* (La Joie de lire), avec l'écrivain Alexis Jenni. En mars, il a signé la décoration d'un étage entier d'un hôtel genevois et sa dernière BD, *Wonderland* (Atrabile), raconte un peu de son enfance. Sa prochaine BD, *Femme sauvage*, sortira chez Futuropolis dans un futur proche, enfin... si tout va bien. Tom enseigne également au sein de la nouvelle école de BD et d'illustration de Genève (ESBDI). | **Les 7 péchés capitaux p.110**



Diplômé de philosophie, animateur radio, critique cinéma, journaliste, de Toulouse à Paris, d'Europe 2 à RFM en passant par France 3 ou Le Mouv', **Jean ZEID** est spécialiste jeu vidéo à France Info, auteur des livres *Art et jeux vidéo* aux éditions Palette et *GAME, le Jeu vidéo à travers le temps* au Seuil. En 2017, il est le commissaire d'une exposition portant le même nom à la Fondation EDF, à Paris. Elle a accueilli près de cent vingt mille visiteurs. | **Gorogoa p.24**



FRÉDÉRIC BOSSER
 photographié par Laurence Sudre
 © Laurence Sudre pour *Les Arts dessinés*

Un été sous le signe de la création, de la curiosité et du plaisir !

Pour accompagner, cet été, celles et ceux qui nous suivent depuis le début et nos nouveaux lecteurs, ce troisième numéro reste riche, dense et varié, comme vous allez rapidement le constater en le parcourant et, je l'espère, en le dévorant à votre rythme.

Histoire de conserver votre curiosité en éveil, nous avons créé deux nouvelles rubriques : la première est dédiée au jeu vidéo, avec le journaliste Jean Zeid, chroniqueur avisé en la matière ; la seconde est consacrée à l'architecture, que nous abordons avec Dominique Perrault, le maître d'œuvre de la « toujours » très controversée BNF.

Dans ce numéro 3, nous explorons à nouveau le monde du cinéma avec le réalisateur Bruno Podalydès, qui porte à l'écran la fameuse Bretonne Bécassine, qui, faut-il le rappeler, ne porte pas de sabots.

Autre richesse des *Arts dessinés*, nos commandes originales aux artistes tels que Tom Tirabosco, Gérard Dubois, Emmanuel Pierre, Jacques de Loustal, Jean-Claude Carrière ou Micaël.

Mais ce numéro est aussi particulier, car il rend hommage à deux dessinateurs, designers et illustrateurs : l'Américain Hilton McConnico et la si parisienne Dominique Corbasson. Chacun laissera son empreinte dans son domaine.

Enfin, comme l'été est propice aux découvertes entre deux moments de farniente, nous vous proposons une sélection d'ouvrages, pour petits et grands, et d'expositions, en France et à l'étranger.

Au fil de votre lecture, nos invités retiendront votre attention, vous surprendront et – nous y comptons bien ! – vous donneront envie, à vous aussi, de découvrir leurs travaux.

Alors, pour partager votre plaisir, n'hésitez pas à parler des *Arts dessinés* autour de vous. Plus nous aurons d'abonnés, plus nous serons forts pour continuer cette aventure artistique et culturelle.

Bon été à vous toutes et tous, et vivement septembre pour vous retrouver avec plein de bonnes surprises !

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

STÉPHANE BLANQUET

NO LIMIT...

Si vous confiez un espace à **Stéphane Blanquet**, il vous le remplira du sol au plafond comme au Centre d'art contemporain de l'abbaye d'Auberive, en Haute-Marne, où l'artiste a débarqué avec ses innombrables idées. Dans son exposition-installation, le plasticien et dessinateur propose plus de cent œuvres récentes : dessins originaux, terres cuites, tapisseries, polaroids, lenticulaires et des lithographies, photos et de nouvelles installations...



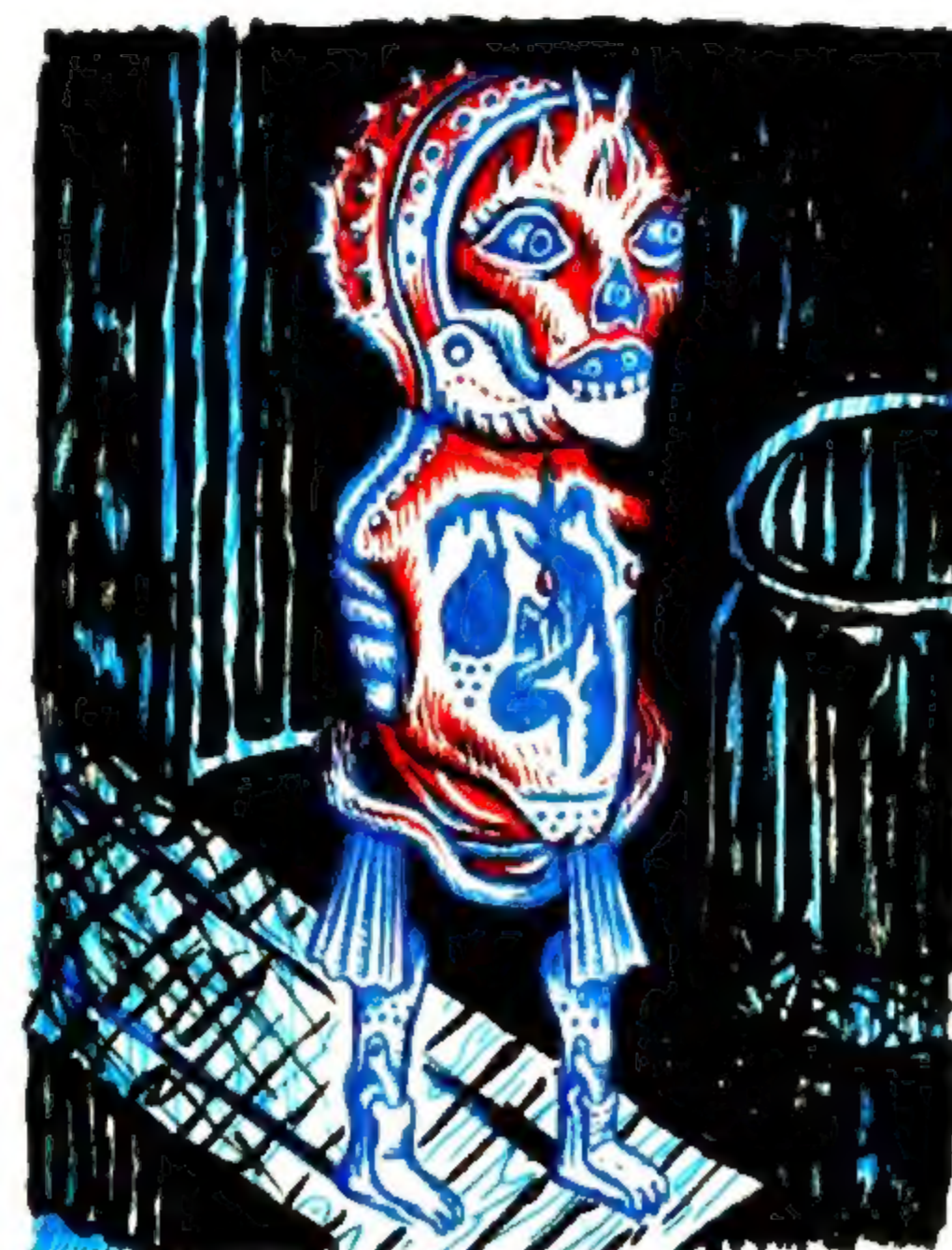
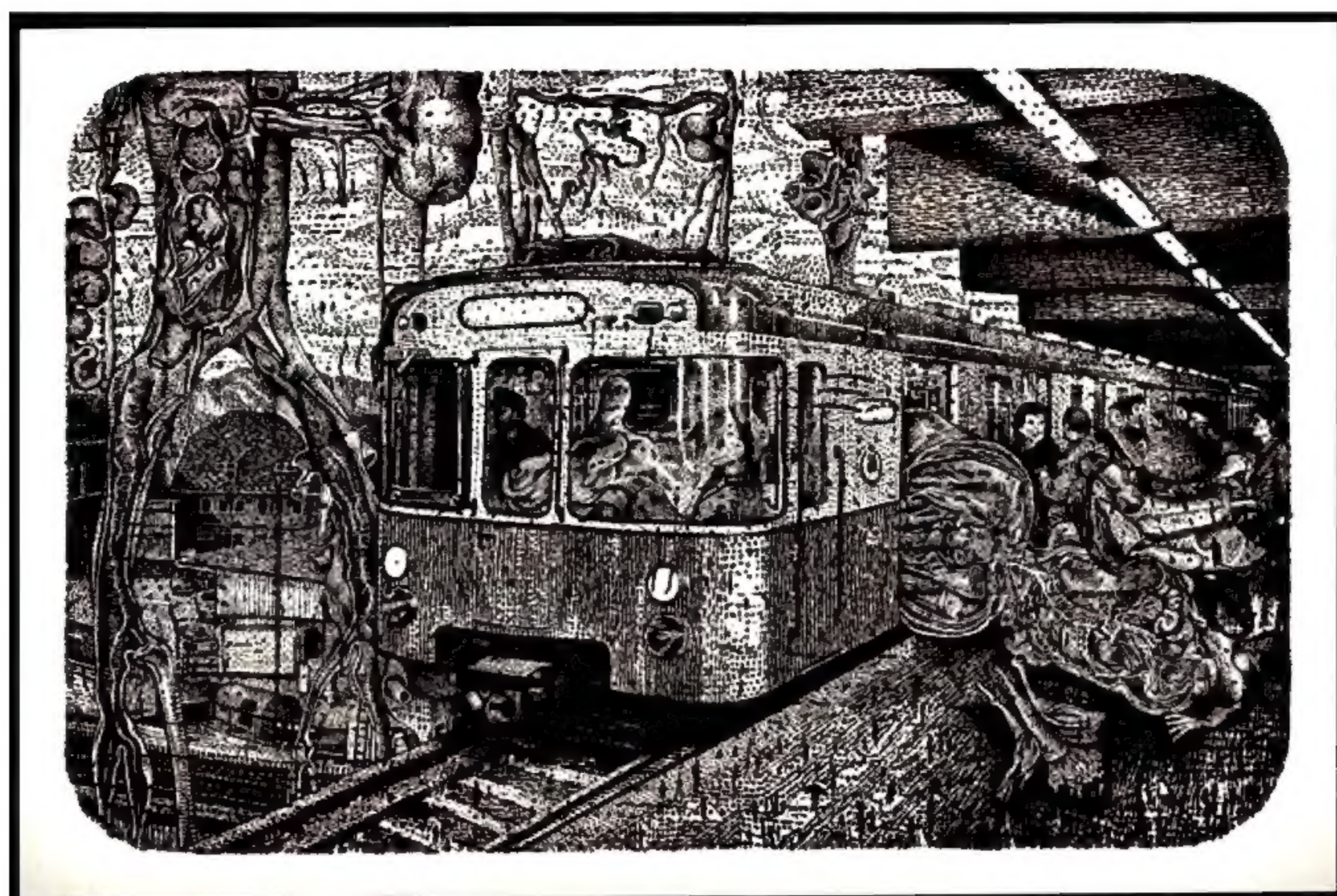
STÉPHANE BLANQUET

© Photo Atelier Stéphane Blanquet

Sans titre, connu comme **Le Train** (2016),
encre de chine sur papier, 75 x 110 cm
© Stéphane Blanquet

Pour préparer son exposition dans les murs de l'abbaye cistercienne d'Auberive, **Stéphane Blanquet** s'est rendu sur place. Une visite de ce haut lieu du XII^e siècle, qui lui a permis d'envisager la manière de le modifier, mais aussi de s'adapter à son architecture, ne serait-ce que pour son installation monumentale, *Le Tribunal insoluble*, produite avec les ateliers du Royal de Luxe, à Nantes. Puis, quitte à accrocher ses œuvres, l'artiste a proposé d'en faire de nouvelles : « *C'est bien plus réjouissant pour moi !* » Pour cette phase de création, le plasticien aime s'entourer des « *meilleurs artisans* » qui lui permettent de continuer à progresser et à se dépasser. Cette démarche contribue aussi à casser ses repaires et à éviter de se répéter, de proposer du « *réchauffé* » aux visiteurs de ses expositions-installations.

Au départ de toutes ses nouvelles créations – réalisées en solo ou avec des spécialistes du métal, de la tapisserie, de la céramique comme de la lithographie –, il y a le « *dieu* » dessin. Cette première étape lui permet de formaliser ses idées et de montrer aux intervenants extérieurs ce qu'il souhaite au final obtenir. « *Ensuite, je leur fais confiance, car il y a des choses que seuls les professionnels savent faire. Sur les céramiques, je suis à leur écoute, et j'apprends beaucoup à chaque fois. Au tout début, je voyais mes objets en 2D avant de les imaginer en 3D. Maintenant, j'anticipe plus facilement, mais l'équilibre a été difficile et long à trouver.* »



Le Tribunal insolite (2018), étude
© Stéphane Blanquet



Une alchimie qui se fait par Internet

Concernant ses tapisseries, Blanquet en réalise seul ou en duo avec le fameux artiste japonais Tanaami Keiichi. En attendant les réactions des visiteurs, l'artiste trouve que l'alchimie entre leurs deux univers fonctionne bien. «*Nous concevons le dessin de base à quatre mains, à partir de dessins que nous nous échangeons par Internet. Un peu comme si nous faisons un collage. Quand le dessin nous convient, reste à choisir ensemble les couleurs. Elles sont plus pop art, un mouvement que Tanaami affectionne tout particulièrement*», précise le dessinateur.

EXPOSITION

STÉPHANE BLANQUET - PAR LES MASQUES ECORNÉS

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
DE L'ABBAYE D'AUBERIVE
JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE
1, place de l'Abbaye - 52160 Auberive.
Tél. : 03 25 84 20 20
www.abbaye-auberive.com

Blanquet n'a pas le complexe de l'auteur issu du monde des graphzines et de la vague alternative face au monde de l'art. Cette attitude rassure les responsables de lieux artistiques qui l'invitent de plus en plus régulièrement à exposer ses travaux. «*Ce qui m'intéresse, à chaque fois, c'est de m'exprimer pleinement.*» Et s'il n'a pas, actuellement, de galeries attirées, «*c'est par choix*», nous répond-il, car il n'a pas envie d'être lié à quiconque pour la vente de ses œuvres originales. Cette option lui est possible car il n'en a pas spécialement besoin. «*Et puis, quelle galerie pourrait accueillir mes installations monumentales ?*» souligne Stéphane Blanquet, avant de convenir qu'il a de plus en plus de mal à les stocker chez lui !

Après l'exposition à l'abbaye d'Auberive, cet enfant de la figuration narrative, des Combas, des Di Rosa et consorts, va commencer à réfléchir à une exposition programmée à la Halle Saint-Pierre, à Paris, en 2020. Ses envies ? Créer de nouvelles



Les discours Eculés (2015), laine et textiles divers, 80 x 40 cm, pièce unique tricotée par Tracy Widdess sur un dessin et des instructions de Stéphane Blanquet
© Stéphane Blanquet & Tracy Widdess / Photo Tracy Widdess

tapisseries et objets, tout en continuant son incroyable pari de publier un livre*, tous les trois jours, des auteurs qu'il apprécie chez United Dead Artists. Chapeau, l'artiste ! ■

* Commande sur le site de l'artiste : www.blanquet.com/marchandises/

Prolifique Benjamin Lacombe

À peine quinze ans de carrière et déjà plein de choses à montrer. Le stakhanoviste **Benjamin Lacombe** est prolifique et il entend le rester. Dans **Curiosities**, son premier artbook, il se positionne comme un représentant phare de la nouvelle illustration française. On y retrouve certaines de ses illustrations les plus célèbres, mais aussi de nombreux dessins inédits provenant de ses recherches : croquis, travaux pour des films d'animation ou projets inaboutis. S'étalant sur un très grand registre graphique allant de la peinture à l'affiche en passant par le volume, la scénographie de lieux et d'expositions ou encore la création de collections de vêtements et d'objets, ce catalogue permet de mieux appréhender cet artiste que beaucoup qualifient aujourd'hui d'unique. ■ **FB**



CURIOSITIES

Par Benjamin Lacombe, éditions Daniel Maghen
Livre cartonné, 304 pages couleurs, 35 €, en anglais/français, disponible.

Réveiller l'artiste qui sommeille dans le fan

Artiste berlinois, **Atak** s'est spécialisé dans l'art réalisé par des fans d'artistes. Mais lui ne s'inspire que de Hergé ou de pulps d'époque consacrés à *Dick Tracy*. En préambule au travail présenté dans ce pack plutôt insolite, l'auteur mentionne la définition de « fan art », telle que donnée dans Wikipedia. En gros, une partie de la communauté artistique considère que le fan art ne mérite pas d'être considéré comme un art, puisque l'artiste s'inspire ou reproduit le travail original d'un autre. Une étude approfondie des deux ouvrages consacrés à *Dick Tracy* et à Hergé permettra de trancher sereinement, car le travail proposé par l'artiste ne laisse pas indifférent. Ce n'est ni du détournement ni de la parodie, mais bien une nouvelle manière de faire. ■ **GV**



FAN ART - HOW TO BE A DETECTIVE?
TINTIN VS. DICK TRACY

Par Atak, Featureless édition

Pack regroupant deux journaux et un tirage à 400 exemplaires signés et numérotés sous emballage plastique personnalisé, couleurs, 20 €, disponible.

Une BD à travers la ville



Afin de commémorer le 375^e anniversaire de la fondation Paul de Chomedey de Maisonneuve, à Montréal, la star de la bande dessinée québécoise, **Michel Rabagliati**, a imaginé une BD-exposition qui se décline dans divers quartiers de la ville. Accrochées aux murs, douze planches incitent les passants à suivre un itinéraire à travers parcs et chemins historiques du Plateau Mont-Royal. Suite au succès de cette initiative, l'exposition a été reprise en France lors du festival amiénois



On a marché sur la bulle, ainsi qu'à BD Lyon et au parc de la Villette, à Paris. À travers ce très beau volume au format à l'italienne, on retrouve les différentes planches ainsi que les dessins annexes qui servaient à renseigner les visiteurs de l'exposition. ■ **GV**

PAUL À MONTRÉAL

Par Michel Rabagliati, éditions La Pastèque

Livre cartonné, 56 pages quadrichromie et un pantone, 28 €, disponible.

Culture maglite



Comme le résumant très bien ses auteurs, **Kiblink** est un magazine trimestriel, fondé en 2004, dédié aux arts visuels, aux cultures actuelles et aux industries créatives, qui fait la part belle à l'illustration contemporaine, française



et internationale. Fruit de l'agitation cognitive d'une équipe s'étalant de Paris à Lyon, cette revue d'agitateurs culturels en est, maintenant, à son 64^e numéro. Dans ce **Super Kiblink**, l'équipe a réuni, à la manière d'un *Super Picsou*, les numéros

59 à 62 sortis en 2017. À l'intérieur, rien ne change à part un plaisir de lecture multiplié par quatre. Réalisé à l'aide d'un polycopieur Riso sur papier Fedrigoni Arcoprint Milk 100 g, il incitera l'amateur éclairé à se le procurer, dès la fin de cette ligne. ■ **GV**

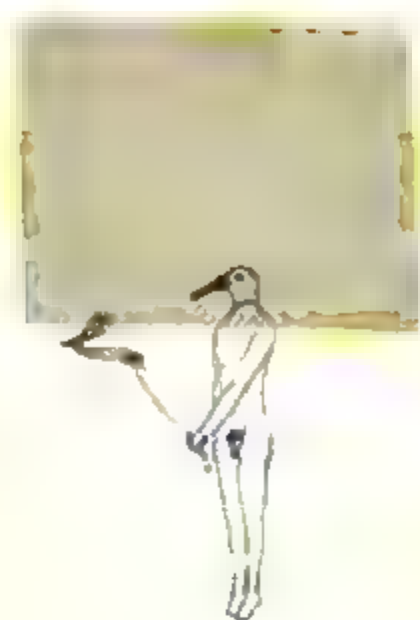
SUPER KIBLIND N°01 (2017)

Collectif, Kiblink éditions

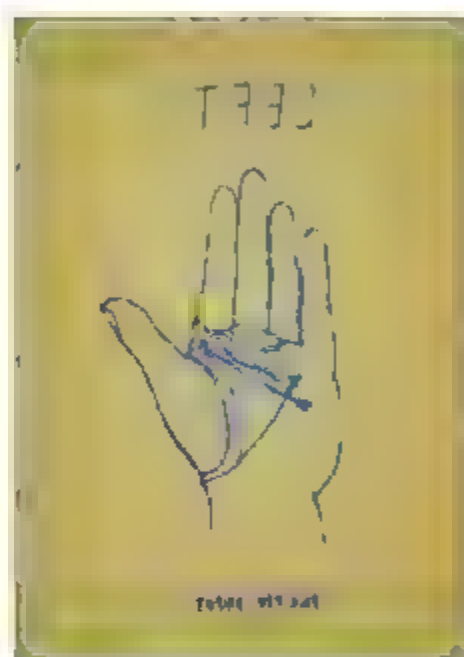
Livre broché édité à 250 exemplaires, disponible sur www.kiblink-store.com ou librairie spécialisée, 238 pages, textes illustrés N&B et couleurs, 26 €.

L'envers du décor

Né avec une main droite plutôt très douée crayon en main, **Philippe Dupuy** en perd temporairement l'usage, en 2015, à cause d'une hernie discale. Débute alors une période de marasme où l'auteur envisage le pire. Et puis, comme dans le refrain d'une chanson d'Helter Skelter, une fois touché le fond de sa déprime, il finit par donner un grand coup de pied et, hop, direct on la surface ! Philippe Dupuy décide alors d'utiliser sa main gauche. Même si les résultats ne sont pas tout à fait au rendez-vous, cette série de croquis regroupés dans un petit ouvrage de qualité constitue un bel exemple de combativité et un « guide du routard » pour éviter les écueils de la vie... ■ **GV**



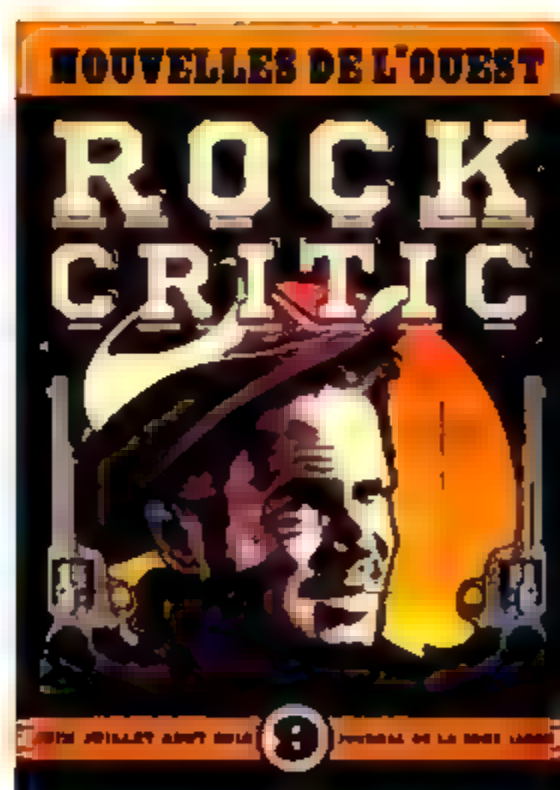
Philippe Dupuy, L'Association



LEFT

Par Philippe Dupuy, édition L'Association
Couverture toilée avec marquage
80 pages N&B et couleurs, 23 €, disponible

Robert Maxwell's not dead!

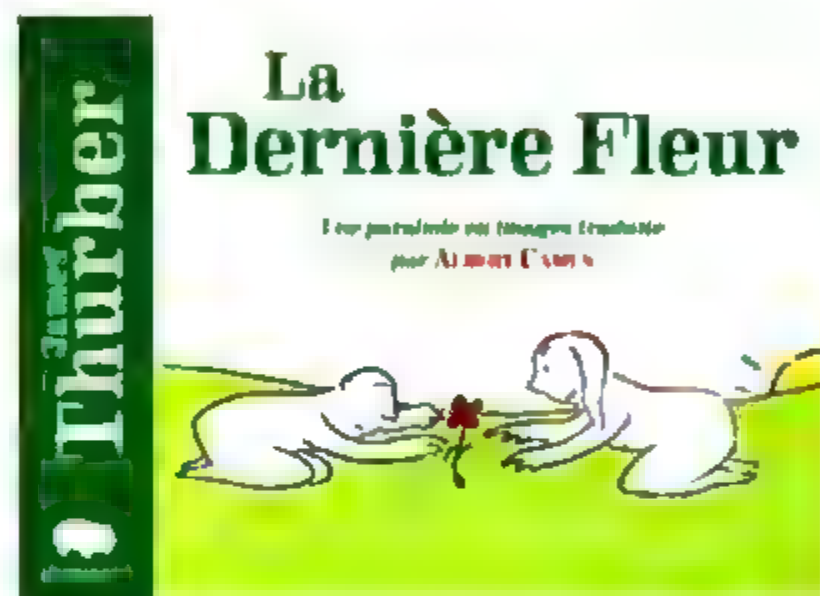
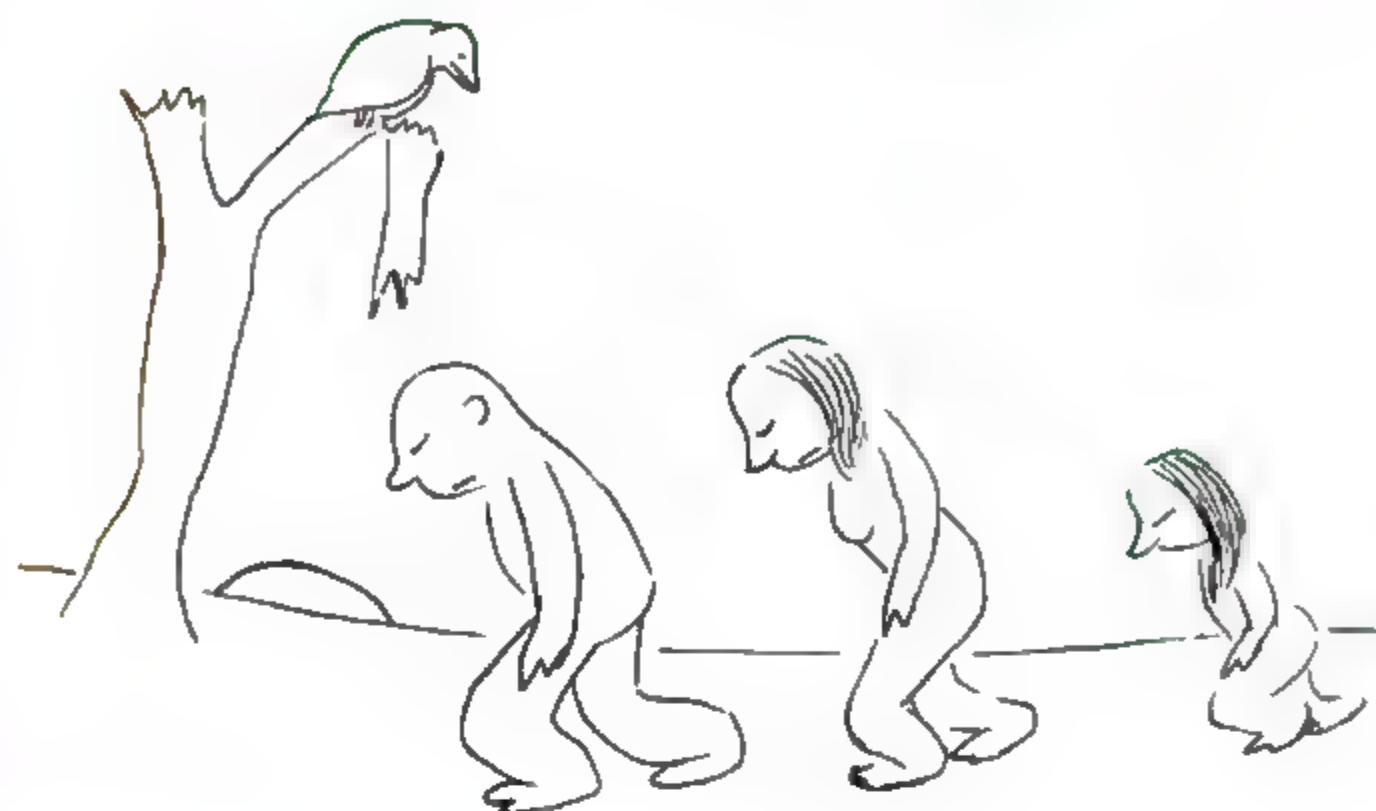


Depuis maintenant deux ans, un fanzine au graphisme d'enfer envahit, tous les trois mois, les étals d'une centaine de villes de l'Hexagone. Ce qui distingue ce fanzine des autres publications ? C'est le soin apporté au graphisme. À l'intérieur, même si le contenu est classique (interviews et chroniques diverses), le ton de **Géant Vert** – son rédacteur unique, mais également collaborateur du trimestriel que vous tenez entre les mains – en fait un espace de liberté où débordements et tirs de missiles sont clairement encouragés, voire souhaités, par la ligne éditoriale affichée. Toute la maquette est assurée par **Ben Hito** (*Le Crapaud baveux, Flag, Zoulou...*), et elle devrait ravir tous les amateurs de graphismes modernes, inspirés par la sérigraphie et les années 1930. Avec son format A5 facile à transporter, ce joli objet non conventionnel se lit ou s'expose sans problème ■ **FB**

ROCK CRITIC #9

Par Ben Hito & Géant Vert, éditions Dubois
Mini-mag broché 24 pages couleurs, gratuit, disponible
(liste de distribution sur rockcritic@outlook.fr)

Autobiographie comique



Chroniqueur, illustrateur et humoriste de la première moitié du XX^e siècle, le New-Yorkais **James Thurber** pratique très jeune une forme d'humour inclassable (même si certains y voient



des points communs avec Boris Vian). Les éditions **Wombat** traduisent deux des livres de cet auteur principalement connu suite à l'adaptation cinématographique de sa nouvelle *La Vie secrète de Walter Mitty* (publiée dans un recueil éponyme en 1933) : **Ma chienne de vie** et **La Dernière Fleur**..

Daté de 1933, le premier ouvrage est un monument de l'humour absurde, où l'auteur se déchaîne sur sa famille du temps où tout ce joli monde se côtoyait dans l'Ohio. C'est drôle, décalé, très moderne et magnifiquement illustré de trente dessins de l'auteur. Le second date de 1939, alors que la Deuxième Guerre mondiale éclate en Europe. Ce très joli conte pacifiste et écolo, écrit à l'attention de sa fille Rosemary qui vient d'avoir sept ans, a été traduit par Albert Camus, en 1952. Le pitch est simple : la Douzième Guerre mondiale vient de s'achever. La civilisation n'existe plus, les chiens ont quitté leurs maîtres, et la planète est complètement ravagée. Dans un monde où l'amour n'existe plus, une jeune fille découvre la dernière fleur qui a survécu. À travers cette parabole qui raconte comment une simple fleur peut résister à la bêtise humaine, James Thurber raconte à sa fille une version moderne d'une histoire qui aurait pu être imaginée par la comtesse de Ségur tant il est question de soleil après l'orage. Même si l'ouvrage est entièrement en noir et blanc, ses dessins ne peuvent que plaire aux tout-petits. ■ **GV**

MA CHIENNE DE VIE

Par James Thurber, éditions Wombat
Livres brochés avec rabats, 160 pages N&B, 15 €, disponible

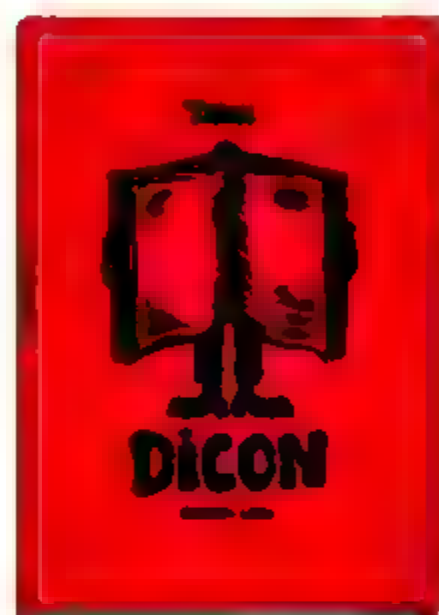
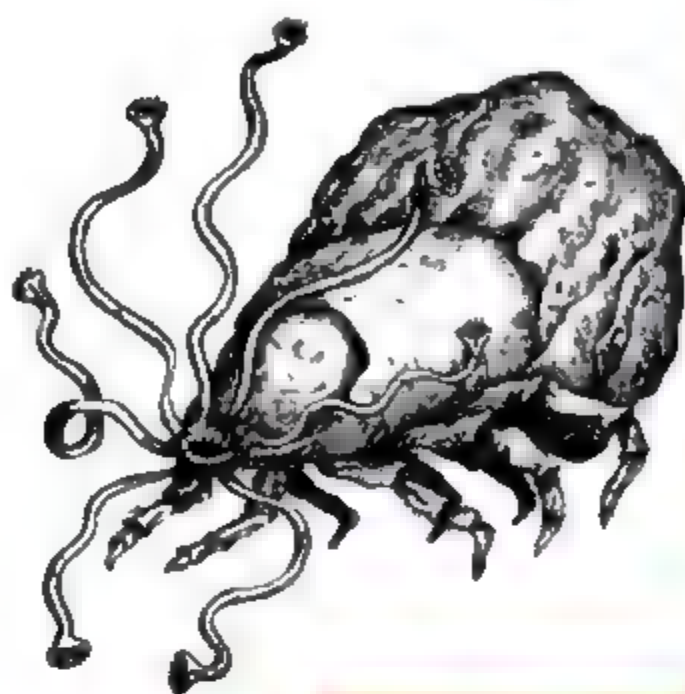
LA DERNIÈRE FLEUR

Par James Thurber, éditions Wombat
Livre dès 6 ans, cartonné à l'italienne, 112 pages N&B, 15 €, disponible

Dico pas con

Les amateurs de « po'lade » vont se précipiter sur ce petit dictionnaire absurde, qui risque d'enquiquiner tous les ouvrages adoués par les bonshommes en vert qui vont le croiser au hasard des étagères. À l'intérieur, **Tanx** a pris un malin plaisir à sélectionner des mots qu'elle a posés sur le banc de graissage avant de les customiser au gré de son humeur. Le résultat : une galerie de monstres rigolos, où l'impertinence et l'humour sont les seuls outils chirurgicaux utilisés pour rendre moins rigides des mots comme « autorité », « avenir », « consommateur » ou bien alors « communiquer ». Avec ce dernier mot, l'humour bien vu de Tanx va provoquer des grincements de dents chez toutes les personnes susceptibles de se reconnaître. ■ **GV**

Politique : acarien parasite dont la particularité est de dépendre d'un très grand nombre d'organismes



DICON

Par Tanx, éditions Lapin

Livre cartonné, 128 pages, textes illustrés en N&B, 16,50 € disponible

La diagonale du vide

Parue en quatre épisodes pendant la saison 2016-2017 du magazine *Kibblind*, cette nouvelle édition corrigée et augmentée



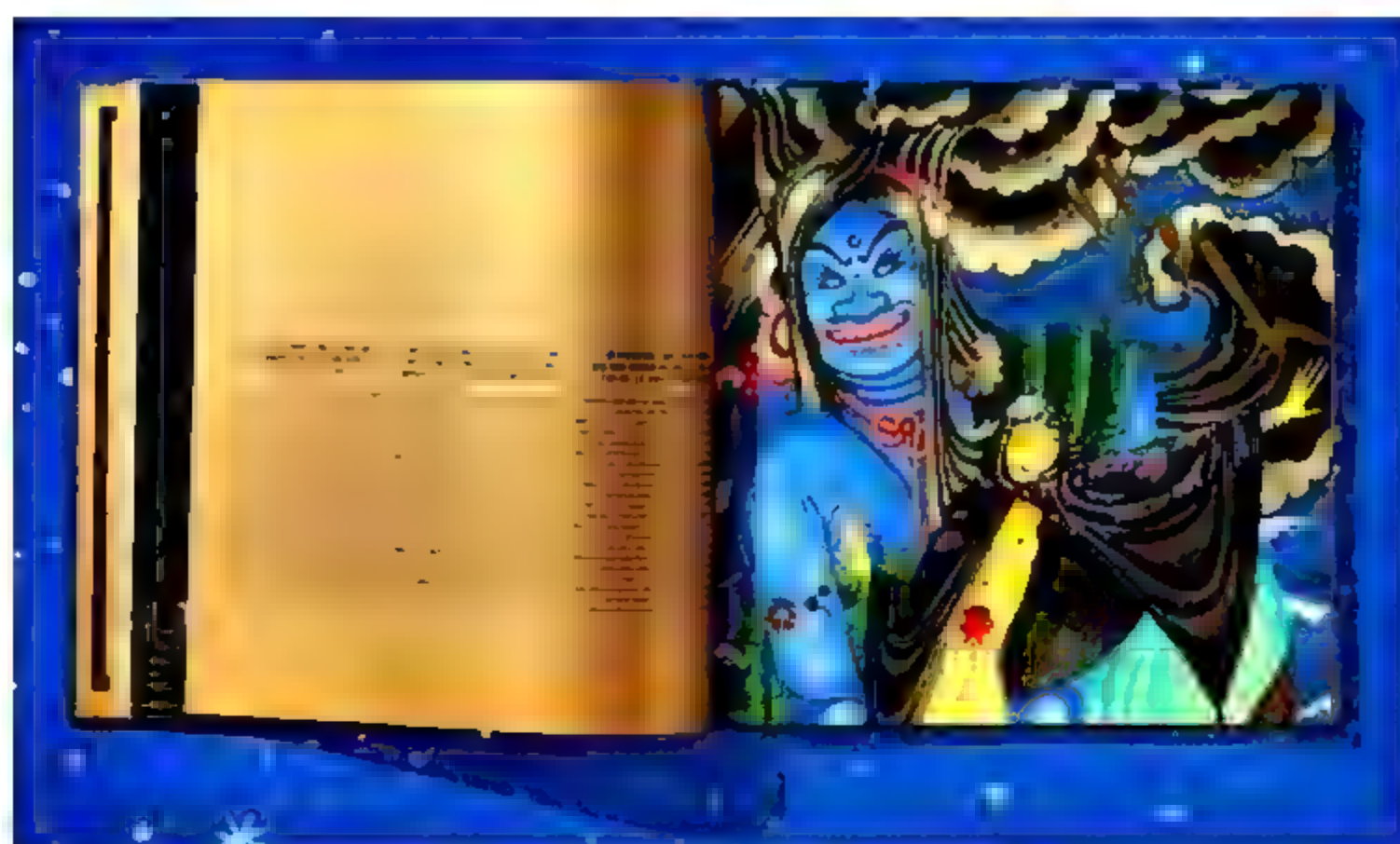
retrace les tribulations des auteurs tout au long de l'infortuné diagonale du vide qui désigne, de manière très péjorative, un quart du territoire national considéré comme pas assez bling-bling par les habitants des parties mieux nanties de l'Hexagone. En quatre étapes, de Saint-Dizier à Pau, les duettistes narrent avec humour leurs rencontres et découvertes. Véritables chevaliers en lutte contre les mauvaises réputations indues, Simon et Maxime capturent l'attention du lecteur au point de lui donner envie de se retrouver dans une sandwicherie du côté de Montluçon et de trouver ça bien. Plus d'infos sur www.kibblind-store.com. ■ **GV**

EN DIAGONALE

Par Maxime Gueugneau et Simon Bournel-Bosson, éditions Kibblind

Livre broché, 84 pages couleurs, 22 € disponible

Mythique comme Les Mille et Une Nuits



À la fin des années 1910, dans une Europe ravagée par la Première Guerre mondiale, l'illustrateur danois **Kay Nielsen** apportait les dernières touches à ses illustrations pour **Les Mille et Une Nuits**. Mais dans le climat financièrement tendu de l'après-guerre, les éditeurs abandonnèrent ce projet. Ces illustrations à la plume, à l'encre et à l'aquarelle furent mises sous clé pendant cinquante ans... Avec cette nouvelle édition [après une première dans les années 1970], les vingt et une illustrations bénéficient pour la première fois d'une impression en cinq couleurs, dont l'or. Elle redonne vie aux illustrations réunies en un portfolio de haute qualité, reproduites à partir des aquarelles originales de Nielsen. L'ensemble comprend aussi un livre relié de 144 pages, également imprimé en cinq couleurs, qui décrit chaque image, et trois essais abondamment illustrés sur la genèse de ces illustrations, les origines du style singulier de Nielsen et le destin des contes. Ce livre complémentaire présente des œuvres inédites, ou rarement publiées, ainsi que l'intégralité des vingt-trois dessins au noir et blanc raffiné créés par Nielsen pour son projet d'origine. Une chance unique de posséder des reproductions d'exception de la seule série d'aquarelles complète, à ce jour, de cet artiste à l'influence immense. ■ **FB**

LES MILLE ET UNE NUITS

Illustrations de Kay Nielsen, textes de Noël Daniel, Cynthia Burlingham, Margaret Sironval et Colin White, éditions Taschen.

Livre relié, avec 21 tirages d'art 42 x 42 cm, 144 pages. Édition multilingue (allemand, anglais, français) et limitée à 5 000 exemplaires numérotés. PVP 250 €.

Hewlett épuisé et réédité

De *Tank Girl* au phénomène artistique pop Gorillaz, **Jamie Hewlett** est l'une des figures de la culture pop les plus prolifiques de ses vingt dernières années. Cette édition proposée par Taschen, la première véritable monographie consacrée à Hewlett, rassemble plus de quatre cents œuvres d'art, dont des bandes dessinées, des croquis et des travaux issus de son exposition à la Saatchi Gallery en 2015. Elle célèbre ainsi un artiste éclectique refusant de se reposer sur ses lauriers et de s'en tenir à une seule pratique. Épuisé en deux semaines seulement – peut-être l'effet des *Arts dessinés* n° 1, dont Jamie Hewlett faisait la une ? –, l'ouvrage est réédité avec une couverture inédite. Les fans l'achèteront bien que pour cela. ■ **FB**



JAMIE HEWLETT

Éditions Taschen

Ouvrage cartonné, 424 pages couleurs, 40 €, disponible

Affichage sauvage

Historien, enseignant et commissaire d'exposition,

Michel Wlassikoff

a patiemment collecté toutes les informations graphiques consacrées au mois de mai 1968. Dans un texte vivant et richement illustré, il raconte, jour après jour, comment les occupants de l'école des Arts décoratifs ont fondé un atelier populaire où se tenaient des réunions journalières d'étudiants,

d'artistes et de travailleurs, venus discuter des thèmes et des sujets des affiches qu'ils fabriquaient dans la foulée. À travers environ deux cents créations et de nombreux témoignages, l'auteur apporte un regard inédit sur un événement essentiel, assez mal documenté jusqu'à maintenant. Cette nouvelle édition est augmentée et mise à jour pour le plus grand plaisir des yeux. ■ GV



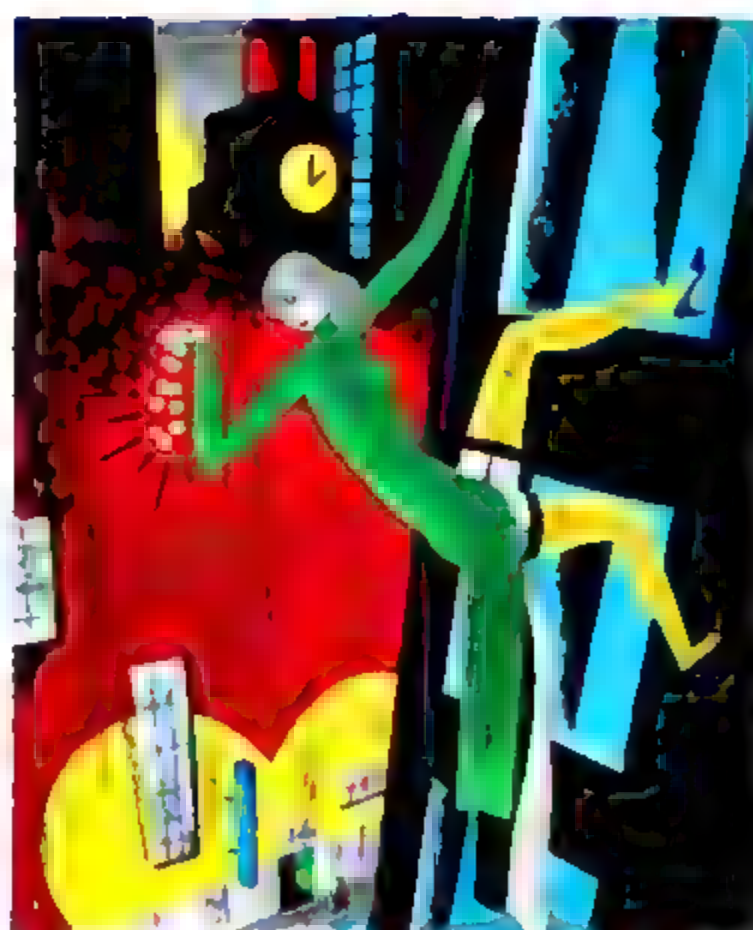
MAI 68 - L'AFFICHE EN HÉRITAGE

Par Michel Wlassikoff, éditions Alternative

Livre broché à rabats, 176 pages, texte illustré N&B et bichromie, 30 €, disponible

Les affranchis

Le temps où les illustrateurs attendaient la commande d'un dessin pour la presse ou l'édition est révolu. Ils n'hésitent désormais plus à s'aventurer hors de leurs frontières « naturelles » et se lancent dans des projets de courts ou de longs-métrages, de romans graphiques, d'affiches, de performances live, de collaborations avec le théâtre ou les documentaires... Pour preuve, les revues autoéditées de Papier Machine, les affiches de Paul Cox, les œuvres libres de Philippe Weisbecker, la bande dessinée de Yann Kebbi, etc. C'est ce que montre l'exposition **Chemin papier, l'illustration et ses marges**, organisée par une toute jeune structure, **Le Signe**. Celle-ci est née de l'histoire qu'entretient la ville de Chaumont (Haute-Marne) avec l'affiche et, plus globalement, le graphisme. Ce nouveau lieu, qui a ouvert ses portes en octobre 2016, s'érige en véritable ambassadeur du design graphique. Un catalogue a été édité pour l'occasion (18 €). ■ GV



©B exbo ex

Mai 68 expliqué aux plus petits



reportage plutôt juste sur une époque mythique qui fascine toujours autant. ■ GV

AU PRINTEMPS FLEURISSENT LES PAVÉS

Par Max Curry et illustré par Hubert Poirot-Bourdain, éditions La Martinière

Livre broché, 96 pages, texte illustré en bichromie, 14,90 €, disponible

Dans ce pavé, du rire !



L'actu étant ce qu'elle est, **mai 68** revient à la mode, l'espace d'un cinquantenaire beaucoup moins agité qu'à l'époque de la rue Gay-Lussac et de la Sorbonne. Afin de broser un beau panorama de ce joyeux bordel, les éditions **Michel Lafon** ont compilé les souvenirs de cinq des dessinateurs aussi actifs que libres d'esprit de ce mois de mai fatal au Général. Avec deux cents dessins d'époque

réalisés au vitriol ou avec le lance-pierre de **Wolinski**, **Cabu**, **Siné**, **Reiser** et **Gébé**, cet ouvrage format pavé peut aussi être recyclé dans une vitrine après lecture si on est convaincu par ce qu'on vient de lire. On plaisante ! ■ GV

MAI 68

Par Wolinski, Cabu, Siné, Gébé et Reiser, éditions Michel Lafon

Livre broché, 256 pages bichromie, 20 €, disponible



©Yann Kebbi / Actes Sud BD

CHEMIN PAPIER, L'ILLUSTRATION ET SES MARGES

Jusqu'au 16 septembre

(du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h. Entrée libre)

Le Signe, centre national du graphisme - 1 place Emile-Goguenheim - 52000 Chaumont. www.centrenationaldugraphisme.fr



Sachiko no sachi, illustration,
encre de Chine (1975-1976)
© Kazuo Kamimura

Si Kazuo Kamimura est décédé prématurément en 1986 à l'âge de quarante-cinq ans, il aura produit énormément en très peu de temps jusqu'à plus de quatre cents planches par mois durant sa période de gloire. Sa carrière a véritablement coïncidé avec la montée en notoriété du genre *gekiga*, un registre du manga spécifiquement destiné aux adultes qui se définit par ses scénarios plus sophistiqués et une mise en scène qui souligne les désarrois de l'époque contemporaine.

Ce registre « dramatique » comme le souligne le terme en japonais (*gekiga* signifie « dessin dramatique »), a favorisé l'émergence d'écritures qui conjuguaient

Kazuo Kamimura a laissé une œuvre à l'esthétique unique. Elle dessine en creux le portrait de la société japonaise des années 1970, encore sous tutelle américaine, mais en pleine mutation. L'épanouissement des femmes y est écartelé entre la tradition patriarcale et les promesses de liberté importées avec la société de consommation occidentale.

Par Stéphane Beaujean ■



KAZUO KAMIMURA

© Kazuo Kamimura / Photo DR

KAZUO KAMIMURA

LE CHANTRE DU GEGIKA

l'innovation formelle à un réalisme cru et graveleux. Le *gekiga* peut être rapproché du roman graphique en Occident. Son émergence coïncide essentiellement avec une époque de bouleversements sociaux, et répond aux troubles du Japon des années 1960. C'est pourquoi le genre s'enracine dans un dialogue culturel beaucoup plus large et profond.

Par la popularité de ses œuvres, Kamimura est devenu une sorte de célébrité, connu pour être hédoniste et bon vivant (le dessinateur se décrivait déjà, en interview, comme « fatigué par les femmes et l'alcool », à tout juste trente-six ans...). Sa renommée sulfureuse lui a permis de réaliser, outre les mangas, bon nombre d'affiches et de pochettes de disques.

Chantre du *gekiga*, Kazuo Kamimura laisse derrière lui l'image d'un homme qui a brûlé la vie par les deux bouts, travaillant sans relâche le jour pour mieux jouir de la nuit. Il laisse une œuvre à l'esthétique unique, qui dessine en creux le portrait d'une société japonaise encore sous tutelle américaine, après la Seconde Guerre mondiale, et en pleine mutation, où l'épanouissement des femmes se voit écartelé entre la tradition patriarcale japonaise et les promesses de liberté importées par la société de consommation occidentale.

L'amour

Lorsqu'il commence à travailler comme auteur de bande dessinée, au début des années 1960, Kazuo Kamimura décide de s'attaquer exclusivement à des thèmes encore inédits pour ce média. Or, à l'époque, nombre de sujets de société n'ont pas été traités. Ainsi, Kamimura s'oriente rapidement vers la peinture de la passion amoureuse, sous toutes ses formes. Pour lui, le défi consiste à mettre en scène ce motif avec un souffle épique semblable à celui de l'action. Il dira à de nombreuses reprises en interview, pour illustrer sa recherche, qu'un couvercle de casserole qui tombe par terre doit résonner comme un drame mortel. L'impossibilité de se réaliser dans l'idéal amoureux pour les hommes, et surtout pour les femmes de l'après-guerre, victimes de leur éducation, prisonnières et prisonniers des modèles du bonheur et de la réussite que la société encourage chez l'individu devient son thème de prédilection. Son grand succès sur le sujet arrive dès 1972 avec *Lorsque nous vivions ensemble*. Avec ce livre, Kazuo Kamimura évoque l'impossibilité du bonheur pour un couple en concubinage dans le Japon de la fin des années 1960, qui interdit encore formellement l'union libre. Quelques années plus tard, Kamimura rencontre à nouveau le succès avec *Le Club des divorcés*, qui décrit le quotidien difficile d'une femme divorcée travaillant dans un bar de nuit et amoureuse de l'un des employés.

Nombre de ses œuvres, scénarisées ou non par lui, s'attacheront ainsi à décrire les tremblements du sentiment amoureux et la tragédie de son inconcevable réalisation dans une société patriarcale aux règles inflexibles.



62

L'Éros

Kamimura a souvent déclaré qu'il aimait les femmes dans l'abandon et la liberté, deux attitudes bien évidemment difficiles à adopter dans la société japonaise machiste et conservatrice de l'après-guerre. C'est ainsi que, pour bousculer les mœurs, le mangaka s'est échiné à dépeindre les hommes et les femmes dans l'abandon sexuel, multipliant les scènes crues, les relations adultères, les rapports de force et les élans passionnels. Dans ses livres, le libertinage est un – si ce n'est le seul – vecteur de sincérité. C'est un acte authentique où les sentiments ainsi que la nature humaine reprennent enfin le dessus sur les conventions sociales et morales. Les détracteurs de Kamimura ont d'ailleurs

très souvent reproché à l'auteur son penchant pour une sexualité étrange, supposément visible, notamment dans ses choix d'adaptations littéraires. Et quoi de plus naturel, puisqu'en transposant en manga *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire ou encore *Wakai Senritsu* (« Jeune mélodie ») de Toshiyuki Kajiyama, Kamimura cherchait précisément à bousculer, voire à détruire la notion de normalité ? Il propose ainsi une vision du monde où la sexualité sans contraintes est la plus pure des formes d'expression. Ce qui rend, par contraste, les nombreuses situations où il présente des femmes entravées par le machisme d'autant plus destructrices et violentes.

怨霊十三夜 その二夜

おきせの乳房

(一)



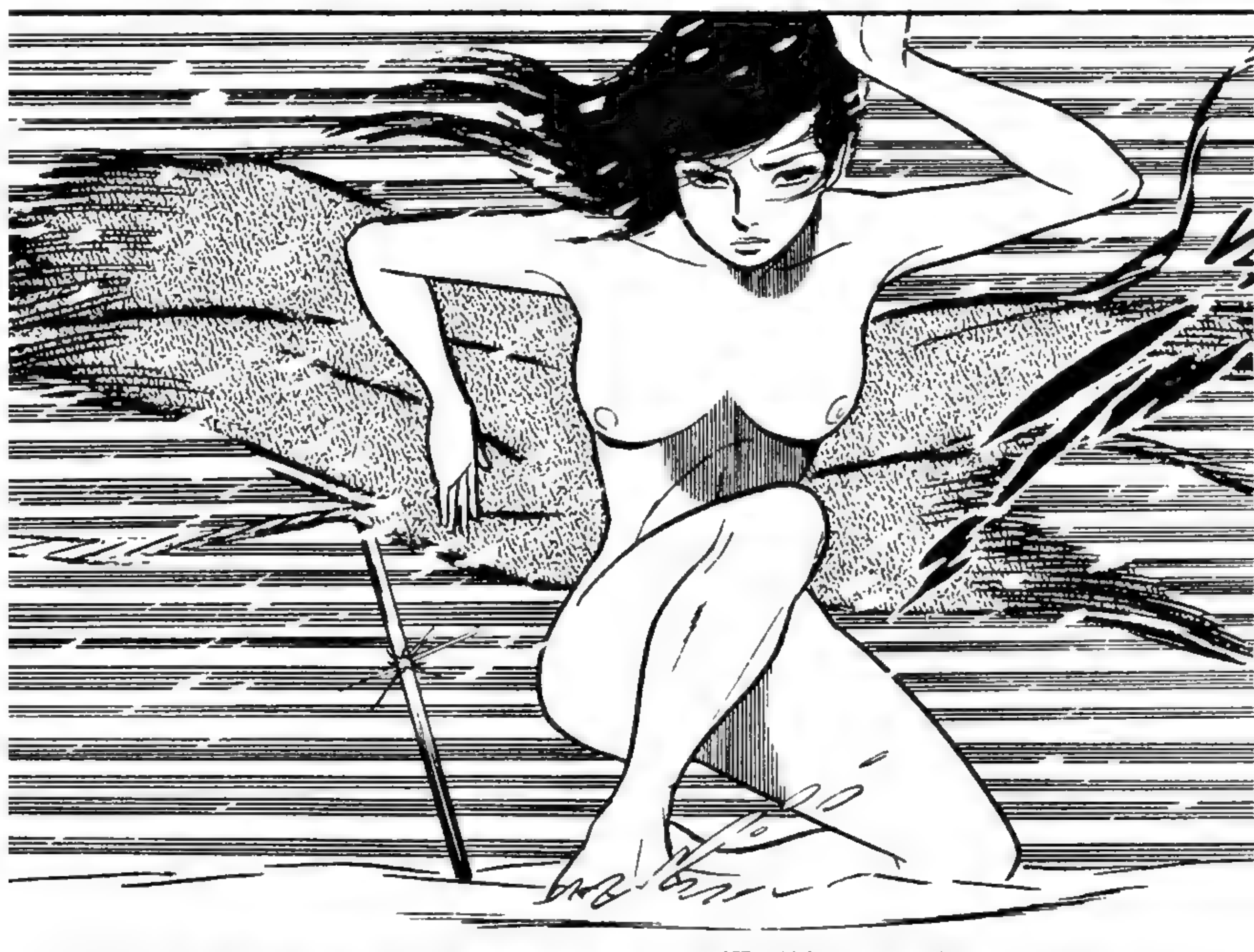
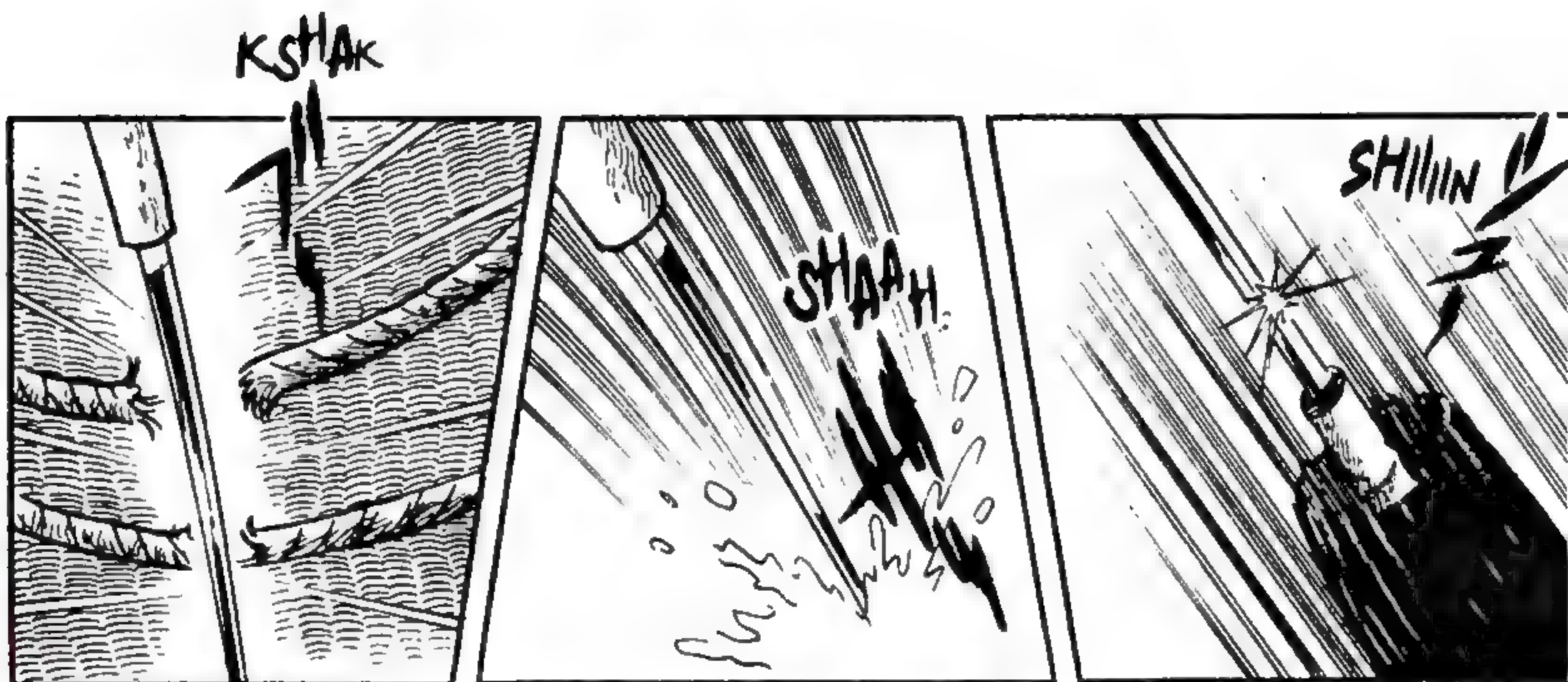


Lady Snowblood,
intégrale, dessin de couverture
© Kazuo Kamimura

La vengeance

Parmi les thèmes qui traversent l'œuvre de Kazuo Kamimura, la vengeance occupe une place centrale. En particulier grâce au personnage de Lady Snowblood, une jeune meurtrière à la beauté froide partie en croisade contre ceux qui ont condamné sa mère à la prison, puis à la mort dans le Japon du XIX^e siècle.

Le projet naît pourtant par hasard pour répondre à la commande d'un éditeur qui réunit, pour cette occasion, le scénariste Kazuo Koike et Kazuo Kamimura. Il s'agit alors de créer une héroïne à la sexualité agressive pour une série destinée à un magazine pour adultes. Les deux hommes passent une soirée ensemble à écumer les bars et à discuter du projet. Bien plus ivre que son comparse, Kamimura fanfaronne et le provoque en débitant nombre d'anecdotes sur son rapport au cinéma érotique. Il évoque alors un pastiche réalisé par un animateur de Walt Disney qui met en scène le viol de Blanche-Neige par les sept nains. Quelques jours plus tard, Koike lui répond par



un nom de série : *Lady Snowblood*. Le manga sera un très grand succès. Rapidement adapté au cinéma, en 1973, l'héroïne est incarnée par Meiko Kaji, icône du cinéma pop et des mouvements de libération de la femme dans les années 1970. Le personnage laisse une empreinte

si forte dans les esprits de l'époque que le réalisateur américain Quentin Tarantino le ressuscite trente ans plus tard dans son film *Kill Bill*. Quant à la vengeance, devenue le corollaire de la passion amoureuse, elle resurgira régulièrement dans les autres œuvres de Kazuo Kamimura.



Engokukô, illustration,
encre de Chine, acrylique,
Young Comic (1970-1971)
© Kazuo Kamimura

Le langage des fleurs

De manière irréprensible, Kazuo Kamimura parsème régulièrement les pages de ses mangas de fleurs. Cette urgence, l'auteur la décrit comme presque physiologique, ce qui ne semble en rien excessif tant la représentation des fleurs témoigne, chez lui, d'une attention maniaque et d'une quête de volupté. Chaque espèce est, par exemple, choisie précisément pour enrichir

l'atmosphère de la scène et rappeler la saison à laquelle se déroule l'action. Loin de n'être qu'une afféterie, cette passion pour les fleurs et leur langage permet à Kamimura de se démarquer, de s'opposer même consciemment à la surreprésentation des armes et de la violence dans le manga, genre alors encore surtout réservé aux figures masculines et à l'action, au moment où l'auteur

débute sa carrière

Combien de fois n'a-t-il pas déploré, dans ses témoignages, la prolifération des armes dans les bandes dessinées et le soin, parfois amoureux, apporté à leur représentation ? Ces codes guerriers, Kamimura les refuse avec véhémence.

Il préfère mettre en scène les drames humains, défricher les sujets que la bande dessinée japonaise n'a pas encore abordés à la fin des années 1960. Concubinage, passion irrésolue, jeunesse dans la campagne de l'après-guerre..., tels sont les tourments intimes que Kamimura traite avec la fougue et l'emphase des auteurs de mangas d'action.



La mode

Les premières années d'expérience professionnelle dans la publicité ont donné à Kazuo Kamimura le goût de l'observation des tendances. Le mangaka se déclarait en particulier très attentif aux vêtements et aux gestuelles des femmes qui attiraient son regard. Une attention qui pouvait même virer à l'obsession, comme lorsqu'il part en vacances en Europe pour observer le style vestimentaire occidental et combler ses lacunes en matière de bas ou de chaussures à talons hauts – objets qu'il avait besoin de dessiner dans *Lorsque nous vivions ensemble*. Cette attirance pour la mode est d'autant plus étonnante que Kamimura se présente comme un antimatérialiste. Pourtant, vêtements et grammaire corporelle restent des supports évidents de sa recherche esthétique. Cet attachement à la mode, conjugué à son esthétique héritée de la tradition de l'estampe telle qu'elle est pratiquée à la fin du XVI^e siècle, lui permet de renouveler l'imagerie traditionnelle des *Ukyo-e*, ou « images du monde flottant ». Ce courant pictural de l'estampe, qui a connu son apogée durant l'ère Edo, alors que le Japon a fermé ses frontières, s'attache à figer des scènes de vie quotidienne, et plus particulièrement celles des quartiers de plaisir. Aux représentations de courtisanes ou de comédiens de l'époque médiévale répondent chez Kamimura des portraits de femmes à la pointe des tendances, aux tempéraments exprimés par leurs poses et par leurs choix vestimentaires.

Couleurs

« Lorsque j'étais illustrateur, on me proposait surtout des commandes de manga. Et maintenant que je suis devenu malgré moi auteur de bande dessinée, les commandes d'illustration affluent. » Tel est la réponse qu'apportait Kazuo Kamimura aux journalistes qui lui demandaient pourquoi il persistait à entretenir une double carrière. Longtemps, les deux pratiques restent pourtant relativement séparées. Le manga est le territoire du noir et blanc, du trait de pinceau, de la recherche de la nuance de gris

à la trame et au lavis. À l'opposé, l'illustration est le territoire de la couleur, dont Kamimura dit avoir une approche beaucoup plus intuitive. À ses débuts, la gamme colorée est ainsi volontairement réduite aux teintes favorites de l'auteur, puis, avec le temps, elle s'ouvre à celles qu'il aime moins et qu'il « apprend à aimer », comme il le confie en interview. À partir de 1975 a lieu une évolution importante : Kamimura commence à enrichir ses aplats, qui étaient auparavant mats, d'effets à l'aérographe, ce petit pistolet à peinture qui permet d'obtenir un dégradé de couleur et dont l'usage se popularise alors depuis quelques années dans l'illustration japonaise.

Kamimura est initié à la technique par sa collègue Harumi Yamaguchi, une pionnière dans le domaine, avec laquelle il travaille au sein du magazine *Apache*. Certains motifs reviennent souvent et forment une imagerie identifiable, comme les reflets qui apparaissent dans les lunettes de soleil. Sur le tard, le mangaka commence à introduire ponctuellement l'usage de la couleur dans ses bandes dessinées. À sa mort, Kazuo Kamimura laisse derrière lui plusieurs centaines d'illustrations en couleurs, dont environ deux cent soixante couvertures de magazine qui rejoignent les problématiques et les thèmes abordés dans ses œuvres de fiction.



Illustration de couverture
Young Comic, encre de Chine,
acrylique (9 mai 1973)
© Kazuo Kamimura



Portrait des femmes de l'ère Showa

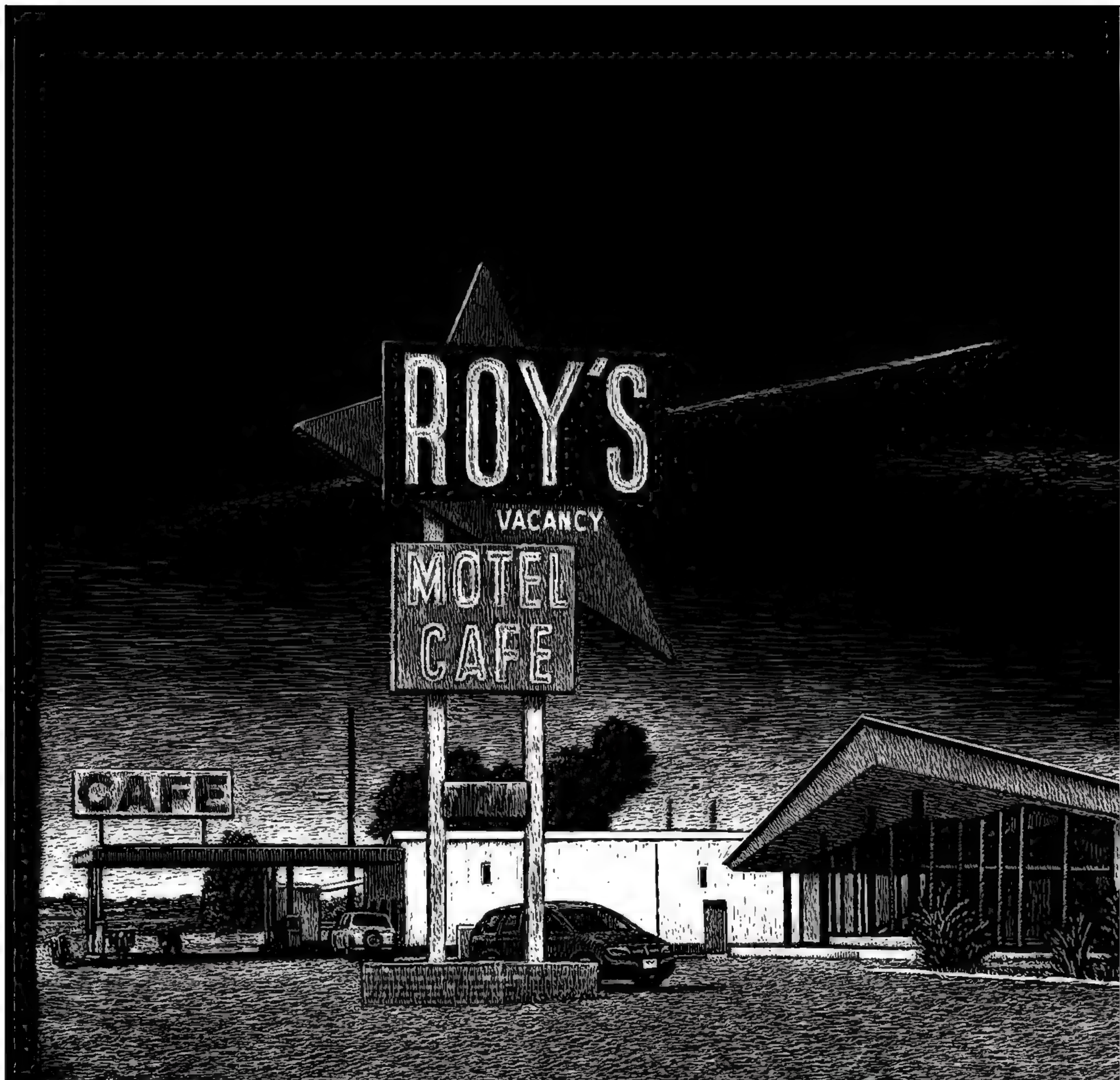
«Le peintre de l'ère Showa», tel était son surnom, car nul n'a su comme lui capter l'ambiguïté du Japon d'après-guerre, aussi effervescent que générateur de misère. Peut-être parce qu'il a grandi dans un environnement essentiellement féminin, ou parce qu'il ne s'entendait pas avec un père dont il rejeta les enseignements – au point de se déclarer publiquement soulagé par sa mort –, Kazuo Kamimura refuse la figure du héros masculin qui prospère dans le manga à son époque. Quand il entame sa carrière à la fin des années 1960, son ambition est fixée : il place la femme au centre de son écriture, et se consacre uniquement à l'exploration des thèmes et des motifs absents de la bande dessinée. S'il éprouve le besoin de dresser

le portrait de femmes écartelées entre des histoires d'amour impossibles et des relations sexuelles dépassionnées, c'est également qu'il connaît bien ces situations pour les observer lors de ses virées nocturnes dans les établissements interlopes de la capitale. Cette prise de conscience avait déjà commencé chez le jeune homme qu'il était à douze ans, alors qu'il accompagnait sa mère au bar, certes beaucoup plus respectable, dont elle avait repris la gérance à Tokyo après la mort de son mari. L'appartement familial dans lequel ils venaient d'emménager à l'époque était d'ailleurs voisin d'un club de strip-tease, et Kamimura s'est éveillé à la sexualité à travers ce double prisme qui renvoyait rapidement, dos à dos, les relations sentimentales et la difficulté

de s'assumer financièrement pour une femme célibataire ou divorcée. Tout juste déraciné de ce Kanto rural qui lui était si cher, précipité dans une mégapole qui le glace, vivant seul entouré de sa mère et de ses trois sœurs, Kamimura découvre précocement la sexualité, alors même qu'il prend conscience de la place de la femme dans cette société en pleine mutation. Une place pour le moins inégale. ■



VOL. 3 やさしい男 完



TRAVEL BOOK - ROUTE 66

PAR THOMAS OTT

Éditions LOUIS VUITTON,
Carnet, 152 pages N&B, 45 €
Disponible

Preuve que les temps changent, le toujours punk **Thomas Ott**, à l'univers sombre, est invité dans la collection de carnets de voyage de la collection Louis Vuitton, Travel Book, en même temps que l'Américain Miles Hyman sur Rome. L'artiste suisse a choisi de revisiter la cultissime route 66 qui traverse les États-Unis d'est en ouest.

Un entretien avec **Frédéric Bosser** ■



Route 66, illustration de couverture
© Thomas Ott / Louis Vuitton



THOMAS OTT
photographé par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour Les Arts dessinés

THOMAS OTT

UN PUNK CHEZ VUITTON

Thomas, à quand remonte ce projet ?
À la fin 2014. Lors d'un dîner chez les Mattotti, j'ai découvert son livre de voyage édité chez Vuitton. J'ai trouvé l'idée et le résultat géniaux, si bien que Rina Mattotti m'a proposé de nous mettre en contact. J'avoue qu'à ce moment-là, je ne voyais pas trop comment mes dessins en noir et blanc et mon univers sombre pourraient intéresser cet éditeur. Mais, très vite, l'idée de la route 66 a surgi dans notre discussion car je m'imaginais bien représenter cette Amérique oubliée et perdue.

Que s'est-il passé, alors ?

J'en ai parlé, lors de mon premier rendez-vous, avec Julien Verrier, le directeur éditorial de la collection. De prime abord, ma suggestion lui semblait compliquée, car l'idée de ces carnets de voyage, c'est avant

tout d'évoquer des endroits où leurs clients vont. Mais comme seule la route 66 m'intéressait, il a fini par abonder dans mon sens, arguant que cette collection est une carte blanche. Puis, il m'a proposé d'établir une liste de lieux incontournables qu'offre ce périple. J'en ai en partie tenu compte car certains, une fois sur place, ne m'ont pas semblé dignes d'intérêt.

Ne restait plus qu'à faire votre valise...

Sauf que je ne conduis pas... Il me fallait trouver un chauffeur pour m'accompagner là-bas. (*Rires.*) J'ai organisé un casting pendant trois semaines durant lesquelles j'ai fait la connaissance de tous types de personnes, avant de choisir mon batteur. Il connaît bien les États-Unis pour avoir été le *roadie* d'un groupe de metal. Nous sommes partis là-bas ensemble pendant trois semaines en juin 2015.

Que choisissez-vous de représenter ?

Des endroits où les ambiances sont fortes. C'est la route qui décide pour vous... Tout au long de ce trajet qui relie Chicago à Los Angeles se sont construites des maisons, des villes, des stations-service, etc. Beaucoup de ces lieux sont devenus des ruines ou des villes hantées, avec l'émergence de nombreuses autoroutes de contournement.

Vous dessinez sur place ?

C'était impossible, car il y avait beaucoup trop de choses à voir. Du coup, pendant le périple, je prenais uniquement des photos. Parmi quelque quatre mille images, j'ai choisi celles que j'allais réaliser en cartes à gratter. C'est la première fois que je travaillais d'après photo. C'est difficile de ne pas recopier ce que l'on a sous les yeux, mais j'ai aimé en tirer tout à fait autre chose. J'ai très souvent découpé mes photos pour casser les perspectives et éviter un effet de « photo calquée ». Jusqu'à ce livre, je trouvais honteux de travailler d'après photo. Là, ce procédé m'a permis de dessiner des arbres, des voitures, de l'herbe, etc.

Vous avez tenu à rester en noir et blanc bien que les décors comme les paysages soient, on l'imagine, très colorés...

Mon premier questionnement a été,

en effet, de savoir comment ma technique allait transmettre cette lumière si particulière. J'ai fait de nombreux essais, notamment pour les ciels. Au final, ce travail m'a permis de beaucoup apprendre sur ma technique et ma façon de travailler.

Il y a peu d'êtres humains dans vos images...

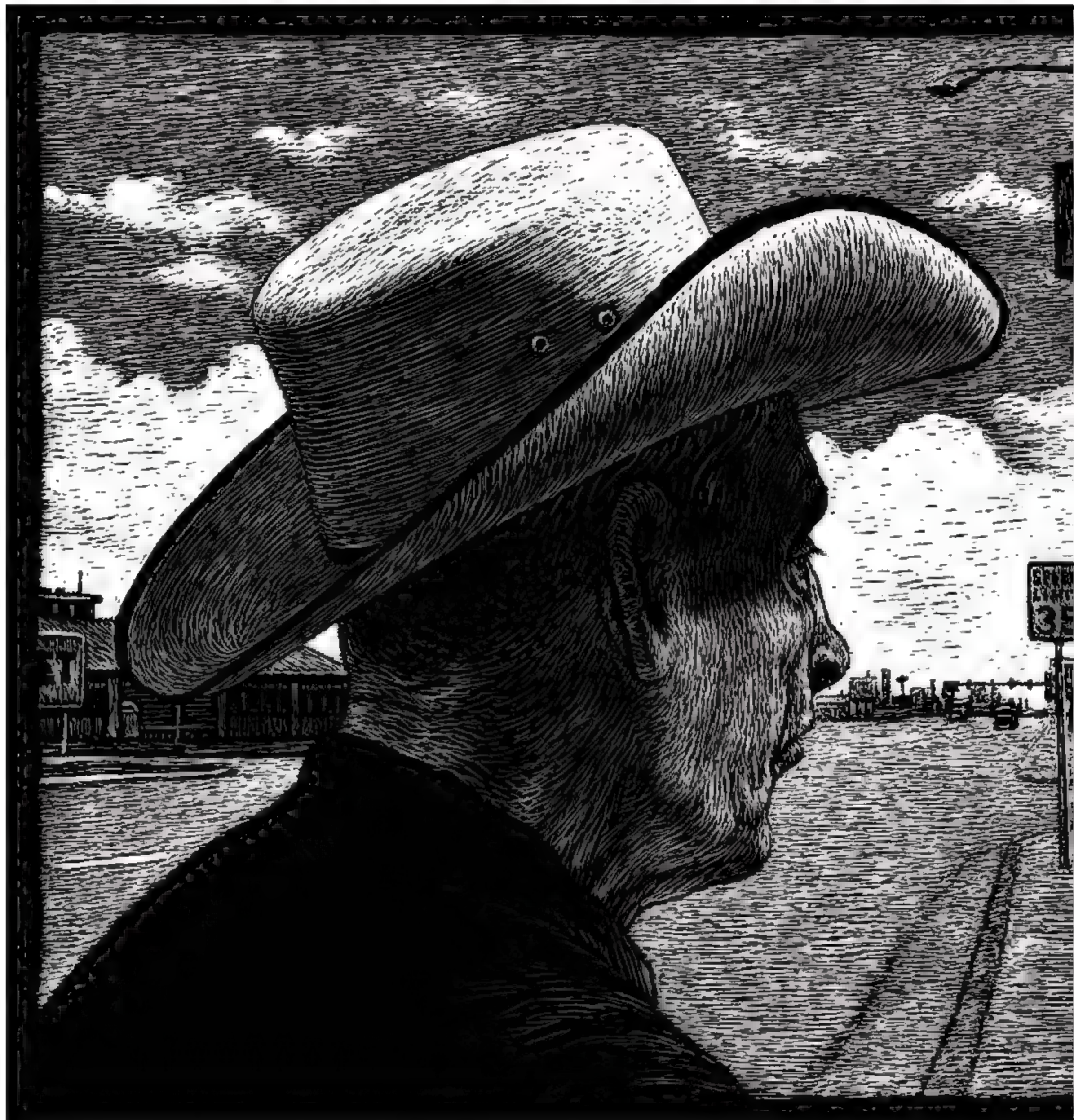
On en croise peu sur la route 66, sauf dans les villes bien évidemment. Quand on fait un tel voyage, c'est avant tout pour fuir la civilisation et les touristes. Cela explique que ce livre soit principalement composé de paysages et d'objets.

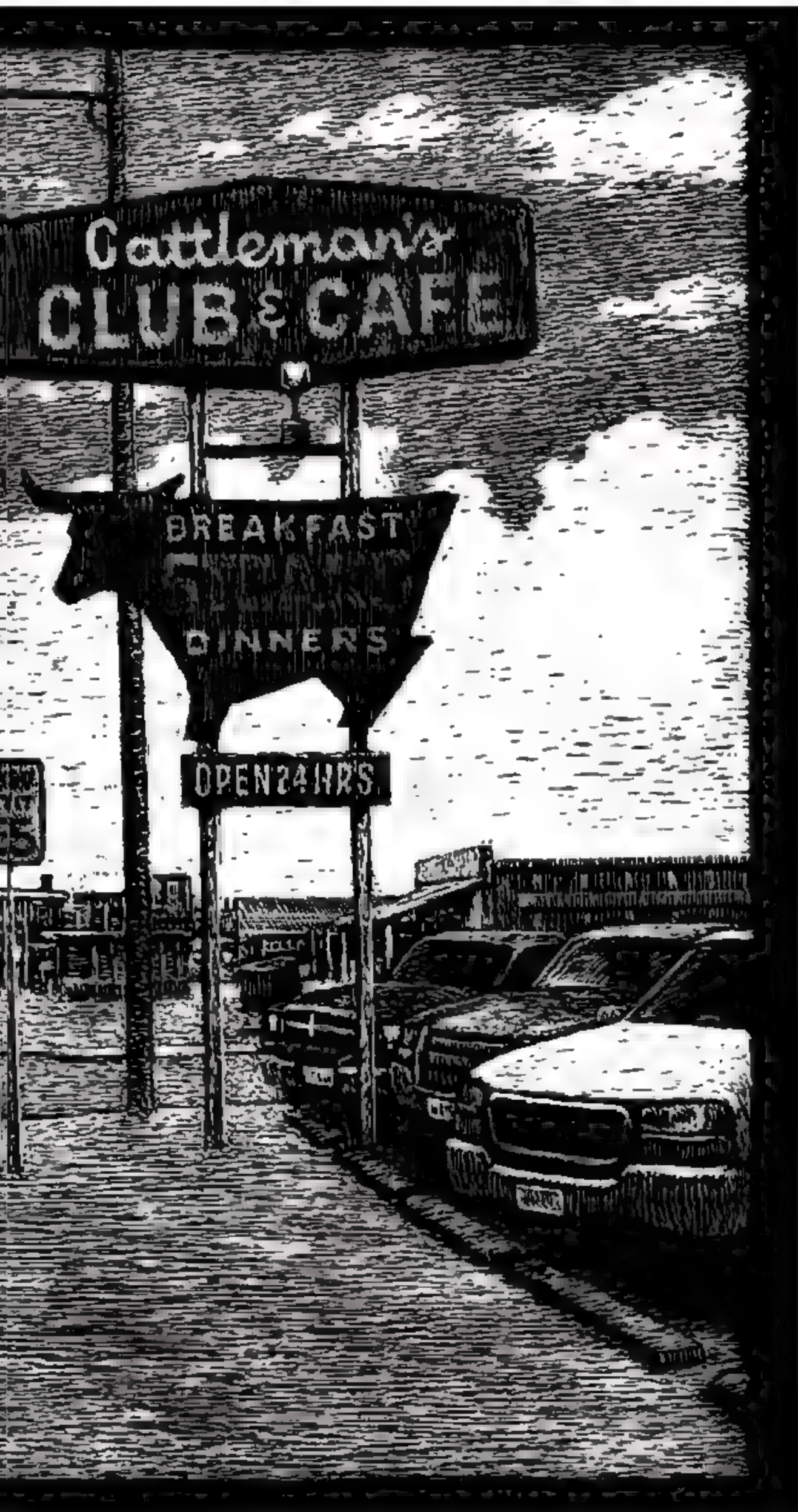
Vous est-il donc arrivé d'ajouter des gens ?

Oui, d'autant que je n'aime pas les photographier dans la rue. Il faut être courageux pour le faire, surtout aux États-Unis. J'ai inventé beaucoup de personnages.

Connaissiez-vous dès le début le nombre d'images qui vous seraient nécessaires pour réaliser ce livre ?

En établissant un semblant de chemin de fer, je savais qu'il me faudrait réaliser une centaine d'images. Seuls une dizaine de lieux ne sont finalement pas représentés dans le livre.





Comment travaillez-vous vos images ?

À mes débuts, comme je faisais tout en direct, il y avait beaucoup de déchets. Désormais, je fais d'abord un croquis sur un calque, puis un second, plus abouti. Ensuite, je retourne la feuille et retrace le dessin au crayon. Après, je retourne à nouveau ma feuille pour le transposer sur une carte à gratter. Je travaille ensuite à partir des traces laissées sur mon carton. Cette astuce me permet d'être plus efficace, et donc de gagner du temps. Ce procédé me permet également de réaliser des dessins plus complexes. Cela dit, j'aime bien la liberté et la légèreté de mes premiers dessins...

EXPOSITION

THOMAS OTT, ROUTE 66

jusqu'au 15 septembre 2018
Galerie MARTEL
17, rue Martel - 75010 Paris
Tél.: 01 42 46 35 09
www.galeriemartel.com



Pourquoi avez-vous opté pour la carte à gratter ?

Après avoir découvert les dessins de Marc Caro dans son livre *Tot*, j'ai tout de suite voulu m'y essayer. Lui, il ajoutait des trames blanches et grises, ce qui aboutissait à quelque chose de plus graphique. J'ai tout de suite aimé cette technique et ne l'ai jamais abandonnée. Elle se prête bien aux histoires noires que je souhaite raconter. Avant cela, mes bandes dessinées étaient en gravure ou à l'encre noire sur du papier journal. C'était très « ligne claire ». Avec la carte à gratter, j'ai créé mon propre style !

Nous pensions plutôt que vous vous étiez inspiré de l'un de vos compatriotes, Hannes Binder...

Pas du tout ! J'en profite pour dire que jamais il ne m'a accusé d'être allé sur le même terrain que lui. Il arrive, encore maintenant, qu'on nous confonde quand un dessin paraît dans la presse. Hannes a poussé très loin cette technique...

Question qui fâche : travailler pour le groupe de luxe Vuitton, vous, un punk, vous a-t-il posé un cas de conscience ?

Certes, je ne serai jamais client chez eux. Mais tant qu'ils me laissent libre de faire ce que je veux, pourquoi refuser ? Cet argent gagné me permet de me lancer dans d'autres projets comme des albums de bandes dessinées, par exemple. Cette collaboration s'est super bien passée, et l'éditeur m'a plus accompagné que censuré tout au long de la conception. Le résultat est là, et il est très beau. Je suis très fier de ce livre.

BIO EXPRESS

1966 : naissance en Suisse

1982 : à seize ans, débute sa formation de graphiste à l'Ecole des arts appliqués de Zurich

1989 : parution de *Tales of Error*, sa première publication

1986-91 : chante dans le groupe The Payboys

2014 : l'illustration du roman noir de l'Américain Jim Thompson *A Hell of a Woman*

2015 : parcourt les 2500 km de la route 66

Tringue, Thomas Ott a publié une quinzaine de BD. Ses histoires, avec très peu de texte, se déroulent dans un univers sombre. Sa technique de carte à gratter s'approche de la gravure et fait ressortir le noir et le blanc. L'illustrateur a été plusieurs fois primé.

Vos derniers travaux - vus sur le stand de la galerie Martel à Drawing Now, en mars dernier, à Paris - étaient très géométriques...

L'idée provient d'une commande d'un livre à paraître, en octobre prochain, qui raconte l'histoire d'une femme kidnappée, puis torturée. Pour lutter contre l'enfermement, elle se construit un monde à partir des formes géométriques du tapis qui se trouve dans la pièce sans fenêtres où elle est recluse. C'est un travail très personnel.

Nous avons hâte de voir comment vous allez évoluer dans cette nouvelle approche... ■



JASON ROBERTS

© Photo DR

GOROGOA

POUR **JASON ROBERTS**, DESSINER EST UN JEU !

Puzzle visuel où les formes, les signes et les couleurs se répondent façon poupée russe, **Gorogoa** est plus qu'un jeu vidéo : c'est un hommage à l'imagination qui déborde de ses images. Et un pari fou pour son auteur, **Jason Roberts**. Par **Jean Zeid** ■



Une des innombrables esquisses de Jason Roberts pour la conception de son jeu vidéo
© Jason Roberts / Annapurna Interactive

À

première vue, *Gorogoa* se présente comme un taquin interactif, un jeu de pousse-pousse animé, un puzzle coulissant adapté au monde des jeux vidéo.

Ce casse-tête du troisième type est apparu, comme par surprise, dans les dernières encablures du mois de décembre dernier. Il a été imaginé, produit et conçu quasiment intégralement par un seul homme, l'Américain Jason Roberts, épaulé au son par Eduardo Ortiz Frau et aux musiques, superbes, par Joel Corelitz. *Gorogoa* (lire encadré) a connu un succès critique aussi inattendu que fulgurant pour ce genre d'autoproduction rarement sous les feux de la rampe. Des éloges qui sont venus couronner sept années de travail.

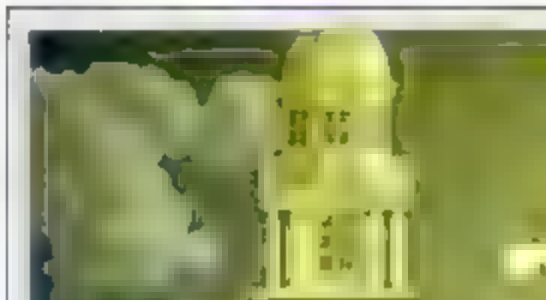
« Je suis né dans le Massachusetts, mais j'ai vécu la majeure partie de ma vie en Californie. J'ai travaillé en tant que développeur logiciel jusqu'en 2012, mais rien à



Après avoir envisagé un jeu de cartes puis un roman graphique, le créateur réalise qu'il peut combiner son amour du dessin et des jeux vidéo, bien que ne sachant pas grand-chose sur la manière de les développer.

Un dessin par jour, avant la magie numérique

« J'ai dessiné pour mon propre amusement pendant la plus grande partie de ma vie. Juste avant Gorogoa, je m'étais assigné la mission de réaliser un dessin tous les jours pendant six mois, relate-t-il. Chaque mois, je créais un casse-tête avec tous les croquis. Ce projet m'a poussé à produire beaucoup en peu de temps. Et surtout, il m'a permis de voir plus grand. » Plus grand, c'est donc la création de son premier jeu vidéo, Gorogoa, un puzzle animé qui fait la part belle aux images. « J'aime les jeux composés de pièces en mouvement. Ce traitement me donne envie de les explorer, de les défier. C'est comme un tour de magie qui ne peut se réaliser qu'à travers le jeu vidéo, car c'est physiquement impossible à reproduire sur du papier », expose Jason Roberts.



Deux ans après le début du développement, les caisses sont vides... Un fonds d'aide pour les jeux indépendants lui offre un sursis de douze mois, avant que Jason Roberts ne puise dans ses propres deniers : « *Je n'avais pas beaucoup le choix de toute façon. Personne d'autre que moi ne voulait me prêter cette somme, et aucun studio ne souhaitait m'embaucher pour concrétiser ce projet. Au départ, je pensais que cela se ferait plus vite et avec un budget moindre. Il s'est passé tout le contraire !* » souligne-t-il avec le sourire.

- JEU VIDÉO -

GOROGOA

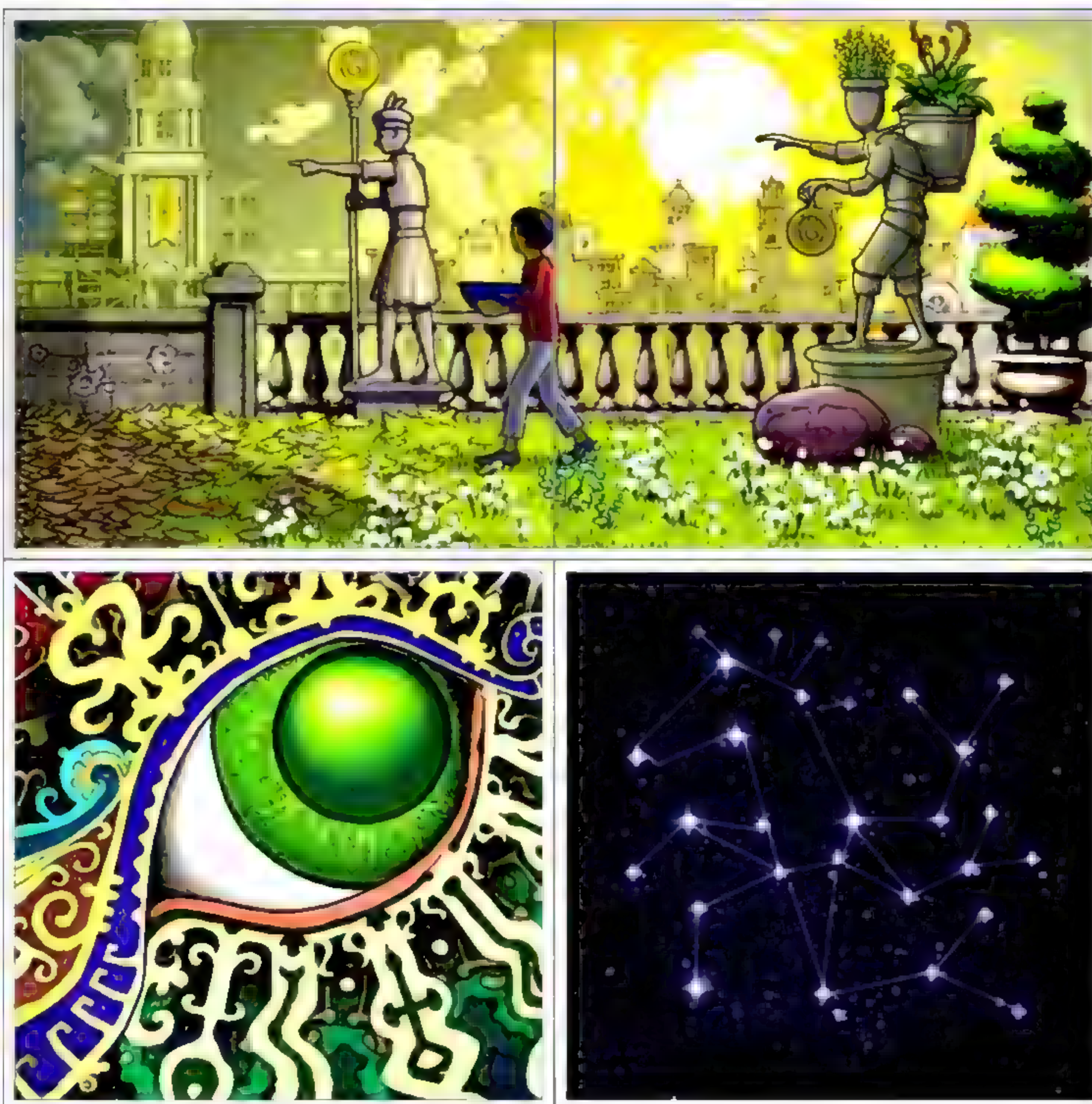
Par **JASON ROBERTS**
Annapurna Interactive
Sur Androïd, iOS,
Nintendo Switch,
Microsoft Windows

UN CASSE-TÊTE ONIRIQUE

୧. ମୁଖ୍ୟ ଶିକ୍ଷକଙ୍କ ଓ ଶିକ୍ଷକ ଗଣଙ୍କ ସହଯୋଗରେ ଗ୍ରାହକମାନଙ୍କ
 ସ୍ୱାସ୍ଥ୍ୟ ସମୀକ୍ଷା କରାଯାଇଥିଲା ଏବଂ ତାହା ସୁସ୍ଥରେ ଶିକ୍ଷକମାନଙ୍କ
 ଦିନପାଠରେ ସଂଯୋଜନା କରା ଓ ଉପସ୍ଥାନ କରାଯାଇ ପାରିଲା ।
 ଏହି ସମୟରେ ଏହି ଗ୍ରାହକମାନଙ୍କର ସ୍ୱାସ୍ଥ୍ୟ ଓ ଶାରୀରିକ
 ସ୍ୱାସ୍ଥ୍ୟର ସମୀକ୍ଷା କରାଯାଇଥିଲା ଏବଂ ତାହା ସୁସ୍ଥରେ ଶିକ୍ଷକମାନଙ୍କ
 ଦିନପାଠରେ ସଂଯୋଜନା କରା ଓ ଉପସ୍ଥାନ କରାଯାଇ ପାରିଲା ।
 ଏହି ସମୟରେ ଏହି ଗ୍ରାହକମାନଙ୍କର ସ୍ୱାସ୍ଥ୍ୟ ଓ ଶାରୀରିକ
 ସ୍ୱାସ୍ଥ୍ୟର ସମୀକ୍ଷା କରାଯାଇଥିଲା ଏବଂ ତାହା ସୁସ୍ଥରେ ଶିକ୍ଷକମାନଙ୍କ
 ଦିନପାଠରେ ସଂଯୋଜନା କରା ଓ ଉପସ୍ଥାନ କରାଯାଇ ପାରିଲା ।

[illegible]

2. Établir, au sein d'un comité d'EPS, des
 relais de travail de qualité de l'élève, dans
 les différents domaines de l'enseignement
 de l'éducation physique, de la santé, de
 l'éducation sexuelle, de l'éducation
 civique, de l'éducation artistique et de l'éducation



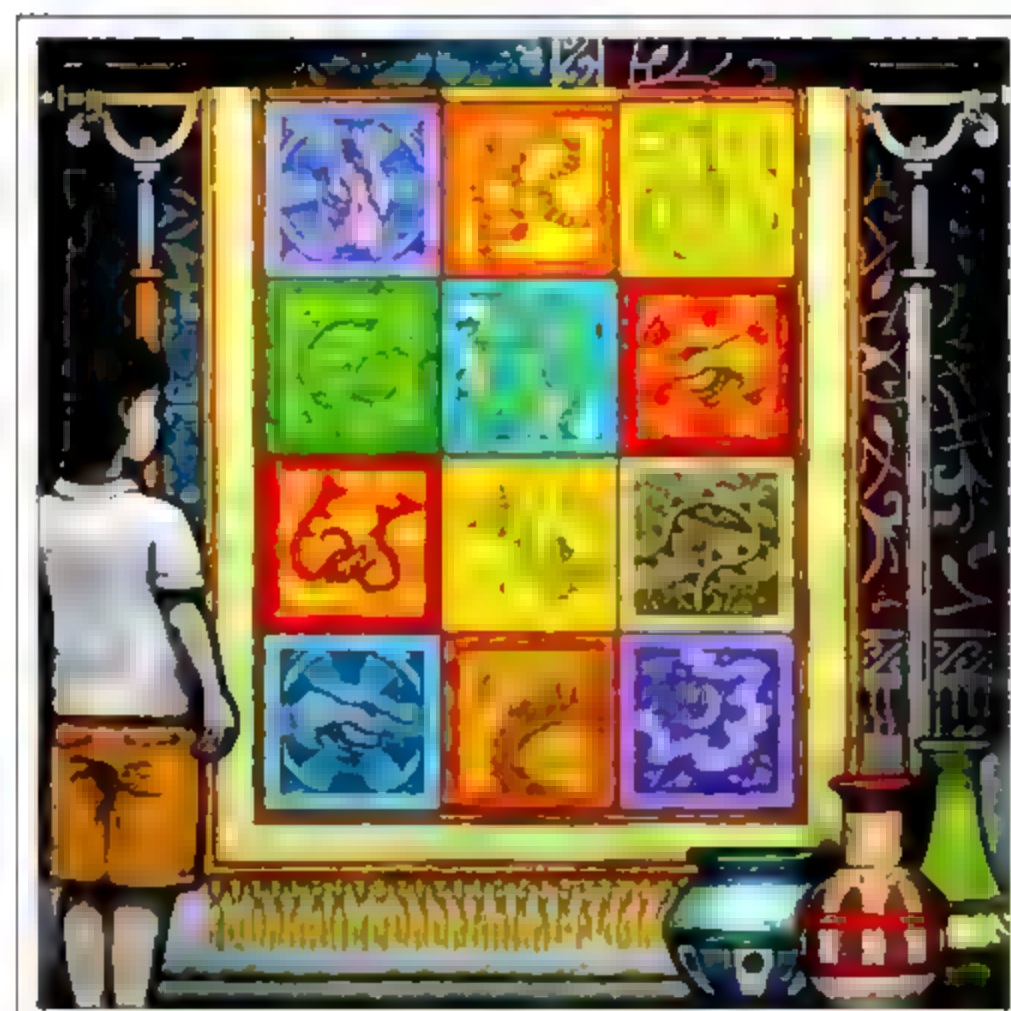
Dans *Gorogoa*, vous devez aider un jeune garçon à résoudre différents puzzles

© Jason Roberts / Annapurna Interactive

Un jeu universel où l'image parle d'elle-même

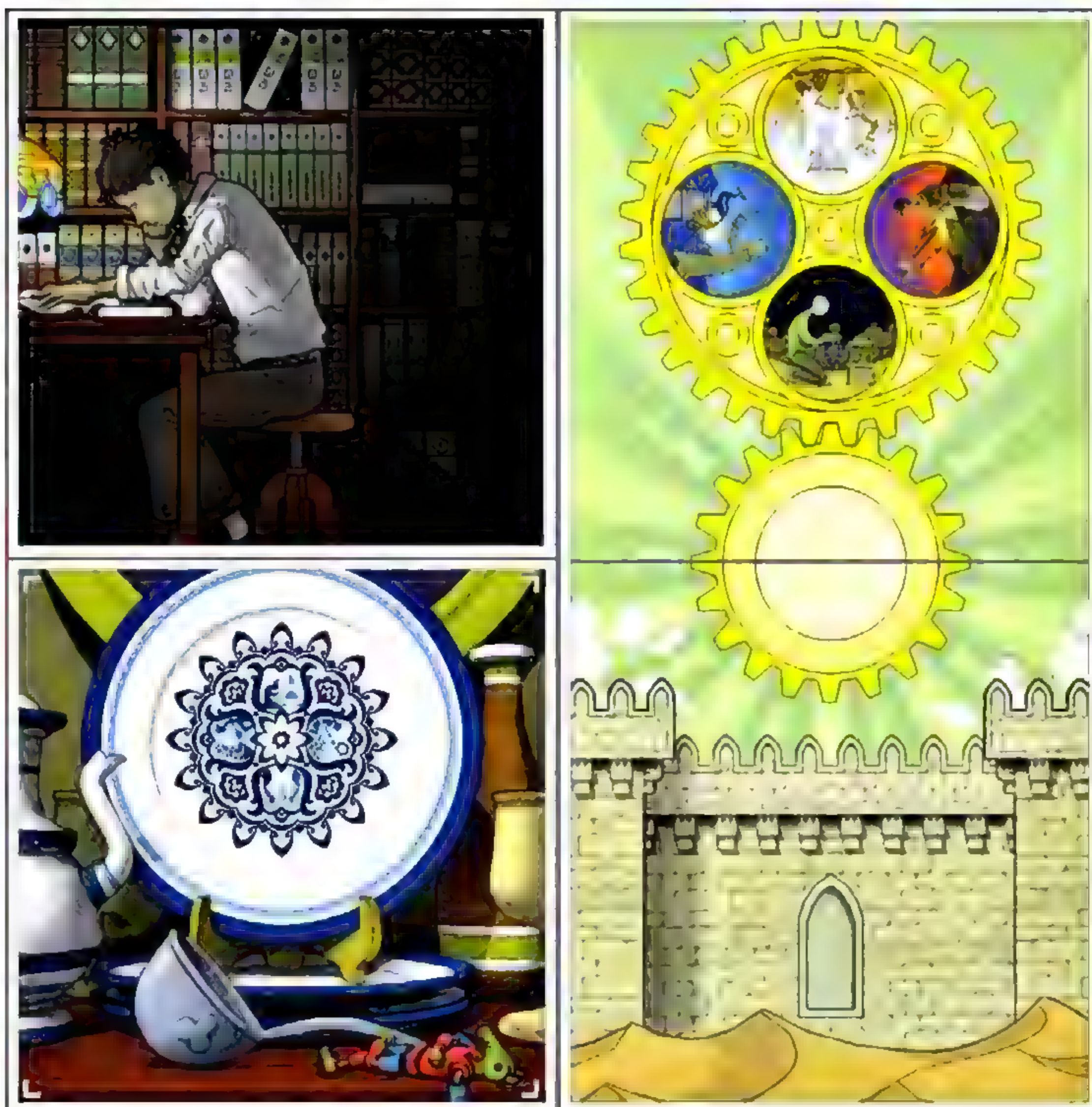
Il faut dire que l'homme sait ce qu'il veut. *Gorogoa* ne comporte aucune ligne de dialogue. Tout passe par l'image afin que le jeu soit accessible à tout le monde, au-delà des barrières de la langue. Une aventure universelle, en somme, dont toutes les illustrations ont été réalisées de sa main : « *Au début, c'était un peu une excuse pour dessiner – j'adore ça, surtout au crayon ! C'était aussi un moyen de créer quelque chose de visuellement singulier, unique, capable de bien vieillir, je l'espère. Enfin, je ne voulais pas passer toute la durée du projet assis devant un ordinateur. Le dessin m'a offert la liberté de travailler dans des lieux très différents.* »

Si Jason Roberts cite en références David Roberts, Gustave Doré ou Christopher Manson parmi ses illustrateurs préférés, le dessinateur Chris Ware suscite chez lui une admiration particulière : « *Il est tellement brillant ! Le travail de Chris Ware m'a aidé à comprendre comment capturer certaines idées de la bande dessinée afin de les amener vers de nouvelles directions. J'ai commencé à voir la page de BD comme une sorte de collage narratif, un espace cachant encore un potentiel inutilisé. Il est vrai que le style de Chris Ware est assez différent du mien ; mon inspiration est donc plutôt*



© Jason Roberts / Annapurna Interactive

indirecte. Et puis, je ne connais vraiment qu'une seule façon de dessiner, donc ce n'est pas comme si j'avais choisi moi-même un style particulier. Par ailleurs, je me suis inspiré de l'art byzantin pour concevoir certains décors du jeu, qui devaient ressembler à des artefacts religieux. Pour autant, le jeu, dans son ensemble, n'est pas une tentative de reproduire le style byzantin. » Non, mais au final, *Gorogoa* est bien une tentative réussie de matérialiser un pont entre le jeu et l'art, le casse-tête et le tableau. ■



Chris Ware et l'art byzantin sont deux sources d'inspiration assumées par Jason Roberts

© Jason Roberts / Annapurna Interactive

Outre sa participation à des campagnes publicitaires traditionnelles, **Georges Wolinski** a beaucoup œuvré pour la boutique du professeur Choron.

Par **Delfeil de Ton** ■

GEORGES WOLINSKI

© 2012 Photo J.-L. Vallet



GEORGES WOLINSKI

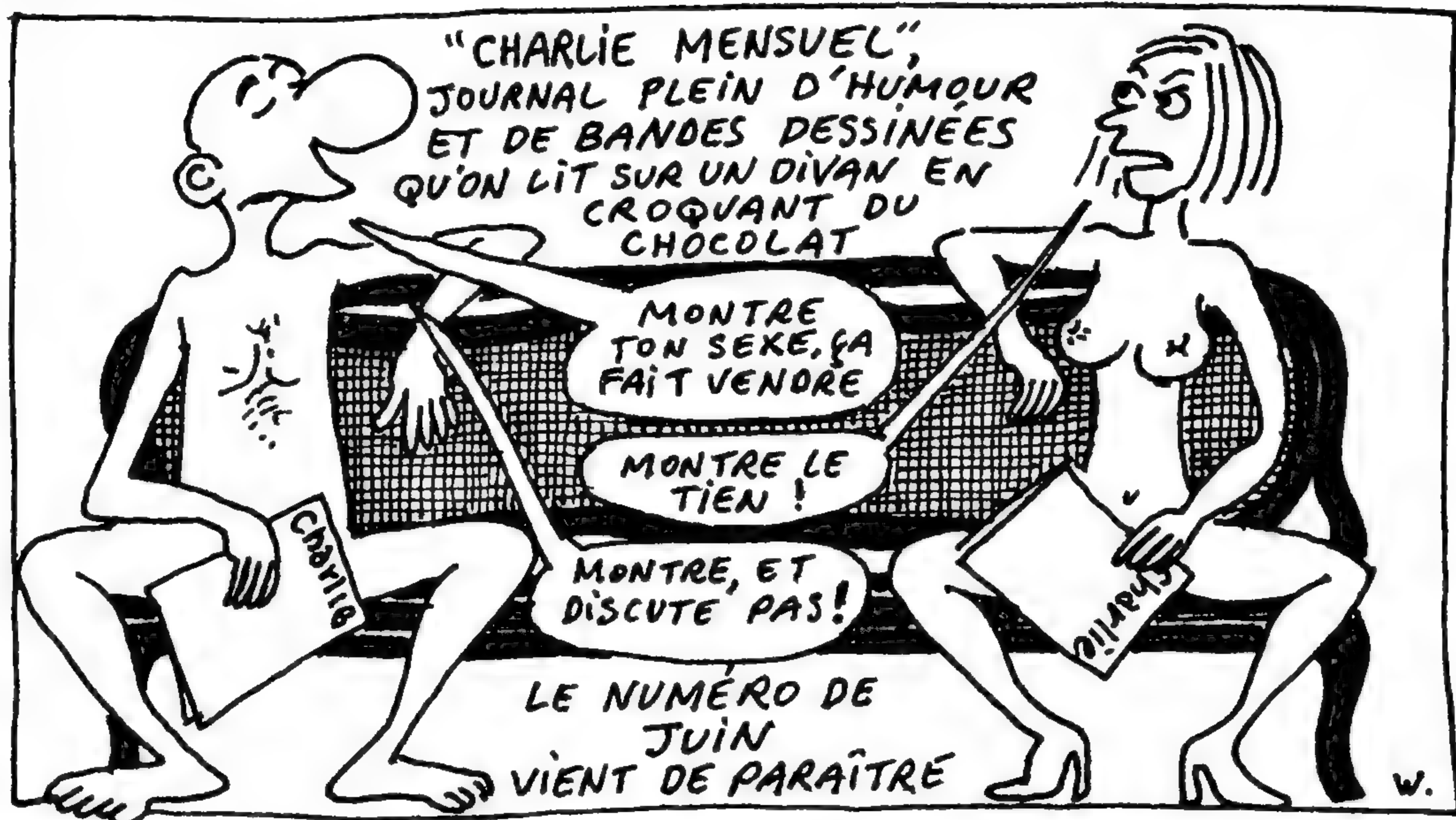
PUBLICITAIRE MAISON



Charlie Hebdo
n° 456 (1979)
© Wolinski

Ces dessins remontent à quarante ans. Ce pourquoi il convient, sans doute, de les expliquer au lecteur.

Or donc, écoutez le grand-père, il y avait une fois une revue mensuelle qui s'appelait *Charlie*. C'est grand-père qui l'avait fondée. Ce fut il y a plus longtemps encore que ces dessins : cinquante ans ! Grand-père a d'ailleurs raconté en quelles circonstances dans un livre¹, il ne va pas revenir là-dessus. Il faut seulement savoir qu'en 1979 il en avait depuis un bon moment cédé la rédaction en chef à Georges Wolinski, qui signait Wolinski et que nous appelons tous, entre nous, Wolin. Qui ça, tous, grand-père ?



Charlie Hebdo n° 444 (1979)
© Wolinski



Charlie Hebdo n° 476 (1979)
© Wolinski

Tous ? Ceux d'*Hara-Kiri*. *Charlie* était édité par les éditions du Square, fondées elles-mêmes par le professeur Choron, de fameuse mémoire, lesquelles éditions du Square publiaient une première revue mensuelle du nom d'*Hara-Kiri*. Poussés par l'ambition, la nécessité, le professeur Choron et son fidèle compagnon François Cavanna, que nous appelons tous, entre nous, Cavanna, dix ans après avoir fondé cet *Hara-Kiri* mensuel, avaient décidé de l'accompagner d'une publication hebdomadaire qui s'appellerait *Hara-Kiri Hebdo* et, pour faire bonne mesure, d'y ajouter un autre mensuel, celui qui nous occupe et qui fut baptisé *Charlie*.

Comment, à l'occasion de la mort du général de Gaulle, le pouvoir politique interdit-il *Hara-Kiri Hebdo*, lequel fut aussitôt et combien astucieusement remplacé par un *Charlie Hebdo*, cela appartient à l'histoire de France, comme tout ce qui concerne le général de Gaulle, il serait inutile de s'appesantir sur ce sujet. Qu'on sache seulement que les dessins, là, qui nous intéressent, c'est dans ce *Charlie Hebdo* qu'ils ont paru.

Ce sont des dessins publicitaires. Si on a bien suivi le développement, on comprend qu'ils font de la publicité pour un produit maison. Le professeur Choron tenait beaucoup,

dans chacune de ses publications, à des publicités pour les autres produits des éditions du Square. Hé hé, c'est que ça ne coûtait pas un sou et que ça pouvait toujours rapporter. Ces journaux,

bientôt les livres, il fallait les pousser.

Le soir du bouclage de l'hebdo, quand le dessin de couverture avait été trouvé, que son auteur s'affairait dans son coin à le parfaire et qu'on allait bientôt faire entrer visiteuses et visiteurs qui piaffaient derrière un rideau, qu'on allait pouvoir ouvrir les bouteilles et passer à table, Choron s'écriait : « Bon, les gars, il faut se mettre aux pubs. » Les plus prévoyants les avaient déjà préparées, Wolin était souvent de ceux-là mais il était capable, aussi, de vous improviser en quelques minutes une de ces merveilles comme celles reproduites dans ces pages.

Le choix en a été dicté par le hasard : Frédéric Bosser a trouvé d'anciens *Charlie Hebdo* dans une brocante, il est tombé en admiration devant elles. De ces publicités, Wolinski en a fait des dizaines et des dizaines car

la beauté de l'affaire, sa générosité, c'est qu'elles ne passaient qu'une fois. Elles pourraient faire un joli livre qui les recueillerait toutes, ou presque. Non, toutes. Elles en valent la peine.



Charlie Hebdo
n° 436 (1979)
© Wolinski

CHARLIE MENSUEL, JOURNAL PLEIN D'HUMOUR ET DE BANDES DESSINÉES QU'ON LIT SUR UN DIVAN EN CROQUANT DU CHOCOLAT.

TON MARI S'EST ENDORMI EN LISANT CHARLIE MENSUEL?

NON, IL EST MORT, LE PAUVRE

ALORS JE PEUX LUI PIQUER SA TABLETTE DE CHOCOLAT?



Charlie, je l'avais sous-titré « Journal plein d'humour et de bandes dessinées », la formulation courait sur toute la largeur en haut de la couverture. Pour faire de la publicité à son journal, devenu *Charlie Mensuel* dans le langage courant, Wolin eut bientôt complété la formule par « qu'on lit sur un divan en croquant du chocolat ». C'est qu'il avait le sens du théâtre, du dialogue, de l'action. D'*Hara-Kiri*, il était le Sacha Guitry. La légèreté, la fantaisie, le mot juste. L'homme est allongé sur un divan,

tout raide, immobile, un journal ouvert, posé sur son visage. Une dame, après l'avoir regardé : « Ton mari s'est endormi en lisant Charlie Mensuel ? » L'autre dame, le contemplant : « Non, il est mort, le pauvre. » J'adore ce « le pauvre ». C'est qu'on ne sait pas si effectivement il est mort ou s'il dort. Suspense (je vous le disais : sens du théâtre). S'il est mort, avec son « le pauvre », on devine que la veuve ne tardera pas à être joyeuse, mais quelque chose dans son regard, sa mimique, indique qu'elle plaisante, qu'elle entre dans le jeu du mari qui fait semblant de dormir. La copine, elle, a vite fait le deuil : s'il est mort « alors je peux piquer sa tablette de chocolat ? » C'est le coup du maître humoriste. Dans une publicité ordinaire pour Charlie Mensuel, elle voudrait lui piquer son Charlie Mensuel. Là, elle veut piquer son chocolat.

Encore mieux que ça. Regardez bien le dessin. Pas de décor. Les trois personnages et deux accessoires, pas un de plus : le divan, le journal. Pas de titre au journal, la couverture en blanc. L'essentiel. C'est là que Wolin va toujours, à l'essentiel. Z'avez remarqué ? Pas de tablette de chocolat. T'as été eue, ma vieille. La tablette, le mari l'a croquée. ■



CHARLIE MENSUEL
JOURNAL PLEIN D'HUMOUR ET
DE BANDES DESSINÉES, EST UN
JOURNAL QUI PLAÎT AUX VRAIS
HOMMES ET AUX VRAIES
FEMMES.

BORDEL DE MES COUILLES!
IL EST VACHEMENT FOUTRAL,
CE PUTAIN DE JOURNAL!

VOYONS,
CHÉRIE..



Humour rétro

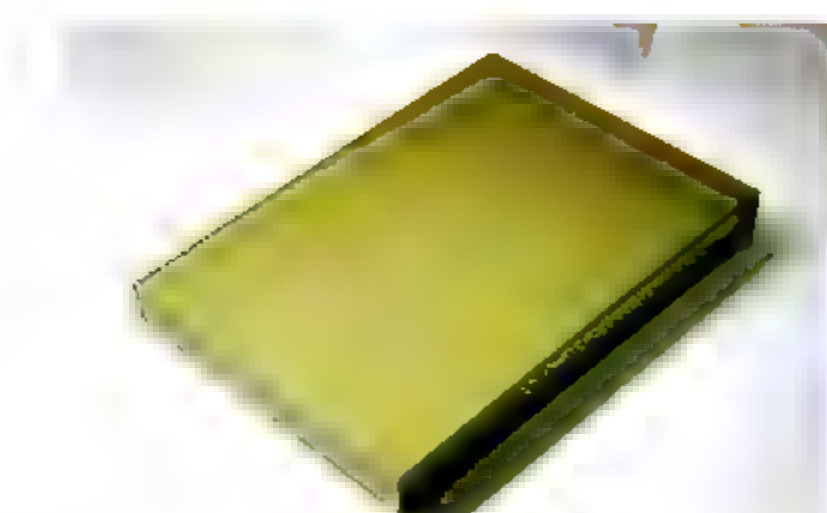
Dans un album très grand format, **Michel Pirus** reprend le personnage de Canetor le canard qu'il avait conjointement imaginé avec Charles Schlingo. Suite à un premier album, en 2006, après la mort de Schlingo, le personnage s'était fait rare. C'était compter sans Pirus et sa volonté de faire rire les lecteurs. À la fois hommage à Chris Ware et à l'âge d'or des studios Disney, cette bande dessinée faussement naïve déploie toutes les facettes du style de l'auteur. Entre réalité pénible et rêves délirants, cet ouvrage est un petit chef-d'œuvre de l'humour absurde, où les situations improbables sont gérées de main de maître par des personnages incroyablement bien pensés. À conseiller aux gens curieux de savoir pourquoi certaines de leurs proches sont devenues des as du bricolage... ■ **GV**



BRICO QUEEN

Par Michel Pirus, éditions Glénat
Livre cartonné, 96 pages couleurs, 25 €, disponible

Beau, cher et nécessaire

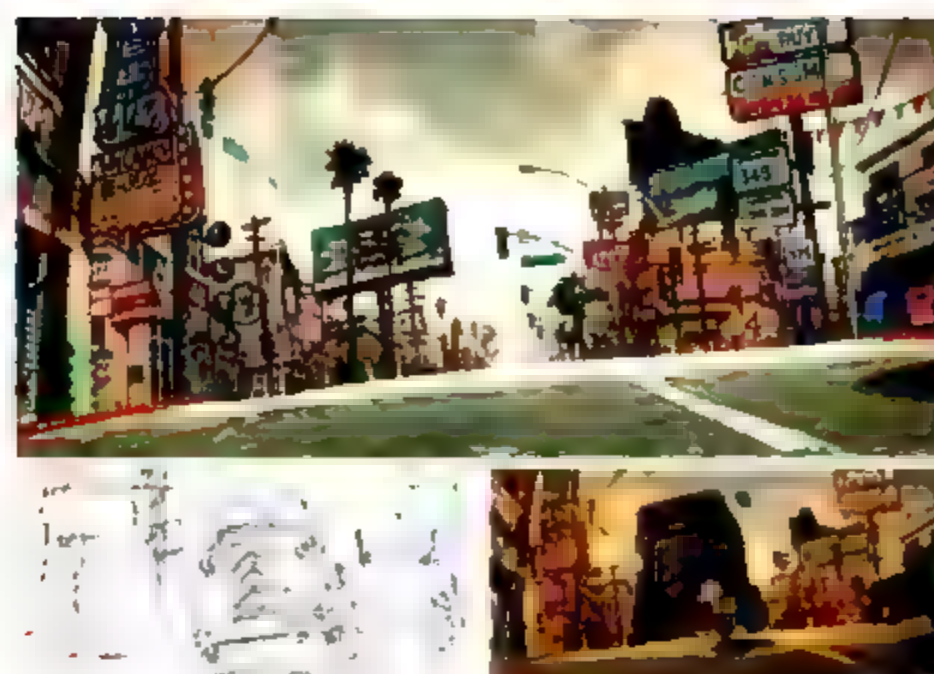


Depuis la rencontre entre **Charles Berberian** et **Philippe Dupuy** en 1983, le duo magique ne cesse d'étonner ses lecteurs. Au fil d'une multitude d'ouvrages, ils prennent plaisir à disséquer leur époque à travers des personnages tels qu'Henriette, Monsieur Jean ou les bobos rencontrés au hasard des étals de magasins bio. En 2009, les deux compères s'associent avec le journaliste, musicien et dessinateur **Joseph Ghosn** pour fonder le collectif **Impossible**, dont la revue du même nom paraîtra régulièrement jusqu'en 2016. Afin de mieux revivre cette aventure graphique, la galerie Arts Factory a concocté un superbe coffret rempli de *goodies*, comme quatre tirages format A4 numérotés et signés sur papier oldmil 300 grammes et une cassette audio vintage, car le son est indissociable de cette intégrale de papier. ■ **GV**

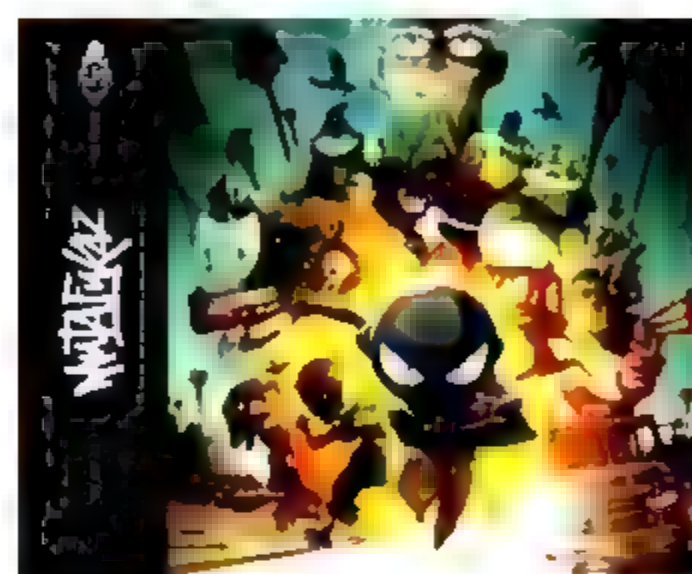
COFFRET IMPOSSIBLE

Par Dupuy, Berberian & Joseph Ghosn - Galerie Arts Factory
27, rue de Charonne - 75011 Paris. Tel : 06 22 85 35 86; www.artsfactory.net
Coffret des 12 numéros de la revue *Impossible*, 34,5 x 25 x 2,5 cm, tirage limité à 100 ex, numérotés et signés, 120 €, disponible

Pavé visuel et culturel



Quoi de mieux qu'un artbook monumental pour couronner le film d'animation **Mutafukaz**? Sorti en mai dernier, il a été réalisé par Shōjirō Nishim et Guillaume «**Run**» Renard, et coproduit par Ankama Animations et



studio 4 °C. Cet ouvrage vient ponctuer les douze ans de carrière de la BD du même nom, créée par Run. Dans les pages intérieures, l'amateur de la saga de Vinz et Angelino (doublés dans la version VF par Gringe et Orelsan) va découvrir une succession de chapitres bien faits et entièrement

dédiés aux différentes étapes de la réalisation du projet. Bible à l'italienne de la culture West coast, cet artbook sera le guide parfait pour comprendre l'esthétique si particulière de cette culture de rues latino-gangsta hip-hop de Los Angeles, sans laquelle la BD de Run ne serait qu'un vulgaire burrito vegan sans sauce chili ni piment. Et puis, cocorico fois deux, le film est une petite merveille d'animation. Il n'a rien à envier à d'autres productions venues d'ailleurs. ■ **GV**

THE ART OF MUTAFUKAZ, THE MOVIE

Par Run & Studio 4 °C, Label 619
Livre cartonné, 368 pages couleurs, 29,90 €, disponible

Au rang de maître



Dès sa parution dans les pages de *Métal hurlant* en 1975, **Arzach** a porté son créateur, **Moebius**, au rang de grand maître de la BD de science-fiction. Si cette série de récits courts étonne par son absence de dialogues, c'est un coup de tonnerre dès la parution des premières planches du **Garage hermétique**, qui donne libre cours à l'improvisation totale dans

le scénario. Avec Moebius, les lecteurs assistent à une sorte de révolution qui enterre toutes les règles habituelles de la bande dessinée classique. En fin d'ouvrage, un passionnant cahier de douze pages, rédigé par l'écrivain **Daniel Pizzoli**, explique ce qu'a été la révélation Moebius en découpant minutieusement les deux BD de très belle édition. ■ **GV**

ARZACH, LE GARAGE HERMÉTIQUE

Par Moebius, éditions Les Humanoïdes associés
Livre cartonné, 160 pages couleurs et N&B, 35 €, disponible

Préface de l'année



Proche du groupe Bazooka, l'écrivain **Jean Teulé** aurait pu être le pionnier de la bande dessinée assistée par ordinateur s'il avait persévéré dans le genre... Sortie en 1983, **Bloody Mary** est une adaptation très réussie du roman de **Jean Vautrin**, paru quatre ans plus tôt. Animé par l'esprit du punk et des situationnistes, Teulé a créé une technique personnelle, axée sur la retouche photo, trouvant obsolètes les crayons et autres feuilles de papier utilisés par ses confrères. Pourtant,



même si cet ouvrage porte bien le sceau des années 1980, il se dégage de ses planches une modernité technique ainsi que la violence sous-jacente de la société de l'époque qui avait inspiré Vautrin. Pour tous ceux qui ont connu les années Giscard, cette réédition tombe à pic pour oser la comparaison avec la génération issue de la télé-réalité. En outre, la préface de l'éditeur Grégory Jarry mériterait d'être inscrite sur les murs du Panthéon... ■ **GV**

BLOODY MARY

Par Jean Teulé & Jean Vautrin, éditions FLBLB

Livre broché avec rabats, 128 pages couleurs, 20 €, disponible.

La démocratie pour les nuls !

En attendant la sortie prochaine de la version ultime du nouveau Corben, les éditions **Délirium** sortent le troisième volet des affaires classées du juge le moins proche en paroles apaisantes de l'histoire de la bande dessinée. Comme il est, désormais, devenu l'usage, le lecteur va se retrouver avec un travail particulièrement soigné entre les mains, en matière d'impression et de travail de traduction, et articulé autour de plusieurs histoires dessinées par la prochaine habitude (Mike McMahon, Brian Bolland, Brett Ewins, Garry Leach, Ron Smith, Dave Gibbons et Brendan McCarthy). L'amateur de belles choses pourra se rincer l'œil en fin de volume sur un très beau carnet en couleurs reproduisant quelques pochettes anglaises ou américaines d'époque. L'étude de **Judge Dredd** est recommandée à toutes les personnes qui souhaitent savoir de quoi leur avenir sera fait... ■ **GV**



JUDGE DREDD - LES AFFAIRES CLASSÉES T.3

Par Wagner & collectif, éditions Délirium

Livre cartonné, 200 pages N&B et couleurs, 32 €, disponible

Entre collages et LSD



Depuis le début de sa carrière, l'Américain **Frank Santoro** ne peut se résoudre à la simplicité.

Très tôt, il décide de marier les genres graphiques dans des unions assez iconoclastes et souvent intéressantes. Il expérimente, entre autres, des manières de raconter ou de découper ses histoires. Avec **Pittsburgh**, un album grand format parfait pour découvrir ce natif de Pittsburgh (Pennsylvanie), il recourt à presque toutes les facettes de sa palette graphique pour tenter de raconter un événement qu'il ne parvient toujours pas à comprendre : le divorce de ses parents. Entre poésie et rêve éveillé, la lecture de ce livre sera l'expérience à tenter du mois. ■ **GV**

PITTSBURGH

Par Frank Santoro, éditions Ça et Là

Livre cartonné, 224 pages couleurs, 28 €, disponible

Schtroumpf miniature



Chouette idée des éditions Dupuis de rééditer ce premier album de 1959 dans sa forme quasi originale, spécialement adaptée à la main des petits lecteurs de l'époque ! Comme ces derniers ont maintenant quasiment soixante ans de plus, ils vont pouvoir l'offrir à leurs enfants et leurs petits-enfants. Les inconditionnels de la série noteront que ce premier volume et les suivants sont les seuls entièrement dessinés par **Peyo**. Avec son format et son découpage entièrement pensés pour les tout-petits, cet ouvrage est la passerelle éducative idéale pour faciliter le passage entre la petite enfance et l'enfance. Signalons aussi qu'une exposition autour des petits hommes bleus est actuellement en cours au **Centre Wallonie-Bruxelles**. Montée par les commissaires Hugues Dayez et José Granmont, cette rétrospective, née à Paris, entend mettre en lumière Peyo, le narrateur exceptionnel et le créateur d'univers : celui des *Schtroumpfs*, bien sûr, mais aussi celui de la fabuleuse série médiévale *Johan et Pirlouit*, ou encore de *Benoît Brisefer*, petit garçon aux superpouvoirs... À travers une sélection de documents rares, de planches

originales jamais exposées et de textes inédits, **Expo Peyo** retrace le parcours d'un artiste indispensable du 9^e art. À ne schtroumpfer sous aucun prétexte ! ■ **GV**

LES SCHTROUMPS NOIRS

Par Peyo, éditions Dupuis

Livre cartonné, 48 pages couleurs, 5,90 €, disponible

EXPO PEYO

Jusqu'au 28 octobre

Centre Wallonie-Bruxelles - Salle d'exposition

127-129, rue Saint-Martin - 75004 Paris

Du lundi au vendredi de 9 h à 19 h ; samedi et dimanche de 11 h à 19 h.

Christophe Blain expose son Gus

Pour rendre hommage à l'une des plus belles créations de la BD française du XXI^e siècle, la galerie **Barbier & Mathon** a organisé une exposition-vente rétrospective de la série **Gus** qui regroupait planches et dessins des quatre albums de la série.

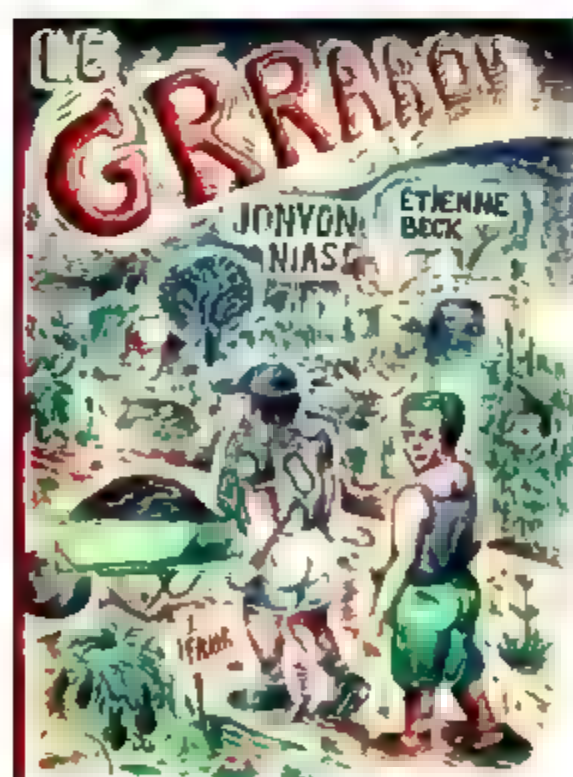
La galerie publie également une édition intégrale des quatre albums de **Christophe Blain** ainsi que trente pages de croquis et dessins inédits, sous une nouvelle couverture. L'engin, d'un format de 24 x 30 cm, est tiré à trois cent cinquante exemplaires numérotés, accompagnés d'un ex-libris numéroté et signé par l'auteur. ■ **GV**



CHRISTOPHE BLAIN - GUS

Ouvrage disponible à la galerie **Barbier & Mathon**
10, rue Choron - 75009 Paris - Tel. : 06 80 06 29 95 - info@barbiermathon.com
www.barbiermathon.com PVP 150 €

La balse est dans le pré

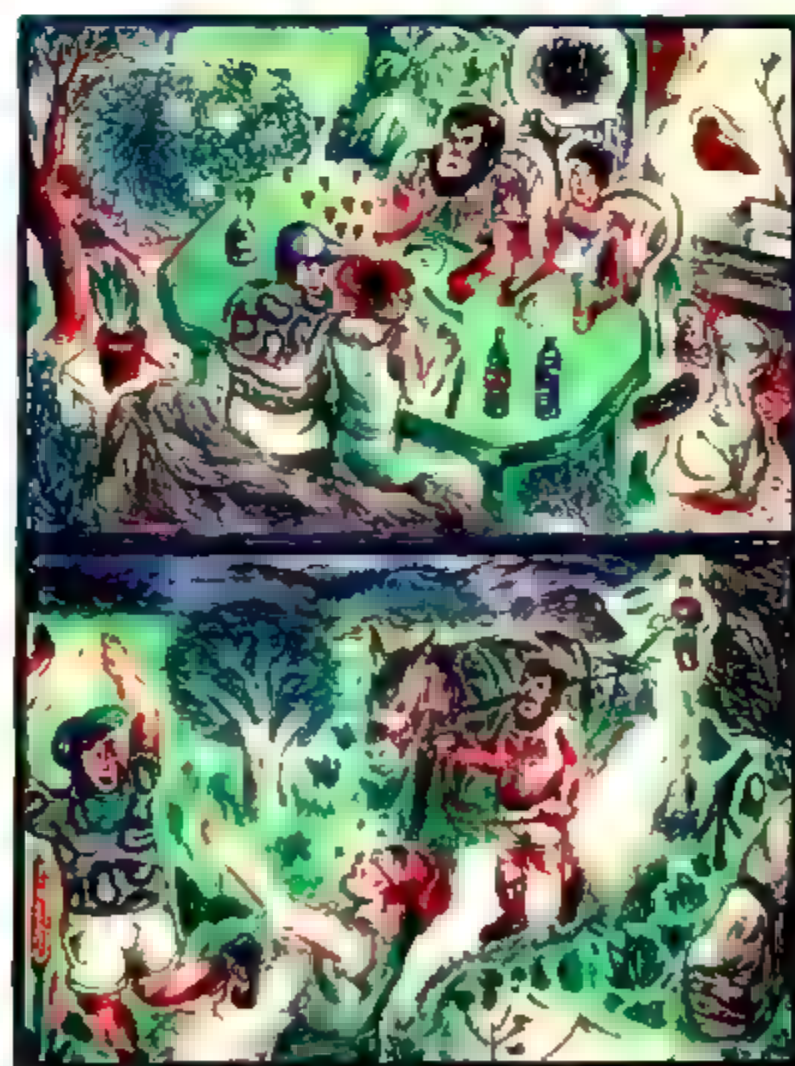


Le Grraaou, une ode au libertinage au milieu des champs de légumes bio, prend un malin plaisir à bousculer les

conventions. Réalisé au BIC quatre couleurs par **Stéphane Beck** sur un texte de **Jonvon Nias**, son résultat est tout simplement incroyable! Vibrant plaidoyer en faveur d'un retour à la terre et au sexe aussi naturel que possible, ce bel ouvrage incitatif et participatif nécessitera toutefois d'être posé sur un lutrin pour en apprécier pleinement tous les développements incroyables. ■ **GV**

LE GRRAAOU

Par **Jonvon Nias & Étienne Beck**, éditions **Frémok**
Livre relié, 168 pages couleurs, 23 € disponible



BD pertinente



Découverte devenue star montante puis confirmée au catalogue **Atrabile**, **Nicolas Presl** voit **Priape**, sa bande

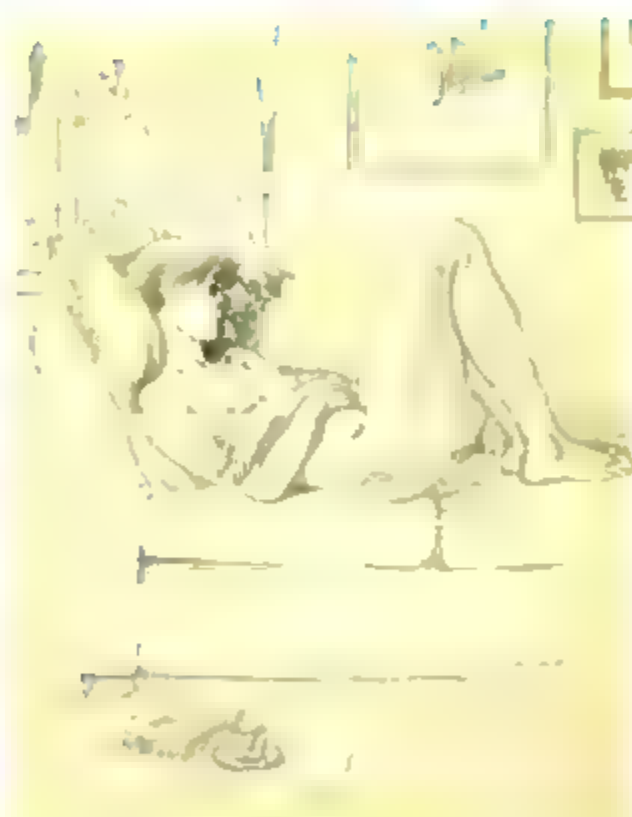
dessinée qui a tant contribué à populariser son style très personnel, rééditée par l'éditeur helvétique. Si le départ de l'histoire est Priape, le dieu romain de la fécondité et de la virilité physique, la relecture apportée par l'auteur en fait un conte cruel et dérangeant en adéquation avec les temps modernes, où la quête de l'identité est devenue un véritable phénomène de société. Les différences apportées par rapport à l'œuvre originale sortie en 2006 portent sur une nouvelle couverture et une excellente préface de Vivien Bessières, maître de conférences en littérature à l'université de Limoges, qui écarte, en particulier, l'intérêt porté par le dessinateur à l'histoire de l'Antiquité. ■ **GV**

PRIAPE - NOUVELLE ÉDITION

Par **Nicolas Presl**, éditions **Atrabile**

Livre broché avec rabats, 208 pages N&B, 22 €, disponible

Monographie énorme



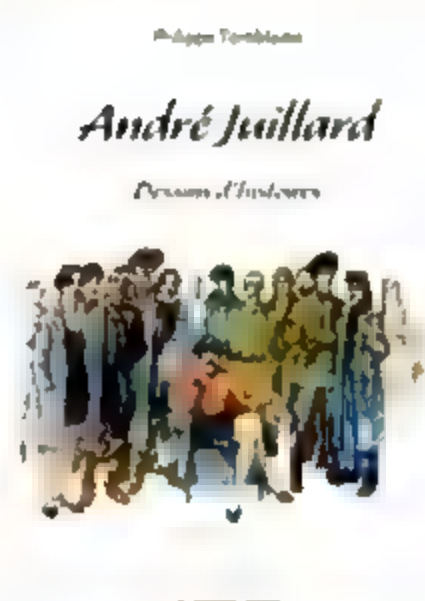
On ne devient pas un maître de la BD par accident. C'est ce que démontre sans contestation possible cette monographie réalisée par **Philippe Tomblaine**. L'ouvrage revient en détail sur la centaine de réalisations dans lesquelles est intervenu **André Juillard** au cours de ses quarante-cinq années d'expérience dans le domaine de la BD et de l'illustration. Cette documentation commentée par le dessinateur en personne

est d'une richesse exceptionnelle. Le sujet est copieux, magnifiquement agencé, et la lecture, passionnante. À noter, une édition avec dos toilé limitée à quatre cents exemplaires, signés par les auteurs (89 €). ■ **GV**

ANDRÉ JUILLARD - DESSINS D'HISTOIRES

Par **Philippe Tomblaine**, **Le Troisième Homme éditions**

Livre cartonné, 360 pages couleurs, 59 € disponible



Les histoires d'amour congèlent mal, en général



Prix spécial du jury lors du dernier Festival d'Angoulême, cette formidable BD (déjà à son deuxième tirage) mérite de figurer encore dans ces colonnes, tant sa conception et son contenu résument la démarche des *Arts dessinés*. **Les Amours suspendues** est bien différente de la plupart des BD, car elle n'obéit pas aux codes habituels. Ici, dans cette histoire très spéciale, la succession de pages est autant un catalogue de belles choses qu'un fil conducteur reliant les différentes parties du scénario. ■ GV



LES AMOURS SUSPENDUES

Par Marion Fayolle, éditions Magnani
Livre broché avec rabat, 256 pages couleurs, 35 €, disponible

La trilogie Juice, c'est du lourd!

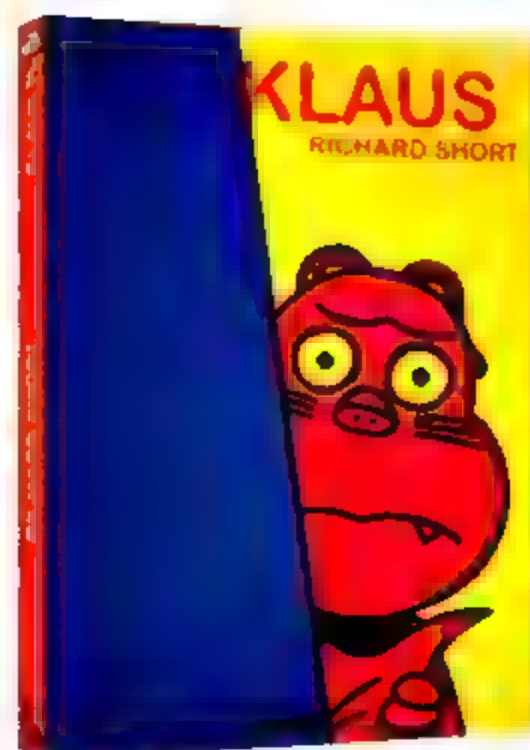
Dans la maison d'édition dirigée par Serge Ewencyk, la prise de risques est monnaie courante dès qu'il s'agit de faire découvrir un nouveau talent au public hexagonal. Il y a quelques mois, **Çà et Là** éditaient *Now*, le premier livre traduit en français du dessinateur thaïlandais **Art Jeeno** (lire *Les Arts dessinés* n° 2). Ce choix éditorial souligne bien le panache de la maison. Cet ouvrage, d'un onirisme très personnel, était une belle prise de risques. Aujourd'hui, c'est au tour du premier volume de la trilogie **Juice** d'atterrir dans les bacs. Là, c'est autant du lourd que du gagné d'avance car cette histoire pleine de rock'n'roll risque fort de cartonner autant qu'au Japon, où elle est devenue un succès. ■ GV



JUICE 1/3

Par ART JEENO, éditions Ça et Là
Livre broché, 160 pages couleurs, 14 €, disponible

Sous la litère, la plage



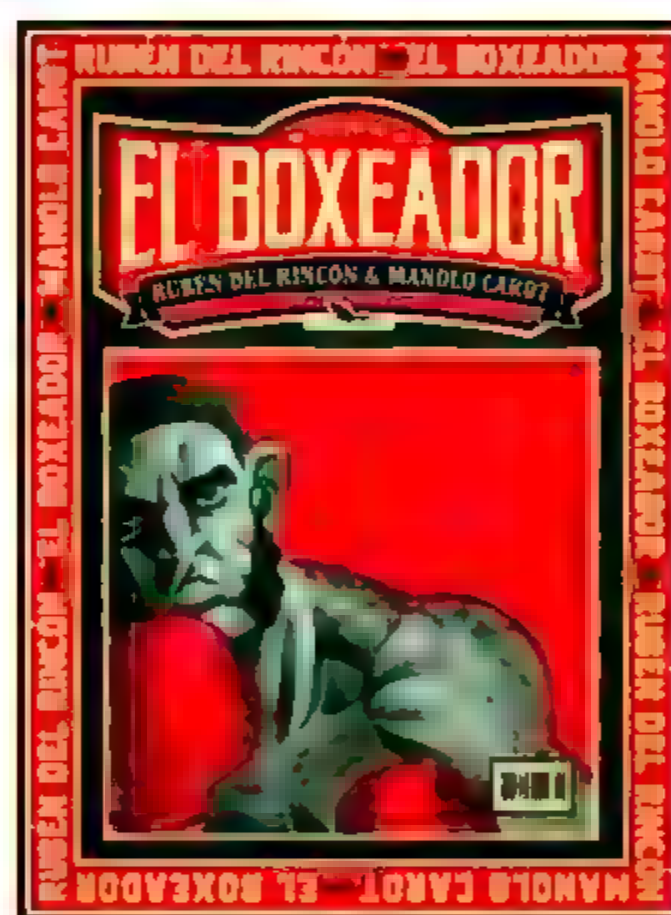
Considéré comme l'un des artistes les plus importants de la scène alternative, **Richard Short** vient de l'*underground* anglais. Son personnage de **Klaus** est un chat contemplatif et mélancolique. Il se voit comme un être profondément humaniste, vivant paisiblement sa vie en parfaite harmonie avec la nature et ses amis les animaux. Mais il n'en reste pas moins un prédateur qui doit aussi penser à vivre... en harmonie avec son instinct de chasseur. Dans cette fabuleuse animalière entre *Snoopy* et *Mafalda*, l'auteur propose une réflexion existentielle sur les affres de la création qui poussent l'homme doté de compétences

à devoir les exploiter obligatoirement. C'est d'autant plus drôle que Klaus, soumis à la pression de son entourage, reste le chat qu'il est et sera toujours. ■ GV

KLAUS

Par Richard Short, éditions Warum
Livre broché, 138 pages N&B, 18 €, disponible

BD à lire chacun dans son coin



Rubén del Rincón et **Manolo Carot** sont deux artistes atypiques et talentueux. Dans **El Boxeador**, ils racontent un combat de boxe entre deux personnages que tout oppose. Mais là où l'histoire devient hors normes, c'est dans la manière dont les duettistes se sont partagé la tâche : chacun a choisi son camp et raconte son champion dans deux histoires montées tête-bêche, qui se rejoignent en milieu de livre. Une bichromie en accord avec le sujet, un format à l'italienne

digne du CinémaScope, une façon d'égaler d'un livre d'art : trop de bonnes raisons pour ne pas craquer! ■ GV

EL BOXEADOR

Par Rubén del Rincón & Manolo Carot, éditions du Long Bec
Livre cartonné, 208 pages bichromie, 32 €, disponible

LES ARTS

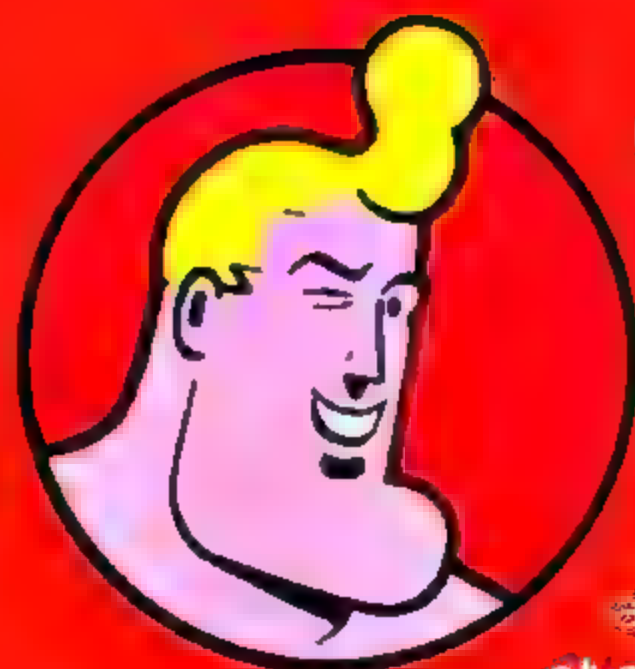


Alessandro Pignocchi est un chercheur en sciences cognitives et philosophie de l'art. Quand il écrit, il est préférable de le prendre au sérieux... En 2016, il se lance dans la BD afin d'étendre la portée de son propos à un public capable de verser dans son sens de l'humour, assez particulier. Dans la cosmologie du prochain numéro deux, l'auteur imagine un monde futur où le concept de la nature a disparu. Les plantes et les animaux sont désormais des partenaires sociaux ordinaires, tandis qu'un anthropologue jivaro tente de sauver les quelques restes de la culture occidentale pendant que des mésanges punks discutent politique. Ça faisait longtemps que les amateurs de *gonzo* espéraient un retour d'Hunter S. Thompson sans en souhaiter autant sur le plan du *destroy* cosmique! ■ GV

LA COSMOLOGIE DU FUTUR

Par Alessandro Pignocchi, éditions Steinkis
Livre broché, 128 pages couleurs, 14 €, disponible





Une fois n'est pas coutume, quand Cowboy Henk, venu du plat pays, s'invite dans les allées d'un certain festival, la Charente est prête à quitter son lit... Et nous, à partager un thé vert et à croquer quelques carrés de chocolat noir au sésame avec son dessinateur, **Herr Seele**, un vrai dandy punk. Artiste, mélomane et lettré, il revient sur son tandem avec Kamagurka, son inséparable collègue scénariste, et sur leur créature, le mythique Cowboy Henk, digne récipiendaire de l'esprit dadaïste et surréaliste. Il nous dévoile aussi son impressionnante collection de pianos et son intérêt pour les signes du zodiaque... Par **Loraine Adam** ■

HERR SEELE

DU CÔTÉ DE CHEZ HENK

HERR SEELE

photographié par Frédéric Bossier

© F. Bossier pour *Les Arts dessinés*



© 2017 Photo Eugène Watte

HERR SEELE

Star aux Pays Bas et en Belgique, prix du Patrimoine au Festival de la BD d'Angoulême en 2014, **Herr Seele**, cinquante-neuf ans, se présente comme un dinosaure dans la BD alternative : « *Je fais partie des grands-parents de l'underground. Robert Crumb appartient à la génération qui me précède* ». L'un de ses compatriotes dessinateurs, croisé par hasard quelques instants avant l'interview soufflera : « *Tu verras, il est poétique jusqu'à la vie* ». On ne pouvait mieux dire.

© Kamagurka & Herr Seele / Frémok



Vers dix-neuf ans, j'ai appris, en parallèle, un métier à la fois stable et un peu absurde : accordeur de pianos. Mais **j'aurais pu tout aussi bien devenir plombier !**

Vous êtes le rejeton punk d'une famille d'artistes modernistes très avant-gardistes pour l'époque...

Je suis né le 13 avril 1959 à Thorout, en Flandre occidentale, à vingt-cinq kilomètres d'Ostende. L'époque était très dadaïste, et ma famille d'artistes haut de gamme était fantastique ! Ma mère faisait de la céramique et de la peinture au couteau ; c'était la meilleure de toute la Flandre ! Bien meilleure que moi, d'ailleurs... Elle avait une personnalité beaucoup plus complexe que mon père qui était formidable aussi, mais un homme modeste. J'ai hérité des deux : modeste par mon métier d'accordeur de pianos et, en même temps, plus artistique. J'aime ce mélange : j'ai longtemps vécu en tant qu'accordeur-dessinateur. Maintenant, je suis plutôt dessinateur-peintre. J'ai un peu changé.

Vos talents artistiques se sont révélés précocement.

En bon Bélier, j'ai démarré très tôt, à onze ans. La peinture fut mon premier amour, et j'ai commencé ma carrière de peintre par des autoportraits. Je composais aussi de la musique. Je pense qu'entre onze et treize ans, juste avant la naissance de la sexualité, les enfants atteignent la vraie « génialité » de l'être humain. Ensuite, ça devient



de plus en plus complexe. On entre dans la vraie vie, et c'est moins intéressant. À seize ans, j'ai glissé un mot sous la porte de la chambre de mes parents disant que je voulais quitter l'école pour m'inscrire à l'Académie des beaux-arts de Gand. Ils n'ont pas été surpris, c'était dans la continuité de l'histoire familiale... Ils m'ont juste prévenu que la vie d'artiste n'était pas si facile. Pendant trois ans, j'ai suivi les cours, même si ça ne m'intéressait nullement car on y enseignait l'art conceptuel alors que je souhaitais un enseignement plus académique. Je voulais peindre comme les peintres flamands naïfs du xv^e siècle, l'Ars nova, comme Jan van Eyck ou Roger de la Pasture... Puis, vers dix-neuf ans, j'ai appris, en parallèle, un métier à la fois stable et un peu absurde : accordeur de pianos. Mais j'aurais pu tout aussi bien devenir plombier !



Comment fonctionne votre duo avec Kamagurka, scénariste et peintre, qui est votre complice depuis toujours ?

J'avais dix-sept ans et lui vingt lorsque nous nous sommes rencontrés, par hasard, dans le train Gand-Ostende. Je lisais Franz Kafka et Heidegger car j'adore la philosophie – je suis même un amateur philosophe. J'en lis depuis que j'ai quatorze ans : Aristote, Levinas, les existentialistes, Kierkegaard, qui est le philosophe de l'absurde. Je lui ai offert ces deux livres et, en échange, il m'a donné *Hara-Kiri*. Pour notre deuxième rencontre, en gare d'Ostende, on a fait des grimaces dans un photomaton. Nous nous amusons aussi à coller un nez et des yeux sur mon crâne, et je mettais mon plastron dans l'autre sens pour acheter

mon paquet de cigarettes. Nous avons toujours rigolé dans la vie. Comme Walt Disney, Kamagurka peut découvrir des talents chez les autres. Il m'a ainsi révélé en tant que comédien de théâtre. C'est mon meilleur ami, mais notre relation demeure professionnelle. Pour preuve, nous n'allons jamais boire un verre ensemble dans un café. On ne fait que travailler. D'une certaine manière, nous avons la même relation que celle qu'avaient nouée les deux grands amis de l'école surréaliste belge, Magritte et Louis Scutenaire. Kamagurka et moi aimons les mêmes choses, sauf en art où je suis plus à l'aise alors que lui excelle dans le dessin. Son père était peintre en bâtiment, il n'a pas grandi avec l'art, contrairement à moi qui viens d'une famille où l'art était une nourriture.

*Zwevend Naakt (Nu flottant),
toile Cowboy Henk (2017)
© Herr Seele*

Vous avez connu les grandes années Hara-Kiri ?

Kamagurka plus que moi. Il a rencontré Gédé dans la rue ; c'est comme ça qu'il a fait la connaissance de l'équipe. C'était tous des beatniks. J'étais à part dans cette bande. Avec mon côté punk et mon crâne rasé, je ressemblais un peu à Choron. Il m'a même dit que j'avais une bonne tête, il trouvait ça drôle. Moi, je prenais plutôt ça pour de la concurrence. Je n'étais plus le seul...

Avec Kamagurka, vous formez un tandem hippy-punk.

Comment définissez-vous l'énergie qui anime Henk ?

Enfant, j'avais une coupe à la Beat es, mes cheveux étaient très beaux, d'un blond presque platine. À treize ans, je me suis rasé la tête et, depuis, je n'ai jamais cessé. J'aime cette sorte de laideur qui est comme une agression. En réalité, on montre juste ce qu'on est. Être chauve est une sorte de deuil de la société. C'est bon pour la santé de se montrer tel que l'on est. Quand j'y repense, je me dis que la société tendait vers ça, à l'époque. Lorsque j'ai rencontré Kamagurka, il avait des cheveux longs ; je ne pouvais décemment pas le prendre au sérieux ! Je ne suis pas un hippy, j'ai une énergie plus yang, beaucoup plus agressive. Henk est aussi un symbole d'agression, c'est un pivot essentiel dans l'humour. Quand *Never Mind the Bollocks* des Sex Pistols est sorti, j'avais dix-sept ans. C'était génial ! Personne n'écoutait ça autour de moi. J'habitais à Ostende, et les gens ne comprenaient pas. Henk est né, en 1981, de cette énergie-là, même si le punk était déjà fini. Depuis, il a à peine changé. C'est une époque qui m'a marqué, y compris au niveau vestimentaire. Je ne fais pas exprès d'être comme ça. Je suis comme ça. Et, finalement, je me sens assez rock'n'roll.

Vous vous revendiquez comme héritier de l'école du surréalisme belge.

Le surréalisme me touche, car il mêle l'humour au sérieux. C'était la forme d'art du xx^e siècle, et je ne pense pas qu'elle soit adaptée à notre époque actuelle. Apparu en 1924 en France, puis en 1926 en Belgique, ce mouvement a pris fin avec les révoltes étudiantes de mai 68. Son moment clé émerge pendant les camps de concentration, une période complètement surréaliste, négativement bien entendu. C'était aussi un mouvement politique, très à gauche, qui s'est déclaré communiste après la guerre.

A-t-il encore sa place aujourd'hui ?

Nous vivons dans une société extrêmement complexe et confuse, quasiment impossible à comprendre. C'est un « monde flottant », selon l'expression japonaise. Sans base et sans stabilité, nous ne pouvons pas réfléchir sur son état. Nous ne faisons que subir. Et sans stabilité, il n'y a pas de sécurité. Il faudrait redéfinir notre société, l'humour peut y aider.

Vous admiriez beaucoup Topor qui, lui, admirait Magritte...

Nous étions invités lors de sa dernière interview sur une radio belge, un mois avant sa mort. C'était au moment de l'affaire Dutroux, on avait choisi un disque avec un petit garçon qui chantait « Papa », ça nous faisait rigoler et lui avait son rire fou. Il nous adorait. Topor entretenait une correspondance avec Magritte qui trouvait ses dessins « *beaucoup trop drôles* », sous-entendu plus drôles que le surréalisme. Kamagurka est très Topor. Pour moi, Topor est un néo-surréaliste nouvelle génération.



Cowboy Henk, né en 1981, est particulièrement candide, optimiste et enthousiaste. En trente-six ans, il n'a pas pris une ride. Quel est son secret ?

Henk n'a pas trop changé, il a juste un peu embelli. En devenant plus classique, il s'inscrit dans l'art classique. C'est ce que je souhaitais pour mon héros : qu'il devienne l'homme parfait, hybride né des canons de la sculpture grecque du ^v^e siècle avant J.-C. et des comics Marvel. Henk n'est jamais *down*. C'est un maniaque en quête de blagues absurdes et inédites. Avec Kamagurka, nous recherchons sans cesse une nouvelle forme d'humour qui doit rester tout à fait lisible et compréhensible trente ans plus tard. Avec nous, ce n'est que



du neuf ! Nous ne recyclons rien, aucune blague des années 1940. C'est très important pour nous. On ne copie pas. Nous cherchons surtout à améliorer notre bande dessinée. Souvent, c'est trop original et pas évident à vendre. J'ajouterais que notre ton se révèle un peu cassant, cassant mais très

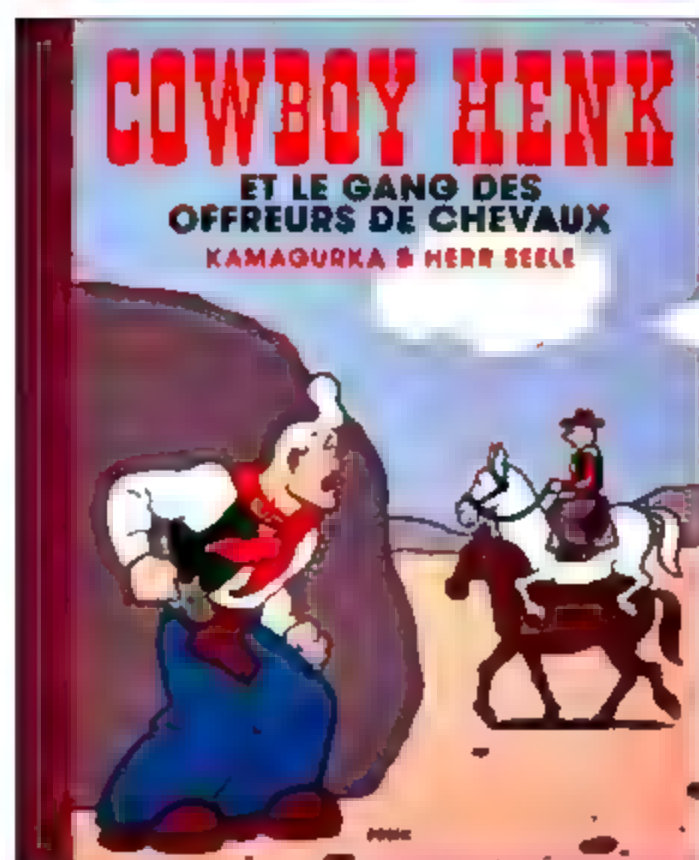


HÉROS MALGRÉ LUI

Absurdes et singulières, les aventures de Cowboy Henk, un héros imaginé conjointement par Herr Seele et Kamagurka, sévissent depuis trente-six ans dans *Humo*, un quotidien belge en langue flamande. En France, en 1986, nous l'avions découvert chez Albin Michel, sous le pseudo de Maurice le Cowboy, un gardien de vaches flanqué d'une houppette. Une vingtaine d'albums ont été publiés depuis en néerlandais ; six ont été traduits dans la langue de Voltaire, principalement par les éditions belges Frémok.

En début d'année a reparu, dans une édition très soignée, la première histoire longue qui fut traduite à sa sortie par Willem, « le meilleur dessinateur politique de l'univers », selon Herr Seele. Sinon, le duo flamand prévoit de continuer à autoéditer (le premier album est sorti à l'occasion du dernier Festival de Lausanne en septembre dernier) l'œuvre complète de Henk, soit quarante-cinq albums de cinquante pages en tirage limité (cinq cents exemplaires).

clair : un personnage qui marche dans un caca de chien, c'est un peu dégoûtant, mais c'est de l'humour. Il ne faut surtout pas vouloir être drôle pour être drôle car ça ne marche pas. Je suis également comédien, et je préfère être drôle par nature. L'humour, c'est une forme de spiritualité, de souplesse. Ça ressemble à une plante qui plie mais ne rompt pas. Pour moi, il existe deux formes d'humour : le comique de situation où l'on est victime, quand tout s'accélère – comme une chute sur une peau de banane –, quand la vie va plus vite, devient tragique mais reste drôle ; et l'humour qui observe, réfléchit. On s'arrête un moment et si on réfléchit suffisamment longtemps, tout devient drôle, comme dit Woody Allen ! J'aime cette sévérité du surréalisme.

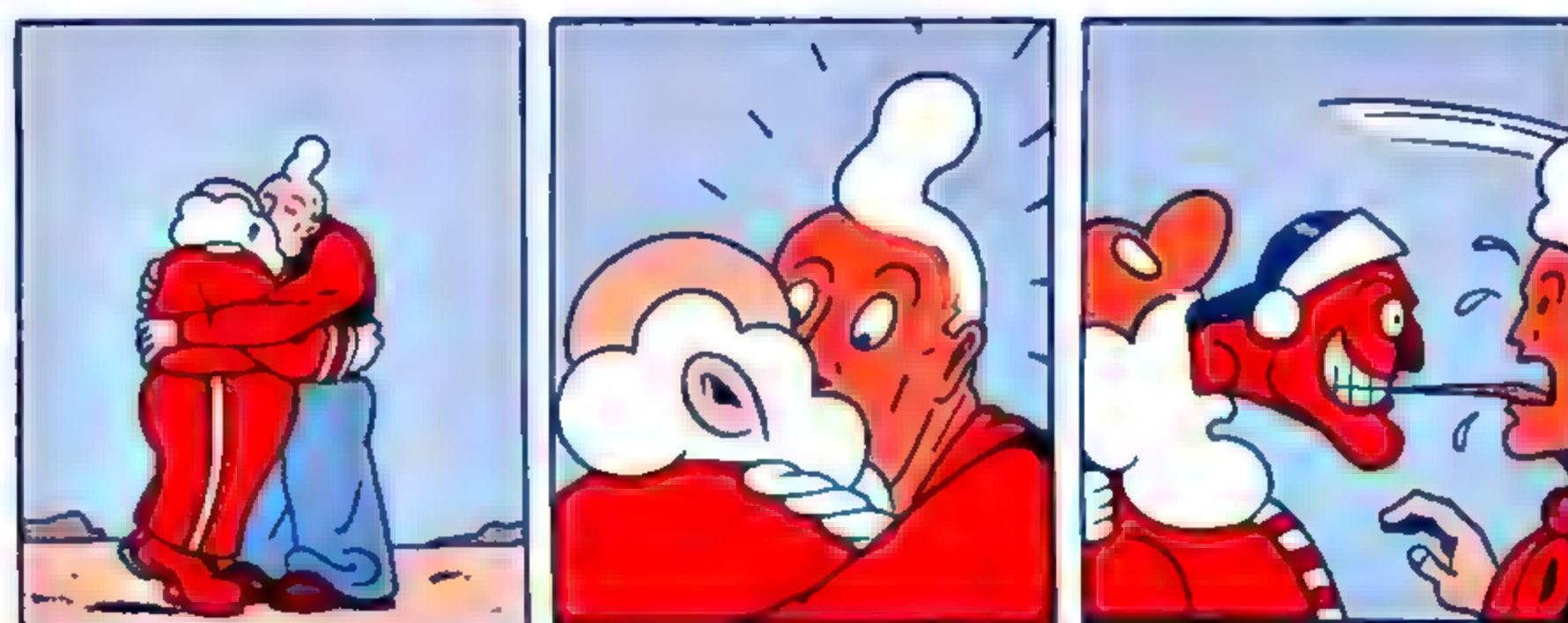


COWBOY HENK ET LE GANG DES OFFREURS DE CHEVAUX (T.4)

PAR KAMAGURKA & HERR SEELE
 Éditions FRÉMOK,
 Cartonné, 48 pages couleurs, 18 €
 D sponible

Dans votre œuvre, il semblerait que la gent féminine soit assez discrète et la sexualité de Henk assez primaire...

Quand je d.s à mon éditeur Frémok que suis contre le racisme et le sexe, il éclate de rire car il y a beaucoup de connotations sexuelles dans *Henk*. Mais, pour nous, c'est plutôt de la sexualité biologique, comme une érection matinale. Rien de très bandant, on ne fait pas *Cowboy Henk* pour ça. Mes femmes sont exagérées car je n'ai pas encore trouvé « ma femme idéale » dans mes BD. Je la cherche encore ! Pour le moment, c'est une pin-up des années 1950, comme Marilyn Monroe. Les femmes pulpeuses marchent bien dans la comédie, car cela correspond à une image un peu naïve. On parle souvent de la blonde stupide, mais les blonds ont plus de feu ! Je possède la première édition de *L'Homme criminel* (1876) de Cesare Lombroso, le premier manuel de criminologie scientifique où l'on compare les couleurs des cheveux aux crimes. Il est dit que les blonds sont des voleurs et les bruns, des meurtriers. En réalité, seulement 2 % de la population féminine sont de vraies blondes. Je suis très expressionniste en ce sens.



Et Dieu dans tout ça ?

Depuis le XIX^e siècle, on a toujours aimé rigoler avec Dieu. C'est une tradition. Vers 1780, Voltaire parlait de transubstantiation : « *Tu manges le corps du Christ, donc tu chies le corps du Christ* », écrivait-il dans son dictionnaire philosophique, dont je possède une seconde édition incomplète trouvée à Ostende. Il est d'un modernisme absolu ! C'est un livre d'aujourd'hui. Ce sujet nous intéresse, mais pas pour rigoler. On ne plaisante pas non plus avec l'islam. On préfère voir la bible comme un livre de cuisine avec, dans la Genèse, une recette de potage de lentilles. Je n'ai pas encore lu le Coran, mais je sens que je vais adorer toutes ces histoires. En réalité, je suis un grand féministe et selon moi, le vrai problème, c'est la place de la femme dans les sociétés multiculturelles, juives arabes, latines, mais surtout dans l'islam, là où il n'y a aucune égalité. Le mouvement féministe #metoo

ne dit pas tout ; c'est même un peu hypocrite. Il devrait aller encore beaucoup plus loin. C'est une révolution, et les femmes ont tout à y gagner. La quête est importante et le chemin difficile...

Pour en revenir à vos passions, vous possédez deux cent cinquante pianos, l'une des plus grandes collections privées au monde, et quelque trente mille livres. Où les entreposez-vous ?

Dans un vieux cinéma d'Ostende et dans la très grande maison de 400 m² où je vis. J'ai également acheté un hangar non loin de là. J'ai pu m'offrir tout cela grâce aux dessins originaux du peintre allemand Caspar David Friedrich (1774 -1840), un artiste très important pour moi, que j'ai dénichés, un jour, sur un marché aux puces. Il y en avait pour beaucoup d'argent ! L'an dernier à Bruxelles, j'ai trouvé deux cents livres ayant appartenu à James Ensor. C'est fou, non ?

Finalement, je me sens **assez** **rock'n'roll.**

© Kamagurka & Herr Seele / Frémok



Parlez-nous de votre collection de pianos !

J'aimerais être un bon père de famille pour ma collection de pianos. J'en ai de superbes qui devraient même être en France, où ils sont considérés comme des monuments historiques. Pour autant, je ne veux pas les faire voyager car je sais qu'on ne me les rendrait pas. Je souhaiterais leur donner une belle place dans le futur, aux côtés de *Cowboy Henk* et de mes peintures. C'est important pour moi de léguer quelque chose à la société à la fin de ma vie. Mais pour l'instant, ce n'est pas évident ni à faire ni à expliquer.

Qu'est-ce qui vous intéresse tout particulièrement dans l'histoire du piano ?

L'histoire commence en 1780. J'ai une queue de concert de 1826, très rare, qui n'existe qu'en deux exemplaires. C'est le premier piano à double échappement, la naissance de sa version moderne et de la musique moderne. Franz Liszt habitait juste en face de celui qui l'a fabriqué et a joué dessus. À mon sens, cet instrument est une façon de méditer sur le XIX^e siècle qui joue encore un grand rôle dans notre société. Ce siècle est marqué par l'arrivée du capitalisme, du libéralisme et des grandes sociétés, avec une pensée moderne qui accorde moins de place à la religion.

En Flandres, vous êtes, avec Kamagurka, de véritables stars. Comment expliquez-vous votre timide popularité en France, malgré un public de fidèles aficionados ?

En France, nous ne vendons que 2 000 exemplaires, mais nous pourrions en vendre 40 000 quand

on voit que le *Chat* de Geluck se vend à 250 000 exemplaires grâce à la télévision... En réalité, je pense qu'on devrait être là où est Zep qui, à mon avis, s'est inspiré de Henk pour la banane de Titeuf. C'est d'une grande beauté graphique mais pourtant, il n'ose pas. C'est trop sain, trop « *secure* ». Nous sommes dans une société où il faut prendre des risques, les jeunes en ont besoin. Nous devons canaliser l'agression. La bande dessinée est un médium idéal qui, de surcroît, ne coûte rien.

Cowboy Henk sévit également dans des galeries d'art contemporain belges...

En Belgique, le marché de la BD dans l'art contemporain se montre encore assez frileux. Je crée pour lui des œuvres spécialement effectuées pour la vente autour du personnage de Cowboy Henk. Kamagurka, lui, réalise des toiles beaucoup plus absurdes que les miennes. Il aime vendre ses œuvres, en bon Taureau qu'il est, un signe très matérialiste. Moi, ça ne m'intéresse nullement. Je suis plutôt comme Vincent Van Gogh. Ma prochaine exposition aura lieu à partir de mi-avril à Knokke-le-Zoute, sur la côte belge. J'y exposerai une quarantaine de nouvelles peintures très réalistes, à la René Magritte.

Vous aimez aussi réaliser des portraits...

C'est vrai. Cela va encore plus loin car j'aime organiser des dédicaces-portraits. Je suis aussi passé maître dans l'art du trompe-l'œil. James Ensor, Goya et Van Gogh – qui étaient tous, comme moi, du signe du Bélier – en ont réalisé énormément. Le Bélier a besoin de solitude pour créer. Béla Bartók est parti en Amérique, Goya est venu à Paris à la fin de sa vie, car il étouffait à Madrid. Haydn n'a jamais vécu à Vienne ; il préférerait la campagne. Le Bélier n'est pas un suiveur. Il veut être original et cherche toujours à développer quelque chose de nouveau. ■



Cowboy Henk de invasië van de stilleven, acrylique sur toile

© Kamagurka & Herr Seele / Frémok

C'est à l'occasion d'un projet d'exposition à la galerie Barbier-Mathon, à Paris, que j'ai eu l'idée de proposer à certains de mes amis dessinateurs une collaboration « à quatre mains ».

Nous sommes, pour la plupart, coutumiers de ce genre d'exercice et nous avons déjà concocté des livres uniques à plusieurs, bien souvent pour des cadeaux d'anniversaire ou de mariage.

Pour ces planches, j'ai conçu une histoire, douteuse, vaseuse même, pour chacun, en fonction de nos histoires ou goûts communs. Outre un scénario très simple, la maquette de la page était la même pour chaque participant : un titre en bandeau et la légende inscrite dans le cartouche des six cases. Puis, j'amorçais chacune d'entre elles, laissant assez d'espace à chacun, mais cherchant de possibles intrusions. Le comparse complétant à sa guise.

■ Emmanuel Pierre



© Comac-Harley

EMMANUEL PIERRE

ILLUSTRATEUR

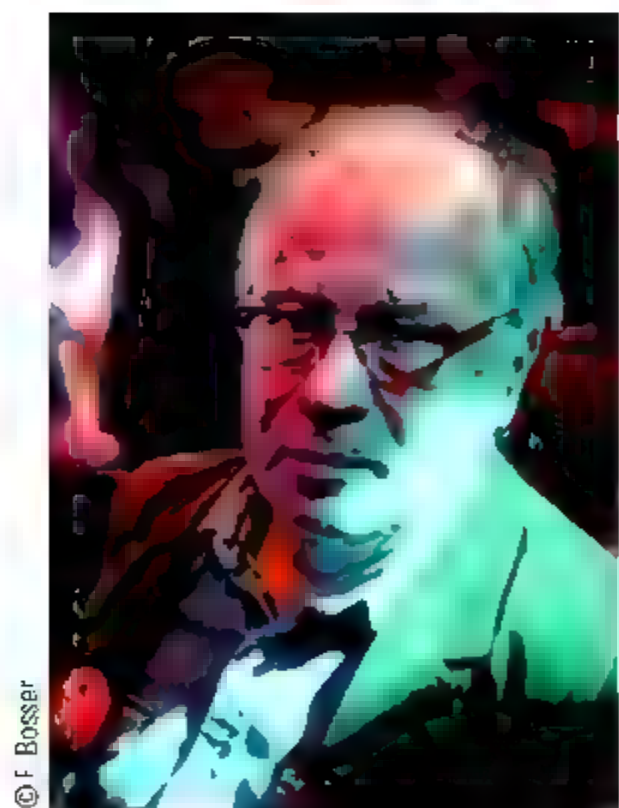
Dernier ouvrage paru

Les Aventures de Ralph et Wulfran

textes Pierre Le-Tan, dessins

Emmanuel Pierre et Pierre Le-Tan

/ ALMA Éditeur



© F. Bostier

TED BENOIT

AUTEUR DE BANDE DESSINÉE

Dernier ouvrage paru :

Ray Banana T.4,

La Philosophie dans la piscine

/ Éditions LA BOÎTE À BULLES

EMMANUEL PIERRE TED BENOIT

« VAAST AU RODÉO »

Il n'était pas question de donner un scénario en forme de *sal m. gondis shakespeareien* à **Ted Benoit**. Ses affinités spirituelles (et vestimentaires) avec le Grand Ouest américain m'ont inspiré cette aventure de rodéo, farce folklorique d'où il pouvait aisément tirer son épingle du jeu.

Les délais étant resserrés avant l'exposition des planches, Ted n'a pu donner libre cours à sa fantaisie avec le confort voulu et la planche a donné une impression d'inachevé. Je suis donc revenu sur le dessin, quelque cinq ans après, afin de renforcer le contraste entre nos styles. Clair épuré pour lui, gras grimaçant pour moi. Et, à l'instar d'Avril et de Götting, ajouter un lav's de gris, ainsi que de vieux rouge. Je pense que Vaast, le petit cow-boy, est beaucoup plus en valeur, héros impassible de ce rodéo particulièrement féroce.

Emmanuel Pierre

VAAST AV RODÉO-



Vaast voudrait
bien participer



Vaast s'inscrit



Vaast chevauche
un broutard



Vaast chevauche
une autruche



Vaast chevauche
un taurillon



Vaast est piétiné
par un buffle

Emmanuel Pierre & TED BENOIT

8-XII-09-
4-VII-14-



BRUNO PODALYDÈS

© Photo Anne-Françoise Brillot / Why Not Productions

Autant ne rien vous cacher : quand nous avons appris qu'une adaptation au cinéma de *Bécassine* était en cours, nous avons eu des doutes sur la qualité du projet, même si son réalisateur n'est autre que **Bruno Podalydès**, un créateur qui ne nous a jamais déçus. C'est avec une certaine crainte que nous nous sommes rendus à l'une des projections de presse, organisées dans une salle parisienne proche du Panthéon. Nous en sommes ressortis plus que conquis par la justesse, l'humour et la poésie de ce long-métrage. Au point d'avoir envie d'interroger le réalisateur de *Versailles Rive-Gauche*, *Dieu seul me voit* ou, plus récemment, *Comme un avion*. Morceaux choisis...

Un entretien avec
Frédéric Bosser ■



BRUNO PODALYDÈS

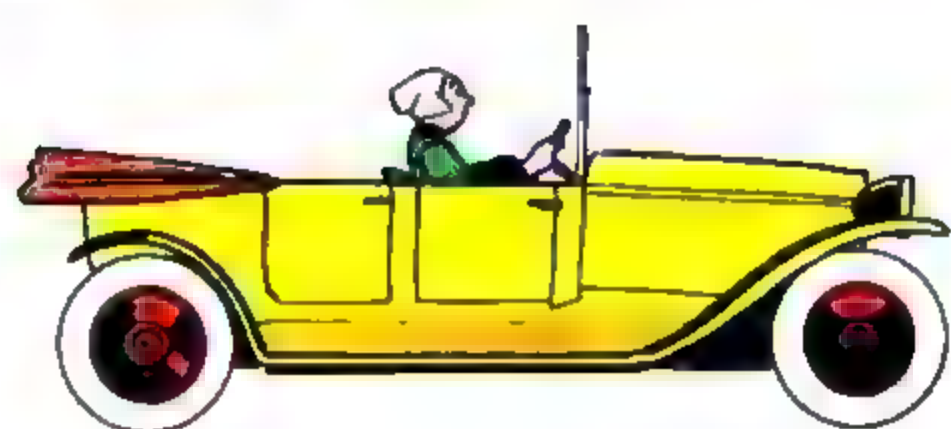
UN CHARMANT **TOUR DE MANIVELLE...**



Émeline Bayart interprète Bécassine
© Photo Anne-Françoise Brillot / Why Not Productions

ÈS

© Gautier Langureau



Bécassine, c'est une envie personnelle ou une proposition extérieure ?

Ce projet m'a été proposé par Clémentine Dabadie, une productrice qui avait envie depuis longtemps d'adapter *Bécassine* au cinéma. Lorsque nous nous sommes rencontrés, elle avait déjà fait travailler plusieurs scénaristes. J'ai lu ce scénario, mais il ne correspondait pas à l'idée que je me faisais de *Bécassine*. Du coup, j'ai accepté de répondre positivement à cette sollicitation à condition de pouvoir repartir de zéro et de travailler avec la boîte de production (Why Not Productions) qui me suit depuis

toujours. À partir du moment où Clémentine a accepté avec joie mes deux conditions, je me suis mis au travail, j'ai relu la quasi-totalité des albums de *Bécassine* et pris plein de notes avant d'écrire mon scénario.

En l'écrivant, vous pensiez à un public en particulier ?

J'ai beaucoup pensé aux enfants, notamment pour les traits d'humour. Quelques gags, comme la distribution automatique des biberons, sont empruntés à l'œuvre originale. *Bécassine*, c'est d'abord et avant tout, pour moi, un film destiné aux enfants. Et j'espère que les « grands » ne vont pas s'ennuyer en le voyant.



Silhouette extraite
de *L'Enfance de Bécassine*
© Gautier Langureau.

Le casting va les y aider...

Le personnage de Bécassine était une évidence pour moi : Émeline Bayart. Je l'avais déjà engagée dans deux de mes films pour des seconds rôles (*Adieu Berthe* et *Bancs publics*, en 2012 et 2007). Je savais qu'elle avait le potentiel pour coller à ce personnage. Ses expressions dans le film, notamment quand elle découvre l'eau courante, et la démarche que nous lui avons fait adopter, le corps penché légèrement en avant, m'ont donné raison sur le tournage. J'ai souvent des acteurs comme cela en tête. Dès que je peux leur proposer un rôle, je n'hésite pas ! Les acteurs qui me font envie ne sont pas toujours ceux qui sont au-devant de la scène.

Comment avez-vous modernisé les costumes de Bécassine, qui datent du début du XIX^e siècle ?

J'ai fait appel à la costumière Dorothee Giraud, avec qui je travaille régulièrement. Ses propositions, pour ce personnage comme pour les autres, m'ont tout de suite séduit. Vous remarquerez que Bécassine ne porte pas de sabots ! Contrairement à la légende, elle n'en a jamais porté dans les albums. Heureusement car, sur un film, c'eût été un enfer pour les responsables du son !

Un mot sur sa coiffe qui change selon son humeur ?

C'est un détail qui a du sens car Bécassine est un personnage graphique. Quand elle est triste, sa coiffe tombe ; quand elle écoute, elle est dressée sur sa tête ; quand elle est en voiture, elle est tendue vers l'arrière... Nous glissons des bouts de fer dans la coiffe en fonction de la scène. Il était important d'aller jusqu'au bout de cette démarche. L'aspect visuel est, de manière générale, très important dans ce film.

Au final, on est assez loin de la BD, un art pour lequel vous avez beaucoup de respect.

Je la place très haut ! C'est pour cela que je n'adapterai jamais Hergé, même si j'en suis fan. Ses albums sont parfaits, et je ne vois vraiment pas ce que je pourrais y ajouter. De mon point de vue, tous les films qui ont été faits d'après les aventures de *Tintin* sont des produits dérivés.

En fait, ce qui est le plus proche de la bande dessinée, c'est le théâtre...

Ce n'est pas faux ! L'avantage de Bécassine, c'est que ce personnage est moins connu du grand public ; il est donc plus facile d'en faire quelque chose. Ma grande préoccupation a été de l'incarner au mieux. J'aurais bien aimé qu'elle monte les marches de Cannes (*l'interview a été réalisée avant l'ouverture du festival*), comme quand Hergé a fait venir Tintin en gare du Midi.



© Gautier Langureau



Émeline Bayart

© Photo Anne-Reine Billel / Wuy Nul Productions



Karin Viard et Denis Podalydès interprètent la marquise de Grand-Air et M. Proey-Minard.

© Photo Anne-Françoise Brillot / Why Not Productions



BÉCASSINE !

UN FILM DE BRUNO PODALYDÈS

Avec Émeline Bayart, Bruno Podalydès, Michel Vuillermoz, Vimala Pons, Karin Viard et Josiane Balasko. En salle le 20 juin

Pour en revenir au film, à quand remonte ce projet ?

À 2015. C'est allé très vite. Cela peut s'expliquer par le fait que ce projet est arrivé au moment où j'avais envie de faire autre chose. Le scénario, je l'ai écrit en une semaine en me concentrant principalement sur les rapports entre Bécassine et Loulotte. Dans la bande dessinée, cette dernière grandit et devient son amie. C'est très touchant !

Comment avez-vous transformé les gags d'origine, déroulés sur une page, en une histoire longue ?

C'est tellement peu évident que je n'ai pas essayé. J'ai choisi d'écrire quelque chose d'original plutôt que de vouloir relier les gags entre eux. Et j'ai cherché à être, tout le temps, au premier degré.

Quelle image aviez-vous de Bécassine avant de vous pencher dessus dans le détail ?

Je n'en avais jamais lu enfant, même s'il y a chez elle ce parfum d'enfance... Comme pour beaucoup de lecteurs, je connaissais ce personnage, mais sans souvenirs précis. Travailler sur un personnage graphique me plaisait. D'ailleurs, beaucoup disent qu'Hergé a emprunté ses traits pour créer son personnage.

Avez-vous craint d'être critiqué à cause de son côté old school et France cocardière ?

Bécassine est loin d'être un personnage cocardier. Je dirais plutôt qu'elle était très patriote et très volontaire, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale.

D'ailleurs, quand les Allemands ont envahi Paris, ils ont très rapidement saisi les stocks d'albums de Bécassine. Pour le film, j'ai joué avec ces codes et sa naïveté. Après, je suis prêt à essayer toutes les critiques. Comme elle, je n'ai peur de rien ! (Rires.) Quant à ceux qui me reprocheraient cette image idéalisée de la France rurale, je leur dirais d'aller voir du côté de l'affiche de campagne de François Mitterrand, en 1981... qui avait l'air de poser devant l'église de Clocher-les-Bécasses.

Vous jouez le rôle d'un certain Rastaquouéros. Cette consonance nous dit quelque chose...

Ce personnage existe dans les albums de Pinchon, le dessinateur de Bécassine. Je pense même qu'Hergé s'en est inspiré quand il a créé son personnage de Rastapopoulos, même s'il s'en est toujours défendu. C'est dommage, car tout le monde s'inspire de ce qu'il voit ou entend. Pour en revenir au personnage que je joue, j'aime beaucoup son côté Arsène Lupin.



© Gagner Langueira

Vous dépeignez très bien les aristocrates désargentés.

J'en ai connu quelques-uns, à Versailles, où j'ai grandi. J'aime bien leur côté déjanté. Ils étaient capables de faire des fêtes incroyables alors qu'ils n'avaient plus un sou en poche.

Envie d'un autre film avec Bécassine ?

Avec plaisir, s'il rencontre le public. J'ai déjà noté plein d'autres idées. En même temps, avec trois millions d'euros, c'est un petit budget pour un film en costumes, alors pourquoi ne pas y croire ?

Content d'avoir mis un personnage féminin dans un rôle principal ?

Bien entendu ! Cela faisait longtemps que je voulais le faire. Après, j'étais loin d'imaginer que ce serait avec Bécassine ! ■

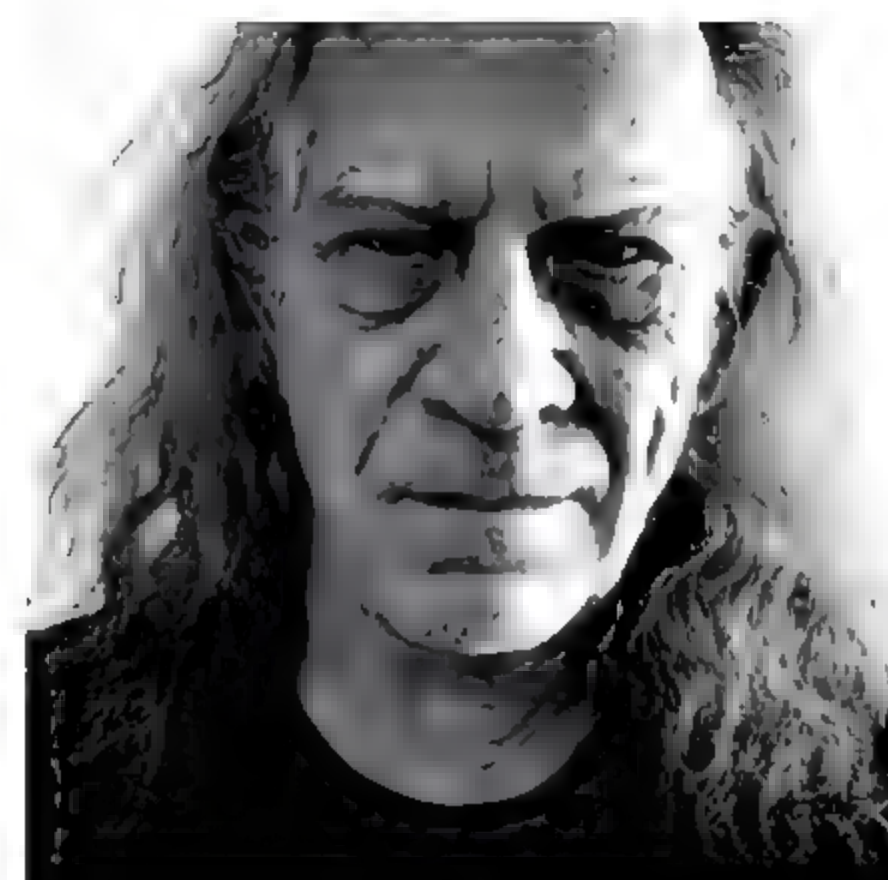


Le dessinateur Joseph Gillain, dit Jijé, fait le parallèle entre les traits de Bécassine et ceux de Tintin

© Jijé / DR

Touche-à-tout émérite, le Texan **Gary Panter** pourrait être le roi Midas du ^{xxi}^e siècle tant son toucher palmaire transforme en art brut toutes les disciplines artistiques à portée de main. Véritable petit frère des pauvres du 9^e art, Gary Panter n'a jamais renié ses origines indigentes ni vendu son âme au diable, tant il connaît la valeur des choses simples. Panter est de ces gens qui savent naturellement se trouver là où les choses se passent. Il a côtoyé paisiblement Darby Crash, le Sid Vicious américain, peu de temps avant que ce dernier ne programme son suicide pour accéder à la célébrité au moment où Mark David Chapman, un autre Texan, monopolisait l'attention des médias en assassinant John Lennon, en 1980. Il nous a accordé un entretien exclusif alors qu'est enfin publiée en France sa BD culte, réunie en un seul volume, *Jimbo, l'enfer et Jimbo au purgatoire*.

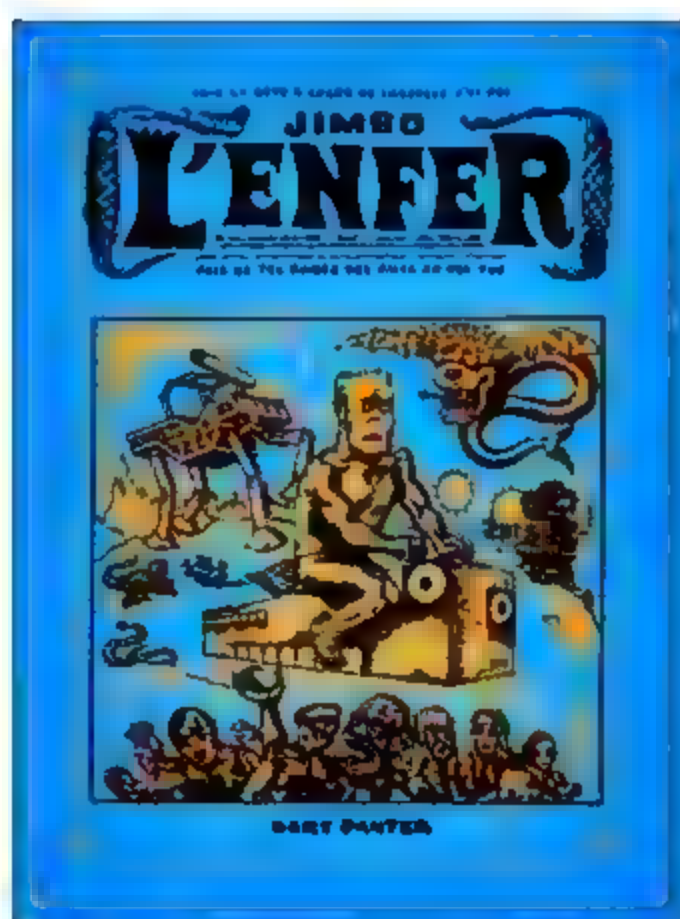
Par **Géant Vert** ■



GARY PANTER
© Photo DR

GARY PANTER

L'ART COMME SEULE COMPAGNIE



**JIMBO - L'ENFER,
JIMBO AU PURGATOIRE**

PAR **GARY PANTER**
Éditions CAMBOURAKIS
80 pages N&B
Disponible

Gary, pouvez-vous nous décrire votre environnement familial ?

J'ai été élevé au Texas par une famille fondamentaliste chrétienne très stricte, originaire de l'Oklahoma. En 1969, j'ai même été envoyé en tant que missionnaire à Belfast, en Irlande du Nord, dans l'intention de ramener les brebis égarées dans le giron de notre sauveur Jésus-Christ... Ça laisse rêveur !

À quel âge avez-vous commencé à dessiner ?

Se on ma mère, dès que j'ai été capable de me servir d'un crayon. Apparemment, j'ai sauté quelques passages dans ce qu'on appelle le « développement normal » d'un enfant par le dessin. J'ai tout de suite commencé par reproduire des dinosaures ainsi que des crobars qui sortaient plutôt de l'ordinaire attendu d'un gosse.

Comment votre entourage réagissait-il à vos dessins, à vos débuts ?

Il m'est difficile de dire que mon entourage m'a empêché, d'une manière ou d'une autre, de m'épanouir intellectuellement. Sur ce plan, je suis même plutôt verni car mon père était lui aussi un artiste qui donnait dans l'art cow-boy. Mais, même s'il tiltait régulièrement en voyant certaines de mes prouesses, il ne m'empêchait pas de m'exprimer. À l'école, je me souviens de quelques filles qui s'intéressaient à moi parce que j'attirais leur attention quand j'étais plongé dans mes dessins. C'était totalement involontaire de ma part ; j'étais moi-même entièrement focalisé sur ce que j'étais en train de dessiner. Ça les rendait irritables, et elles me détestaient !

La religion - comme la détestation de mon père - me collait **des ulcères à l'estomac...**

paisiblement. C'est là que s'est bâtie mon attirance pour les couleurs vives ainsi que mon amour pour tout ce qui touche à l'art mexicain. Après, quand j'ai eu sept ans, ma famille a bougé dans la périphérie de Dallas, à environ cent quarante kilomètres du centre-ville, dans une bourgade déprimante, où mon frère et ma sœur continuent de vivre tout en allant à la messe.

Un brusque changement d'environnement, qui va vous permettre aussi de découvrir l'art moderne.

C'est peu dire ! Là, je me suis retrouvé dans une école publique de commerce de très basse catégorie qui, de manière tout à fait accidentelle, possédait une excellente section consacrée aux arts. Si mes parents en avaient eu les moyens, ils m'auraient envoyé dans

une école religieuse dans l'Arkansas. Heureusement, ils ont toujours été fauchés ! C'est dans cet environnement un peu spécial que j'ai développé, pendant les dix années suivantes, mon attirance pour Picasso, et tout ce que je pouvais trouver sur l'art moderne. J'étais une véritable éponge à influences : Jean Dubuffet, Eduardo Paolozzi, Öyvind Fahlström, the Hairy Who, tous les artistes pop américains ou britanniques... Oui, la liste est vraiment très longue.



SAMTE, PIRATAGE, M - BOCCACE, DÉCÈMBRE, M / S, S - PIRESTER, THE ART OF GABLE, CROWN, M - PANTER, IMAGINATION OF THE BLUE JOURNAL, LAM - ARSATO - GALE DE TYNDALE, DANIEL, M / S - BOCCACE, DÉCÈMBRE, M / S - VAN VLEET, TONY MARCH REPLICA (PICHETTE) - CHAMBER, CONTE DE CANTERBURY, PLOUGH, L. M, M, M - JIMBO, TÊTE DE MOUTON BOULLE -

Comment était l'ambiance au Texas quand vous étiez ado ?

J'habitais dans un tout petit bled. Et la seule solution pour avoir des nouvelles de la civilisation, c'était de lire des magazines et d'écouter des disques. Ma famille était pauvre, mais nous n'avons jamais crevé de faim. Je jouais de la trompette dans un groupe de jazz et dans des fanfares. Je rencardais des filles, et la religion - comme la détestation de mon père - me collait des ulcères à l'estomac...

Vous êtes né au Texas ?

Je n'y ai vraiment habité que vers l'âge de quatre ans. Dès ma naissance dans l'Oklahoma, j'ai suivi le mouvement d'une vie itinérante dans une caravane, au hasard des grandes plaines du Mississippi, de l'Illinois, du Kansas, du Missouri et tout le toutim. Passé ce moment, nous nous sommes installés à Brownsville, à la frontière entre le Texas et le Mexique. C'était un endroit très haut en couleur, mais trop dangereux pour y vivre

Comment avez-vous découvert la scène punk d'Hollywood, en 1977 ?

Après l'université et mon premier divorce, j'ai tout quitté pour aller à Los Angeles. Que ce soit sur le plan musical ou sur le plan culturel, j'ai toujours été attiré par tout ce qui pouvait être inventé par la rencontre de ces deux univers. Et puis, j'étais aussi persuadé qu'il y avait des choses que je ne pourrais jamais découvrir en restant au Texas. Grâce à ma mauvaise fortune maritale, j'ai pu me trouver à L.A. quand les choses bougeaient de manière intéressante. Ça m'a permis de découvrir tout un tas de choses et de me faire plein de nouveaux amis.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le punk ? Était-ce la contestation de l'ordre établi, le fun ou la possibilité d'explorer des horizons graphiques insoupçonnés ?

Au départ, j'ai pensé que tous ces punks n'étaient qu'un ramassis d'abrutis d'extrême droite. Et puis, j'ai rapidement découvert que ces personnes étaient surtout, et avant tout, des artistes, des ados en fugue ou des gamins gays aussi moches que mal dans leur peau. Quand j'ai vu la scène, j'ai tout de suite percuté que mon style collait à l'esthétique. C'était définitivement l'endroit que je recherchais depuis 1972 pour développer mon art. C'était essentiellement pour cette raison que je m'étais tiré du Texas. Mon style graphique était une satire sociale des hippies ; et tous ces punks n'étaient, après tout, que les



Studio Tan, pochette de disque pour Frank Zappa
© Gary Panter

nouveaux hippies, mais habillés en noir. Dans mon cas, ça tombait bien car je m'habillais en noir et j'avais les cheveux courts depuis un mauvais trip à l'acide, en 1972. Le style punk ne m'a donc aucunement influencé sur le plan de l'apparence.

Comment vous est venue l'idée du logo de The Screemers ?

Vous êtes-vous inspiré du *Cri* d'Edvard Munch ?

Non, pas de Munch, même si je suis un de ses inconditionnels. L'image vient d'un comic de science-fiction sur lequel je travaillais quand je me trouvais encore au Texas. Le personnage était une sorte de mix entre King Kong et un catcheur trans, qui vient tout juste de péter un câble après avoir été frappé par la foudre. Comme toutes les œuvres de jeunesse, ce comic est resté dans son carton. Mais quand j'ai vu Tommy Gear et Tomata du Plenty (synthé et chanteur des Screemers) traverser les invités d'une fête avec leurs cheveux dressés sur le crâne, la connexion s'est tout de suite établie dans mon cerveau.

Est-ce facile de concevoir un visuel aussi génial que celui de The Screemers et de voir le groupe se séparer, sans jamais avoir sorti un seul disque de son vivant ?

Non, ce n'est pas un problème. Le visuel a très bien vécu sa vie sans moi, et le groupe a fait plus que remplir sa mission en semant la merde quand il fallait la semer.

Un avis sur le graphisme punk de la scène West Hollywood ?

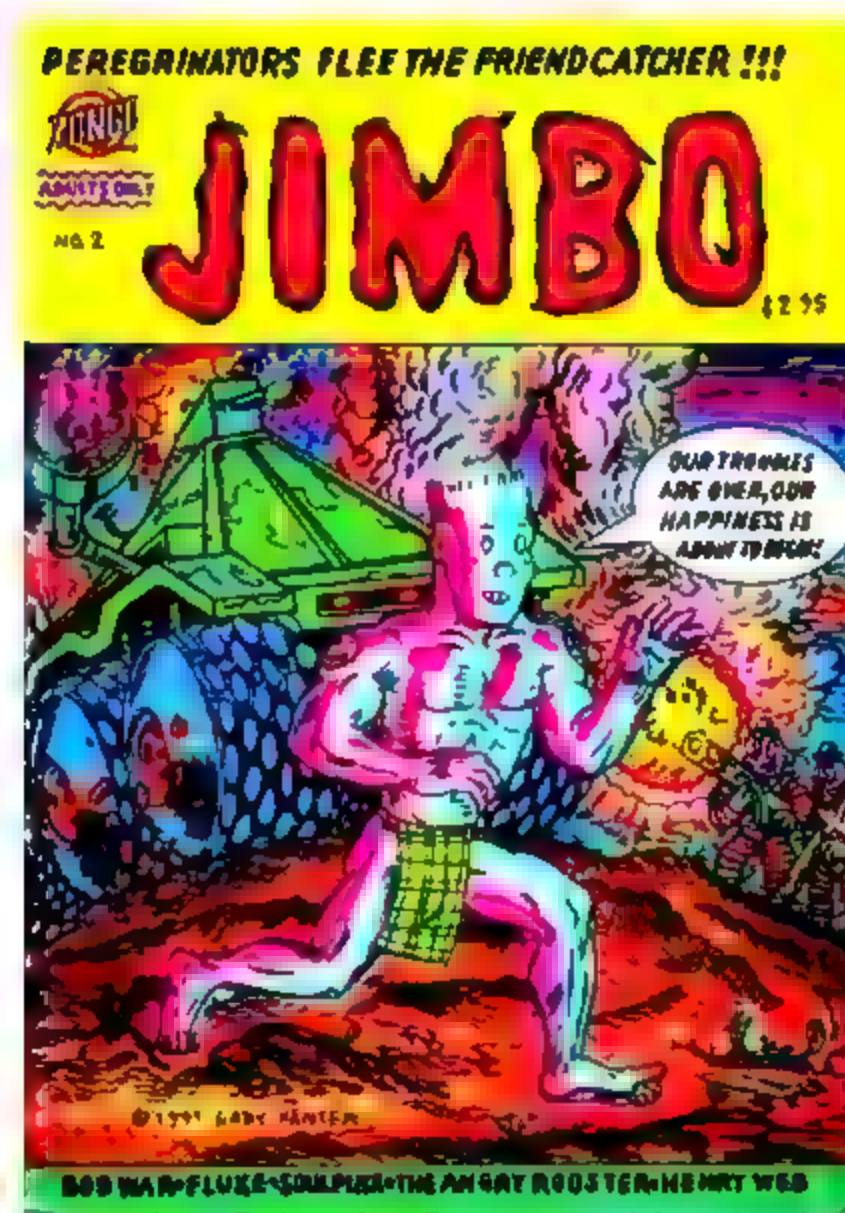
C'était comme une sorte de copie vraiment merdique de Robert Rauschenberg. Sur tout Los Angeles, il n'y a rien à retenir de l'époque, à l'exception des sérigraphies de Richard Duardo. Sinon, c'était que des trucs empruntés au futurisme et aux constructivistes russes mal reproduits, mal photocopiés et agrafés à la va-vite sur des poteaux. On ne peut pas comparer ça avec le génie qui se dégage des posters hippies de la scène de San Francisco, par exemple. Nous, on n'avait ni couleurs ni presse pour imprimer quoi que ce soit.

**Comment avez-vous créé
le personnage de Jimbo ?
Pouvez-vous nous le décortiquer ?**

La première fois que j'ai dessiné ce visage, c'était à l'université en 1974. L'idée a surgi de nulle part, mais le résultat m'a tout de suite semblé crucial. Jimbo est un être gentil, pas forcément le plus brillant, mais pas un con fini pour autant. À l'instar de Dante, il observe le monde. Grosso modo, il est pacifique, et cette particularité m'a semblé être le contrepoint parfait avec la violence du mouvement punk.

**Saviez-vous que Jimbo
était très populaire dans
l'underground français ?**

Je l'ignorais. Je sais que le côté sauvage de mon style a essaimé des centaines d'enfants à travers le monde. Je correspond avec de nombreux artistes, dont certains sont français, à commencer par les dessinateurs Bruno Richard et Pascal Doury. Plus tard, il y a eu l'éditeur et artiste Pakito Bolino, et les créateurs qui l'accompagnent. J'adore ces gens qui se mobilisent contre le numérique en produisant toujours et encore.



**Parlez-nous de vos différentes
collaborations avec *Slash* et *RAW*.**

Les deux étaient des fanzines radicalement différents. J'ai découvert mon premier numéro de *Slash* le même jour où j'ai rencontré l'équipe qui le faisait. Il y avait Steve Samiof, Claude Bessy, Melanie Nissen et Philomena Winstanley qui formaient une belle brochette de personnes vraiment drôles. En plus, ils adoraient ce que je faisais et m'ont aussitôt offert tout l'espace de création dont j'avais besoin : en commençant par me foutre une paix royale pour réaliser ce qu'ils me demandaient de faire. J'en ai profité pour me faire tout un tas de nouveaux copains comme Byron Coley, Chris D. et Will Amato, tous des auteurs. Je travaillais chez moi. Une fois les dessins finis, j'allais les déposer, et je m'en allais aussitôt. Je ne suis pas une personne qui aime traîner sans rien faire. Je préfère être seul chez moi pour pratiquer mon art en ma seule compagnie.

Jimbo est un être gentil,
**pas forcément
le plus brillant,**
mais pas un con
fini pour autant.
À l'instar de
Dante, il observe
le monde.



Slash #7, Jimbo en couverture du fanzine (1979)
© Gary Panter

Buy or Die!, pochette de disque pour une compilation de Frank Zappa
© Gary Panter

Dans les années 1970-1980, est-ce que votre vie était facile ou tiriez-vous le diable par la queue ?

Je n'ai jamais vraiment cherché à gagner de l'argent. Peut-être à cause du fait que je suis né pauvre. Je sais comment être pauvre, mais je ne sais pas comment devenir riche. Je me suis fait un peu de ronds en travaillant sur des shows télé, mais c'était des coups sans lendemain. Le désespoir m'a poussé à traîner mon carton à dessins partout où je pouvais espérer décrocher un boulot d'illustrateur. Les galeries n'ont pas compris mon travail pendant des lustres. Et quand un galeriste tentait le coup en m'exposant, il ne vendait rien. Je reste vraiment désolé pour tous ces gens qui ont cru en moi et qui n'ont pas été payés en retour. Au final, je ne suis ni riche ni pauvre, au grand désespoir de toutes mes femmes et mes copines. Ah ah !



Quand vous réalisez votre première pochette de disque pour Dave Manson, vous attendez-vous à travailler aussi rapidement pour Frank Zappa ?

Là, pareil, je traînais mon carton à dessins dans toutes les boîtes de disques, et j'ai commencé à décrocher des petits boulots réguliers. Comme je ne montrais que des dessins étranges, je ne décrochais que des boulots étranges. Parallèlement à cette habitude curieuse de chercher du boulot, je suis aussi un très grand fan du travail de Cal Schenkel (designer graphique original de Zappa). Son influence sur mon style est plus qu'évidente et cette similitude a certainement aidé quand j'ai reçu un coup de fil me demandant de faire des pochettes pour Zappa. Vous ne pouvez pas imaginer le fan transi des Mothers of Invention que je suis depuis toujours ! Plus tard, j'ai appris que les disques en question étaient illégaux. Ça doit être pour

ça que je n'ai jamais croisé Zappa. Mais je ne m'en plains pas, car je n'éprouve pas le besoin de rencontrer mes héros en chair et en os. Parfois, c'est vraiment cool, mais c'est encore mieux de foutre la paix aux héros afin qu'ils puissent œuvrer en paix pour le bien de tous. La célébrité est un trou noir qui aspire le temps qu'on a à vivre.

En 1984, vous sortez le simple *Precambrian Bath* puis faites la pochette de l'album *The Uplift Mofo Party Plan* de Red Hot Chili Peppers (RHCP).

Les deux trucs n'ont aucune connexion. *Precambrian Bath* était une collaboration avec mon ami et collègue Jay Cotton. Nous jouions ensemble, depuis 1972, après avoir partagé la même classe d'électronique à la fac. Pour RHCP, eux et moi vivions dans le même quartier. En plus de les croiser régulièrement, nous partagions aussi les services de l'avocat Eric Greenspan. En fait, il était le lien à force d'essayer de nous mettre dans la même pièce au lieu de respecter ma volonté de n'être qu'un dessinateur d'appartement. Au final, j'ai accepté d'aller les voir en concert, et c'est vraiment un putain de groupe !



Pee Wee's Playhouse : Gary Panter travaille sur le décor de l'émission pour CBS (années 1980-90) © Gary Panter / Photos DR

GARY PANTER ET LA MUSIQUE

La musique pour Gary Panter

Après avoir écrit des livres bien amusants, Gary Panter, peintre, dessinateur et musicien, a décidé de se consacrer à la musique. Il a écrit et joué avec le groupe The Uplift Mofos, qui a sorti son premier album, *The Uplift Mofos Party Plan*, en 2004. Gary Panter est un artiste très polyvalent, qui a écrit et joué avec le groupe The Uplift Mofos, qui a sorti son premier album, *The Uplift Mofos Party Plan*, en 2004. Gary Panter est un artiste très polyvalent, qui a écrit et joué avec le groupe The Uplift Mofos, qui a sorti son premier album, *The Uplift Mofos Party Plan*, en 2004.

Quelle est votre relation avec la musique ?
J'aime la musique, mais je ne suis pas doué pour l'éloquence ni l'utilisation des grands mots du dictionnaire. J'admire l'énergie et l'implication de mes amis français à ce sujet. Pour ma part, je reste persuadé que le fait de rester profane est important dans l'art et dans la société, même si l'avalanche de pornographie dite artistique

À quel moment vous êtes-vous dit que, finalement, vous aviez peut-être trouvé le boulot en or ?

Un boulot en or ? Mais c'est quoi ? J'ignore de quoi il s'agit, je dessine et joue de la musique sans un sou en poche. Alors, dans mon cas, je pense que le boulot en or consiste à faire ce que je fais en compagnie des personnes que j'aime.

Que pensez-vous des artistes français ?

J'aime les artistes français des XIX^e et XX^e siècles : Jean-Jacques Grandville, Gustave Moreau, Martial Raysse et tant d'autres. Par contre, je n'aime pas trop m'étaler sur les qualités et les défauts de tel ou tel artiste car je ne suis pas doué pour l'éloquence ni l'utilisation des grands mots du dictionnaire. J'admire l'énergie et l'implication de mes amis français à ce sujet. Pour ma part, je reste persuadé que le fait de rester profane est important dans l'art et dans la société, même si l'avalanche de pornographie dite artistique



The Uplift Mofos Party Plan,
pochette de disque des
Red Hot Chili Peppers
© Gary Panter

Sleep Dirt, pochette
de disque pour Frank Zappa
© Gary Panter



me fatigue de plus en plus. Afin d'éviter de perdre mon temps en discussions futiles, je pratique tranquillement mon art en dessinant des fleurs et des petits lapins seuls dans mon coin.

Quels sont les dessinateurs américains, ou non, qui vous semblent les plus prometteurs en ce moment ?

C'est difficile d'en voir un plutôt qu'un autre, car les gens m'envoient tellement de choses que je n'arrive plus à tout assimiler. Mais c'est bien que tant de choses soient créées en même temps ! J'ai quelques noms d'artistes qui continuent

à enchanter ma vie comme Charles Burns, Joshua White, Devin Flynn et Leslie Stein. Toutes ces personnes sont exceptionnelles. Mais elles ne sont pas les seules, il y en a plein d'autres à rencontrer... ou à éviter.

Au cours de votre carrière, vous avez tour à tour été peintre, auteur de comics, graphiste, illustrateur de pochettes, auteur de chansons, etc. Pourquoi ce besoin de changement ? Pour le plaisir de la difficulté ou par peur de l'ennui à force de répéter toujours le même geste ?
Mais, c'est parce que la vie est bien trop courte ! ■

Sergio Toppi est mort à Milan le 21 août 2012. Il a été traduit dans tous les pays d'Europe, aux États-Unis, au Brésil, en Chine, au Japon ainsi qu'en Russie. Les éditions Mosquito ont publié à ce jour trente-six livres de son œuvre. Voici un florilège de ses plus belles images et planches. ■ **Frédéric Bosser**

SERGIO TOPPI

CELUI QUI A **OUVERT LA VOIE...**



SERGIO TOPPI

AUTEUR DE BANDES DESSINÉES
Dernier ouvrage à paraître en juil et 2018 :
Hypothèse 1492 (Mosquito)



Solitudinis Morbus, publié en France
dans l'album *Black & Tans* (2007)
© Sergio Toppi / Mosquito



Illustration extraite de l'artbook *Bab El Alham, 1932* (2002)
© Sergio Toppi / Mosquito



Île Pacifique, planche de l'a.bum (2006)

© Sergio Toppi / Mosquito



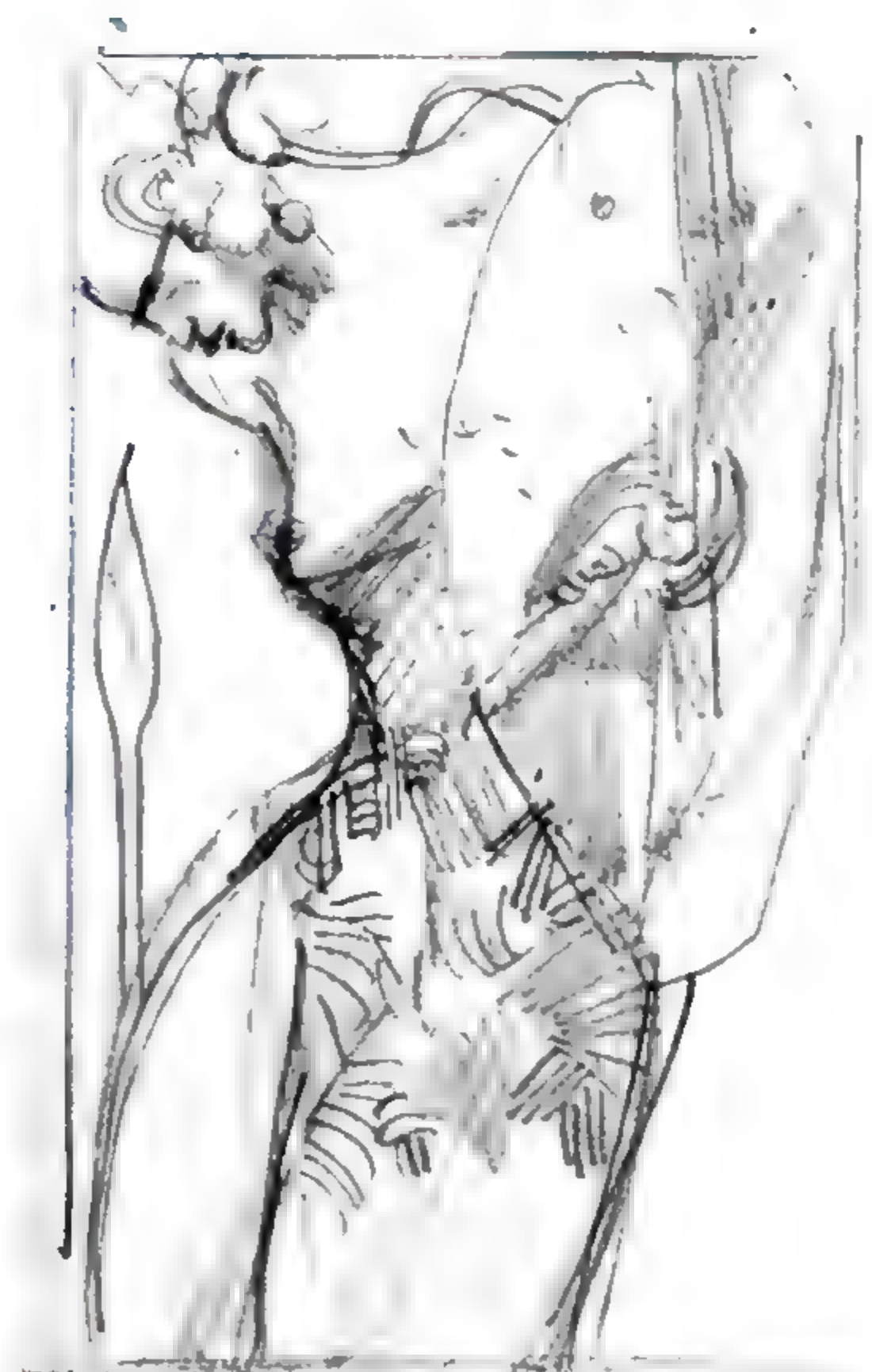
Sharaz-De, illustration pour la 4^e de couverture de la première édition du tome 2 (2005)
© Sergio Toppi / Mosquito

Eau-forte réalisée dans les années 2000, publiée dans l'artbook *Trait pour trait* (2015, Mosquito)
© Sergio Toppi



P.C.S.

TOPPI



Esquisse pour une eau-forte, publiée dans l'artbook *Trait pour trait* (2015, Mosquito)
© Sergio Toppi

Gullimkambi, illustration pour *Niebelungica*
(2010, éditions Nuages)
© Sergio Toppi / Nuages



Illustration pour une nouvelle de Mishima
dans la revue *Corto Maltese* (1988)
© Sergio Toppi

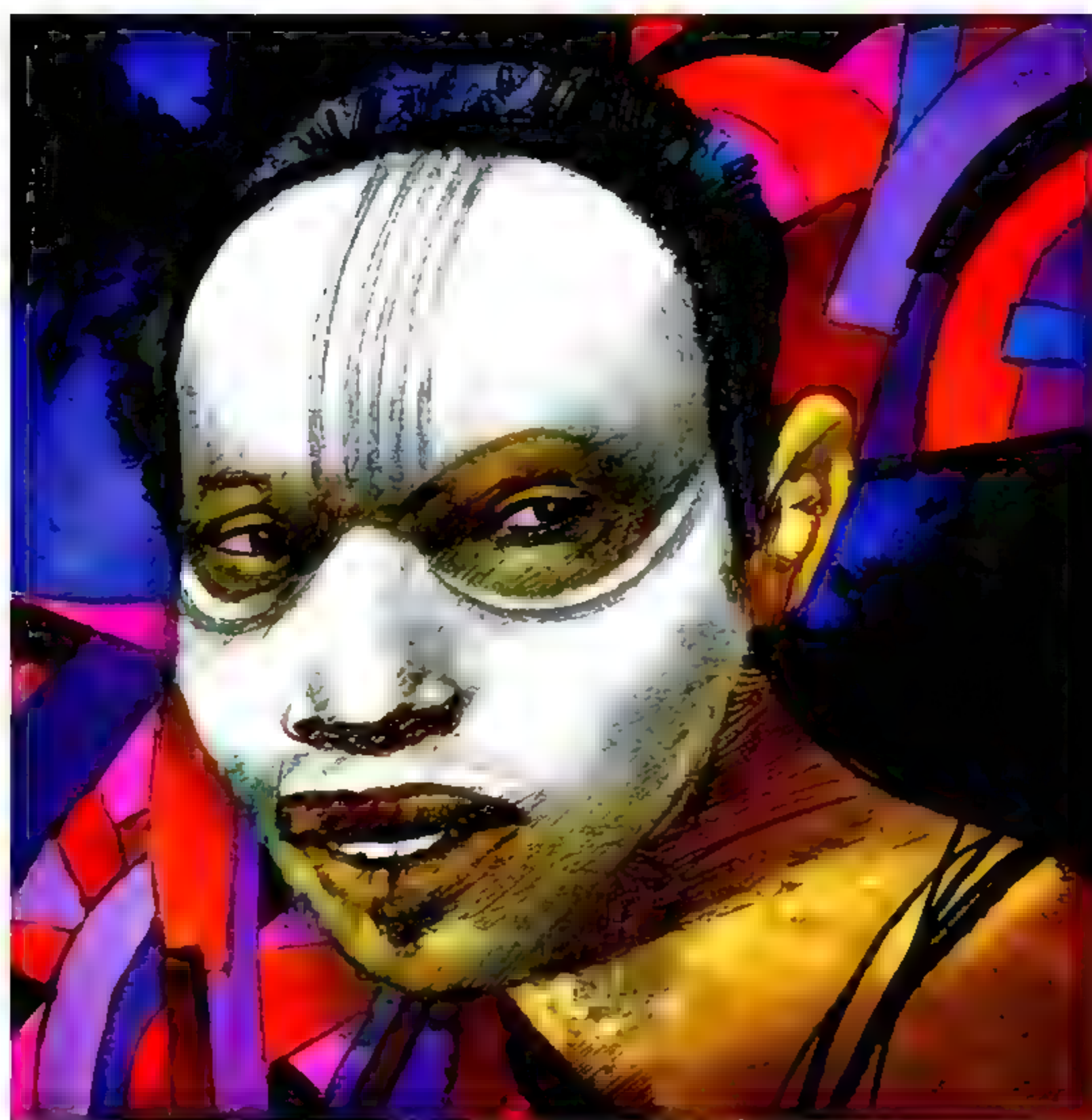


Illustration pour *I volti dell'altro* (2009, Papel)
© Sergio Toppi / Papel



Hypothèse 1492, planche (2018)
© Sergio Toppi / Mosquito

L'ÉCOLE DES LOISIRS

Un catalogue qui étonne



Le catalogue de L'École des loisirs étonne toujours. **Trop tôt** aborde le thème, difficile, de l'arrivée d'un petit frère prématuré dans l'univers d'un enfant. En choisissant de raconter les choses sans concession mais avec douceur, tendresse et pédagogie, **Céline Sorin** signe ici un très beau livre éducatif, bien aidée par le dessin de **Célia Chauffrey**.

Avec **Un petit pas de géant**, **Tom Johnston** et **Hadley Hooper** racontent une belle histoire, où tous les protagonistes balisent leurs craintes afin de mieux aller les uns vers les autres. Indispensable pour pouvoir se faire plein d'amis, parmi les humains ou les animaux.

Triangle est un ouvrage audacieux, ludique et insolite réalisé par **Mac Barnett** et **Jon Klassen**. Il raconte une belle histoire d'amitié tout en permettant aux petits lecteurs de se familiariser avec les formes géométriques simples. De plus, on y apprendra qu'il ne faut pas faire à un copain ce qu'on n'aimera pas qu'il nous fasse...

Basée sur le comique de répétition, **Farwest** de **Peter Elliott** et **Kitty Crowther** se révèle une amusante histoire sans fin qui exploite le thème de « qui va à la chasse perd sa place ». À travers ce simple running gag, l'enfant apprend à ne pas se laisser démonter par les aléas de la vie. ■ **GV**

TROP TÔT
Par Céline Sorin et Célia Chauffrey
Livre de 6 à 8 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 12,50 €, disponible

TRIANGLE
Par Mac Barnett et Jon Klassen
Livre de 3 à 5 ans, cartonné, 48 pages couleurs, 13 €, disponible

UN PETIT PAS DE GÉANT
Par Tom Johnston et Hadley Hooper
Livre de 3 à 5 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 13,50 €, disponible

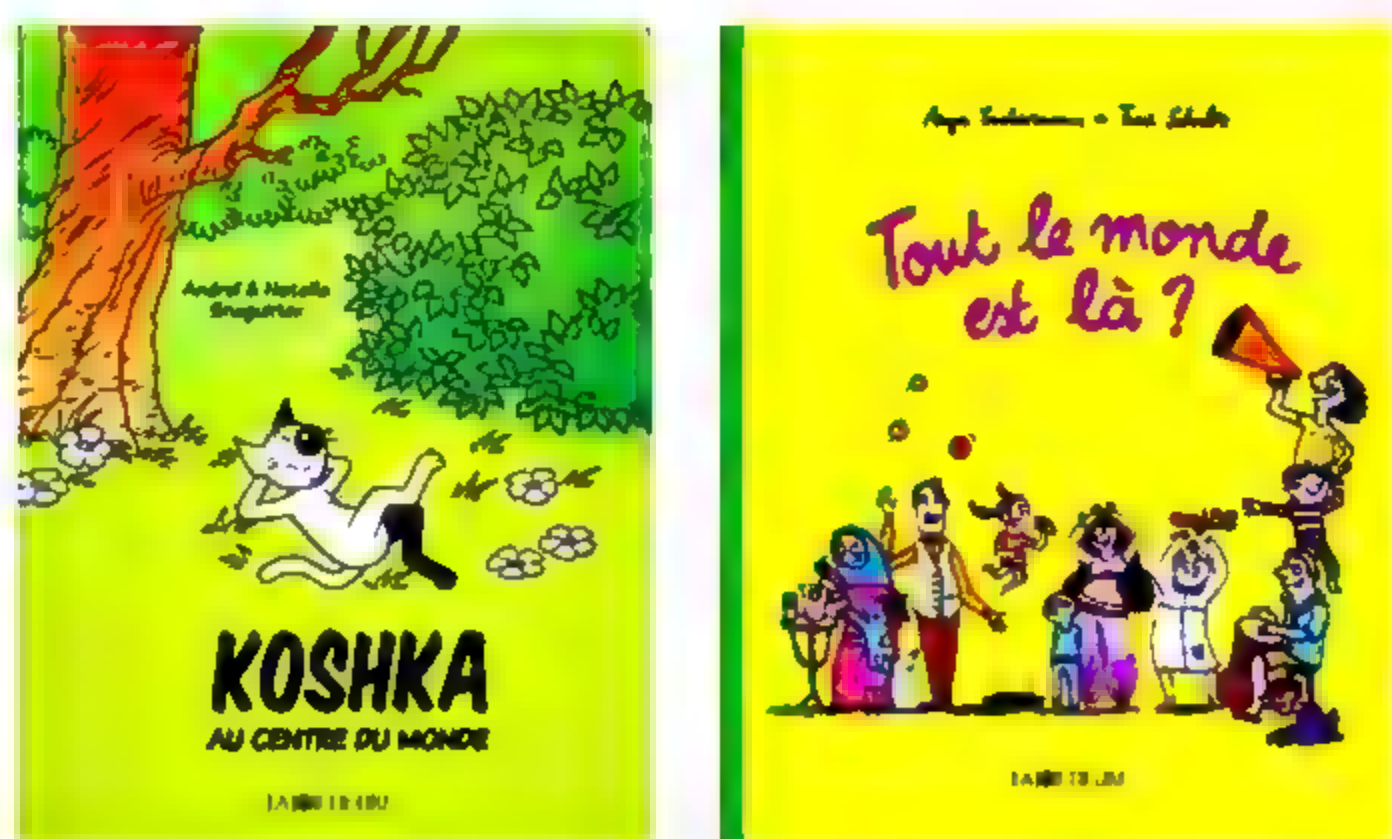
FARWEST
Par Peter Elliott et Kitty Crowther
Livre pour les 3 à 5 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 13,50 €, disponible

LA JOIE DE LIRE

Premiers pas vers la bande dessinée

La collection Somnambule a été spécialement imaginée pour apporter une première approche de la bande dessinée. Le format, le découpage des planches et le nombre de pages de **Koshka au centre du monde** contribuent à donner l'impression aux petits lecteurs qu'ils ont pris de l'âge avec des lectures de grands. Traduite du russe par Marion Graf, cette histoire au charme délicieusement suranné, concoctée par **Andreï** et **Natalia Sneguiriov**, nous fait découvrir la famille Kalinkin en vacances, à la campagne. Avec son dessin franco-belge toujours aussi intemporel, ce premier volume d'une série d'albums sera un des nombreux coups de cœur du trimestre.

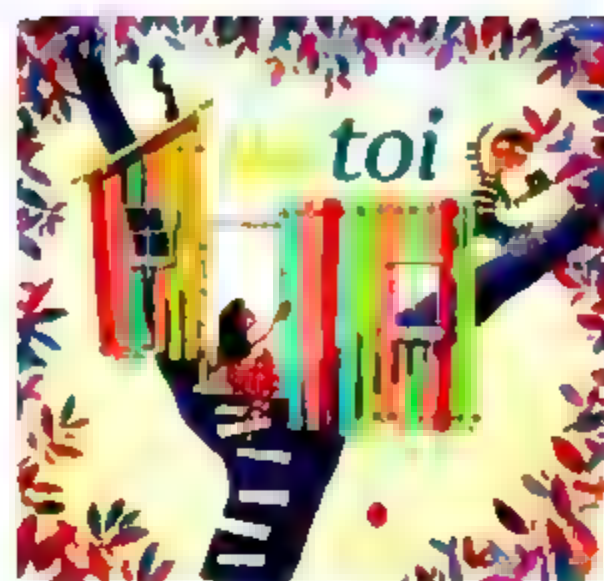
Tout le monde est là ? est un album sur la tolérance, qui proclame qu'il faut de tout pour faire un monde. Pour rendre le propos accessible aux plus petits, **Anja Tuckerman** et **Tine Schultz** ont choisi d'utiliser l'espoir, l'énergie et l'action pour faire passer un propos pas forcément facile d'accès, en appelant un chat un chat. C'est intelligemment fait, car le texte et les images n'en font pas des tonnes et évitent de tomber dans un misérabilisme qui culpabiliserait ou effrayerait les petits lecteurs. Au contraire, les couleurs vives et la justesse du ton sont là pour donner un espoir basé sur la concertation et le dialogue. ■ **GV**



KOSHKA AU CENTRE DU MONDE
Par Andreï et Natalia Sneguiriov
Livre dès 5 ans, broché avec rabats, 48 pages couleurs, disponible

TOUT LE MONDE EST LÀ ?
Par Anja Tuckerman et Tine Schultz
Livre dès 6 ans, cartonné, 36 pages couleurs, 12 €, disponible

Amitié, amour et rédemption féerique



Illustrateur à l'aquarelle poète que, **Stéphane Girel** signe avec **Mon toi** une histoire plausante d'amitié de longue date, qui cache une vraie histoire d'amour autour d'un projet commun : vivre ensemble, heureux dans la maison que chacun aura imaginée à moitié. Dans ce joli livre carré, des heures d'amusement pour détailler les endroits visités sont à prévoir.



Oddvin, le prince qui vivait dans deux mondes est une magnifique histoire racontée dans un style savant, mis au goût du jour par l'illustrateur **Régis Lejonc** qui n'a pas son pareil pour adapter son style à l'histoire qu'il dessine.

Les parents apprécieront le thème de la rédemption qui récompense les personnes bien, tandis que les petits lecteurs auront ce voyage initiatique au cœur d'un univers féerique. ■ **GV**

MON TOI

Par Stéphane Girel

Livre dès 5 ans, cartonné, 36 pages couleurs, 14,90 €, disponible

ODDVIN, LE PRINCE QUI VIVAIT DANS DEUX MONDES

Par Franck Prévot et Régis Lejonc

Livre dès 8 ans, cartonné, 36 pages couleurs, 17,90 €, disponible

Pour le déménagement positif



Avec **Mon chez-moi n'est plus chez moi**, **Susie Morgenstern** et **Serge Bloch** livrent une très belle histoire sur le thème du déracinement chez un petit garçon. Afin de rendre l'histoire accessible aux tout-petits, ils racontent un simple déménagement d'une famille qui quitte un milieu urbain pour aller s'installer au bord de la mer. Si c'est le rêve de tout un chacun, l'expérience est plutôt mal vécue par le petit garçon qui voit tous ses repères disparaître : Exit la boulangerie au coin de la rue, le trafic incessant des voitures, son copain dans l'immeuble, et place à un univers forcément hostile, puisque inconnu ! C'est là qu'intervient le premier élément positif de l'histoire : alors que le petit garçon regarde avec mélancolie par la fenêtre de sa nouvelle chambre, il aperçoit un palmier. Bouquin à se procurer d'urgence, tellement il traite bien le sujet. ■ **GV**

MON CHEZ-MOI N'EST PLUS CHEZ MOI

Par Susie Morgenstern et Serge Bloch

Livre dès 4 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 14 €, disponible

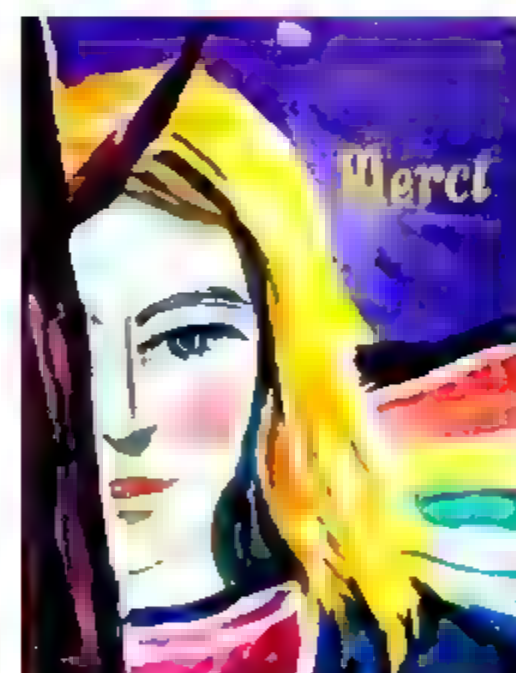
Raymond, Rosie et la petite fille transplantée



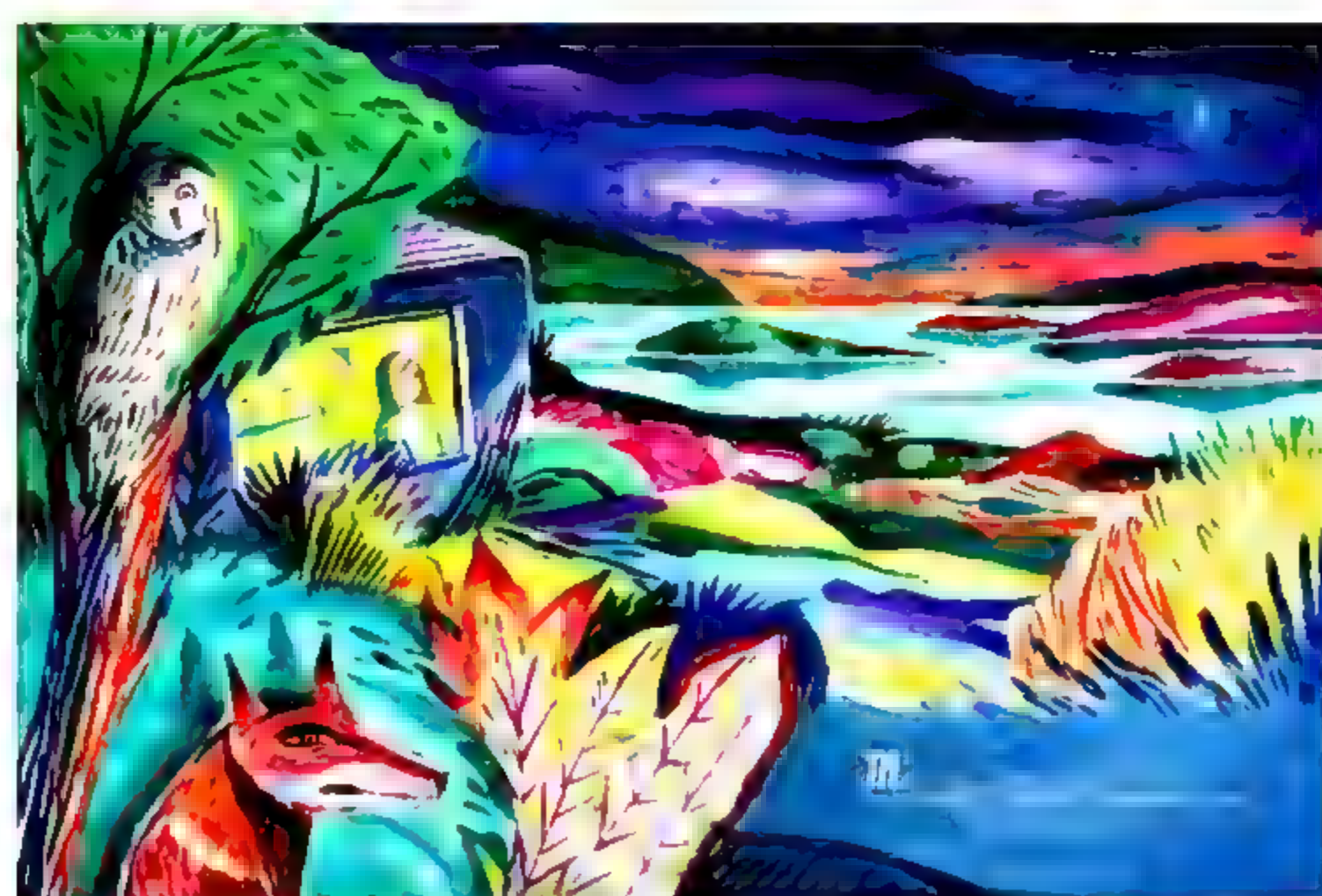
Livre destiné aux enfants qui commencent à se débrouiller tout seuls pour la lecture, **Comment élever un Raymond** d'**Agnès de Lestrade** et **Marie Dorléans** propose une fort amusante histoire. Celle d'un mystérieux Raymond qui débarque, sans rien dire, chez un couple malgré les conseils de la narratrice qui a pourtant énuméré toutes les raisons pour l'empêcher d'entrer dans les lieux...



Après un hiver particulièrement long et triste, **Rosie Pink** est le livre à découvrir tant cette histoire de floraison incroyable, de seconde chance et de tolérance entre les espèces, racontée par **Didier Lévy** et **Lisa Zordan**, fait chaud au cœur.



Tout simplement appelé **Merci**, ce livre de **Didier Lévy** et **Laurent Corvaisier** s'attache à une très touchante histoire : celle d'une petite fille qui a bénéficié d'une transplantation cardiaque, mais qui ne connaîtra jamais le nom du donneur. Alors, elle écrit à cet inconnu une lettre magnifique. Livre plein d'espoir et de couleurs, **Merci** convient parfaitement pour apprendre le partage aux enfants. ■ **GV**



COMMENT ÉLEVER UN RAYMOND

Par Agnès de Lestrade et Marie Dorléans

Livre dès 6 ans, cartonné, 48 pages couleurs, 14,90 €, disponible

ROSIE PINK

Par Didier Lévy et Lisa Zordan

Livre dès 6 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 15,50 €, disponible

MERCI

Par Didier Lévy et Laurent Corvaisier

Livre dès 7 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 15,50 €, disponible

Au choix : cabanes, voyage, nature ou chien jaune



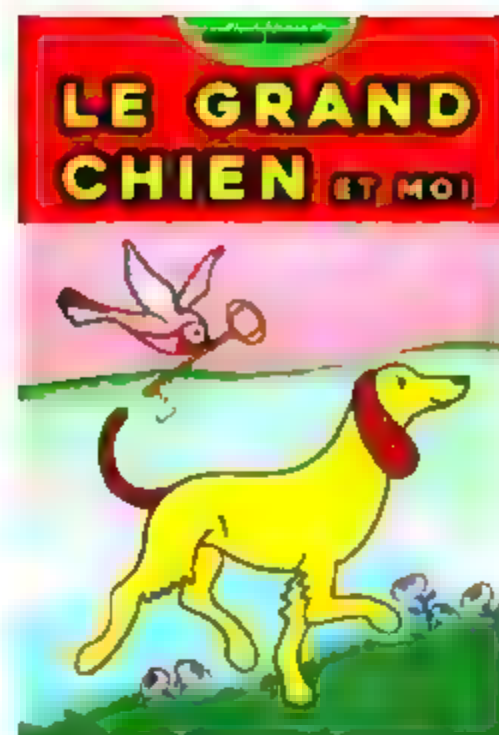
Le lendemain, une belle surprise attendait Luce et Luchien à leur réveil.

Ces deux copains du chenil avaient préparé le petit déjeuner dans le jardin !

LE GRAND CHIEN ET MOI

Par Roxane Lumeret

Livre de 3 à 6 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 18 €, disponible.



Toujours aussi prolifique, l'éditeur Albin Michel gâte ses petits lecteurs avec pas moins de quatre sorties essentielles. Mais notre gros coup de cœur est pour **Le Grand Chien et moi**, réalisé par **Roxane Lumeret**. Elle raconte l'histoire de Luchien, un chien au pelage jaune abandonné dès sa naissance et envoyé au chenil. Entouré par un haut mur, il rêve de découvrir le monde et, surtout, d'être adopté. Entre le texte et le dessin, c'est une belle réussite, remplie de surprises.

Dans **Tout ce qu'il faut pour une cabane**, l'illustratrice **Emily Hughes** et l'auteur **Carter Higgins** proposent aux futurs bricoleurs une sorte d'inventaire poétique de tout ce qui est nécessaire pour bâtir toutes sortes de cabanes dans sa tête, avant de mettre son plan à exécution.

Afin d'aider les enfants à faire leurs premiers pas en faveur de la protection de la nature, **Ramona Badescu** et **Benjamin Chaud** ont réalisé **Pomelo découvre**. Ils envoient leur petit éléphant rose et Stella, l'étoile de mer, découvrir la nature tout au long de cette quatorzième aventure.

Comment réussir ses vacances sans rien oublier avant de partir ? Pour le savoir, mieux vaut lire **Les Vacances de la souris qui n'existait pas** de **Giovanna Zoboli** et **Lisa D'Andrea**. Parfois, rien ne se passe comme prévu, raison pour laquelle cette nouvelle aventure de la souris est indispensable. ■ GV



LES VACANCES DE LA SOURIS QUI N'EXISTAIT PAS

Par Giovanna Zoboli et Lisa D'Andrea

Livre dès 3 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 17,50 €, disponible.

POMELO DÉCOUVRE

Par Ramona Badescu et Benjamin Chaud

Livre de 3 à 6 ans, cartonné, 48 pages couleurs, 13 €, disponible.

TOUT CE QU'IL FAUT POUR UNE CABANE

Par Carter Higgins et Emily Hughes

Livre dès 5 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 13,50 €, disponible.

L'amour parental est universel

Avec un style rétro et coloré, **Emily Winfield Martin** raconte, dans **Quand tu seras grand**, une belle histoire où l'universalité de l'amour est placée au centre de tout. Un narrateur adulte s'adresse à un enfant. Il lui dit tout son amour et toutes ses préoccupations à son sujet : comment sera son avenir, et quels seront ses choix ? L'adulte lui assure que son amour lui restera définitivement acquis, quel que soit le chemin qu'il prendra. Au fil des pages, les enfants représentés ne sont jamais les mêmes. Ils viennent de tous les horizons afin de mieux symboliser le message d'universalité de l'amour parental. Livre rempli d'espoir au charme apaisant, il devrait sans peine trouver un public à la recherche de sérénité et de paix dans les relations humaines. ■ GV



QUAND TU SERAS GRAND

Par Emily Winfield Martin, éditions Les Éléphants

Livre à partir de 2 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 14 €, disponible.



Le dire avant qu'il ne soit trop tard



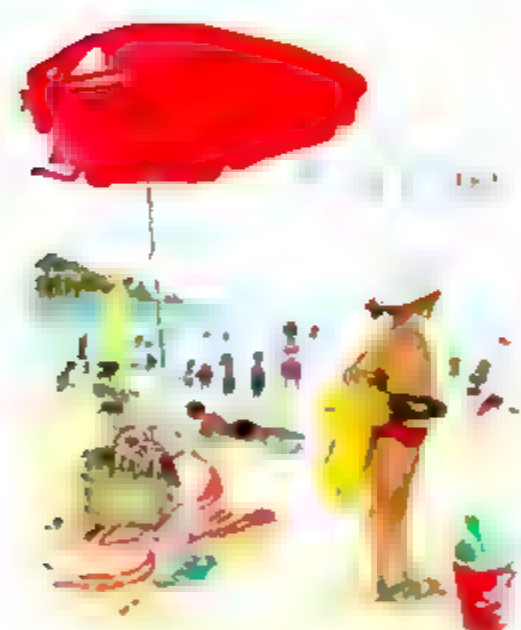
Si l'école représente un endroit où les enfants sont supposés grandir en apprenant plein de choses utiles pour plus tard, c'est aussi le lieu où il peut se passer des choses inacceptables comme le harcèlement. Dans **Chaque jour Dracula**, **Loïc Clément** et **Clément Lefèvre** abordent le sujet du harcèlement scolaire d'une manière aussi inattendue qu'originale. Si, au début, les victimes se taisent, avec ce livre, elles vont apprendre à répliquer intelligemment et sans s'abaisser! ■ **GV**

CHAQUE JOUR DRACULA

Par **Loïc Clément** et **Clément Lefèvre**, éditions Delcourt jeunesse
Livre des 6 ans, cartonné, 40 pages N&B et couleurs, 10,95 €, disponible

SEUIL JEUNESSE

Cinq livres à placer sur vos étagères



Comme il d'usage chaque mois, Le Seuil tire une belle bordée pour faire un peu d'espace sur les étagères des bibliothèques.

Avec **À la plage** de **Susanna Mattiangeli** et **Vessela Nikolova**, les auteurs offrent un livre magique, bâti un peu à la manière d'une série d'instantanés légendés mis bout à bout, pour raconter l'histoire d'une petite fille qui passe sa journée à la plage. C'est superbement réalisé, et le rendu des dessins restitue bien les sensations du soleil et du sable chaud avec, en outre, cette impression rassurante que le temps est suspendu.

J'ai perdu ma langue par **Michaël Escoffier** et **Sébastien Murrain** est un excellent petit livre pour apprendre à mieux regarder autour de soi. Spécialement conçu pour les tout-petits afin de capter leur attention sans trop les embrouiller avec des détails superfétatoires, son pitch est simple : un petit garçon perd sa langue après avoir mangé une glace. Mais où est-elle ?

Avec le **Petit manuel pour voyager tranquille**, les duettistes de choc **Paule Battault** et **Anouk Ricard** s'attaquent à un problème de taille : celui de la mobilité dès qu'il s'agit de déplacer les tout-petits d'un point A à un point B, quel que soit le moyen de transport envisagé. Qui n'a jamais eu à gérer une crise dans un wagon de train bondé au moment d'un départ en vacances ne peut pas comprendre le désarroi des parents... Heureusement, ce petit livre très didactique vient désormais apaiser les craintes et les angoisses à venir.

Troisième album de la série du trio **Chavigny, Grinberg** et **Caudry**, qui raconte la vie des tout-petits comme si on y était, **L'Anniversaire** est consacré à ce jour exceptionnel, où Smisse va avoir trois ans. Alors qu'il se met en quatre pour décorer la maison et bien recevoir ses amis, il s'aperçoit avec effarement qu'il a déjà envie de souffler ses bougies, alors que rien n'est prêt. Un livre utile pour découvrir la patience.

Le Voyage est un étonnant livre à l'italienne dont les illustrations

naturalistes de **Mathias Friman** devraient ravir les adultes inconditionnés du Canadien Paul Morstad. Dans cet ouvrage, l'auteur **Caroline Pellissier** choisit la psychologie inversée en racontant le voyage extraordinaire d'animaux sauvages qui partent à la découverte des petits humains. ■ **GV**



À LA PLAGE
Par **Susanna Mattiangeli** et **Vessela Nikolova**
Livre dès 5 ans, cartonné, 40 pages couleurs, 13,90 €, disponible

J'AI PERDU MA LANGUE
Par **Michaël Escoffier** et **Sébastien Murrain**
Livre dès 2 ans, cartonné, 28 pages couleurs, 11,90 €, disponible

PETIT MANUEL POUR VOYAGER TRANQUILLE
Par **Paule Battault** et **Anouk Ricard**
Livre dès 1 an, cartonné, 14 pages couleurs, 9,90 €, disponible

L'ANNIVERSAIRE
Par **Isabelle Chavigny**, **Ivan Grinberg** et **Marie Caudry**
Livre dès 3 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 9,90 €, disponible

LE VOYAGE
Par **Caroline Pellissier** et **Mathias Friman**
Livre dès 5 ans, cartonné, 32 pages couleurs, 13,50 €, disponible



La rencontre avec **Anne Herbauts**, auteure de littérature jeunesse et illustratrice, se déroule à Bruxelles, dans le calme de la cuisine de celle que l'artiste appelle « le Maître », Anne Quévy, qui, ce jour-là, monte l'exposition de travaux d'étudiants pour les journées portes ouvertes de l'Académie royale des beaux-arts (Arba), où elle est professeure titulaire de l'option Illustration. À peine lui a-t-on parlé du val d'Hérens que la discussion commence...

Confidences recueillies par **Katia Furter** ■



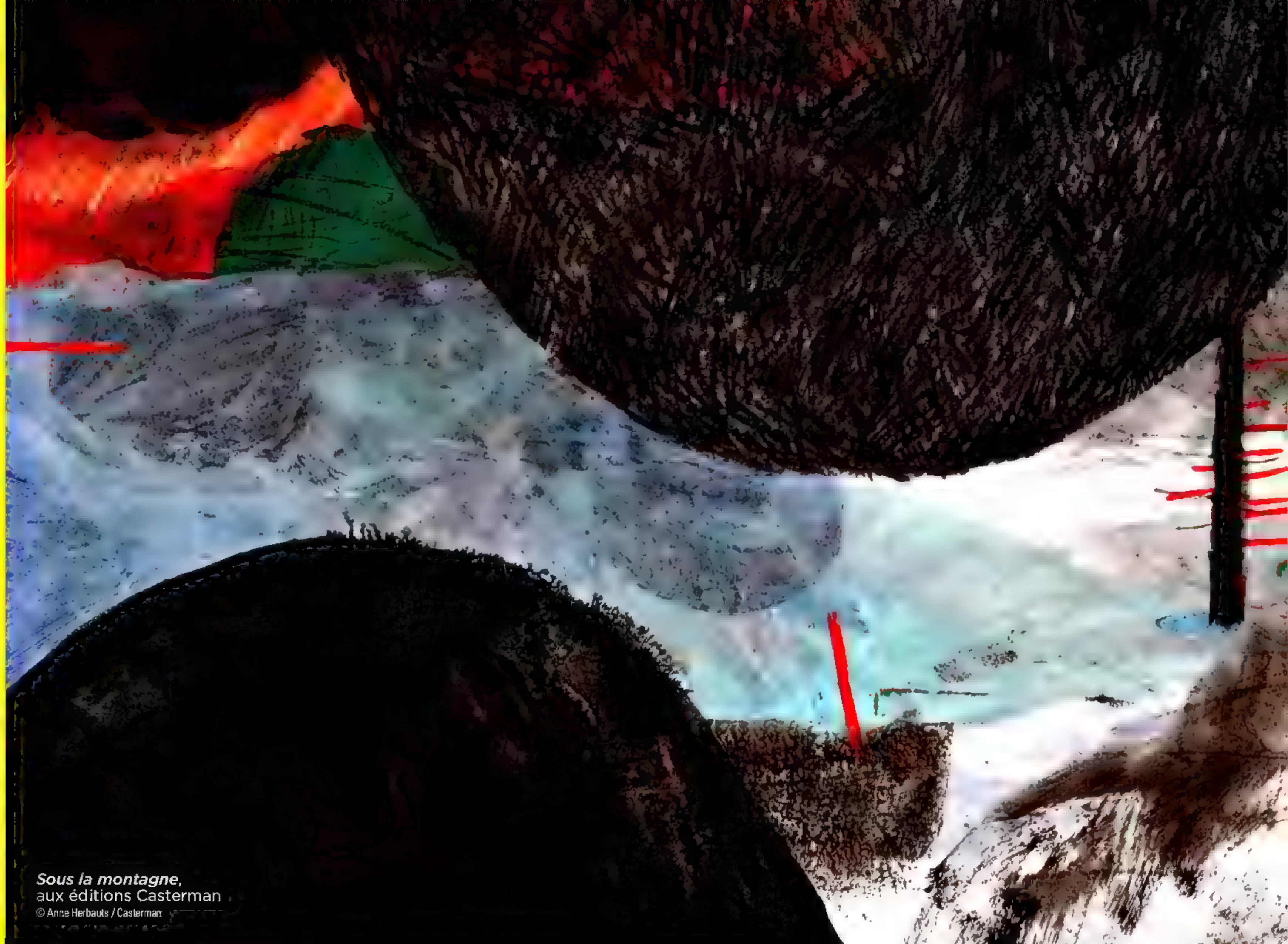
ANNE HERBAUTS
photographiée par Tariq Bellahcene
© T. Bellahcene pour *Les Arts dessinés*

HERBAUTS

ENTRE JARDIN ET MORAINES

Les koalas ne lisent pas de livres,
aux éditions Esperluète
© Anne Herbauts / Esperluète

ENTRE JARDIN ET MORAINES ANNE HERBAUTS | **LES ARTS
DESSINÉS**



Sous la montagne,
aux éditions Casterman

© Anne Herbauts / Casterman

LE VAL D'HÉRENS

Vous me demandez de parler du val d'Hérens? Cela me plaît, et vous allez comprendre pourquoi... À Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans la Drôme, lors d'une table ronde, le journaliste culture au *Monde*, Philippe-Jean Catinchi, m'a demandé comment je voyais l'enseignement de l'illustration. J'ai parlé de la formation que j'ai reçue d'Anne Quévry et de Bruno Goosse, à laquelle j'ai adhéré très fort. Elle m'a marquée à vie et a posé des jalons dans mon travail et dans ma pensée d'adulte.

Avant cela, j'avais suivi des cours du soir en arts plastiques pendant dix ans et utilisé toutes les techniques avec une sensualité gourmande. Je suis arrivée à l'Arba avec ce bagage immense. La première année, Anne Quévry a beaucoup démonté ce qu'on pensait être de l'image et de l'illustration : on ne pouvait pas commencer en rafistolant. Je pensais ne jamais y arriver... J'étais ébranlée, mais je sentais qu'elle savait où elle allait. Je me souviens qu'elle disait : « *Quand on veut dessiner l'acidité d'un citron, est-ce mieux de dessiner le fruit ou un fond jaune? Quel est le plus acide?* » Je comprenais tout de suite. Quant au texte, elle nous y menait tout doucement. Anne et Bruno ne forment pas des « plombiers illustrateurs » qui prennent un texte et l'illustrent proprement pour un âge donné. Ils construisent un socle artistique de réflexion en rapport au livre, qui permet également de faire autre chose. Ils nous ont formés à être des penseurs.

Dans le rapport à la distance,

un gravier
peut devenir
une montagne

Le val d'Hérens est un lieu lié à mon enfance, inscrit en moi. Je continue à m'y rendre, chaque année en été, pour m'y ressourcer et travailler. Mon rapport avec cette région est sensuel, fait de sons et d'espaces. Le paysage se modifie avec la fonte des glaciers et je vis cette accélération. Je connais presque par cœur les montagnes, leur maintien,

la manière dont elles sont posées. Mon père était pédologue, c'est-à-dire à la fois géologue et botaniste. Il m'expliquait les moraines, les mouvements de glaciers et les étages alpins. C'est ainsi que, maintenant, j'arrive à comprendre et à déstructurer la montagne.

LE CHEMINEMENT DE LA VALLÉE AU SOMMET DE LA MONTAGNE

J'ai tout de suite vu le parallèle entre la montagne et la formation. En arrivant à l'école de l'illustration, on a une vision « à la Heidi » du gentil alpin. On est dans la vallée, dans le connu ; on s'y sent bien. Le cours d'eau qui vient de là-haut donne une sensation de lointain. On y a accès sans avoir à mettre le pied dedans. La vallée est un décor. En première année, on commence à monter, on entre dans la forêt sans voir où l'on va. On avance sur les racines glissantes d'un mauvais chemin, dans les branches de pins, de mélèzes. C'est l'étape où on remet tout en question. On est dans le brouillard, le taillis. Souvent en montagne, on ne sait même pas à quel niveau on est.



En deuxième année, on repart de zéro. On sort de la forêt, et des morceaux de montagne nous tombent dessus. On entame le passage vers les alpages. On va enfin pouvoir faire du « vrai livre ». Dans une vision très douce, le sommet de la montagne semble proche. Puis, on quitte les alpages pour les épouïs d'avalanches. Il y a quelques arbres par-ci par-là, le chemin s'efface et on entame le bord des moraines. Le sommet, ou plutôt le col – je ne vise jamais le sommet –, s'éloigne, et c'est un nouveau choc. Dans ce passage, on bute, on fait marche arrière. On apprend vraiment; on est dans la caillasse. On commence à faire son propre chemin, son balisage, et on bute. En même temps, c'est fabuleux la moraine; j'en ai assez des alpages !

À la fin de la formation, on rejoint le glacier, ses masses de névés blancs idylliques, et c'est un peu l'aboutissement du livre fini. Mais, quand on est au sommet, on réalise qu'il y a une montagne encore plus haute qu'on pourrait atteindre. Un livre n'est jamais bon ni parfait. Pourtant, on doit apprendre à finir.

Mon bagage est grand. Cela me pose problème, aujourd'hui, car je n'ai plus besoin de faire des gammes avant chaque livre. Je sais quel outil je vais prendre. Le rapport au dessin ne m'intéresse plus vraiment, tout est dans le livre. Je n'arrive plus à dessiner hors le livre. J'arrive à l'étape où je dois retourner au crayonné, nourrir mon travail et me mettre ailleurs. Une mise en danger serait de faire un livre sans chemin de fer... Je procédaïs ainsi en bande dessinée, ce qui est très bizarre car, normalement, en BD, on construit plus. Le texte, un titre,

ANNE H. VUE PAR ANNE Q.

Anne Quévy est professeure d'illustration à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, où elle a enseigné à Anne Herbauts. Elle intervient dans la mise en page des ouvrages de l'illustratrice, et se met alors à son service. Elle témoigne d'une collaboration sans rapport de maître à élève.

« Anne Herbauts a tout de suite été du côté des mots, de la masse plutôt que du trait, usant de la couleur et de son empreinte sur le blanc de la page. Elle travaillait énormément, et je n'ai pas dû jouer beaucoup avec elle. Elle cherchait, trouvait des moyens pour dire, faire des choses. Rapidement, elle a écrit des petites histoires. En dernière année, son album *Que fait la lune, la nuit* a été remarqué par Arnaud de la Croix, directeur artistique chez Casterman, et publié peu après sa sortie de l'école. Le premier d'une longue série... »

Anne n'étant pas satisfaite de la mise en page de ses livres, elle m'a proposé de m'en charger. Dans ce travail de graphiste, je quitte ma peau de professeure et me mets à son service. Tout s'est fait très simplement, sans doute parce que je la connais bien. Je travaille avec elle comme avec d'autres clients. Je donne mon avis, sans position de pouvoir même si, parfois, je dois convaincre.

Anne fait un chemin de fer. Je regarde si l'ensemble tient, monte une architecture où les textes viennent agréablement à l'œil. Elle se laisse aller dans ses originaux et la matière déborde. Elle fait donc de grands bords perdus et se fixe des points de repère, un cadre. Je dois rajuster les cadrages quand des éléments importants arrivent trop près des bords. Avec son accord, je modifie certaines coupures de phrases. Elles doivent être intéressantes et donner de la musicalité.

Son dessin étant assez classique, j'ai souvent choisi une typographie sans empâtements qui soutient le dessin sans l'alourdir. La graisse suit les tracés ou la densité de l'image pour un résultat équilibré. Les blors de texte quand ils sont importants donnent une sensation de grisé en équilibre avec la densité des images.

RENDEZ-VOUS

Un article consacré à la vision d'Anne Quévy sur l'enseignement de l'illustration paraîtra dans le numéro 4 des Arts dessinés.



Broutille
aux éditions Casterman
© Anne Herbauts / Casterman



BIO EXPRESS

Née en 1976, **Anne Herbauts** est belge. Parmi la quarantaine d'albums et BD qu'elle a signés, elle n'est ni dans l'image ni dans le texte, mais dans un entre-deux, une abstraction qui parle du temps.

Elle a fait ses études supérieures à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles en illustration et bande dessinée. Certains de ses ouvrages, traduits dans plusieurs langues, ont été primés.

Nous vous conseillons de (ré)écouter ses entretiens sur *France Culture* (2014) : www.franceculture.fr/personne/anne-herbauts

*De quelle couleur
est le vent ?*,
aux éditions
Casterman
© Anne Herbauts / Casterman



une image peuvent être le jaillissement premier qui déclenche un livre. J'écris le texte et prends des notes pour l'image, en même temps. Le chemin de fer est la respiration du livre. Je le commence quand j'ai les premiers textes, l'histoire écrite jusqu'à la fin et quelques éléments d'image. En parallèle, je fais des croquis, travaille sur ma mise en page. Les grands choix graphiques se font là.

LE JARDIN ET SA HAIE

Quand j'écris un livre, j'installe des objets dans mon jardin, en cohérence avec mon univers. Je ne vais pas aller sur Mars ni au bout du monde. Je frôle la haie pour me mettre en danger, sortir un peu, voir les bords et me renouveler. En y entrant la tête, on perd très vite les notions d'espace et de temps. Dans ce danger douillet, j'ai ma cafetière, ma chaise et mon merle. Mais, si l'on répète trop les balises de son univers, l'ennui s'installe et, après un temps, ça ne produit plus rien. Aujourd'hui, je sens que je dois m'en détacher. Dans *Monographie prématurée*, le dessinateur Emmanuel Guibert explique qu'il doit aller vers le minimalisme, la neutralité afin de faire passer plus d'émotion, éviter d'en faire trop, ne pas montrer sa virtuosité. Le livre est un objet pour dire sans bavarder. Il faut aller vers une musique afin que la langue devienne une matière, un son.

Depuis que je partage des livres avec mon fils, j'ai un réel plaisir à lire des publications très différentes. La narration m'intéresse de plus en plus, au détriment des livres beaux qui ne racontent rien. Je suis dans une phase où je vais vers l'accessible. Je trouve qu'il n'y a plus assez de narration. Dans *Une histoire grande comme la main*,

La narration m'intéresse de plus en plus, au détriment des livres beaux qui ne racontent rien

J'ai beaucoup de texte. J'avais envie de raconter, sans nécessairement passer des messages, mais être entière et juste en conservant l'assonance. Le livre doit être rêche et créer du picotement, même si je l'aimerais lisse et léger. Ce picotement va réveiller chez le lecteur des choses qu'il a vécues et qui vont interagir avec ce qu'il est en train de lire. L'humain, lui aussi, est malhabile, rêche, rugueux ; il est une moraine.

AU MILIEU, LA MAISON ET LA FAMILLE

Le temps me manque. Je dois appréhender différemment mon travail depuis que j'ai une vie de famille. J'ai vécu une période de crise à force d'essayer de tout concilier. Et puis, un jour me sont venus en un éclair un titre de livre et une histoire. Je me suis laissée aller à dessiner un koala au trait, à l'encre, ce que je ne faisais jamais, avec juste des couleurs pour quelques objets. J'en ai fait deux opus. On y voit un koala qui descend le panier à linge. La maman koala a toujours un livre avec elle, mais jamais le temps de lire. Puis, j'ai créé des papas grizzlis. Cela a donné *Les koalas ne lisent pas de livres* et *Les grizzlis ne dorment qu'en hiver*, un livre dos à dos qui paraîtra chez Esperlète. C'est un livre léger. Dessiner ces ours m'a libérée et amusée. Actuellement, j'ai un autre projet qui arrive, et je me dis qu'il faut que je reprenne goût au dessin. Je suis allée si loin dans le travail du livre que je n'arrive plus à ne pas penser au rapport fond/forme, et cela me freine un peu



Une histoire grande comme la main,
aux éditions Casterman
© Anne Herbaux / Casterman



Les koalas ne lisent pas de livres,
aux éditions Esperlète
© Anne Herbaux / Esperlète

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Albums

- 2004 : *Lundi*, Casterman
- 2008 : *Sans début ni fin, petite parabole*, Ed't ons Esperlète
- 2008 : *Les Moindres Petites Choses*, Casterman
- 2010 : *De quelle couleur est le vent?*, Casterman
- 2015 : *L'Histoire du géant*, Éditions Esperlète
- 2016 : *Broutille*, Casterman
- 2017 : *Une histoire grande comme la main*, Casterman
- 2018 : *Les koalas ne lisent pas de livres*, Éditions Esperlète

Bandes dessinées

- 2002 : *Cardiogramme*, l'An 2
- 2004 : *Par-delà les nuages*, l'An 2

Plusieurs titres sont traduits au Japon, en Italie, en Grèce, en Corée, au Brésil, en Allemagne, en Chine, en Espagne, au Mexique, aux États-Unis, en Angleterre, à Taïwan, à Hong Kong et à Macao

trop parfois... J'ai réalisé qu'avec certains de mes livres, par exemple *Theferless* que j'aime beaucoup, je me coupais un peu du public à cause de textes très denses. La raison, c'est que je ne réfléchis pas à un « produit » quand je fais un livre ; je le réalise comme une entité, avec des strates multiples. Actuellement, j'ai envie de m'attacher aux personnages, des animaux, faire de petits livres ronds. Et, en même temps, je voudrais une écriture rugueuse, non lisse, à l'image de la caillasse. Je vais donc tenter de faire des livres plus spontanés. J'en ai commencé un, à paraître chez Casterman, une petite fable. Elle tient très bien toute seule. C'est un petit livre bulle d'air où je me laisse un peu aller au dessin.

DANS LA CAILLASSE, UN CAILLOU TOUT ROND

Il faut donner beaucoup de livres aux enfants, des cailloux pour qu'ils construisent l'épouillage à l'intérieur d'eux plutôt qu'un vernis. La caillasse, j'y vais peut-être trop. Mais c'est un grand changement en partie dû à ma vie, mon rapport à mon fils, les questions que je me pose sur son éducation, sur comment former un petit être. À l'image du très beau livre de Dominique Goblet, *Faire semblant, c'est mentir*, je ne veux pas faire semblant. Ce travail va durer longtemps, car je ne suis pas arrivée à un état d'humanité suffisant. Emmanuel Guibert dit qu'il faut tout le temps changer son dessin, sinon on risque de s'enfermer et être malheureux.

Comment travailler sa peur tout en l'acceptant ? Comment passer à son enfant quelque chose qui soit autre que surface de carte postale ? Comment inscrire à l'intérieur ? Et j'en suis venue à la moraine. Dans *From Afar it Was an Island*, Bruno Munari photographie des cailloux. On croit que c'est une île, alors qu'il s'agit d'un petit caillou. Dans le rapport à la distance, un gravier peut devenir une montagne. On retrouve tout ça dans mon travail.



THOMAS ROMAIN
photographié par Frédéric Bosser
© F. Bosser pour Les Arts dessinés

Traits de famille est l'archétype même des projets que nous souhaitons défendre dans *Les Arts dessinés*, car il relie les genres via le dessin, mais aussi les êtres humains. De passage dans la capitale pour Livre Paris en mars dernier, **Thomas Romain** nous a reçus dans les locaux de l'éditeur de mangas Kurokawa. Il nous a parlé de cette drôle d'aventure née d'une boîte d'aquarelle offerte en décembre 2016 par un ami, le dessinateur Stanislas Brunet, à l'un de ses fils, Itsuki...

Par **Frédéric Bosser** ■

THOMAS ROMAIN

TEL PÈRE, **TELS FILS...**



Justice, recherches par Ryunosuke et Thomas Romain
© Itsuki, Ryunosuke & Thomas Romain / Kurokawa



Justice, illustration de Thomas Romain
© Itsuki Ryunosuke & Thomas Romain / Kurokawa

BIO EXPRESS

Naissance en **1977**
à Besançon, dans le Doubs

Formation aux **Gobelins**
de 1998 à 2001

Première **arrivée à Tokyo**
en **2003**

Installation au Japon
en 2006, suite à l'aventure
Oban Star-Racers, série
diffusée dans cent vingt pays.

Depuis 2016, il revisite
et commente les dessins
de ses deux enfants, objets
de son premier livre

C'est
passionnant
de **trouver**
des solutions
graphiques, une
interprétation
aux dessins de
mes fils, en leur
ajoutant de
la complexité.



Ci-dessus : **Le docteur Écarlate**
dessin d'Itsuki Romain

À droite :
illustration de Thomas Romain
© Itsuki, Ryunosuke & Thomas Romain / Kurokawa

Vous qui êtes si
familier du monde
de l'animation, vous
venez de réaliser
un livre. Et c'est par
le biais d'un travail
avec vos jeunes enfants que vous
avez passé le cap et que votre nom
figure en haut de la couverture
en tant qu'auteur...

C'est en découvrant un dessin de
Ryunosuke, *Le Champion Cyclope*,
dans l'un de ses cahiers que l'idée
m'est venue. Son design était
simple et solide à la fois. À partir
de là, je me suis demandé ce que
cela donnerait si je le redessinais.
Déformation professionnelle
oblige, je l'ai tout de suite imaginé
en volume et non en 2D, comme
la plupart des dessins d'enfant.
J'ai ensuite enchaîné sur d'autres
de ses dessins et fini par ajouter
des décors. Au départ, je ne parlais
que de dessins existants, jusqu'à
ce que mes enfants se prêtent
au jeu. Ils se sont
mis à réaliser
des dessins
tout en sachant
que j'allais les
réinterpréter
s'ils me
plaisaient.
Au départ,
il n'était pas
question
d'un livre.



Ci-dessus : **Le Bébé Momidémon**,
dessin de Ryunosuke Romain

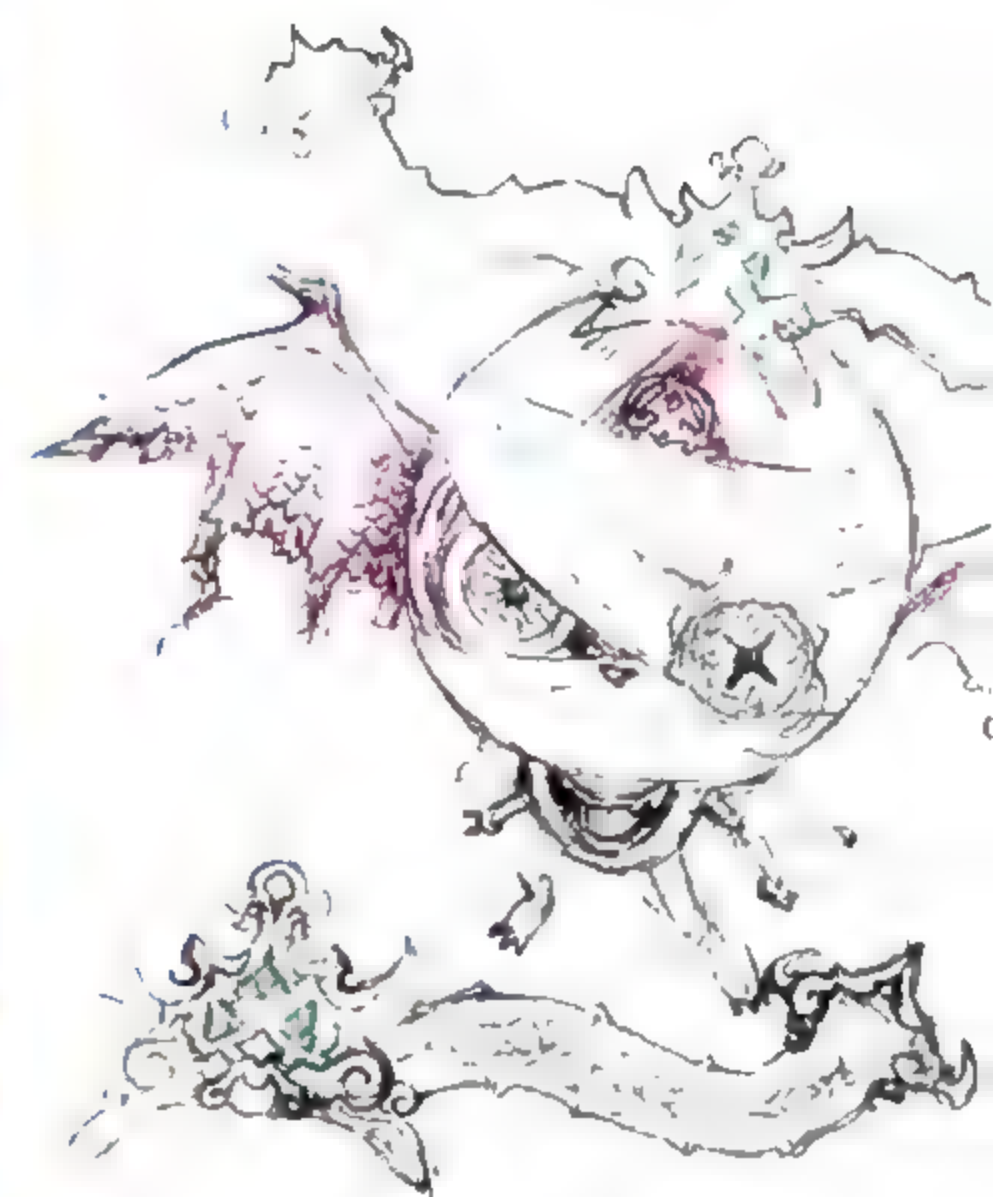
Page de droite :
illustration de Thomas Romain
© Itsuki, Ryunosuke & Thomas Romain / Kurokawa

Pourquoi un livre alors, justement ?

Nous avons mis ces dessins sur
les réseaux sociaux, et les retours
ont été immédiats. Ils ont été vus
et commentés dans le monde
entier, ce qui nous a motivés pour
continuer. Mon aîné a des facilités
pour le dessin, le dernier un peu
moins. Du coup, je dois me creuser
un peu plus la tête pour adapter
ses créations. De manière générale,
c'est passionnant de trouver
des solutions graphiques, une
interprétation à leurs dessins
en leur ajoutant de la complexité.

Cet échange, vous le partagez sur chaque dessin via vos commentaires et ceux de vos enfants...

J'ai, en effet, écrit des notes et
interrogé mes enfants, histoire
de donner une plus-value
à ce livre par rapport à la
publication sur Internet.
Il m'est même arrivé de
comprendre certaines de
leurs idées ou intentions
à ce moment-là ! (*Rires.*)
Cela dit, comme mes
enfants ne sont pas très
expansifs, j'ai souvent
dû leur tirer les vers
du nez...



Qui donne un nom à vos personnages ?

C'est principalement moi ! Et comme ils étaient sur les réseaux sociaux soit en anglais, soit en japonais, j'ai dû les adapter ou en récréer pour la version française.

Vous gardez les droits d'auteur pour le monde ?

Pour le livre, les droits appartiennent aux éditions Kurokawa. Des Japonais et des Américains sont d'ores et déjà intéressés. J'ai demandé, au cas où, à pouvoir vérifier les

noms d'origine si une autre version est éditée. Par contre, j'ai gardé mes droits sur les personnages en cas de film ou de produits dérivés.

Votre travail a été remarqué un peu partout dans le monde. Mais, entre le Japon et vous, cela semble être une belle histoire d'amour. Vous vous y êtes installé au début des années 2000 pour y travailler avant d'y fonder une famille.

J'ai toujours été attiré par ce pays et sa culture. Très jeune, je me suis passionné pour les films d'animation japonais, notamment ceux du studio Ghibli*. On n'avait jamais vu ce type d'animation en Europe...

* Dont Isao Takahata et l'ofuda avec Hayao Miyazaki, vient de deceder en avril dernier

C'est en tout cas un beau dialogue que vous instaurez avec vos deux fils...

Dialogue que j'ai envie de poursuivre pour plusieurs raisons. Premièrement parce que c'est amusant de voir ces dessins qui se font face. Deuxièmement parce que cela nous fait progresser artistiquement. Et troisièmement parce que cet échange m'a permis de revenir à une technique traditionnelle que j'avais mise de côté depuis mes dix-neuf ans au profit de l'ordinateur. J'ai retrouvé avec plaisir mes écolines et mes aquarelles et, par là même, mes réflexes d'antan. Dans ce livre, une seule image a été produite sur ordinateur.

Au fait, qui a l'idée d'un livre ?

Dès le troisième dessin publié sur les réseaux sociaux, les éditions Kurokawa, par l'entremise de Grégoire Hellot, m'ont contacté. Il trouvait cet échange intéressant ; il m'a proposé d'en faire un livre, qui plus est dans une collection, KuroPop, qu'il voulait lancer. Comment refuser, d'autant qu'il était possible d'apporter une plus-value avec ces commentaires et de nombreux autres ajouts, dont des inédits ?

Ce format est agréable...

Il présente deux grands avantages. Il est facile à manipuler en famille, et les dessins sont au format. Tout le monde est super fier de ce livre !

Quid de la création européenne ?

À treize ans, on m'a offert une bande dessinée signée d'Enki Bilal. Le choc ! C'était ma première BD adulte. Avant je pensais que la BD, c'était juste *Tintin* et *Gaston Lagaffe*... Pour autant, ce sont les mangas qui m'ont attiré, sûrement pour la raison évoquée tout à l'heure. Les premiers *Akira*, *Gunnm* nous arrivent en France, en plus des dessins animés. La vision de *Ghost in the Shell* me fait dire qu'on peut réaliser en animation la même chose que dans des films en prises de vues réelles.

Vous étiez fan du Club Dorothée ?

Bien évidemment ! J'avais trois ou quatre ans quand *Goldorak* a été diffusé à la télé, puis onze ans à l'époque de *Dragon Ball*. En quelque sorte, tout cela a préparé le terrain chez moi et aussi, bien plus tard, mon inscription aux Gobelins, quand j'ai décidé de faire du dessin mon métier.

Là, vous y rencontrez Riad Sattouf et Jérémie Périn...

Personne ne travaille comme ce dernier. C'est un pur génie ! Voyez seulement son travail sur l'adaptation en dessin animé de *Lastman*. C'est le bad boy, le John Carpenter de l'animation ! Quant à Riad Sattouf, vous connaissez tous son parcours... Pour la petite histoire, son personnage Jérémie, dans *Les Pauvres Aventures de Jérémie*, n'est autre que Jérémie Périn !

Qu'apprenez-vous aux Gobelins ?

À peine arrivé, deux choses importantes se sont passées. D'abord, j'ai rencontré des personnes qui m'ont fait découvrir plein de films d'animation japonaise, dont ceux de Hayao Miyazaki. Et puis, on m'a enseigné l'animation à la Disney.

C'est-à-dire ?

Une animation très lourde et très complexe avec vingt-quatre images par seconde. Elle est pleine de contraintes comme de codes, et cela ne me plaît pas du tout...



Au contraire de l'animation japonaise...

Où tout est basé sur l'intelligence, l'économie, l'efficacité, la maîtrise du dessin, la manière de filmer proche de la prise de vues réelle, la gestion de la profondeur d'un plan, etc. Le tout réalisé, à cette époque, à la main et sans ordinateur. Je mettrais juste un bémol à cette vision idyllique : tous les animateurs japonais sont loin d'être des cracks.

Comment ça ?

Comme nous avons reçu en France la crème de la crème des films d'animation venus du Japon, j'étais dans mes petits souliers quand je suis arrivé là-bas. En fait, j'ai vite découvert sur place que nombre d'animateurs avaient un niveau parfois très moyen. J'ai pris conscience que je pouvais tout à fait me faire ma place dans cet univers...

Et de quelle manière !

En effet, j'ai eu la chance de travailler pour des grands comme Shoji Kawamori, le créateur de la

série *Macross* – connue, en France, sous le nom de *Robotech* –, et du premier design de *Transformers*. J'ai aussi travaillé avec Shin'ichiro Watanabe, l'auteur de *Cowboy Bebop* et de *Samurai Champloo*.

Êtes-vous le premier Français à être parti au Japon ?

Non, avant moi, il y a eu David Encinas, mais il n'y est pas resté très longtemps. Je suis parti avec deux autres amis, l'auteur et producteur Savin Yeatman-Eiffel et le dessinateur Stanislas Brunet. Notre objectif était de finaliser une coproduction franco-japonaise intitulée *Oban, Star-Racers*. Savin Yeatman-Eiffel était arrivé à convaincre – je ne sais pas trop par quels moyens – les Japonais et des partenaires européens, dont France 3, de financer ce projet initié par trois gamins dans un appartement. Cette série a connu un beau succès : elle a été diffusée dans plus de cent vingt pays en 2006. Quand Savin a choisi de rentrer en France, j'ai décidé de rester sur place, tout comme Stanislas. Nous serons tous

Ci-dessous : dessin d'Itsuki Romain
À droite : illustration de Thomas Romain
© Itsuki Ryunosuke & Thomas Romain / Kurokawa



deux engagés ensuite par les mêmes studios. À partir de ce moment-là, j'ai persévéré en japonais, rencontré ma femme et eu deux enfants, Ryunosuke et Itsuki...

Qu'est-ce qui a convaincu, à votre avis, les Japonais de vous engager dans leurs studios ?

Je suppose notre fraîcheur et notre originalité. Aucun intérêt de faire la même chose que les dessinateurs déjà en place. J'ai aussi découvert que nous étions bien meilleurs qu'eux pour solutionner des problèmes. Au Japon, il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. De manière générale, les Japonais n'aiment pas les individus qui sortent des clous... Et quand ils font des choses qu'ils n'ont pas l'habitude de faire, ils sont souvent perdus.

C'est une vision assez sombre...

Oui et non ! En fait, les Japonais suivent et travaillent pour un leader ; ils mettent leur ego de côté dans un seul et unique but, réaliser le meilleur film possible de manière collective. Et ça fonctionne ! Pourtant, les budgets n'atteignent souvent pas la moitié de celui d'un film français, car les animateurs sont très mal payés et que tout est fait à l'économie. Il y a donc tout intérêt à réunir des équipes entièrement dévouées autour d'un seul et unique projet pour être le plus efficace possible.



Quel regard portez-vous sur cette forme de « standardisation » du dessin japonais, qui peut donner l'impression de voir tout le temps la même chose ?

Bonne question ! L'avantage d'un dessin standardisé est qu'il est inutile de réinventer la roue à chaque nouveau projet. Cela permet de très vite démarrer une nouvelle production, sachant que la grande majorité des films animés sont limités par de petits budgets. Après tout, pourquoi pas, si le public aime ce style ?

Pour un créateur, cela entraîne-t-il de la frustration ?

Non, pas en ce qui me concerne, car c'est un style que j'aime bien, moi aussi. Après, il faut dire que, comme je travaille beaucoup sur les décors, il m'est possible de proposer des choses plus originales. J'essaie peu à peu d'imposer mon style. De plus, j'aime le travail d'équipe, aller en réunion, partager des idées, etc. Ça me stimule...

Envie de signer votre propre film ?

J'y compte bien ! Mais c'est très difficile au Japon, car il n'y a pas d'aides à la création artistique comme en France. Du coup, il faut tout de suite penser « commercial ». En outre, ai-je suffisamment de choses à dire ? Je n'en suis pas sûr. D'où cette position de créateur d'images ou d'ambiances qui me convient bien pour l'instant.

Alors, nous vous souhaitons toujours autant de plaisir dans vos projets et longue vie à vos échanges familiaux. ■

Et vous, quelle place aviez-vous dans tout cela ?

J'étais plutôt bien payé, car j'avais des compétences à faire valoir, dès mon arrivée. À titre professionnel, cela m'a permis d'embrasser une carrière polyvalente qui va de designer de personnages ou de décors à directeur artistique, en passant par story-boarder ou développeur de projets, etc.

Comment est-ce de travailler avec les plus grands studios japonais ?

Comme j'interviens très souvent en tant que designer, c'est-à-dire juste en dessous du réalisateur, on me demande d'apporter des idées. Ce travail est ensuite confié aux animateurs qui réalisent l'ensemble des plans et des animations. On a pas mal de liberté, car les réalisateurs nous font confiance. Très peu de choses ne sont pas retenues car tout tend à l'efficacité maximale. C'est une très bonne école.

Vous enchaînez les projets ?

En fait, j'enchaîne toujours plusieurs projets en même temps ! (Rires). Ça évite la lassitude. En dix ans, j'ai dû travailler sur quarante projets différents. Cela dit, après onze ans dans un même studio, j'ai décidé de créer ma propre petite structure avec d'autres Français et Japonais. C'est une nouvelle aventure qui s'ouvre à moi...



TRAITS DE FAMILLE
DE ET PAR ITSUKI, RYUNOSUKE ET THOMAS ROMAIN
Éditions KUROMAKAWA,
Coll. KUROMAKAWA
116 pages couleurs
D. 210 mm

POULPE

Dimanche à la plage.
 Les vagues baignent une mare entre les rochers.
 - Il y a sûrement un poulpe,
 tu es un enfant courageux,
 enlève tes chaussures, ton pantalon
 et reste sans bouger dans l'eau.
 - Mais, papa, le poulpe va me mordre.
 - Idiot, les poulpes ne mordent pas.
 Surtout ne pleure pas, ne bouge pas...
 La terrible araignée sort d'une crevasse.
 Le hurlement que je retiens envahit mon corps.
 Mille ventouses me sucent les jambes.
 - Papaaaa!
 - Tais-toi, froussard, tais-toi!
 Mon père court,
 il soulève des ailes d'eau à chaque pas,
 il décolle le poulpe d'un seul coup.
 Avec une fureur triomphante
 il cogne la tête contre un rocher.
 Il la cogne, la cogne, la cogne.
 Les tentacules cessent de s'agiter.
 Le cadavre est une fleur fanée.
 Jaime plonge une main dans le grand abdomen,
 le retourne comme un gant
 et me montre avec fierté deux yeux globuleux
 figés dans un regard tendre.
 Regard de gentil animal,
 d'animal qui vit prisonnier dans une mare,
 animal qui cherche la chaleur d'un corps ami,
 animal qui m'embrasse mille fois les jambes.
 Sans voir ma tristesse,
 Jaime avec son couteau de chasse
 tranche un tentacule
 le coupe en rondelles blanches
 et en introduit une dans ma bouche.
 - Ta récompense, petit, ta récompense!

Alejandro Jodorowsky

ALEJANDRO JODOROWSKY, ACTEUR, RÉALISATEUR, PEINTRE,
 ÉCRIVAIN, SCÉNARISTE DE BANDES DESSINÉES
 Dernier film réalisé : *Poesía Sin Fin* (2016)
 Dernière bande dessinée parue : *Les Chevaliers d'Héliopolis*
 (Dessin Jérémie / Glénat).

GÉRARD DUBOIS ILLUSTRATEUR
 Dernier livre paru : *Enfantillages*
 (Éditions du Rouergue).



Un peintre peut en cacher un autre...



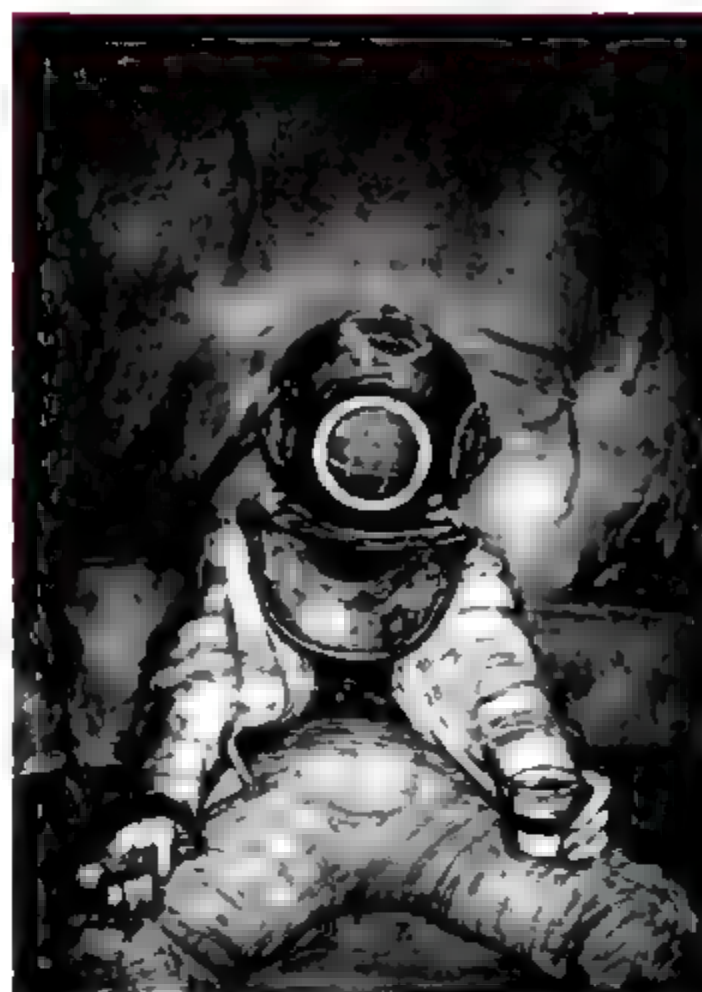
Artiste reconnu pour ses peintures et ses illustrations de couverture pour Le Livre de Poche, **Didier Paquignon**

se révèle aussi «ca embourien» incroyable lorsqu'il s'agit de dénicher les informations les plus loufoques dans la presse, puis de les commenter à l'aide de ses crayons. Dans ce beau livre au format moins encombrant que la moyenne, on découvrira une centaine d'illustrations absurdes et amusantes, aussi impertinentes sur la forme que pertinentes sur le fond. Mais non content de se gausser de l'absurdité des choses, l'auteur légende ses dessins d'une simple citation extraite de la presse. C'est cruel, mais pas méchant vu les sujets traités. Cet ouvrage est le meilleur investissement du mois sur le plan du rapport rire/poids. ■ GV

LE COUP DU LAPIN ET AUTRES HISTOIRES EXTRAVAGANTES

Par **Didier Paquignon**, éditions Le Tripode

Livre broché avec rabats 180 pages, texte illustré en N&B, 19 € disponible



Jeu vidéo : l'envers du décor de Dark Souls

Sur l'échelle de Richter des jeux vidéo «complètement barrés» tant le graphisme et la jouabilité y sont devenus hors normes, **Dark Souls** est à la droite de Dieu. Plus qu'une réussite du blockbuster gothique où le moindre ennemi



se montre aussi impitoyable que les personnages de western interprétés par Clint Eastwood, **Dark Souls** est devenu le standard minimal de tous ses adversaires qui souhaitent survivre sur le marché du jeu vidéo ludique.

Pour raconter l'envers du décor de la réalisation de ce monument, l'équipe de Mana Books a tout décortiqué et mis à plat de façon claire. Selon l'usage, les lecteurs vont pouvoir admirer plus de mille illustrations inédites ainsi qu'un florilège d'interviews des principaux concepteurs et designers. ■ GV

DARK SOULS I & II - DESIGN WORKS

Collectif, Mana Books

Livre cartonné 368 pages couleurs, 39,90 € disponible

Le livre de la Genèse punk



Avant le groupe Bazooka, **Loulou Picasso** a eu une vie bien à lui, comme n'importe quel étudiant des Beaux Arts. À travers cette compilation d'œuvres de jeunesse, l'œil averti des lecteurs repérera quelques-unes des particularités graphiques du futur génie de l'art punk

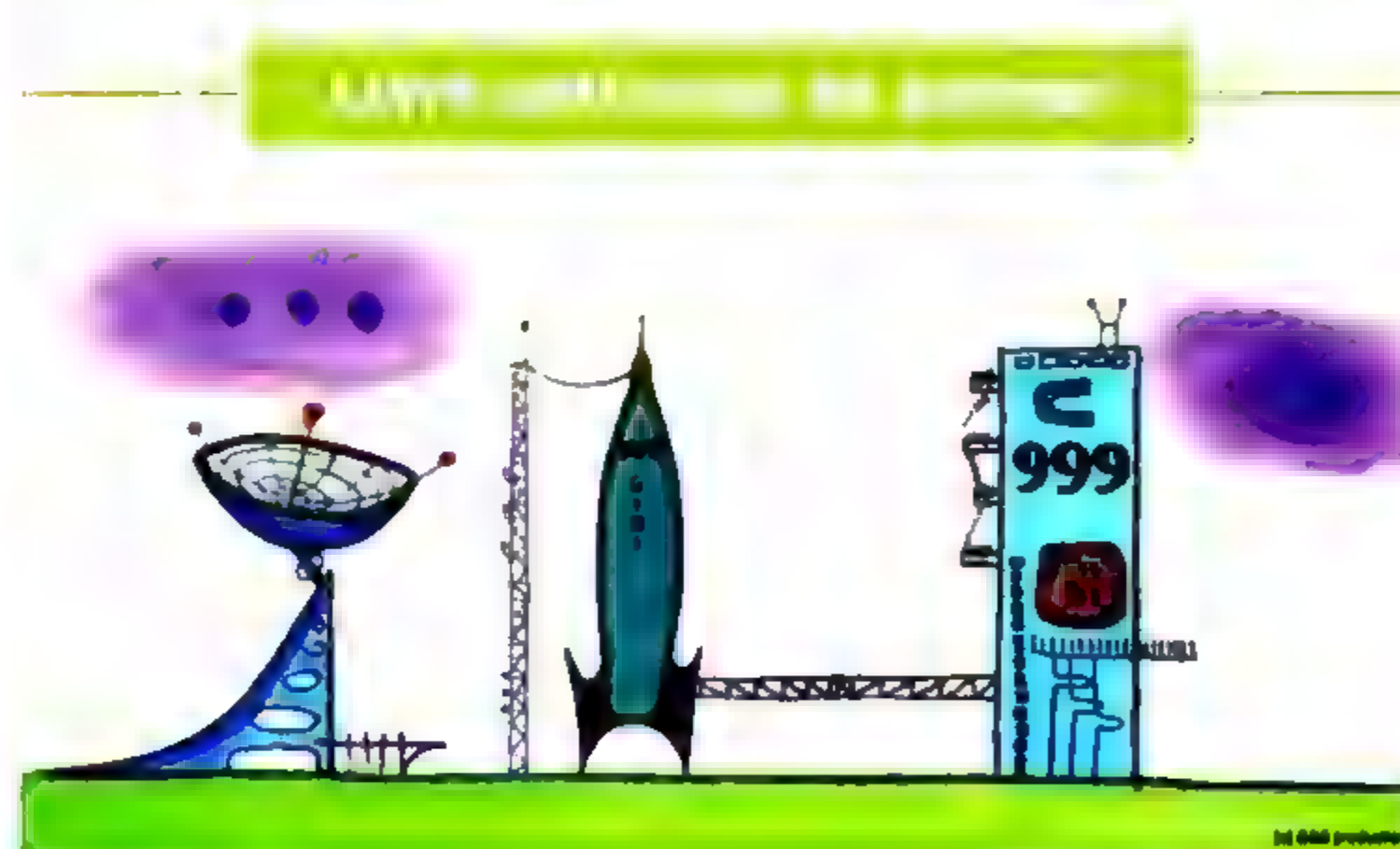
qui somme la dernière de ces planches.

Il découvrira aussi que qu'il a collaboré avec Olivia Cave et Roman Slocombe. Bonus intéressant pour les amateurs de musiques bizarres, la préface de l'artiste brunnique Genesis P-Orridge, leader de Throbbing Gristle et de Psychic TV (un de ses disques a pu profiter du talent de Loulou Picasso sous le label rouennais Sord de Sentimental de Jean-Pierre Turmel et Yves Von Bontee). ■ GV

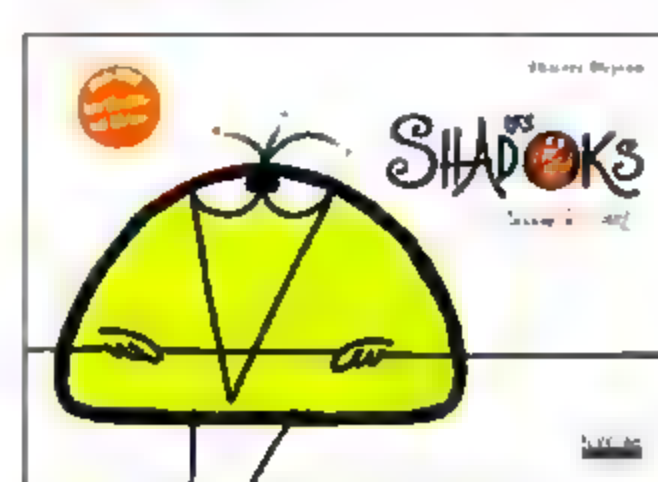
EARLY BAZOOKA - 1972-1976

Par **Loulou Picasso**, éditions Timeless

Livre cartonné, 76 pages N&B et couleurs, 23 €, disponible



Grand professeur diplômé en «shadokologie», **Thierry Rouxel** fête les cinquante ans du plus incroyable phénomène télévisuel français à l'aide d'un bouquin plein de surprises, comme lui seul sait les réaliser. Pour retracer cette aventure, **Thierry Dejean** a réussi à accéder aux archives les plus secrètes de la société d'animation AAA, fondée par Marcel et Pont-Rouxel, Jacques Rouxel et Jean-Paul Couturier. Outre la sortie de ce livre,



deux expositions liées au sujet se tiennent au musée du château d'Annecy (pendant le festival du film d'animation) et au musée de l'illustration Tommy-Ungerer de Strasbourg. La première se terminera le 15 octobre, et la seconde le 8 juillet prochain. ■ GV

LES SHADOKS DE JACQUES ROUXEL

Par **Thierry Dejean**, éditions Hoëbeke

Livre broché, 224 pages couleurs, 25 € disponible

Désobéissance souhaitée



**GET UP
GET UP
GET UP
STAND UP
STAND UP
STAND UP**

CHANGING THE WORLD WITH POSTERS 1968 - 1973

La Belgique n'est pas en reste pour nous inviter à la désobéissance depuis le mois de mai dernier. À Bruxelles, l'exposition du Mima, **Get Up Stand Up**, explore l'univers graphique des affiches

des mouvements contestataires de 1968 à 1971. Durant ces quatre années d'intense agitation politique et sociale, principalement en France et aux États-Unis, les minorités se sont fait entendre comme jamais. Par une simple image sans texte, par du texte sans image, leurs messages ont marqué à jamais nos sociétés. Il est fort intéressant aujourd'hui de les redécouvrir à travers plus de quatre cents affiches et objets venus des cinq continents. ■ FB

GET UP STAND UP

Jusqu'au 30 septembre

Du mercredi au dimanche de 10 h à 18 h

Mima - 39-41, quai du Hainaut - 1080 Bruxelles-Belgique

Tél. 00 32 (0) 472 61 03 51; event@mimamuseum.eu

Les voyages de Louis Vuitton



Depuis son lancement en 2013, la collection **Travel Book** a rencontré le succès public avec ses vingt-deux volumes. D'un agréable format 28 x 19 cm à l'italienne, les livres bénéficient aussi d'une très belle et solide couverture toile munie d'un élastique, type « carnet ». Les auteurs peuvent décider de ne se consacrer qu'à un lieu – généralement une ville – ou à plusieurs sites comme les volumes dédiés au Vietnam (de **Lorenzo Mattotti**) et à l'île de Pâques (de **Daniel Arsham**). Au-delà de la simple maison d'édition qu'elle est devenue, la maison Louis Vuitton est une excellente agence de voyages, dont le catalogue est incroyable à regarder. Cette année, la collection Travel Book du maroquinier de luxe présente quatre nouvelles aventures

géographiques se déroulant à Cuba (**Li Kunwu**), tout le long de la Route 66 (**Thomas Ott**), à Rome (**Miles Hyman**) et à Prague (**Pavel Pepperstein**). Quatre ouvrages tous passionnants, mais celui qui sort le plus du lot reste le voyage du Suisse Thomas Ott (*lire l'entretien p. 20*), entre Chicago et Santa Monica. ■ GV

CUBA, ROME, ROUTE 66, PRAGUE

Par Li Kunwu, Miles Hyman, Thomas Ott, Pavel Pepperstein, éditions Louis Vuitton Travel Book

Livres cartonnés, 160 pages couleurs ou N&B, 45 €, disponibles

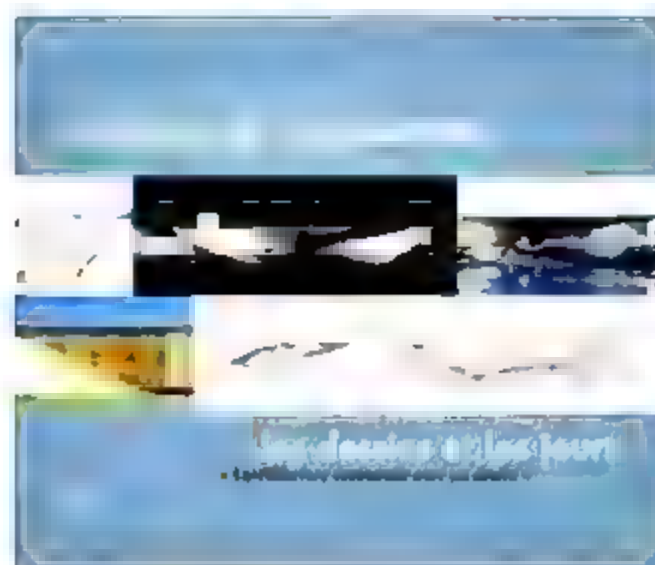
Au début était le trait...

Cité de la musique, Paris (1984), aquarelle

© Christian de Portzamparc



Comme l'architecte Dominique Perrault (*lire interview p. 136*), son confrère **Christian de Portzamparc** se sert d'abord de sa main,



et donc du dessin, pour retranscrire l'idée qu'il a d'un projet. Une exceptionnelle monographie, à la première personne, permet de voir mais aussi de comprendre comment cet architecte s'y prend pour imaginer un espace ou un bâtiment avec, comme point de départ, le dessin. Un ouvrage enivrant ! ■ FB

CHRISTIAN DE PORTZAMPARC - LES DESSINS ET LES JOURS

Par Christian de Portzamparc, éditions Somogy

Livre cartonné, 560 pages couleurs, plus de 1 200 dessins reproduits, 40 € disponible

Festival
voix de
fête

11^e édition
Genève

du 5 au 15 mars
2009
www.voixdefete.com

Pourquoi, à Genève, les dessinateurs de bande dessinée sont-ils parmi les affichistes les plus séduisants et stimulants? Le système politique suisse y est pour quelque chose, et l'élan est toujours vivace. État des lieux après un demi-siècle de production. Par **Ariel Herbez** ■

AFFICHES

ET BANDE DESSINÉE

GENÈVE, CAPITALE DE L'AFFICHE BD ?

V

oilà cinquante ans qu'une constellation d'artistes créateurs de bande dessinée, ou graphistes utilisant ses codes et styles d'expression, ont progressivement acquis droit de cité sur les murs de Genève. Depuis, il est bien rare qu'un auteur

BD ne s'expose sur les murs et les panneaux d'affichage de la ville de Calvin. Des milliers d'affiches y ont été produites par des artistes de BD de renom, souvent d'une qualité hors du commun, ce qui fait de Genève un cas unique. Du coup, depuis 2011, la bande dessinée et l'affiche genevoises sont inscrites sur la liste du patrimoine culturel immatériel suisse.

Zep, pour le Festival Voix de fête, offset, 100x70 cm (2009)
© Zep

Éric Jeanmonod, pour le Comité d'organisation du Festival de la Bâtie, sérigraphie, 65x46 cm (1979). Il a travaillé plusieurs années pour la Bâtie, dont il était un des organisateurs.
© Éric Jeanmonod / Bibliothèque de Genève

Des artistes concernés par la politique

Dans la foulée de mai 68, sortant à peine des Arts décoratifs ou autodidactes, les artistes descendent dans la rue, sont partie prenante des mouvements contestataires, des expériences de culture alternative, des luttes urbaines ou des premiers combats écologiques. Leurs compétences, ils les mettent logiquement au service de la cause et multiplient les affichettes sauvages pour annoncer une manifestation, un concert, un festival, une fête de quartier, du théâtre engagé, du cinéma militant. Pascal Habegger (qui signera surtout Ab'Aigre) est l'affichiste attitré de l'organisateur de concerts rock CHANGé, le dessinateur Éric Jeanmonod est également un des fondateurs du Festival de la Bâtie et du théâtre du Loup. Gérard Poussin se révolte avec les apprentis et fonde sa revue déjantée, *Le Gonocoque*. Le trio Georges Schwizgebel, Claude Luyet et Daniel Suter, qui multiplient les affiches, créent le studio d'animation GDS et brilleront dans le dessin animé international. Daniel Ceppi, qui met déjà toute son énergie dans son personnage Stéphane, passe lui aussi par la case affiche. Bientôt, Aloys (Yves Robellaz), qui flirte parfois avec l'abstraction, puis Exem (Emmanuel Excoffier), Buche (Eric Buchschacher) ou Simon (Simon Tschopp) les rejoignent, avec d'autres, et contribuent à l'essor et à la richesse de ce mouvement.

L'affiche BD essaime, s'installe durablement dans les domaines politique, caritatif, sportif, institutionnel, plus rarement commercial. Elle sort rapidement de la marginalité et apporte son esthétisme aux panneaux d'affichage officiels. Ce changement sera le point de départ des commandes grands formats qui vont dès lors se multiplier.



Le pourquoi du phénomène...

On peut tenter d'expliquer cette situation qui fait de Genève, ville natale de Rodolphe Töpffer, une sorte de capitale de l'affiche BD par une conjonction de circonstances. Le système politique suisse de démocratie directe, avec ses initiatives et ses référendums, joue un rôle majeur : les citoyens sont appelés à voter plusieurs fois par an, pour des élections et des consultations multiples et décentralisées, sur des thèmes qui vont de l'aménagement d'une place publique aux traités avec l'Europe ou à l'abolition de l'armée. Des sujets concrets, proches des gens, qui stimulent la verve et l'humour des dessinateurs. De plus, la Suisse a une tradition d'affiche politique illustrée, née en 1918, beaucoup plus polémique, vivace et virulente, voire violente, qu'en France notamment. L'image BD s'inscrit dans cette lignée, avec un « esprit souvent mordant, critique, cynique et toujours pétri d'humour », selon Jean-Charles Groux, ancien directeur de la Bibliothèque de Genève et auparavant conservateur de sa très riche collection d'affiches.



Ab'Aigre, pour Twist et Scooter, festival de rock et de cinéma, sérigraphie, 75x100 cm (1982). Tardi, Bial, Swarte ou Ever Meulen ont réalisé des affiches pour ce festival.
© Ab'Aigre / Bibliothèque de Genève

Plus que la simple illustration d'un slogan, l'affiche BD amplifie le message.

L'outil de production joue un rôle aussi. La sérigraphie, relativement simple et peu coûteuse, bien avant la révolution numérique, est l'arme graphique idéale des militants et des alternatifs.

Un certain nombre de centres de loisirs et de maisons de quartier mettent leur matériel à leur disposition. Et surtout, il faut citer l'atelier du légendaire sérigraphe Christian Humbert-Droz, indissociablement lié à l'essor de l'affiche BD à vocation artistique. « C'est le type qui réalise nos rêves », dira Poussin.

L'impact d'une affiche BD

Plus que la simple illustration d'un slogan, l'affiche BD amplifie le message, interprète et argumente le propos, en un mot raconte souvent une histoire en une image. Un instant concentré dans ce qui pourrait être une séquence virtuelle laissée à l'imagination du passant, qui peut le capter en un clin d'œil pressé ou qui, saisi, intrigué, se prend au jeu du décryptage. Poussin encore : « Je souhaite que les gens s'arrêtent et regardent mon affiche comme un tableau. » Ce qui n'empêche pas les artistes BD de connaître leurs classiques et la vertu coup de poing de l'affiche lisible au premier regard (voir les créatures et les personnages géants d'Exem dans l'article précédent). En revanche, ces affichistes utilisent peu les codes les plus évidents de la BD, les cases et les phylactères, trop constitutifs d'une continuité narrative, sinon pour les bousculer ou les parodier.



Aloys, pour le syndicat des services publics genevois, sérigraphie, 128x90 cm (2017). © Aloys

Dans les années 1980, les partis politiques, notamment, découvrent le graphisme offensif de la BD et passent commande aux dessinateurs locaux. Contrairement aux années 1930, dominées par le talent du caricaturiste et affichiste d'extrême droite genevois Noël Fontanet, les affiches les plus innovantes et spectaculaires deviennent l'apanage de la gauche, des écologistes et des syndicats. L'impact de la campagne victorieuse pour la sauvegarde des Bains des Pâquis, en 1988, partie d'un groupe d'habitants avec des interventions graphiques bénévoles d'Exem, Schwizgebel, Suter, Simon et Aloys, amplifie l'engouement. D'autant que cette campagne se veut aussi manifeste esthétique et artistique. Ces commandes sont très prisées par les artistes : « Il y a une espèce d'euphorie à faire un dessin qui sera affiché dans la rue, et qui intervient directement sur la société », note Simon. Mais la plupart des créateurs resteront jaloux de leur indépendance et ne travaillent que pour les campagnes en accord avec leurs convictions personnelles. Cet état d'esprit explique aussi le nombre très restreint d'affiches publicitaires (hors spectacles et culture) que les dessinateurs accepteront de réaliser.



Gérald Poussin, pour le Comité référendaire pour un parc public, sérigraphie, 128x91 cm (1989)
© Gérard Poussin / Bibliothèque de Genève

Helge Reumann, pour Rock This Town, sérigraphie, 60x42 cm (2015).
© Helge Reumann



Willy Ténia, pour l'Association Kalvingrad, offset, 48x40 cm (2017).
© Willy Ténia



Buche, pour l'Association pour la sauvegarde du Léman, tirage numérique, 42x30 cm (2018). Il a réalisé les affiches de plusieurs éditions de cette manifestation. © Buche



Adrienne Barman, pour le musée d'Art et d'Histoire, sérigraphie, 128x90 cm (2017). Elle travaille très régulièrement pour ce musée
© Adrienne Barman



PARCOURS

Emmanuel Excoffier naît en 1951 à Genève. Il a la chance d'avoir une mère diplômée des Arts décoratifs qui l'encourage, tout jeune déjà, dans la voie du dessin. Mais son échec à un concours du journal *Pilote* le fait renoncer à une carrière de dessinateur et à la bande dessinée, il a alors dix-neuf ans... Après de nombreuses années comme technicien pour le théâtre de la Comédie de Genève, il décide de revenir au parcours artistique qui lui tendait les bras depuis sa plus tendre enfance. Pour cela, il rouvre les albums de Tardi, Pratt, Muñoz, Hergé... et se remet à dessiner. Ce nouveau départ se concrétise par la réalisation d'une bande dessinée policière, *L'Œil de Pallas*, puis, sous le pseudonyme Exem, par la création d'affiches pour le monde associatif et les campagnes de votation à Genève, auxquelles participent de nombreux auteurs de BD et illustrateurs (voir l'article d'Ariel Herbez dans les pages qui suivent). Actif dans la BD, l'illustration et l'affiche, Exem tient, aujourd'hui, en compagnie de sa femme Mireille, la galerie Séries Rares à Carouge.

EXEM

photographié par Frédéric Bosser

© F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Auteur de BD, illustrateur et galeriste, le Suisse Emmanuel Excoffier excelle dans le style « ligne claire ». Sous le nom d'**Exem**, il est devenu l'un des dessinateurs les plus demandés et respectés dans le milieu des affichistes. Pour preuve l'exposition rétrospective de quarante ans de travaux que lui a consacrée le musée de Carouge en début d'année...

Par **Frédéric Bosser** ■



Exem, 40 ans d'affiches, autoportrait utilisé pour l'affiche de l'exposition (2018)

© Exem

EXEM

MAÎTRE ÈS AFFICHES !

1951 : naissance à Genève
d'Emmanuel Excoffier

1973-1986 : technicien au
Théâtre de Poche puis à
la Comédie (Genève)

1988 : première affiche format
mondial pour une votation : *Non à la
destruction des Bains des Pâquis*

1995 : prix Canard de la presse au
Festival international de la bande
dessinée de Serre

2004-2005 : grande exposition
rétrospective *Exem à tout vent* à la
Villa Bernasconi en collaboration
avec la librairie Papier Gras et
les bibliothèques municipales
de Genève. Une monographie
rédigée par Ariel Herbez est éditée
pour l'occasion

2010 : ouverture de la galerie
Séries Rares tenue par Exem et
Mireille Excoffier aux Eaux-Vives
Déménagement de cette même
galerie à Carouge en 2012.

2014 : *Le Grand Plongeon*,
première exposition et premier
volume du catalogue raisonné
des affiches d'Exem

2018 : parution du huitième
volume du catalogue et édition
du coffret rassemblant les huit opus,
à l'occasion d'une rétrospective de
son travail au musée de Carouge
Commissariat d'Ariel Herbez



À quand remonte votre première affiche ?

En 1978, un ami
m'a commandé
une affiche pour
promouvoir sa librairie. Mais mes
premières « vraies » affiches
se font au début des années 1980
pour des centres culturels ou
des maisons de quartier.

**Sur chaque projet, nous avons
découvert dans l'exposition *Exem*,
40 ans d'affiches, qui a pris fin
en mars de cette année au musée
de la ville de Carouge, près de
Genève, que vous faites souvent
plusieurs propositions. Pourquoi ?**

Parce que ça se fait dans le métier.
Mais de toute façon, j'aime bien
proposer à mes commanditaires
plusieurs projets histoire de varier
les plaisirs, et c'est aussi l'occasion
d'offrir des points de vue différents
pour un même sujet. De cette
manière, ils peuvent choisir.

N'est-ce pas dangereux ?

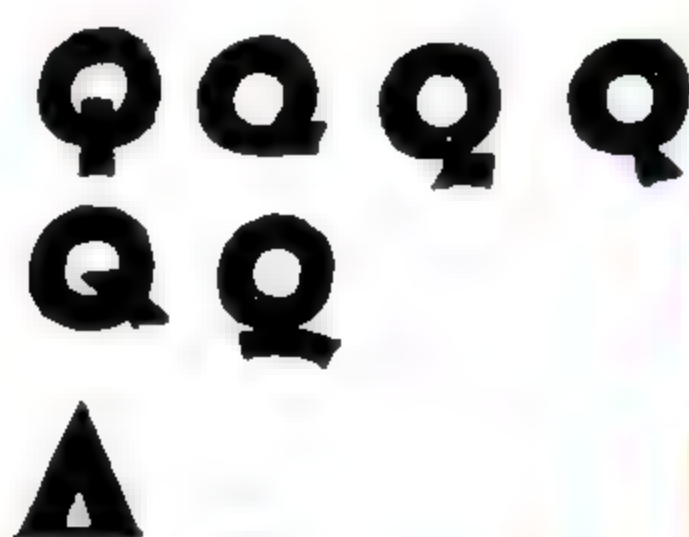
Après avoir fait, dans le passé,
une mauvaise expérience sur une
affiche, je ne propose plus un projet
que je n'aime pas ! En fait, l'exercice
est périlleux s'il y a beaucoup
de personnes pour juger vos
propositions. Il y a toujours quelque
chose qui va choquer quelqu'un,
si bien que seules les idées les plus
consensuelles vont passer la rampe.
Au final, c'est une affiche édulcorée
qui risque d'être adoptée. Et de
retour à mon atelier, je vais devoir
réaliser une affiche qui ne me plaît
pas. Du coup, j'incite mon client à
limiter le nombre de décisionnaires...

**Votre premier fait d'armes
date de 1988 avec une affiche
contre la destruction des Bains
des Pâquis, les bains publics
installés sur le lac Léman.**

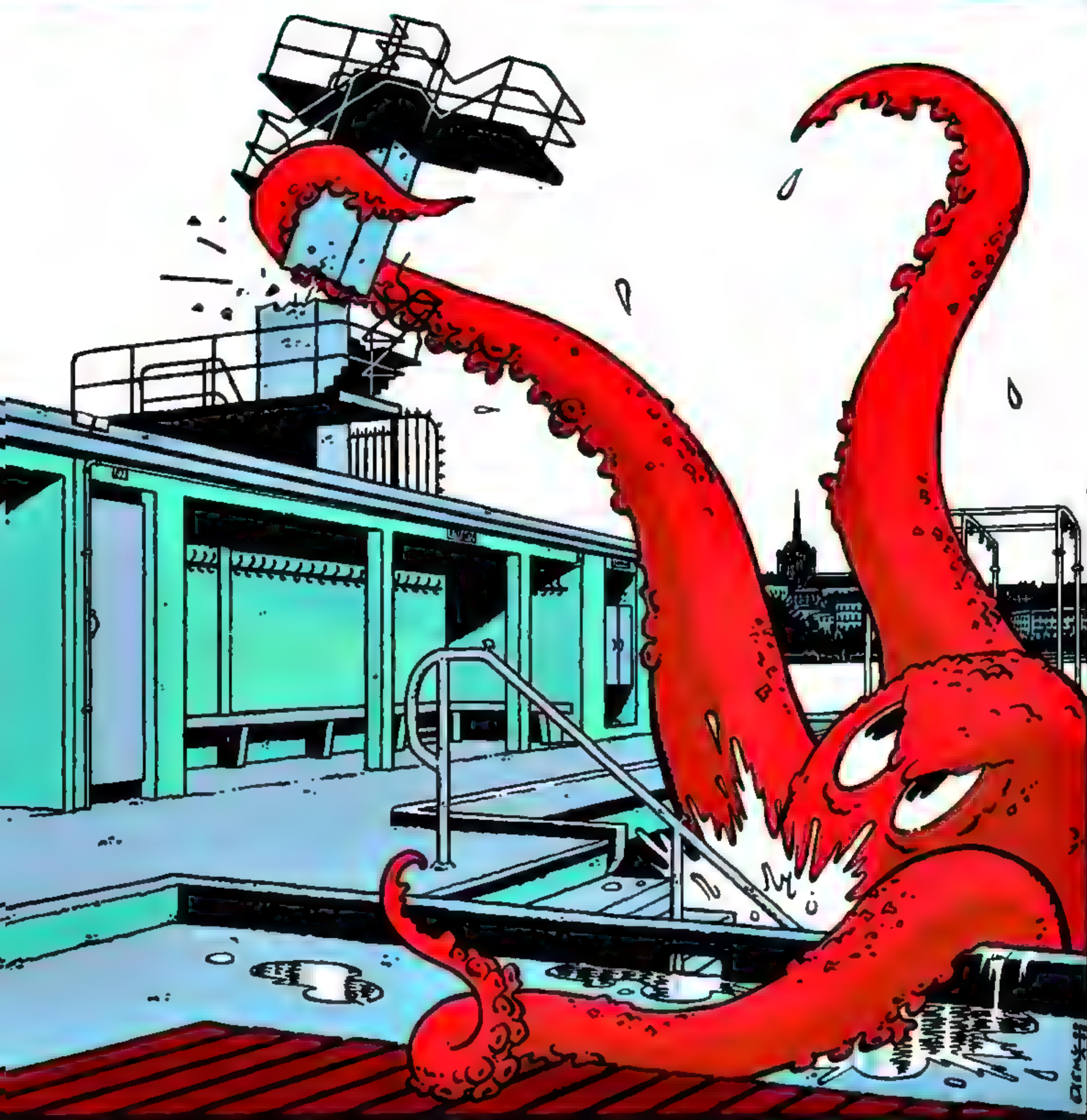
C'est ma première affiche politique
pour une votation officielle, et
elle a marqué les esprits. Lors de
la votation, le « non » a gagné et
les Bains ont été sauvés. Idem
pour le palais Wilson dans le même
quartier. Ces commandes m'ont plu,
car j'aime travailler sur l'architecture
et sur le patrimoine urbain.

Vous me verrez difficilement refuser
la commande d'une affiche visant
à préserver un lieu ou un bâtiment !

*Non à la
destruction des
Bains des Pâquis*,
recherches (1998)
© Exem



NON À LA DESTRUCTION DES BAINS DES PÂQUIS



Quelle est la difficulté dans la représentation d'une architecture ?

Pour la dessiner correctement, il faut bien la cerner et choisir un point de vue qui mette en évidence sa « personnalité », on peut alors aller assez loin dans les détails sans préjudice à sa lisibilité dans la rue. Ensuite, pour accentuer les effets, j'aime utiliser des couleurs intenses, de préférence en aplats.

Revenons sur votre manière de travailler...

Sur une feuille A4, je fais de nombreuses esquisses préparatoires, chacune à un format d'environ dix centimètres de haut sur sept de large. En travaillant petit, j'obtiens en quelque sorte le même effet que celui que ressentira devant mon affiche le spectateur dans la rue. Ce format m'oblige

Vous me verrez difficilement refuser la commande d'une affiche visant à **préserver un lieu ou un bâtiment !**

aussi à aller à l'essentiel ; il me permet de voir si le message passe bien. Parfois, certaines idées réparties dans plusieurs projets méritent d'être réunies dans l'image finale pour l'enrichir. Quoi qu'il en soit, le choix définitif se fera toujours en accord avec le client.

Vous partez de photos ?

Je fais en général mes propres repérages photographiques. Pour les Pâquis, j'ai utilisé une trentaine de mes polaroids et des documents photographiques existants. Maintenant, je n'hésite pas à faire également des recherches sur Internet.

Beaucoup de vos affiches, dont celle des Pâquis, ont été réalisées dans le célèbre atelier de sérigraphie dirigé par Christian Humbert-Droz...

Christian et moi avons explosé bien des règles, notamment dans les superpositions de couleurs, lorsqu'il faut jouer avec la transparence d'une couleur sur la précédente ! Les maîtres d'apprentissage enseignent que pour pratiquer cette technique, il ne faut pas dépasser 10 % de pâte transparente dans la deuxième couleur. Finalement, pour certains travaux, nous sommes allés jusqu'à 90 % de pâte ! Parfois, Christian n'ose même pas me dire ce qu'il met dans ses couleurs. Nous nous sommes souvent amusés comme des petits fous. (Rires.)

Avant lui et cette célèbre affiche des Pâquis en 1988, vous avez beaucoup collaboré avec l'atelier de Saint-Gervais.

Les centres de loisirs ou les maisons de quartier, comme le centre Marignac, n'avaient pas leur propre atelier de sérigraphie, ils faisaient donc appel à l'atelier de la Maison des Jeunes de Saint-Gervais. C'est là que j'ai vu imprimer mes premiers boulots en sérigraphie. Après l'affiche des Bains, j'ai travaillé quasi exclusivement avec Christian Humbert-Droz chez qui je retrouvais d'autres illustrateurs comme Zep ou Tom Tirabosco. Dans certains charters d'impression, j'ai dû me coltiner les vert menthe de Zep et les autres ont dû se farcir mes gammes de gris...

Vous avez toujours aimé faire des affiches ?

J'aime le côté immédiat de ce travail. La BD nécessite un temps infini et se trouve liée à toute sorte de contraintes chronophages. Une affiche est imprimée immédiatement et placardée dans la fouée sur les murs. C'est plutôt gratifiant. Et financièrement, ça se révèle vraiment intéressant...

Quels types de commandes recevez-vous ?

En général des commandes culturelles, sociales ou politiques, plutôt du côté de la gauche. Très rares sont mes commandes commerciales. La campagne pour la compagnie d'aviation Baboo constitue une entorse à ma philosophie de vie, notamment en matière de protection de l'environnement, mais je l'ai finalement acceptée car le propos était assez excitant et la société est basée à Genève.

Dans vos affiches politiques, vous êtes souvent du côté du « non » !

C'est vrai ! (Rires.) Elles sont souvent en opposition à de nouvelles lois fréquemment issues de la droite populiste.



Une exposition de BD-FIL, festival de bande dessinée de Lausanne, avec le soutien de



40e course de l'Escalade,
Genève, Suisse, 2017
© Exem

Vous avez beaucoup collaboré aux affiches et aux « prix souvenir » donnés aux participants lors de la célèbre course de l'Escalade, qui se déroule à Genève, en décembre.

Faire une affiche pour cette manifestation est une sorte de Graal pour le Genevois que je suis. Depuis trente ans, j'ai réalisé une petite dizaine d'affiches pour cet événement. Je viens d'ailleurs de réaliser les visuels de la quarantième édition. En ce qui concerne le prix souvenir, l'idée en est la plupart du temps proposée par la course, mais parfois c'est moi qui en ai eu l'idée, comme la série des plaques émaillées de 1988, 1989 et 1990. Cette collaboration, parmi d'autres mandats, m'a permis de redécouvrir une ville qu'adolescent je n'aimais en fait pas trop.

Vous faites souvent des références à la BD, aux beaux-arts ou à la culture populaire dans vos affiches.

Le jeu avec les références de toutes sortes fait partie de mon ADN. Quand ce jeu tourne autour d'un archétype, comme Tintin ou Nosferatu, ou d'un cliché (qu'il s'agit de revisiter d'ailleurs), ça sert à avoir un langage commun avec le spectateur. Par contre, une fois l'image en place, ça sert plutôt à enrichir le discours, même de façon subliminale, sans que le message global soit perturbé.

Quand vous vous référez à Tintin pour un projet, proposez-vous quand même d'autres pistes sans ce personnage iconique ?

Je cherche d'abord et avant tout une idée forte, et si son efficacité ou le sens y gagne avec la référence tintinesque, alors je vais aller de ce côté-là. Mais il n'y a aucun systématisme. Ce qui guide ma réflexion, c'est d'illustrer au mieux la thématique imposée par la campagne. Ma personnalité étant ce qu'elle est, j'aurai évidemment une forte tendance à aller du côté de la référence à un créateur ou une œuvre que j'aime. Sûrement du fait de ma formation d'autodidacte. Quoi qu'il en soit, je suis fasciné par les jeux de miroirs et d'échos, de ricochets ou de mise en abyme... Ce qui me personnalise, c'est paradoxalement sans doute que je suis moi-même fait de toutes sortes d'influences, mais que je les mets en scène avec des caractéristiques qui me sont propres. Comme je le disais plus haut, les clichés sont bien utiles pour parler un langage commun avec les gens auxquels on s'adresse, mais il faut leur tordre le cou ! Aux clichés, pas aux gens évidemment !

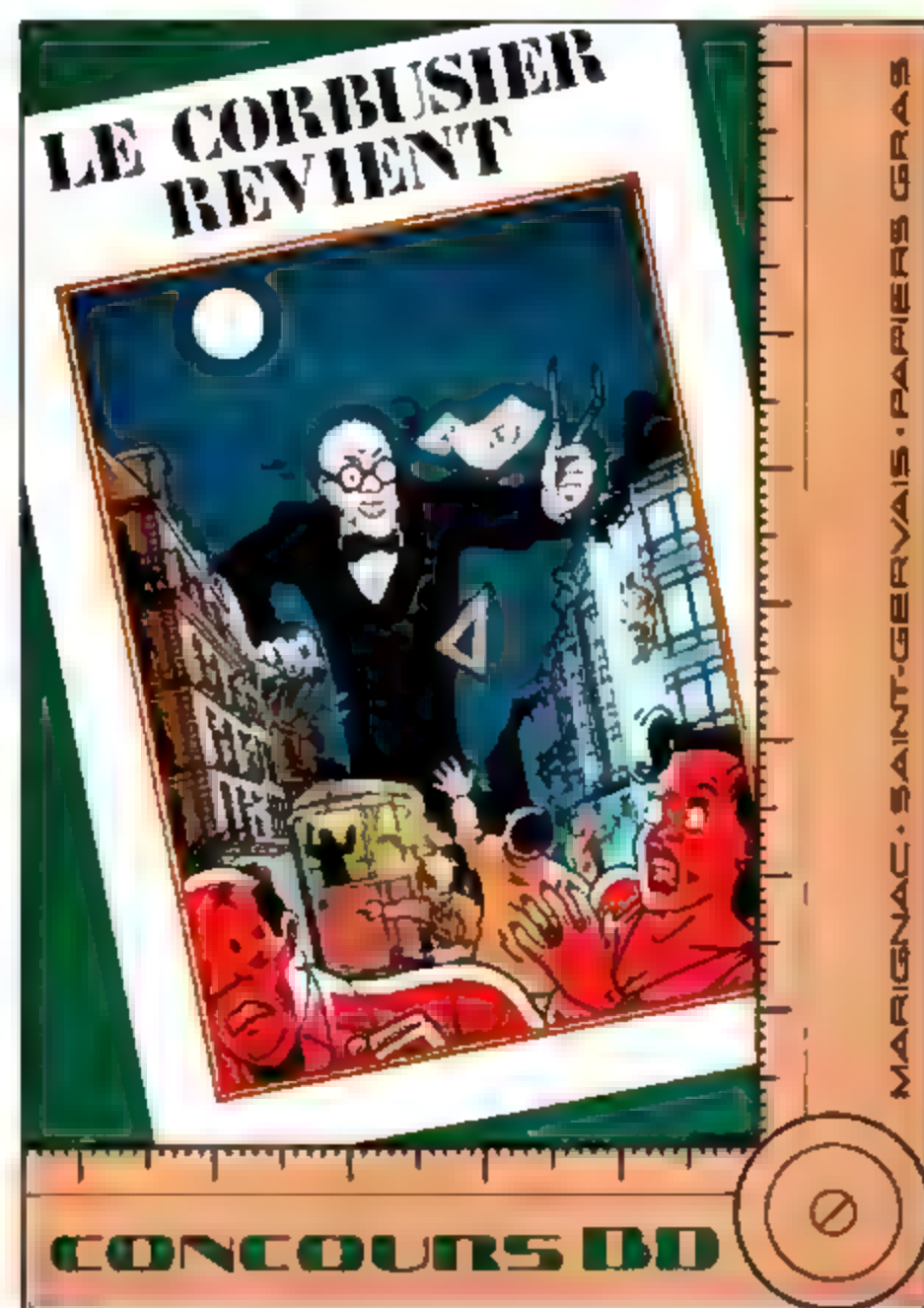
Avez-vous eu des soucis avec vos hommages, vos emprunts ?

Non, pas vraiment, et pour cause, la caricature ou la parodie, voire la citation sont des droits reconnus. Il s'agit juste de rester dans cette zone et d'éviter ce qui relèverait du plagiat. C'est au cas par cas. Il est d'ailleurs amusant de constater qu'on trouve dans l'œuvre d'Hergé un jeu très complexe avec le faux et la falsification.

Les clichés
sont bien utiles
pour parler
**un langage
commun** avec
les gens auxquels
on s'adresse,
mais il faut leur
tordre le cou !

De Bel-Air à Belle-Idée, des projets pour l'avenir, affiche, 2000

© Exem



Le Corbusier revient, affiche pour un concours de bande dessinée, 1986

© Exem

Vous vous êtes constitué une banque de données ?

Oui, j'ai une documentation envahissante sur toute sorte de sujets et des livres partout : BD, romans, livres d'art ou techniques. De plus, j'étais un grand consommateur de films, de concerts, de spectacles, ce qui est moins le cas aujourd'hui, faute de temps. Mais, comme j'ai la tête pas trop mal faite, cela m'a permis d'emmagasiner beaucoup d'images dans mon propre disque dur. Tout naturellement, quand je conçois une affiche, je m'appuie sur ces références.

Vous vous représentez très souvent.

C'est vrai ! Il y a plusieurs raisons à cela. Souvent, c'est simplement un petit jeu à la Hitchcock : je traverse mes images comme pour les signer une seconde fois. Parfois, notamment dans certaines affiches politiques, cette signature supplémentaire sert à renforcer le fait que la cause défendue m'engage personnellement. Enfin, bêtement, c'est parce que je suis le modèle le plus disponible et le plus docile. Je suis ainsi le héros de la série de planches en hommage à Winsor McCay, *Dernier rêve*, où le rêveur meurt à la fin de chaque planche et renaît dans la suivante...

Un mot sur vos typographies...

Dans la mesure du possible, je dessine mes typos, en tout cas le texte principal, en particulier la consigne de vote, le « non » ou le « oui », ils sont ainsi de la même main qui a exécuté le dessin. Le « non » est d'ailleurs magnifique à dessiner avec sa forte symétrie qui lui assure la stabilité d'un roc, contrairement au « oui » qui paraît mal né, tout déséquilibré qu'il est avec ce « o » prêt à l'entraîner par le fond. Bien sûr, il m'arrive d'utiliser des typos existantes, surtout celles des années 1920-30 comme la splendide Futura. Dans ce cas, je me sers de l'ordinateur. En ce qui concerne mon propre abécédaire, je le redessine chaque fois, histoire de ne pas le figer. Dans l'écriture cursive que j'ai mise au point, le « s », en particulier, a évolué radicalement, notamment pour éviter que le double « s » n'appelle de fâcheuses réminiscences.

La typo **participe vraiment à l'équilibre** et à la force de l'affiche.

Dessiner ses propres lettres permet aussi de gérer leur interlettrage, ce qui est compliqué sur l'ordinateur qui le définit automatiquement.

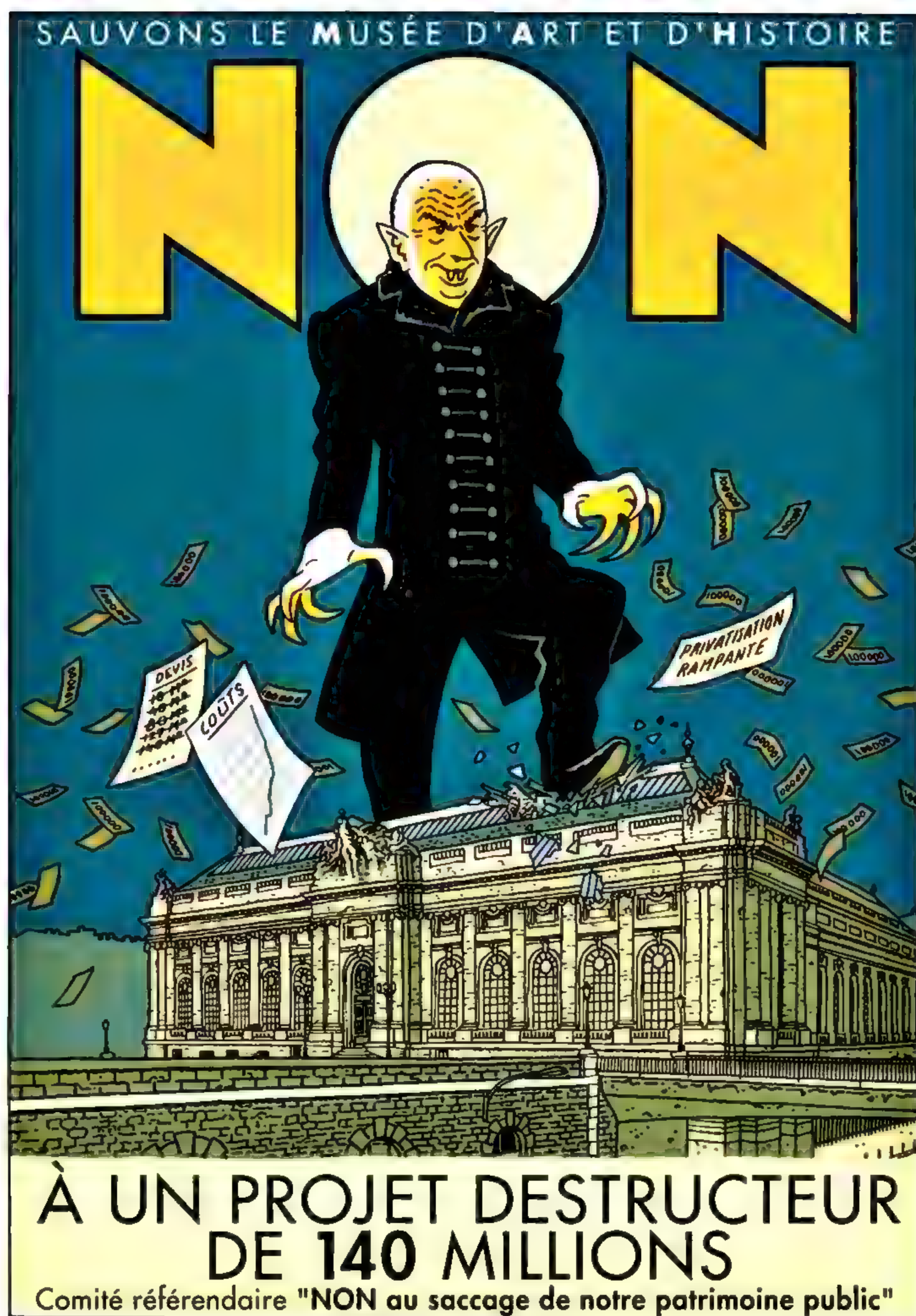
Absolument ! On peut personnaliser plus facilement les choses et ça évite de se laisser dévorer par trop d'automatismes. Cette tension d'un éveil permanent fait avancer et permet peut-être que l'affiche suivante contienne de l'inédit. On est un peu comme un musicien improvisant différemment à chaque nouvelle intervention.

Vos couleurs sont toujours très bien choisies.

Autant je peux aimer le noir et blanc, en particulier dans l'illustration ou la BD, autant l'affiche, qui doit se battre pour exister dans la rue, a besoin de couleurs. Un des plaisirs majeurs de mon métier est de pouvoir jouer avec la couleur... À l'étape du projet, j'aime sortir mes écolines, y tremper mon pinceau, faire des taches sur ma feuille à dessin et y provoquer des accidents qui seraient plus difficiles à obtenir sur mon ordinateur. J'aime la texture du papier, le bruit de la plume sur le papier au moment de l'encre de mon dessin.

Quand vous signez, c'est soit avec votre vrai nom, soit avec une sorte de logo...

Pour le logo, je suis parti de mon vrai nom, Emmanuel Excoffier. J'ai placé mes deux « E » dos à dos, puis je les ai accolés. Enfin, j'insère la date dans le petit espace en bas. Au final, ça donne une petite araignée. Pour mon nom d'artiste, j'ai procédé comme Hergé. Il est parti de ses nom et prénom, à savoir Remi Georges, sauf que, comme « EE » ne sonna t pas bien, j'ai englobé le « x » et le « m » de mon nom et de mon prénom pour obtenir « Exem ».



Ed. resp. Maria Pérez

28 février 2016

Séricoz: Berbère Nouveloz

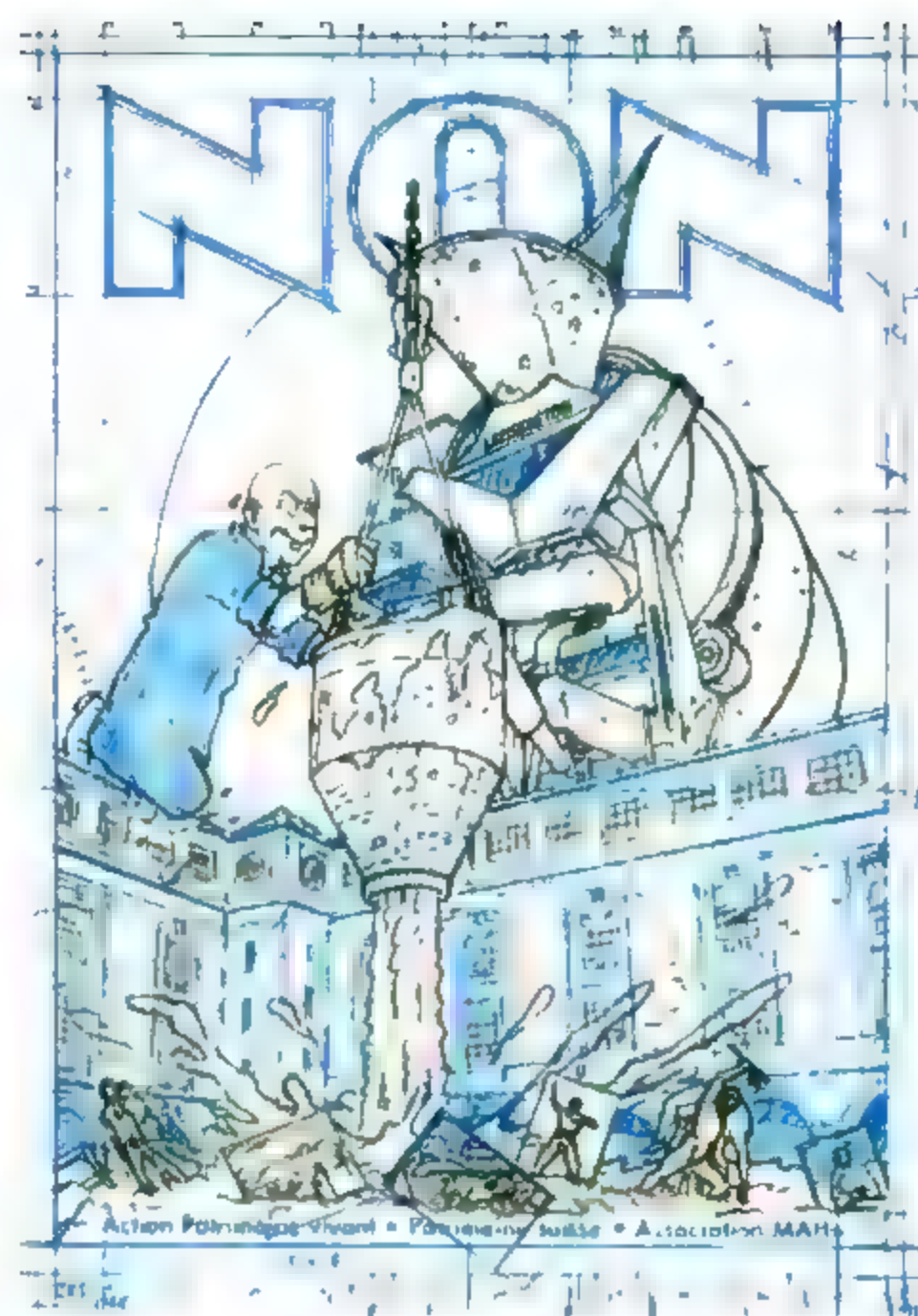
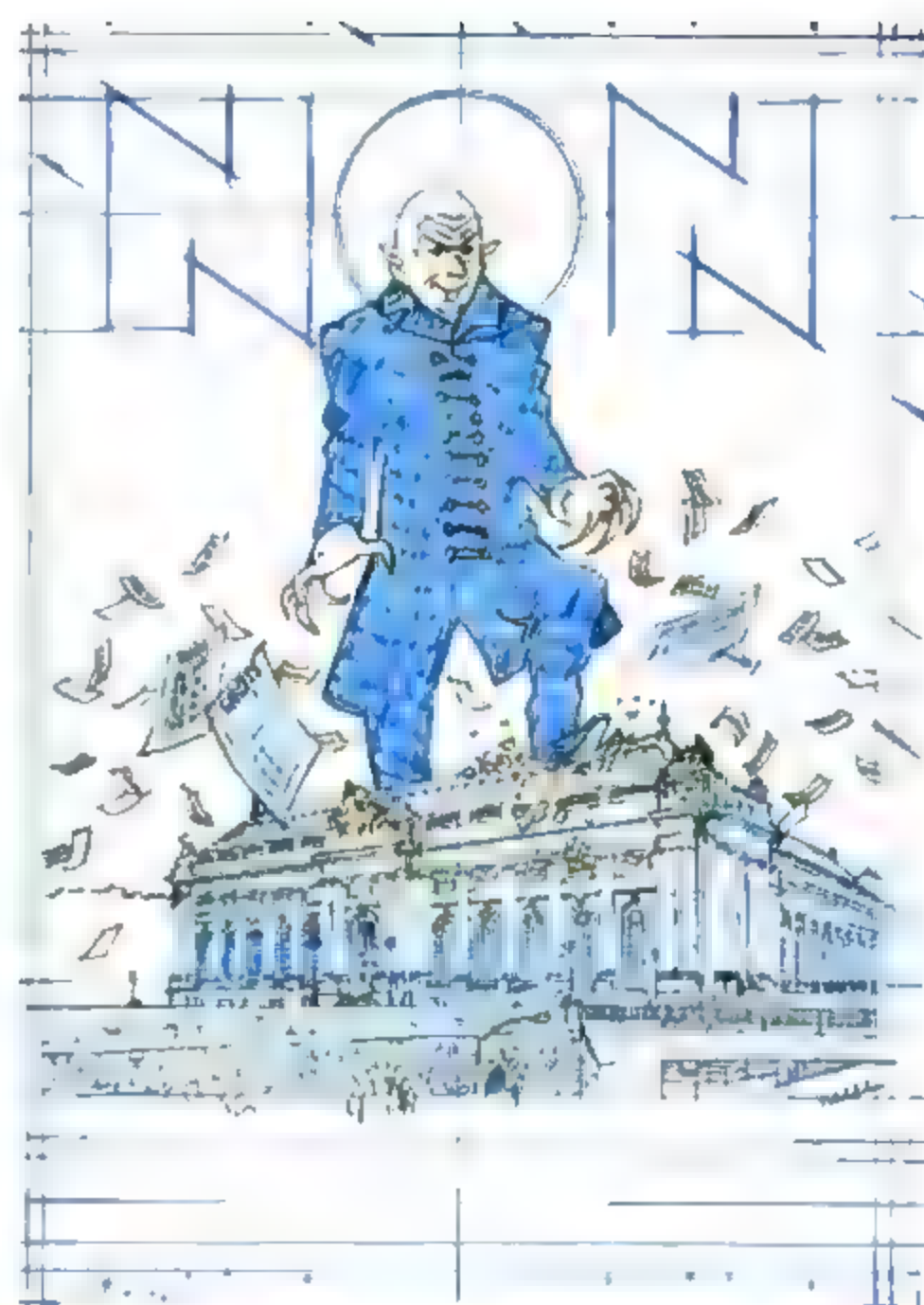
Sauvons le musée d'Art et d'Histoire, affiche « Nosferatu », 2016
© Exem

Qui décide du nombre de passages couleurs sur vos affiches sérigraphiées ?

Ça se décide en fonction du budget alloué par le commanditaire et du nombre d'exemplaires à imprimer. Plus il y a de passages, plus cela coûte cher, bien évidemment. C'est souvent l'objet de discussions entre nous. Parfois, cela m'oblige à faire des choix radicaux, ce qui n'est pas pour me déplaire. Une affiche peut être tout aussi efficace avec peu de couleurs.

Vous considérez-vous comme un affichiste ?

Bien sûr ! Avec plusieurs centaines d'affiches au compteur, c'est évident. Mais je n'agis pas comme un graphiste à proprement parler, plutôt comme un dessinateur qui fait des affiches. Dans mes créations, l'auteur de BD reste présent et souhaite toujours raconter une histoire, même dans une affiche. J'accepte donc l'idée d'un message un peu plus complexe en misant sur l'intelligence du public contrairement à un graphiste qui, lui, doit aller droit au but. Le graphiste craindra plus d'en mettre trop ou pas assez, de peur que son message ne passe pas...



Quels sont vos maîtres dans le domaine ?

Cappiello, Carlu, Loupot, Cassandre, Paul Colin, etc. Bref, tous ces grands affichistes des années 1920-30. Leur travail sur la lettre est somptueux. Ainsi, dans une même affiche, s'il y a trois fois la même lettre, elle aura toutes les chances d'être trois fois différente, suivant la place qu'elle occupe ou l'humeur de son créateur. Rien que pour cela, je les adore ! La typo participe vraiment à l'équilibre et à la force de l'affiche.

Un préféré parmi ces noms cités ?

Sans doute Cassandre ! Quand j'ai découvert son travail, avec ses constructions très épurées et stylisées, ce fut un véritable choc. J'en suis tombé amoureux. Au niveau de ses typos, qui sont très variées, j'aime particulièrement quand il les rend « coupantes » avec les « a », les « m », les « n » et les « v » qui se terminent en pointe. J'apprécie aussi beaucoup le travail de l'affichiste genevois Noël Fontanet (1898-1982). Même si nous ne sommes pas du même bord politique, il a fait des centaines et des centaines d'affiches remarquables, certaines d'une force renversante. J'ai d'ailleurs emprunté pour l'affiche des Bains des Pâquis l'une de ses typos, repérée sur une de ses affiches consacrées à la fiscalité.

Exem, merci pour cette rencontre... ■



ROMAN CIESLEWICZ

© Années 1960 - Photo DR

ROMAN CIESLEWICZ

FABRICANT D'ICÔNES

Dans l'histoire de la création graphique, **Roman Cieslewicz** fait figure de colosse. Vingt-deux ans après sa disparition, le musée des Arts décoratifs – qui organisa sa première grande exposition en France, en 1972 – présente *Roman Cieslewicz, la fabrique des images*, jusqu'au 23 septembre prochain, à Paris. Un hommage à la mesure de ce titan. Retour sur son parcours où raisonnent l'histoire et l'avant-garde. Par **Alexandre Devaux** ■



Mona Tse-Tung, photomontage (1976)

Collection MAC VAL Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
© Adagp, Paris 2018 / Photo Claude Gaspari

Roman Cieslewicz est né le 13 janvier 1930 en Pologne, à Lviv, ville soumise aux conflits européens. Envahie par la Wehrmacht de l'Allemagne nazie puis par l'Armée rouge de l'Union soviétique en septembre 1939, elle fut le théâtre d'exactions, notamment à l'encontre de la population juive. Ces violences donnèrent lieu à une propagande outrancière par l'image, dont le jeune Cieslewicz retiendra l'«excellente leçon pour la vision». En 1945, Lviv passe sous l'administration soviétique. Les Polonais survivants sont déplacés. Roman et ses parents s'installent à Opole, en Silésie.

Pendant la guerre, Cieslewicz prend des cours de dessin avec Stanisław Kaczor-Batowski, célèbre peintre d'histoire polonais. En 1948, il décroche un poste de dessinateur industriel dans une entreprise de ciment. Grâce au patron de cette firme, il obtient une bourse pour aller étudier dans le lycée d'arts visuels de Cracovie, puis y intègre l'École des beaux-arts. Il suit, durant quatre années,



les cours de typographie de Ludwik Gardowski, de scénographie de Tadeusz Kantor et de graphisme de Jerzy Karolak. «*Son cours de composition graphique nous apprenait la réunion de tous les éléments indispensables pour créer une bonne affiche*», confiera Roman Cieslewicz¹. Surtout, Karolak est l'un des rares opposants à la propagande du réalisme socialiste. La liberté de son enseignement incite ses élèves à aller puiser leurs inspirations à de multiples sources.

Entretien avec Margo Rouard dans *Roman Cieslewicz* (Inames & Hudson, 1993)

Une laine nouvelle, Woolmark, agence OFFREP, annonce presse, photomontage (1967)
© Adepp, Paris 2018 / Photo : Paris, MAD Jean Tholance

Cieslewicz découvre à la bibliothèque des Beaux-Arts les revues du groupe Blok, qui réunissait dans les années 1920 constructivistes, cubistes et suprématistes polonais. Il s'initie à l'avant-garde polonaise des années antérieures et assiste à la première exposition des surréalistes polonais : Tadeusz Kantor, Mikulski, Makarewicz, Jonas Stern...

Amnesty International,
affiche (1975)

© Adagp, Paris 2018 / Photo : Paris, MAD, Jean Tholance

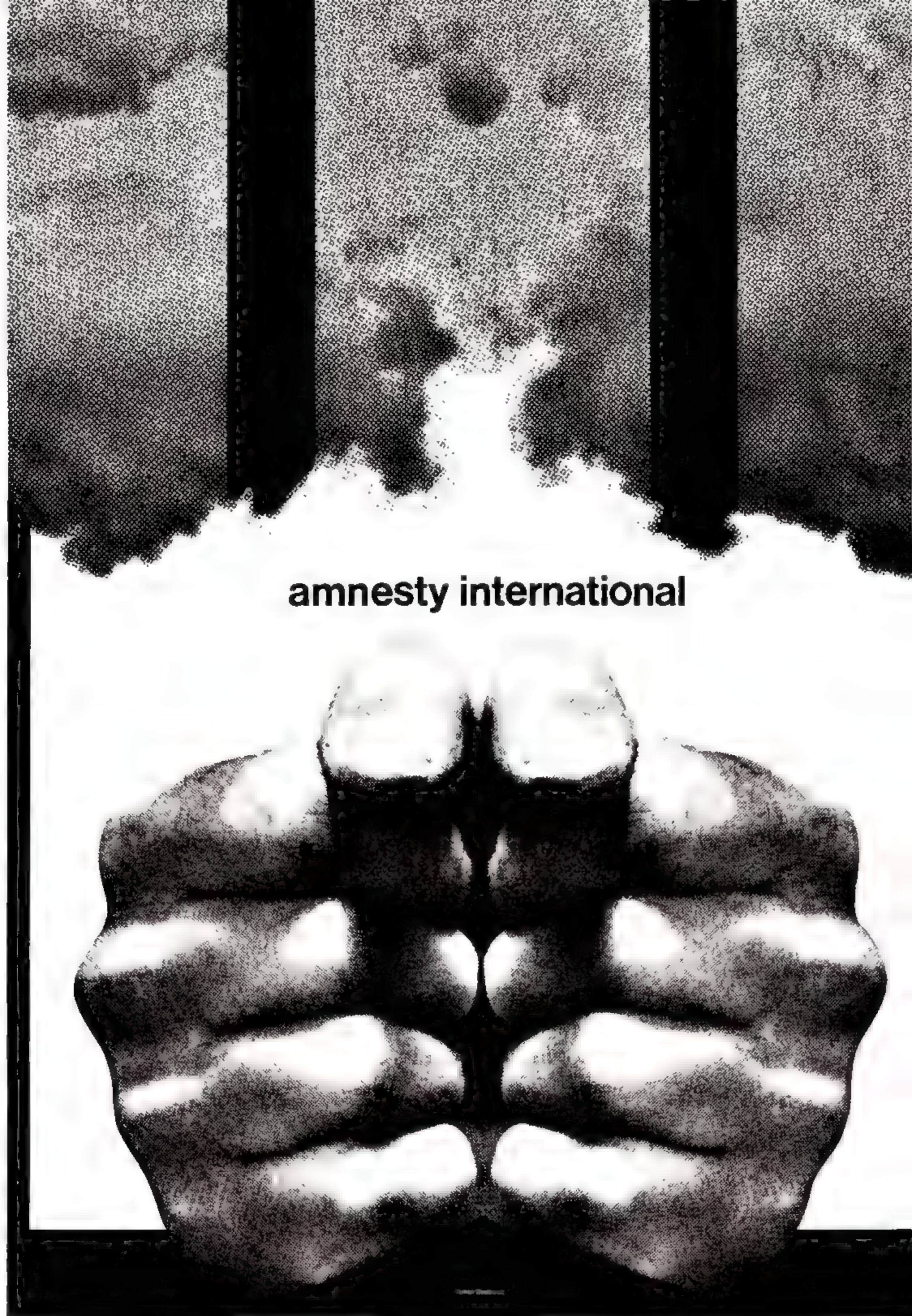
Après l'obtention de son diplôme des Beaux-Arts en 1954, Roman Cieslewicz devient stagiaire photographe dans une maison d'édition de livres pour enfants, à Varsovie. Il fait alors la connaissance de Mieczysław Berman. Probablement l'une de ses rencontres les plus décisives : *« Il m'invita chez lui à plusieurs reprises. Les pièces étaient tapissées de livres sur l'art contemporain, l'art moderne et d'avant-garde. Là, j'ai vu les premiers photomontages de Rodtchenko et ceux de Mieczysław Szczuka, des textes théoriques sur la typographie, les premières peintures de Malevitch, pour ne rien dire de John Heartfield que Berman admirait par-dessus tout et avec qui il avait travaillé. »*

La passion du collage et du photomontage

De cette période, Cieslewicz va cultiver la passion du collage et, surtout, du photomontage. Berman l'initie aux difficultés de la discipline et aux enseignements du Bauhaus, de l'école de Weimar, des travaux de Moholy-Nagy en passant par ceux de Klucis et Lissitzky. Roman Cieslewicz se fait engager par la WAG (Wydawnictwo artystyczno graficzne), une agence publicitaire de propagande, la « seule organisation nationale qui produisait des affiches politiques, sociales et culturelles : fêtes populaires, sécurité du travail, cirque, théâtre... Toute campagne nationale donnait lieu à des affiches. »² Les rues de Varsovie sont alors bordées de palissades, qui servent de cimaises improvisées aux plus vastes expositions d'affiches à ciel ouvert d'Europe. L'agence WAG se situe, en outre, dans une rue où se trouvent la plupart des éditeurs (de littérature, de dessin, de presse) importants de l'époque. Dans ce contexte très stimulant, Cieslewicz réalise, dès sa première année d'embauche, plusieurs prospectus et une quarantaine d'affiches. Il devient le premier lauréat du nouveau prix Trepkowski, créé et décerné par la WAG.

Après la génération des Trepkowski-Tomaszewski-Lipinski de la décennie précédente, Cieslewicz incarne (avec quelques autres, dont Lenica, Palka, Świerzy et Starowieyski) le renouveau de « l'affiche polonaise », dont la reconnaissance internationale lui vaut le statut d'« école ». Les graphistes étrangers commencent à affluer à Varsovie, comme le Français Michel Quarez, bientôt élève d'Henryk Tomaszewski. Des programmes d'échanges universitaires se mettent en place.

amnesty international



L'affiche, vecteur éducatif des masses populaires

De cet intérêt croissant pour le graphisme vont naître les premières expositions internationales d'affiches, organisées par l'AGI (l'Alliance graphique internationale). En 1953, la mort de Staline et la période de déstalinisation qui s'ensuit favorisent une nouvelle liberté d'expression. L'affiche joue un rôle central comme vecteur éducatif, social et esthétique pour les masses populaires. *« Les artistes transposant la composition et la technique de la peinture de chevalet dans l'art de l'affiche, celle-ci devenait de plus en plus œuvre de peintre. »*³ Dans ses premières affiches, Cieslewicz est encore très habité par cette orientation picturale. Mais, rapidement, le collage de fragments photographiques et de gravures anciennes de ses compositions le distingue de ses confrères. Les traces picturales vont laisser place au travail optique du collagiste et, bientôt, à celui du photomonteur. Sa fascination pour le collage, notamment celui

² Roman Cieslewicz dans *Roman Cieslewicz 1930-1996*, sous la dir. d'Anna Grabowska et Kōwent, Muzeum Narodowe w Poznaniu 2006.

³ Jarosław Fijałkowski dans *L'Art de l'affiche en Pologne*, at. exposition du musée d'Art moderne de la ville de Paris 1974.

« Che » Si, affiche, sérigraphie.
Éditions Georges Fall (1967)
© Adagp Paris 2018 / Photo Paris, MAD, Jean Tholance



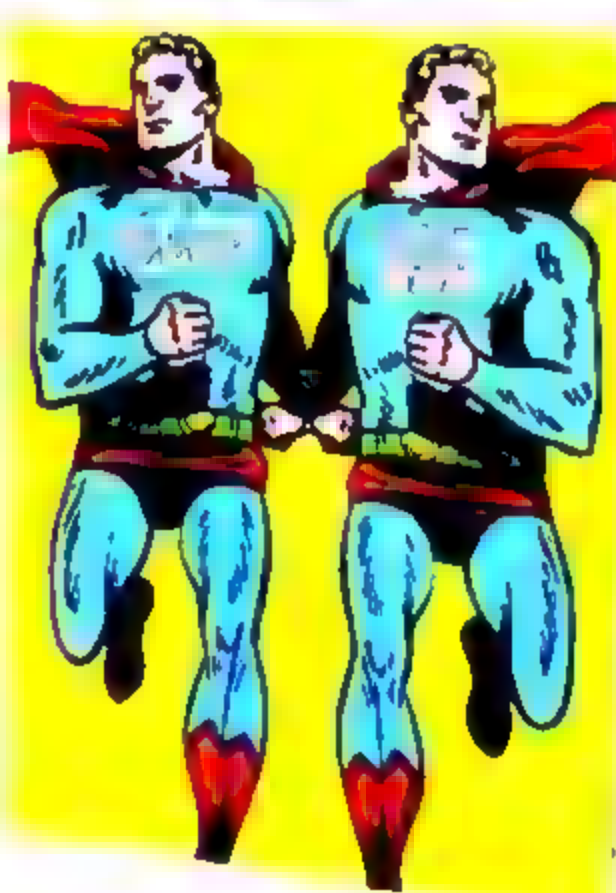
Ty i ja n°8.
couverture de magazine (1967)
© Adagp Paris 2018 / Photo Paris, IMEC / Fonds Roman Cieslewicz

PARTAGE ET TRANSMISSION

Outre son travail de graphisme pour des commandes, Roman Cieslewicz a exposé dans des galeries et des musées. Il a créé, avec ses amis du groupe **Panique**, des revues artistiques et conceptuelles telles que **Kitsch** ou **Kamikaze** (dont la maquette et les documents originaux du n° 2, édité en 1991 par Agnès b., sont présentés dans l'exposition).

Cieslewicz a enseigné aux Arts décoratifs de Paris de 1973 à 1975, puis à l'École supérieure d'arts graphiques de Paris (**Penninghen**) jusqu'à sa mort le 21 janvier 1996. Parmi ses élèves, on compte des graphistes, directeurs artistiques et artistes (certains ont même eu une boîte à leur effigie dans ses archives) devenus célèbres : Jean Lecointre, Olivier de Lajarte, Michel Maidenberg, Lydie Arickx, Hélène Tran, Stéphane Levallois, Laurent Bidot, Bruno Mallart...

opus 4



CCCP & USA,
Magazine Opus
International n°4,
(1967)

© Adagp Paris 2018
/ Photo Paris, MAD
Jean Tholance

des gravures anciennes, résulte probablement en partie de l'œuvre du surréaliste Max Ernst, dont la reconnaissance internationale est alors à son apogée.

En travaillant, à partir de 1958, pour le magazine *Polska* (La Pologne) – un organe de promotion de la culture polonaise traduit en plusieurs langues –, puis en devenant directeur artistique du mensuel *Ty i ja* (Toi et moi) en 1959, Roman Cieslewicz assoit sa réputation de graphiste d'avant-garde. Les directeurs artistiques étrangers le sollicitent. « *Ty i ja* était l'équivalent polonais du *Elle* », dira-t-il. Amélie Gastaut, la commissaire de l'exposition du musée des Arts décoratifs, écrit dans le catalogue que Cieslewicz en « a établi la formule graphique en

s'inspirant directement des journaux occidentaux ».

En 1963, la 13^e réunion plénière du Comité central donne la priorité à la lutte contre les tendances antimarxistes de la population. L'intelligentsia libérale est visée. Les organisations juives et même des individus sont fichés par la police. Dans ce climat inquiétant, Cieslewicz et sa première épouse, l'artiste Alina Szapocznikow, juive polonaise, quittent le pays. Après un crochet par l'Allemagne et l'Italie, le couple s'installe à Paris où Szapocznikow avait fait ses études. Peter Knapp, directeur artistique de *Elle*, fait alors appel à Cieslewicz pour moderniser la maquette du magazine. L'efficacité du graphiste polonais est immédiate et séduit.

À Paris, Ciesiewicz, précurseur européen du pop art

Son utilisation du collage, des trames, de la photo reproduite au trait, ses jeux de composition, de télescopage des plans, l'emploi des très gros plans, du même motif répété en série ou du détournement des signes font de Ciesiewicz l'un des précurseurs de l'esthétique pop en Europe. La quasi-totalité de sa production résulte, dès lors, de manipulation d'images *ready-made* qu'il découpe, redimensionne et reproduit en augmentant les contrastes et en modifiant l'impact rétinien et sémiotique. Cette dynamique entre en



Fait divers, affiche, sérigraphie (1983)
© Adagio Paris 2018 / Photo Paris MAD, Jean Tholance

résonnance avec les inventions de Warhol, Rauschenberg, Hamilton et Wesselmann de la même période. Les propagandes nazie, soviétique, religieuse ou économique, sociale et culturelle des produits « stars » de l'Amérique du Nord et de l'Europe des blocs montrent que toute idéologie, toute pensée visant à toucher la masse – que ce soit par un mouvement d'adhésion ou de soumission – passe par la rhétorique et le pouvoir totémique des images.

Dans ses images réalisées pour le magazine de mode *Elle*, Ciesiewicz joue le décalage

en employant des visuels « démodés », issus de gravures anciennes, en leur infligeant un traitement technique moderne. Il les réactualise, et l'anachronisme crée un effet de contraste.

Le recyclage s'applique aussi aux photographies contemporaines. Dans le catalogue de l'exposition, l'historien de l'art Benoît Bucquet observe : « *Un visage féminin s'absorbe dans le veston d'un homme; un couple s'embrassant se dédouble dans la pupille et l'iris d'une femme* : Ciesiewicz rassemble dans la même image ce qui regarde et ce qui est vu, connotant ainsi voyeurisme, secret ou jalousie. Le rendu quasiment cinématographique de l'ensemble se double d'une porosité particulière des noirs et blancs. »

Ciesiewicz poursuit, de cette façon, un travail de déclassement et d'hybridation des genres (portrait, paysage, nature morte...), des effets issus de pratiques graphiques (photo, cinéma, gravure, typo...), mais aussi de ceux issus des différentes périodes artistiques. Le graphiste mène un travail d'« hygiène de la vision » et invente des procédés formels comme ses « collages répétitifs », « collages centrés », « collages structurels », « photomontages » ou « Oséeliques »... Ainsi, l'héritage des Schwitters, Heartfield et Rodtchenko peut-il fusionner avec l'op art (art optique), le constructivisme et l'art concret.

Roman Ciesiewicz adapte ses trouvailles aux besoins des supports et commanditaires multiples de la presse (*Elle*, *Vogue*, *Opus international*, *Libération*, *VST*, *Le Monde*, *Le Fou parle*...), des chaînes commerciales (Prisunic, Indeco, les tissus Dupont, Les 3 Suisses, Charles Jourdan...), du théâtre, de l'opéra, des musées (les affiches du Cnac et du Centre Pompidou ont fait date), du cinéma (de Raymond Depardon), de causes humanitaires et politiques.

UN PARCOURS CHRONOLOGIQUE, THÉMATIQUE ET ÉCLECTIQUE

À travers plus de sept cents pièces, l'exposition **Roman Ciesiewicz, la fabrique des images** suit une progression chronologique perturbée d'inclusions thématiques. Elles mettent en scène la matière première, les boîtes d'archives de Ciesiewicz, en regard des produits finis.

Le catalogue, superbe livre-objet, se compose de deux volumes. L'un, en noir et blanc, contient les textes explicatifs et des reproductions de travaux, maquettes et notes, selon un classement alphabétique des thèmes contenus dans ces boîtes : « Affiche », « Boîte », « Cercle », « Depardon », « Guerre ». Chaque entrée ou presque s'accompagne d'une note rédigée par Amélie Gastaut, Ciesiewicz lui-même, l'un de ses amis théoriciens (J.-C. Bailly, E. Barré, A. Jouffroy, P. Roegiers, M. Wlassikoff), un artiste (Arrabal, Topor) ou un historien (B. Bucquet, A. Devaux).

Le même classement est repris dans le second volume en couleurs, où se succèdent les œuvres finies du graphiste.

Roman Ciesiewicz, la fabrique des images – l'exposition et le catalogue – marquent l'aboutissement d'un travail mené par la conservatrice Amélie Gastaut sur les archives de l'artiste depuis 2001. Elle a déjà monté plusieurs expositions, avec le soutien de sa seconde et dernière épouse, Chantal Petit-Ciesiewicz. Outre des dons au Musée de Grenoble et à l'Imec, celle-ci a fait don au musée des Arts décoratifs de pièces issues de l'atelier de son mari, vendu en 2012.

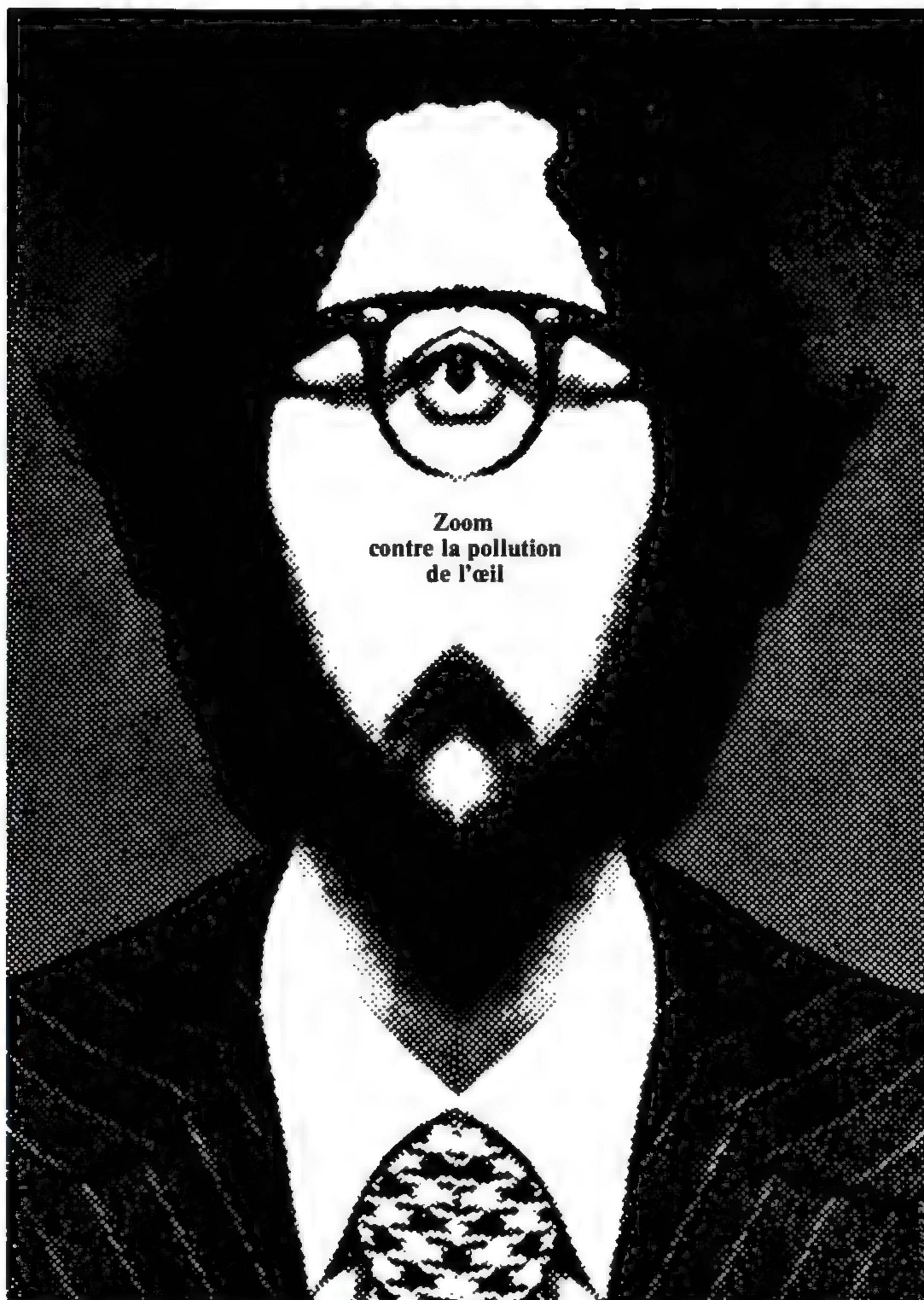
Suspendu malgré lui,
photomontage, série
Changement de climat, (1977)

Collection René et Jacques Elbaz © Adagp, Paris 2018 / Photo DR



Un processus de fabrication en boîtes

La Fabrique des images montre comment cette pratique du « déclassé » requiert chez Cieslewicz un classement préalable. En exploitant la ressource énorme des archives de l'artiste données par Chantal Petit-Cieslewicz, sa seconde et dernière épouse, à l'Imec (Institut mémoire de l'édition contemporaine), Amélie Gastaut a mis l'accent sur cet aspect du processus de fabrication des images de Cieslewicz. « L'exposition s'appuie beaucoup sur ces archives, soit trois cent cinquante boîtes toutes étiquetées selon des thèmes aussi variés que le cercle, la main, Auschwitz, Wałęsa, Mitterrand, CCCP, USA, Hitler, Joconde, Topor..., détaille-t-elle. Roman était abonné à un grand nombre de revues, de quotidiens, français et étrangers. Chaque jour, il épluchait la presse et alimentait ces boîtes. Il pouvait également y mettre des papiers d'emballage, des fascicules, des catalogues... Elles contiennent des sources iconographiques variées, mais aussi du texte, des coupures d'articles sur tel ou tel sujet relevant du thème. » Ainsi l'exposition permet-elle de voir comment Cieslewicz organise ce flux énorme d'images que produit, chaque jour, le monde occidental. Comment au milieu du chaos il aiguille sa rétine, et la nôtre. ■



« OÙ VOIR ROMAN CIESLEWICZ ? »

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

107, rue de Rivoli - 75001 Paris. Tél. : 01 44 55 57 50

www.madparis.fr

Jusqu'au 23 septembre, du mardi au dimanche
(11 €; gratuit -18 ans).

GALERIE SÉMIOSE

54, rue Chapon - 75003 Paris. Tél. : 09 79 26 16 38.

Du 16 juin au 28 juillet, exposition de collages originaux, d'affiches et de publications.

L'Atelier Co-op réalise en sérigraphie deux estampes inédites de l'artiste. www.atelier-coop.com

C'est au showroom de la maison de création de tapisseries Jules Pansu que nous a reçus **Jean-Charles de Castelbajac**. Pour cette maison parisienne soucieuse du savoir-faire à la française, l'artiste multifacette vient tout juste de réaliser une collection de coussins et de tapisseries. Entouré de ses multiples, il nous fait vivre un instant magique d'échanges, dont nous sommes sortis sur un petit nuage. L'ange Castelbajac était passé par là...

Propos recueillis
par **Frédéric Bosser** ■

JEAN-
CHARLES

DE

CASTELBAJAC

JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC

photographié par Frédéric Bosser

© Frédéric Bosser pour Les Arts dessinés



EN QUÊTE DE **L'INVISIBLE NARRATIF**

BIO EXPRESS

1949 : naissance à Casablanca, au Maroc

1955-1966 : scolarité en pensionnat.

1967 : entame des études de droit puis crée sa première veste à Limoges, où il vit avec sa mère (son père décède quand il a quinze ans). Il sera ensuite auditeur libre aux Beaux-Arts.

1968 : première ligne de prêt-à-porter féminin.

1969 : premier défilé de sa collection qui utilise des matières détournées (serpillères, éponges, toiles créées...).

1974-1988 : création des pulis cartoon.

1978 : ouverture de sa maison de mode.

1985 : exposition au musée d'Art moderne de Troyes.

1997 : habille le pape Jean-Paul II pour les MJM, à Paris.

2000 : présentation de son unique collection de haute couture.

2010 : création d'une robe de cuir pour un clip de Lady Gaga.

2012 : exposition en Corée du Sud à Séoul, *Shades of Tomorrow* au Nemo.

2016 : publie le livre *Fashion, Art & Rock'n'Roll* (éd. teNeues et YellowKorner).

2018 (février-mars) : exposition *WANT! - The Empire of Collaboration* à la galerie Magda Danysz, à Paris.

Jusqu'au 8 octobre 2018, il est exposé au MoMa de New York (lire encadré).

Le Grand Armorial équestre de la toison d'or, illustration
© Jean Charles de Castelbajac, BnF Seuil



Jean-Charles, quelle est la place du dessin dans votre travail ?

Il est au cœur ! Au plus loin de ma mémoire, il y a le dessin. Et, comme j'étais gaucher, je le vois d'abord et surtout comme un combat contre l'éducation de l'époque qui nous obligeait à écrire, et donc à dessiner, de la main droite. En fait, enfant, je tenais absolument à démontrer que de cette main gauche pouvait sortir quelque chose. Dans mes souvenirs, mes premiers dessins représentent des batailles. Je plaçais des guerriers à droite et à gauche de ma feuille avant de tracer, entre eux, des lignes comme pour figurer des tirs. Au final, cela faisait comme des calligraphies abstraites. J'avais dix ans, et c'est ainsi que j'oubliais être en pension.

C'est jeune pour être placé dans de telles institutions...

J'y suis entré à presque six ans pour n'en sortir qu'à dix-sept ans. C'était très dur ! Pendant toutes ces années, j'ai réinventé, d'une certaine façon, l'enfance que l'on m'avait enlevée. Ces manques, ces souffrances, ces fêlures ont construit mon imaginaire. Tout s'est construit à ce moment-là.

Pourquoi représentiez-vous des batailles ?

J'aimais cette notion d'épique, d'héroïsme, de combats, etc., et j'appréciais beaucoup les images liées au Moyen Âge. Je découvrais les riches heures du comte de Berry, la tapisserie de Bayeux, etc. Ce n'était pas encore de la BD mais cela m'émouvait, car je comprenais alors que l'on pouvait raconter, par le dessin, des choses au-delà des mots.

Vous dessiniez seul ou avec des amis de pension ?

L'exercice de la bataille se faisait toujours avec un ami que j'ai ensuite perdu de vue. Mais j'ai gardé beaucoup de ses dessins.

Enfant, on vous a vraiment forcé à dessiner de la main droite ? Drôle d'époque !

On m'avait même attaché la main gauche pour que je dessine avec la droite ! Aujourd'hui, pour retrouver le vertige de cette époque, je redessine de la main droite. J'aime retrouver ce territoire improbable peuplé d'imperfections... Ce sont des moments très émouvants pour moi.

Pourquoi vous êtes-vous tant adonné au dessin, si jeune ?

Parce que j'étais un très mauvais élève ! Le dessin a très vite représenté une quête du secret. Dessiner dans les marges de mes cahiers ou sur des tables, c'était ma rébellion. Plus tard, c'est sur les murs que j'ai exprimé ce sentiment. En fait, très tôt, j'ai voulu laisser ma trace, montrer que j'existais.

Vue de l'appartement de J.-C. de Castelbajac, avec peinture et coussins créés par ses soins
© Jean Charles de Castelbajac





Très tôt, j'ai voulu
laisser ma trace,
montrer que
j'existais.

Vous dessiniez en cachette ?

C'était forcément de l'ordre de l'interdit, de l'intime. À cette époque, le dessin était enseigné une heure par semaine au maximum, comme si c'était la dernière roue du carrosse. C'est dommage !

Contrairement à d'autres enfants, vous n'arrêtez pas de dessiner à l'adolescence.

En effet, quand je sors de pension, j'ai dix-sept ans et je prends en pleine gueule le rock'n'roll et le dessin, deux pratiques qui sont, pour moi, des preuves fulgurantes

de modernité. Si dans le domaine du rock, je n'aime alors que ce qui est alternatif, en dessin, par contre, je tombe sur *Pravda*, *la Survireuse* de Guy Peellaert et *Barbarella* de Forest. Soit d'un côté un dessin élastique et, de l'autre, un travail étonnement sensuel. En parallèle, je découvre un dessinateur du Moyen Âge, Villard de Honnecourt, qui, dans un carnet, au XII^e siècle, a réalisé des dessins d'une incroyable audace. Ces exemples montrent que, à l'époque, je n'avais déjà pas de frontières dans cette pratique ni dans mon regard.

Lisez-vous d'autres bandes dessinées ?

À seize ans, j'ai découvert André Franquin et ses albums. La queue du Marsupilami est, pour moi, une écriture. Voir comment il peut évoquer la notion de vitesse dans ses dessins me paraît extraordinaire. Face à ce travail, *Tintin* m'est d'un grand ennui... En fait, la perfection m'a toujours ennuyé. Au même moment, j'ai lu *Little Nemo* où je retrouvais l'élongation des pieds du lit qui me font penser au Marsupilami. Puis, j'ai débarqué à Paris.

Racontez-nous !

J'ai dix-huit ans. Nous sommes en 1968. La société française va brusquement changer. Sur les murs sont placardées des affiches revendicatives. Le dessin est brut, expressif, violent, militant, au service du peuple. En parallèle, je découvre les logos et les slogans du designer industriel Raymond Loewy (Lucky Strike, Shell...), tout comme l'écriture du photographe et réalisateur William Klein sur son film *Polly Maggoo*. Tout cela vous marque forcément à vie. Mon regard change ! C'est à ce moment-là que j'ai su que je ne pouvais qu'être artiste. Et le crayon est devenu vital pour moi.

Quels autres artistes de cette génération spontanée regardez-vous ?

Principalement le duo d'illustrateurs constitué par Patrick de Maupéou et Méré. Suite à leur affiche pour le chausseur Eram, j'ai cherché à

J'ai toujours **aimé faire des ponts avec les autres arts**, ce dialogue me nourrit. En fait, je suis fan du travail des autres !

les rencontrer. Patrick est devenu mon mentor et il a fait toute mon éducation artistique. Avec lui, j'ai découvert André François, Alain Le Saux, Seymour Chwast, Milton Glaser et Paul Davis du Push Pin Studio. J'éprouve également une vraie tendresse pour Alan Aldridge, l'inspirateur, entre autres, du *Yellow Submarine* des Beatles. Sans oublier l'artiste allemand Richard Lindner et le bédéaste Jijé.

Plus surprenant, ce dernier choix...
En fait, je lui ai commandé le carton d'invitation de mon premier défilé, en 1974 : un dessin représentant l'*Angélus* de Millet et une invasion de soucoupes volantes... Je voulais que les paysans se prosternent devant l'Angélus et devant un dieu de l'invisible, représenté par les extraterrestres. Il a tout de suite accepté ! J'ai repris le même principe pour mes défilés suivants en sollicitant Roland Topor (en 1975), Jean-Michel Basquiat, Jean-Charles Blais, Robert Combas, Boisrond, Pierre & Gilles, Di Rosa, Floc'h, Andy Warhol, Sempé, Robert Mapplethorpe, Cindy Sherman, etc. C'étaient les cadeaux que je n'avaïs pas reçus, enfant ! J'ai toujours aimé faire des ponts avec les autres arts, ce dialogue me nourrit. En fait, je suis fan du travail des autres !

Vous êtes vous-même collectionneur ?

Je l'ai été ! Mon premier original, je l'ai acheté à seize ans dans une galerie de Limoges. C'était un collage d'un dadaïste nommé Raoul Hausmann, un cadeau de ma mère. Sinon, j'ai surtout collectionné ou échangé avec des artistes dont j'ai été l'ami comme Jean-Michel Basquiat, Georg Baselitz, Keith Haring, etc. Je pense posséder le dernier dessin de Keith, d'ailleurs. Je l'ai reçu trois jours après sa mort. Aujourd'hui, je ne collectionne que des dessins de musiciens et d'acteurs. J'ai toujours aimé cette autre facette que peut offrir un artiste. Il y a cette notion d'imperfection dans leurs travaux qui me plaît.



© Jean Charles de Castelbajac / Citroën



© Jean Charles de Castelbajac / Citroën



Tribute to Comic Strips, peinture sur robes en soie portées par la compagnie de ballet de l'Opéra de Paris
© Jean Charles de Castelbajac / Photo Bettina Rheims

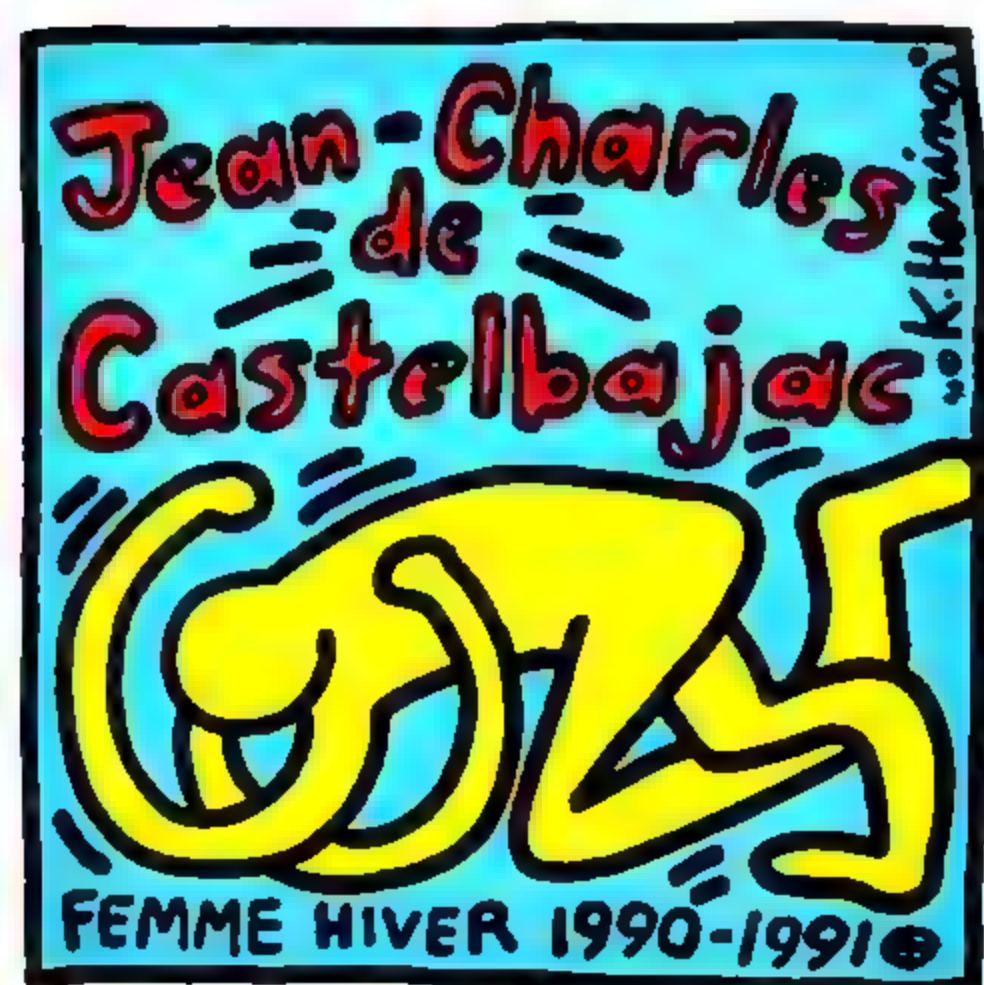


Même quand il s'agit d'une œuvre unique ?

Oui, car elle peut, elle aussi, dire beaucoup de choses. Elle peut être intéressante car très expérimentale. L'unicité, c'est comme si notre âme devenait liquide et se transformait en peinture. C'est miraculeux ! Quand je vois une toile de Picasso, de Clouet ou d'Uccello, rien que le simple grain de la toile me fait frissonner.

Avez-vous un peintre préféré ?

Je dirais Raoul Dufy. Il me fascine, car il y a chez lui cette délocation entre le trait et le chromatisme. Il a découvert cela sur un champ de courses. L'expérimentation l'a fait venir à cette conclusion. Il faut plus qu'une vie pour tout expérimenter, et c'est pour cela que la passion demeure en moi.



Affiche de Keith Haring pour la collection femme hiver 1990-1991 de J.-C. de Castelbajac
© Keith Haring

Votre chouchou du moment ?

C'est Jean Jull'ien. J'aime sa liberté de ton.

Comment était votre dessin, au début de votre carrière ?

Très naïf ! Aujourd'hui, j'estime que je dessine trop bien, au point que je ne ressens plus le danger de dessiner. Du coup, je suis en quête d'abstraction, de fragments du vivant.

Le dessin de mode, vous en avez tout de suite fait ?

Oui, dès ma sortie de pension, à Limoges, où je décorais également des vitrines de magasins. Je dessinais alors pour ma mère, qui dirigeait une petite entreprise, et pour des industriels venus du monde entier. J'avais déjà signé trois contrats à cet âge. J'empruntais aussi beaucoup à la bande dessinée, à l'univers de Walt Disney, etc. Mon dessin de mode était très différent de mon dessin artistique.

Vous vous êtes fait connaître, à cette époque, avec vos emprunts à Snoopy...

Je faisais des emprunts à cette culture américaine pour imaginer mes propres créations. Comme il n'y avait pas de copyright dans la mode à l'époque, pendant quatre ou cinq ans, j'ai produit des pulls sans jamais payer de droits. Ces droits seront instaurés suite à mon travail !

Via une lettre recommandée ?

Ce fut plus soft ! L'agent de Charles Schultz, l'auteur de *Snoopy*, m'a contacté pour me dire qu'il souhaitait me rencontrer. Je venais tout juste de sortir le pull « To be or not to be » avec son personnage. L'idée l'amusait beaucoup. Nous sommes devenus amis.

Vous prenez des cours pour apprendre à dessiner ?

Non. Par contre, j'ai croisé des personnes qui m'ont donné de précieux conseils, comme Jean-Michel Prudhomme pour les couleurs.

Vous avez un personnage récurrent : un ange...

C'est vrai ! Il m'est venu naturellement car j'aime dessiner les ailes et les ellipses qu'elles peuvent faire. Récemment, une détenue m'a demandé l'autorisation d'en tatouer un sur son corps, car elle aime beaucoup mes anges. J'ai bien évidemment accepté et, quelque temps après, elle m'a envoyé une photo. J'étais ému ! J'adore cette notion de partage.

C'est un peu comme si vous aviez créé un personnage de BD !

Pas vraiment ! Les choses récurrentes m'ennuient. En fait, les seules choses récurrentes dont je ne me lasse pas, ce sont mes couleurs : bleu, jaune, rouge. Pour cette raison, on m'a souvent comparé à Cocteau, mais cela ne me convient pas du tout. Je pense être un fragment d'une multitude de choses. Les influences se mettent en place dans mon inconscient et font mon style.

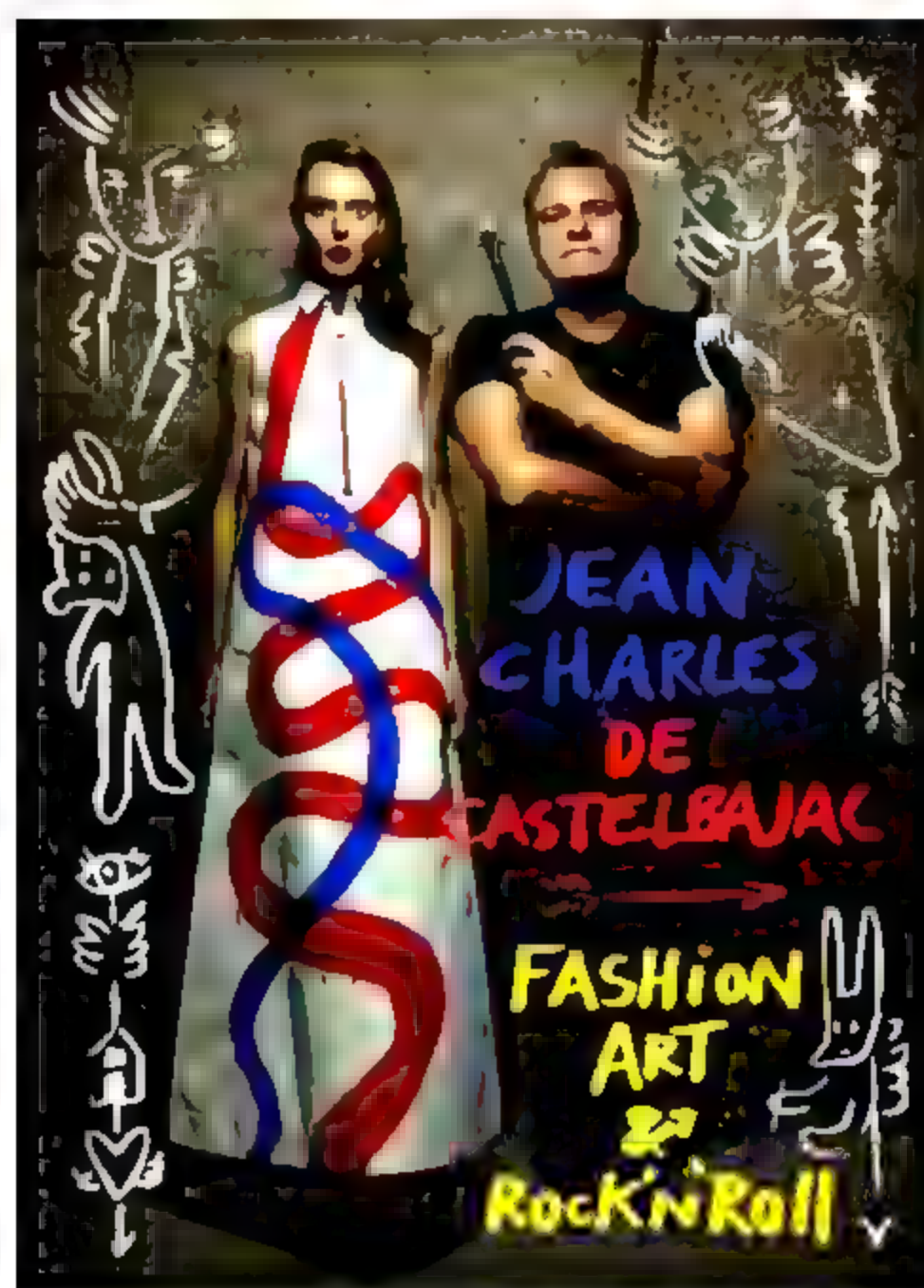
Pour en revenir à vos trois couleurs, cela vient de Mondrian ?

Pas du tout ! Ce sont les couleurs des blasons que je pouvais voir sur les murs de la cuisine de ma pension. À chaque fois que je ne les utilise pas, je me perds... Ce que j'aime dans ces trois couleurs primaires, c'est leur côté structuré. Elles sont dans l'ordre de la construction. J'ai bien la tentation de recourir à d'autres couleurs, mais je les utilise rarement. Cela dit, pour ma dernière exposition à la galerie Magda Danysz, j'ai employé un rose presque obscène. C'est alors plus de l'ordre de l'accident : la chose qui va révéler le reste du dessin.

C'est rassurant de se contenter de peu de couleurs ?

Non, ça va au-delà de cela. C'est viscéral ! Durant une période de grande mélancolie de ma vie, j'ai dessiné uniquement à l'encre de Chine noire, et cela inquiétait mes amis. (*Rires.*) Le dessin dit beaucoup de vous...

Couverture de *Fashion Art & Rock'n'Roll*
© Jean Charles de Castelbajac



Vous vous mettez dans certaines conditions pour dessiner ?

Je suis quelqu'un de très instinctif. Je dessine tout le temps : dans les bars, à ma table à dessin, dans la rue..., si bien que j'ai toujours des craies sur moi. En général, quand je dessine, je suis dans une sorte de médiumnité, où je fais apparaître des êtres que je n'ai pas conviés. Il y a comme un dialogue avec l'invisible.

Idem quand vous dessinez dans la rue ?

C'est une bonne place pour la création, pour l'éphémère. Quand je dessine un ange que j'appelle Isabelle, je sais que, dans les jours qui viennent, une fille du même nom va le découvrir et y voir un signe. J'instaure une sorte de dialogue entre nous.



Quand vous dessinez, vous pensez toujours à quel support pourrait convenir ?

Non. Mais, à notre époque, quand on réalise un dessin, on sait qu'il peut potentiellement aller sur un verre, une table, un coussin, etc. De même, quand je vois mes dessins portés dans la rue, cela me plaît. J'aime cette idée de diffusion, de propagation et d'art accessible.

Est-ce différent quand vous êtes dans le monde de la mode ?

Oui, car je dois répondre à des questions. Quand j'imagine, par exemple, un trench coat, je dois penser à un col, des poches, un bas mollet, etc. C'est une recherche technique. Mais, quand je fais un dessin libre, je ne me pose pas les mêmes questions. Je suis plus face à moi-même. En ce moment, je ne dessine plus de visages, de mains, bref des choses que je sais faire. Je m'applique à travailler à partir de signes. C'est à la fois un labyrinthe et un jardin à la française avec plein de ramifications. En ce moment, j'aime aussi beaucoup les schémas à la Darwin. C'est moins illustratif, plus dans l'inconnu. Une réponse à ce trop-plein d'images qui nous étouffe et nous submerge depuis l'arrivée d'Internet. Nous subissons ce tsunami d'images, cette lame sans mémoire et sans âmes. Il est donc urgent de s'interroger sur cet invisible narratif.

**DESSIN, MODE, DESIGN : VOIR TOUT
JEAN-CHARLES DE CASTELBAJAC**

Au Metropolitan Museum of Art, New York

Exposition *Heavenly Bodies: Fashion and the Catholic Imagination*
jusqu'au 8 octobre prochain • www.metmuseum.org

Au Grand Palais, Paris

Il assurera la direction artistique et la scénographie
de la 30^e Biennale des antiquaires, du 8 au 16 septembre prochain
<https://www.biennale-paris.com>

Internet

Site de l'artiste-designer <http://www.jeancharlesdecastelbajac.com>



Dans cette exposition, on vous voit utiliser des aquarelles!

Ça y est, je commence à me lâcher! (Rires.) Le champ des possibles s'ouvre...

Jusqu'à l'abstraction?

Chez les grands illustrateurs des années 1970, on est à deux pas de l'abstraction. C'était souvent comme si on ajoutait des traits sur un tableau abstrait de Nicolas de Staël. Une des choses les plus intéressantes que j'ai faites en design, c'était une chaise pour Ligne Roset. J'ai enlevé la carapace d'un médaillon Louis XVI (chaises Funny Valentine). En enlevant l'ornement, il ne reste que l'œuf.

Craignez-vous, un jour, de n'avoir plus rien à exprimer?

Cela ne peut pas m'arriver pour une simple et bonne raison : dans la dimension picturale, j'ai fait la paix entre le designer et l'artiste. J'ai ouvert de nouvelles portes. J'ai par exemple dépassé la limite du châssis, la notion de recto verso et fait primer la matière comme dans le mouvement support-surface. J'ai aussi recomposé des tableaux à partir de plusieurs éléments. Je découvre, chaque jour, des choses qui m'émerveillent, et je me demande comment et pourquoi je n'y suis pas arrivé plus tôt. Aurai-je seulement assez de temps pour expérimenter tout cela et oser tenter des choses avec le vent, le goudron,

la neige...? Aurai-je aussi la chance de faire des vitraux? D'autres totems comme celui réalisé pour Nanterre?

Même pas mort!

J'aime beaucoup le titre du dernier livre d'Ormesson qui vient de nous quitter, *Et moi, je vis toujours*.

Comment concilier ces envies d'expérimentations et ces commandes, qui vous demandent de faire du « Castelbajac »?

À soixante-huit ans, je continue à me réinventer. C'est ma force! Sinon, je serais depuis longtemps nostalgique de mon passé. Ce n'est pas le cas. La création appelle une prise de risques. Un très beau frisson...

Auriez-vous pu n'être qu'artiste?

J'y arrive peu à peu. Mes dernières toiles ne sont plus dans la fulgurance. Aujourd'hui, je produis moins et j'ai envie d'aller vers une étape différente.

Imaginer des livres comme ce *Grand Armorial équestre de la Toison d'or* (lire *Les Arts dessinés* n° 2 p. 107), que vous avez préfacé pour la BNF, vous stimule?

C'est d'abord une rencontre et une amitié avec Michel Pastoureau, qui pourrait être mon frère choisi. Nous sommes de la même famille et nous aimons les mêmes choses. J'aime faire des livres, le temps de les construire.

J'aime cette idée de diffusion, de propagation et d'art accessible.

Quel est votre rapport avec vos originaux?

Il est précieux! Tout ce qui concerne mon œuvre personnelle, j'ai longtemps eu du mal à m'en séparer. C'est très récent. Peut-être parce que je trouvais que ce n'était pas abouti. Pour ce qui est de mon travail de « commande », mes premières ventes datent de dix ou douze ans. Là encore, j'aime bien savoir que mon travail se diffuse. Je suis là pour cela. C'est mon rôle!

Quel est votre rêve du moment?

Refonder un nouveau mouvement artistique car je trouve que cela manque dans le paysage culturel actuel. C'est excitant de pouvoir faire quelque chose avec un groupe. Vous savez, je ne suis pas du genre à aller seul à la guerre...

Jean-Charles, merci pour ce moment passé en votre compagnie. Si vous avez besoin de « guerriers » pour vous accompagner dans cette quête, nous répondrons présent. ■

LES

Chaque trimestre,
Les Arts dessinés
demande à un
créateur d'illustrer
les sept péchés
capitaux. **Tom
Tirabosco** est
le troisième à se
présenter à l'exercice.

Péchés capitaux



© Photo F. Bosser

TOM TIRABOSCO

ILLUSTRATEUR, AUTEUR DE BANDES DESSINÉES
Dernier ouvrage paru : **Wonderland**
(2015) / ATRABILE

La Gourmandise

Paste blanc sur monotype

© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*





■ **La Paresse** / Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*



■ **La Colère** / Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*

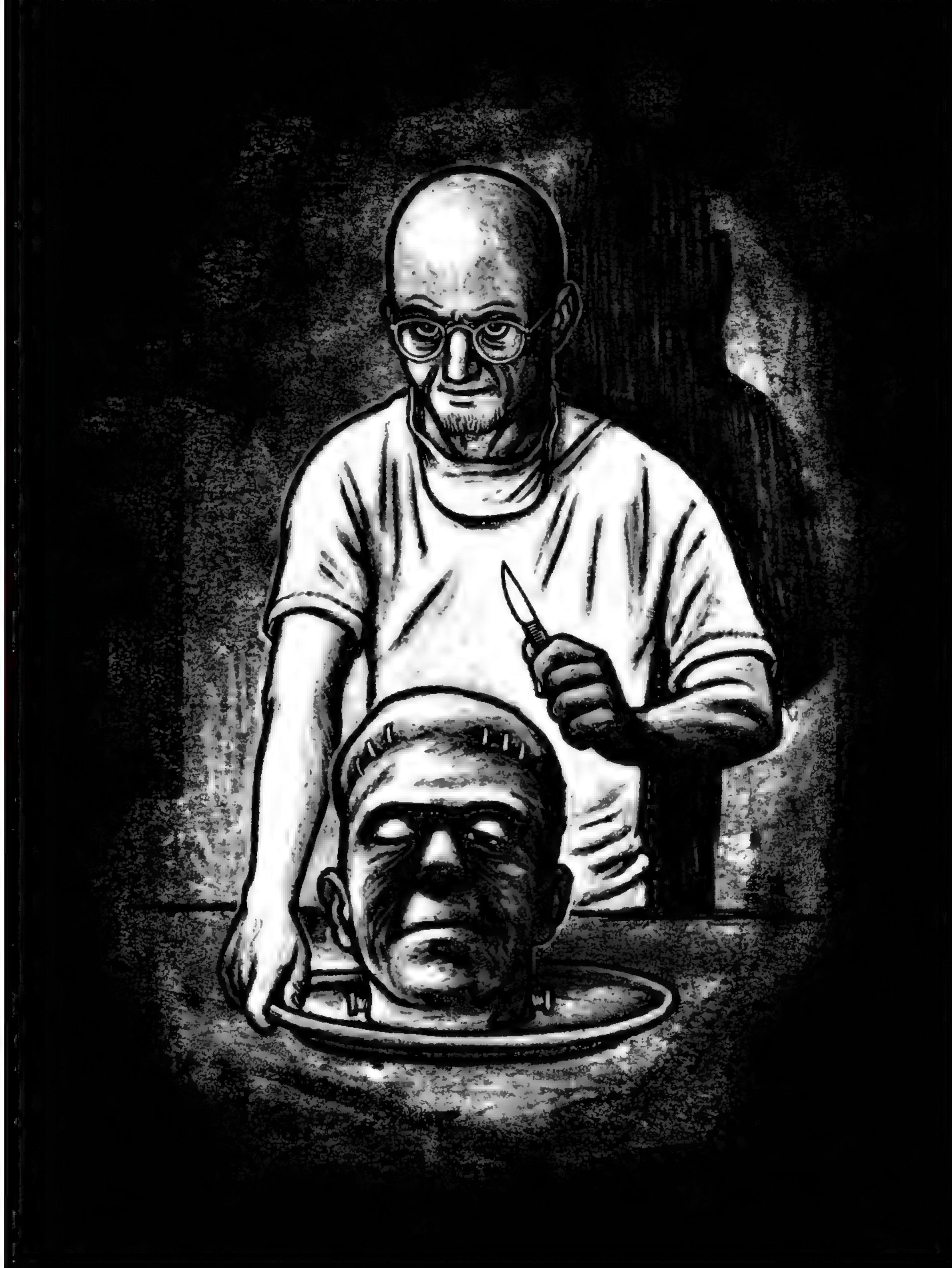






■ **L'Envie** / Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*

■ **L'Avarice**
Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*



L'Orgueil / Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*

La Luxure
Pastel blanc sur monotype
© 2018 Tom Tirabosco pour *Les Arts dessinés*



Les illustrations et photographies
de cet article sont issues de
© Fonds Lucien De Roeck 2018
www.lucienderoeck.be



LUCIEN DE ROECK
© 2018 Fonds Lucien de Roeck

LUCIEN De ROECK

L'ART DE L'ÉPURE

Parmi les conseils que **Lucien De Roeck** prodiguait à ses petits-fils, il en est un qui avait force de loi : « *Un dessin par jour !* » Une règle de vie qui sous-tendra toute l'existence de cet artiste protéiforme. « *J'ai commencé à dessiner dans mon berceau. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je me vois tenant un crayon à la main...* » Retour sur un parcours qui, depuis les années 1930, a marqué le design, l'affiche et la typographie. Par **José-Louis Bocquet** ■

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE



ABBAYE DE LA CAMBRE * BRUXELLES

Abbaye de La Cambre :
illustration pour l'Institut supérieur des arts décoratifs
© Fonds Lucien De Roeck 2018

Né en 1915 à Termonde, en Belgique, Lucien Théodore est âgé de quatre ans quand sa famille s'installe à Ixelles, dans la périphérie de Bruxelles. Son père, Jozef, est agent de police. Sa mère, Marie, est mère au foyer. Une famille ordinaire, si ce n'était ce cadet : « *C'est vers l'âge de quinze ans que je me suis mis à dessiner sérieusement dans le tram qui me conduisait à l'école. Je croquais les voyageurs. C'était un bon exercice, et ça m'amusait beaucoup* », se souvient Lucien De Roeck.

L'année suivante, il s'inscrit aux cours du soir de dessin à l'académie d'Ixelles. Puis, à l'âge où se fait le choix d'études sérieuses, Jozef et Marie laissent leur fils se diriger vers une école d'art. L'environnement catholique familial aurait dû l'orienter vers l'école Saint-Luc, au strict enseignement académique, mais ses professeurs du soir lui conseillent l'Institut supérieur des arts décoratifs (Isad) de La Cambre.



Affiche pour la ville d'Anvers
© Fonds Lucien De Roeck 2018

Deux portraits de Lucien de Roeck
par Joseph Gillain (dit Jijé)
© Jijé / Fonds Lucien De Roeck 2018



L'amitié entre Lucien et celui qui, sous le pseudonyme de Jijé, deviendra sans le vouloir le chef de file de l'école de Marcinelie, ne se démentira jamais. Dans cette école, De Roeck cultivera un sens de l'épure qu'il mettra à profit dans toutes ses futures activités graphiques, du dessin à la typographie,

L'enseignement de La Cambre est tourné vers une optique moderniste et révolutionnaire, qui décloisonne les matières, casse les hiérarchies entre beaux-arts et arts appliqués. Lucien songe alors à l'architecture, mais le cursus est trop long, donc trop coûteux, d'où son choix du design publicitaire, matière que seule La Cambre enseigne à l'époque en Belgique. Mais révolutionnaire ne rime pas forcément avec prolétaire. En ce début des années 1930, la plupart des étudiants sont d'origine bourgeoise. Quand ils viennent à l'école en voiture, Lucien s'y rend à pied ou à vélo. Son ami le plus proche est alors un jeune provincial, d'origine modeste comme lui, formé à l'école d'art de l'abbaye de Maredsous, un certain Joseph Gillain.

de l'affiche au livre, de la publicité à la presse. Au cours des années 1930, ses maîtres à penser l'image sont le Suisse Léo Marfurt – qui enseigne parfois à La Cambre – et le Français Cassandre – dont Lucien possède une affiche achetée après de longs mois d'économies. Dans ses carnets de 1934, il note : « *L'affiche doit être une œuvre d'art* » et « *Obligation de graver l'affiche dans l'esprit du passant.* »

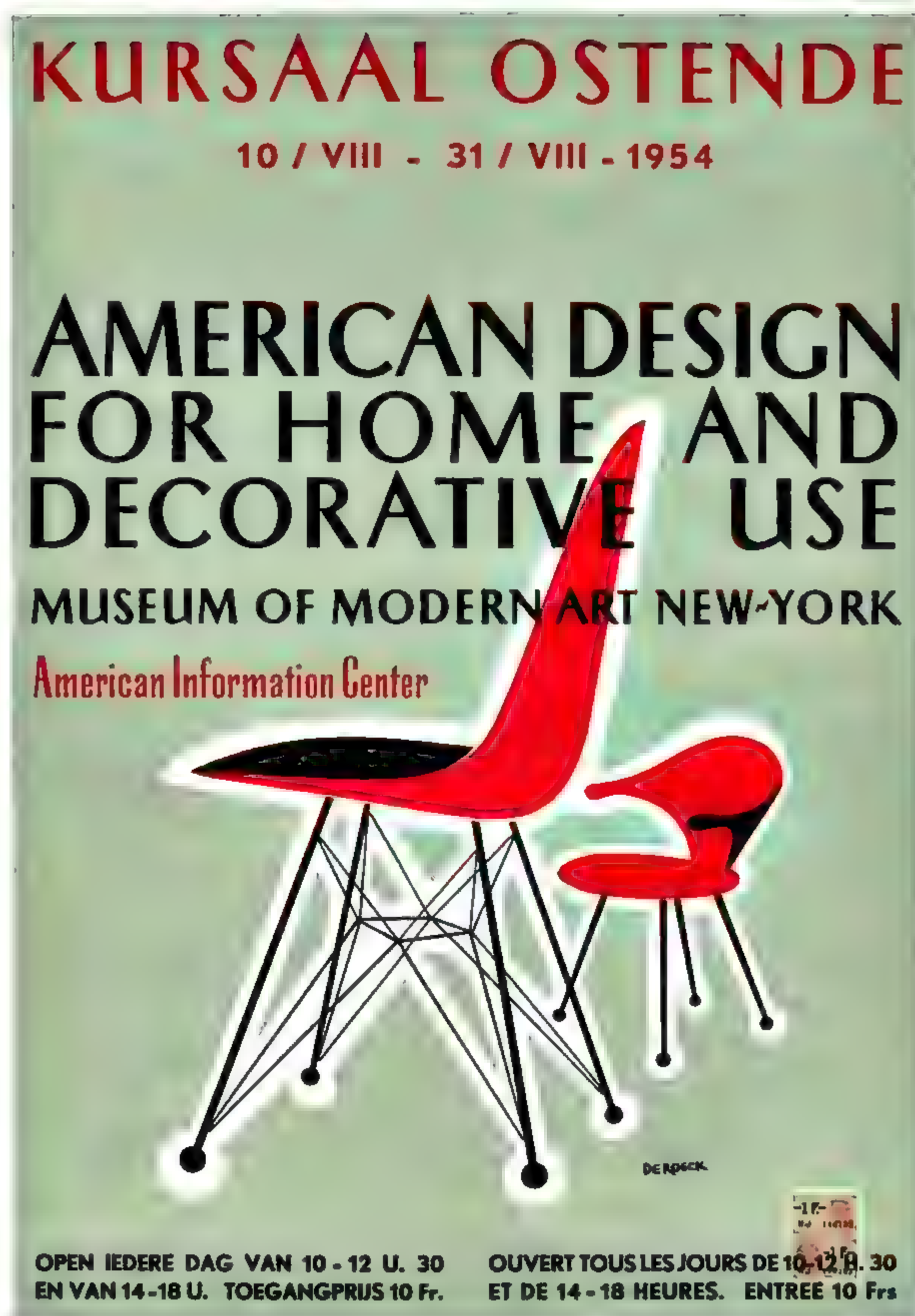
En 1934, la ville d'Anvers lance un concours d'affiches destinées à sa promotion, mais aucun des soixante-quatorze projets professionnels proposés n'aboutit. Le bourgmestre, Huysmans, par ailleurs initiateur de La Cambre, ouvre alors le concours aux seuls étudiants

de cette école. Une occasion rêvée pour le jeune Lucien d'afficher son talent. Fin décembre 1934, il remporte le premier prix. Moins d'un an plus tard, dans les mêmes conditions de compétition, il gagnera le concours d'affiche pour la ligne ferroviaire Ostende-Douvres. À vingt ans, encore étudiant, avec ces deux créations, Lucien De Roeck s'inscrit déjà dans la légende de cet art éphémère. Ostende-Douvres sort de presse le jour même de l'obtention de son diplôme. Le soir, il note : « *La vie commence, donc la lutte. Je jure de faire de mon métier mon idéal.* »

L'art de la lettre

Lancé dans la vie active, Lucien conçoit la mise en page du prestigieux *Journal des beaux-arts*. Élégance et limpidité sont son image de marque. Dans un même mouvement, il conçoit une affiche pour le palais des Beaux-Arts qui lui vaut quelques démêlés avec Cassandre. Celui-ci lui reproche d'avoir dessiné des lettres trop proches de son propre alphabet, le Peignot. Être déprécié par son idole est une pilule amère à digérer, et avec un effet paradoxal, De Roeck se consacrera corps et âme, avec succès, à l'art de la lettre dans la double optique de la typographie et de la calligraphie. « *Il y a vingt-six lettres. Tout le monde en dépend. Moi, dessinateur, je peux faire mes affiches avec ces lettres. Je peux donner à ces lettres un caractère, une forme ; les personnaliser.* » Il est d'ailleurs à Londres pour étudier la calligraphie au Royal College of Art quand la guerre le surprend.

Mobilisé, emprisonné, puis libéré, Lucien revient à Bruxelles pour épouser Ada, diplômée de La Cambre elle aussi, dans la section des arts du tissu. Trois mois plus tard, il est sollicité pour se charger des cours de la lettre à La Cambre. Il y enseignera la typographie jusqu'en 1980, comptant parmi ses admiratifs élèves Jean-Michel Folon et Pierre Alechinsky. Cette activité d'enseignant ne ralentit pas pour autant sa boulimie de dessin. Il œuvre sur tous les fronts : presse, édition, publicité.



À la recherche du dépouillement

Les années 1950 verront Lucien De Roeck atteindre les sommets de son art. En 1954, quand est lancé un concours de logo pour l'Exposition universelle programmée à Bruxelles quatre ans plus tard, il présente une étoile asymétrique à cinq branches. Au centre trône la silhouette de l'hôtel de ville de Bruxelles avec son saint Michel terrassant le dragon. Il simplifie l'année de l'événement, 1958, à 58. Une mappemonde s'inscrit entre deux des branches. Pas un trait de trop : « *Le*

dépouillement, c'est une recherche, la recherche de la communication optimale », estime-t-il. Et il remporte le concours. Si celui pour l'affiche officielle est finalement gagné par Jacques Richez, c'est néanmoins le logo conçu par De Roeck qui restera dans l'inconscient collectif. Les déclinaisons orchestrées par les quarante-trois pays participants sur une multitude de supports – timbres, brochures, vaisselles, livres, posters... – offerts aux yeux des quarante-deux millions de visiteurs feront de l'étoile de Lucien De Roeck l'un des logos les plus fameux du xx^e siècle.

REPÈRES

Ouvert en 1927, l'Isad est dirigé par son fondateur, l'architecte **Henry Van de Velde**. Chantre de l'art nouveau en Belgique, Van de Velde a créé, en 1901, l'Institut des arts décoratifs et industriels, à Weimar, qu'il devra quitter lors de la Première Guerre mondiale. **Walter Gropius** le réactivera ensuite sous le nom de **Bauhaus**.



BIBLIOGRAPHIE

LUCIEN DE ROECK

Daniel Couvreur, Michel Olyff
& Karl Scheerlinck
Éditions LUC PIRE

LUCIEN DE ROECK, DE L'AFFICHE À LA LETTRE

Anne Carre, Karl Scheerlinck
& Hugo Puttaert
Éditions RACINE

Recherches pour l'affiche (1958)

© Jijé / Fonds Lucien De Roeck 2018



Mais marquer son temps, est-ce être d'une seule époque ? Le graphisme, art de l'éphémère, se conjugue-t-il uniquement au présent ? Au début des années 1980, Lucien De Roeck revient dans l'œil du cyclone, quand l'éditeur bruxellois Didier Pasamonik décide de fêter les vingt-cinq ans de l'Atomium et théorise le concept de style « atome », déjà esquissé par le dessinateur néerlandais Joost Swarte (voir *Les Arts dessinés* n°2).

Le style atome, point de jonction

Si du modernisme de l'entre-deux-guerres à celui des Trente Glorieuses, il y a une continuité esthétique incarnée par le style international, le style atome se veut la jonction graphique entre les artistes des années 1950 – dessinateurs, designers, couturiers et affichistes – avec leurs héritiers des années 1980, principalement auteurs de bandes dessinées. Pour faire court : une ligne curve qui irait de Jijé et Franquin jusqu'à Chaland et Clerc, sous la bonne étoile de Lucien De Roeck. Et de la théorie

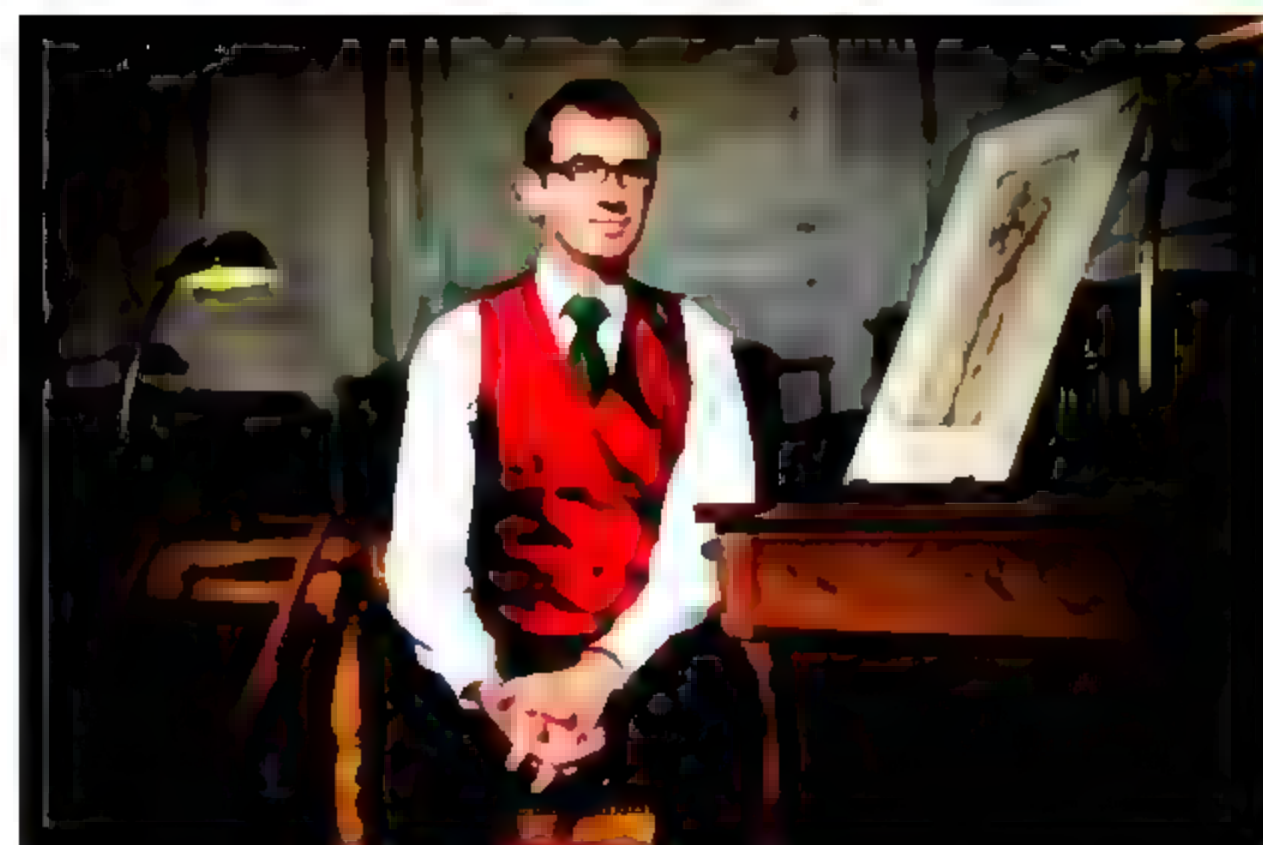
à la pratique, il n'y a qu'un pas, que franchit l'éditeur Pasamonik pour son label Magic Strip. Il propose à Lucien De Roeck de mettre en images les jaquettes de trois albums de *Modeste et Pompon*, chef-d'œuvre fifties d'André Franquin, le disciple de son vieil ami Gil'ain.

À soixante-quatorze ans, De Roeck est bien décidé à ne pas nourrir la nostalgie des collectionneurs. Aliant dessin, typographie et collage, il livre au jeune éditeur une composition à la modernité intemporelle. À l'image de son œuvre

Dans un poème rédigé au verso d'un dessin, en 1939, cet homme au génie modeste déclarait qu'il déposerait le crayon le jour où son cœur s'arrêterait, « comme la feuille jaunie à bout de souffle ». Quand il meurt, en 2002, outre les dizaines d'affiches et les centaines d'illustrations qui jalonnent sa carrière, Lucien De Roeck laisse, dans son atelier de la rue du Congo, quatre cent quatre-vingt-cinq carnets de dessin. « Un dessin par jour. » ■

Du temps et de l'abnégation. Il en aura fallu à **Xavier Salmon**, le conservateur général et directeur du département des Arts graphiques du Louvre, avant de montrer au public cent vingt des cent soixante pastels européens des XVII^e et XVIII^e siècles que possède le musée. Une collection sans équivalent, qui permet de (re)découvrir cette technique rare et précieuse que peu d'artistes peuvent s'enorgueillir de maîtriser.

Par **Frédéric Bosser**



XAVIER SALMON
© 2013 Musée du Louvre / Florence Brochoire

PASTELS DU LOUVRE

POUDRE MAGIQUE, MAIS ÉPHÉMÈRE

Pour son exposition *En société*, le musée du Louvre expose cent vingt pastels, qui ont nécessité une campagne de restauration longue et délicate. Un travail de dix ans où il a fallu ôter le pastel de son cadre et enlever son papier de protection au dos, avant de dépoussiérer sa toile de marouflage. Sur la face, il a souvent été utile d'enlever la poussière, voire de traiter les moisissures, une opération minutieuse et très longue.

Pour les musées, contrairement au monde du commerce, il n'est pas question que le restaurateur retouche directement le pastel et corrige les dégradations, soit en déplaçant la poudre située à côté, soit en ajoutant de la poudre nouvelle. Ce serait pourtant possible, puisque les poudres du pastel du XVII^e siècle et d'aujourd'hui demeurent proches (la fabrication du bâtonnet de pastel est restée la même). «*Nous n'avions pas le choix si nous souhaitons continuer à montrer ces pastels pendant les cinq cents prochaines années, il fallait les restaurer*», souligne Xavier Salmon.

Un pigment qui se décolore

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le pastel a su séduire les plus illustres et les plus riches (*lire encadré*), ce qui explique que son sujet de prédilection soit le portrait. L'argument de vente consistait alors à dire que les couleurs ne changeraient pas avec le temps, contrairement à la peinture à l'huile. Un «*atout*» pas totalement exact, car le pigment d'un pastel se décolore, lui aussi, s'il est exposé à la lumière trop longtemps.

Pour preuve cette œuvre phare de l'exposition, le portrait en pied de la marquise de Pompadour par Maurice-Quentin de La Tour : «*Depuis presque vingt ans, il a été exposé en permanence dans le musée. Quand nous avons décidé de le restaurer pour cette exposition, nous avons constaté une différence de couleurs avec la partie protégée par la feuillure du cadre.*»

EXPOSITION

EN SOCIÉTÉ, PASTELS DU LOUVRE DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Jusqu'au 10 septembre, rotonde Sully Musée du Louvre (de 9 h à 18 h, sauf le mardi. Nocturne mercredi et vendredi jusqu'à 21 h 45). www.louvre.fr

Un catalogue raisonné sera publié à cette occasion.



Jean-Baptiste Siméon Chardin, Autoportrait à l'abat-jour et aux lunettes (1755). Pastel sur papier gris bleuté marouflé sur toile tendue sur châssis 46,4 x 38,2 cm. Musée du Louvre © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Michel Untch

À l'issue de cette exposition, ce portrait sera exposé quelque temps dans la salle dédiée aux techniques et aux gestes du dessin, puis mis dans un noir absolu pendant plusieurs années afin de le conserver au mieux», explique le conservateur. Une décision qui se justifie après avoir constaté que l'ensemble des dessins qui avaient été exposés dans la grande galerie, de 1803 à 1850, sont désormais «brûlés». Parmi eux se trouvent des Ingres, David, Rembrandt et bien entendu Delacroix, dont le dessin coloré de *Mariée juive à Tanger* figure dans la rétrospective du Louvre. «*Si vous le regardez bien, vous constaterez que le papier est jaune. Malheureusement, nous ne pouvons rien faire pour le rendre à son état initial*», regrette Xavier Salmon.



Maurice Quentin de La Tour, *Jeanne Antoinette Lenormant d'Étiolles, marquise de Pompadour*. Entre 1752 et 1755. Pastel et rehauts de gouache sur feuilles de papier bleu collées en plein sur une toile tendue sur châssis. 178,5 x 131 cm. Musée du Louvre
© Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais / Laurent Chastel



Cinq ans dans le noir complet

Lors de son arrivée au Louvre, le conservateur a décidé que, après avoir été exposé, chaque dessin ou pastel sera plongé entièrement dans le noir pendant cinq ans, et non plus trois ans comme avant. Une « mise au repos » que nombre d'autres grands musées comme le Getty, à Los Angeles, le Metropolitan, à New York, et le Nationalmuseum, à Stockholm, ont également adoptée pour protéger au mieux leurs œuvres.

En fait, c'est plus subtil, car des analyses poussées ont montré que la dégradation des œuvres dépendait du papier sur lequel elles étaient exécutées. Plus il est récent, plus il se dégrade vite. En général, le papier se charge en UV lorsqu'il est exposé, et l'effet est cumulatif. Du coup, quand le papier a absorbé tout ce qu'il était capable d'absorber, il entre en phase de dégradation irrémédiable. Fort de ces analyses, les conservateurs raisonnent donc plus, maintenant, en nombre d'heures d'exposition qu'en termes de mois.

L'autre compétence de la restauration du pastel, c'est que chaque artiste avait sa recette pour fixer ses couches, et qu'il ne la divulguait pas. Le seul qui l'ait dévoilée, c'est Antoine-Joseph Loriot dans son livre *L'Art de fixer la peinture au pastel, sans l'éclat ni la fraîcheur* (1780). Tout comme Quentin de La Tour, il a cherché un procédé idéal pour fixer le pastel tout en conservant son éclat.

Recherche des familles et des artistes

Xavier Salmon, en parcourant le catalogue de l'exposition, revient sur le long travail de recherche opéré sur les œuvres, notamment celles pour lesquelles on dispose de peu d'éléments. « J'ai consulté une multitude d'arbres généalogiques, des almanachs et des journaux d'époque pour identifier les personnes portraitées. J'ai aussi beaucoup consulté les familles », explique-t-il. Grâce à cette exposition, il espère pouvoir rencontrer des descendants pour parfaire et peaufiner ses recherches en cours. Autre écueil auquel le conservateur a été confronté : retrouver l'auteur de l'œuvre, car la plupart des pastels ne sont pas signés. Des anonymes côtoient donc Liotard, de La Tour, Perronneau, Nattier, Boucher, Vigée Le Brun ou Chardin...

Mais, pour tous, un chef-d'œuvre dans le domaine du pastel, de l'avis de Xavier Salmon : « C'est quand vous êtes en face d'une œuvre et que vous avez l'impression que la personne va vous adresser la parole. C'est une présence presque magique, une œuvre presque illusionniste. C'est pour cela que j'ai tenu à appeler cette exposition *En société* ». ■

Cette image, on a pu la découvrir enfant. Des figures y gravissent en dégringolant des escaliers qui s'imbriquent en s'accroissant. *Relativité*, son titre, est une gravure obsessionnelle, signée **M. C. Escher** (1898-1972), comme une décalcomanie qui adhère longtemps. Aux Pays-Bas, à Leeuwarden, le Fries Museum consacre à l'artiste une exposition qui déploie l'illusion née du dessin sur le motif. Ployer les paysages, cela commence par un voyage...

MAURITS CORNELIS **ESCHER**

CONTINUER LE **VOYAGE...**

EXPOSITION ESCHER'S JOURNEY FRIES MUSEUM (PAYS-BAS) JUSQU'AU 28 OCTOBRE

Willeminplein 92 - Leeuwarden - Pays Bas
Tél. : 058 255 55 00 - www.friesmuseum.nl

Étudiant en architecture, le Néerlandais **Escher** trouve son langage dans la gravure. À Haarlem, son professeur Samuel Jessurun de Mesquita lui révèle tôt sa manière pure. En France, en Italie et en Espagne, l'artiste trouvera sa formule. À force de dessiner des horizons nouveaux, des lignes et constructions, il les maîtrisera assez pour les gondoler.

Des Abruzzes, il reprend les ponts, les côtes accidentées, les toits très hauts sur les monts. Il fait léviter ces reliefs et le Mont-Saint-Michel au-dessus d'un lac pour construire un château dans le ciel.

Puis Escher découvre l'Alhambra. Les mosaïques le fascinent. Il répète l'hypnose de la tessellation, confondant les figures qui surnagent avec leurs contrastes. Huit ans après l'Italie, Atrani sur la côte d'Amalfi surplombe *Métamorphose II*, cycle infini.

Avec ses courbures et ses jeux de perspective, le graveur renverse les édifices et bâtit des espaces impossibles. Le convexe est concave, le haut devient le bas, à moins que ce ne soit le sommet si l'on met la tête à l'envers !

Un jour, de la proue d'un navire, Escher découvre la côte de Malte. Pour rire de son art, il grave ce paysage sur une feuille qui feint d'être bombée. Comme si elle était « poinçonnée par derrière », comme si la relativité de la manière imbibait la matière. Pour continuer le voyage, outrepasser la vision.



Relativity (1953)

© The M.C. Escher Company, B.V. All rights reserved www.mcescher.com



Tropea, Calabria (1931)

© The M.C. Escher Company, B.V. All rights reserved www.mcescher.com

Kupka, peintre concret et indépendant



KUPKA, PIONNIER DE L'ABSTRACTION

Sous la direction de B. Léal, M. Theinhardt et P. Brullé, éditions RMN-GP
Beau livre relié, 304 pages couleurs
49 €, disponible.

FRANTIŠEK KUPKA EN 15 QUESTIONS

Par Pascal Rousseau, éditions Hazan
Livre poche avec recto massicoté
96 pages couleurs, 15,95 €, disponible



František Kupka
Circulaires et rectilignes, 1937
Huile sur contreplaqué 102 x 102 cm
République tchèque, Prague. Národní galerie v Praze
National Gallery in Prague. Achat 1946
© Adagp, Paris 2018 © National Gallery in Prague 2018

permettre aux lecteurs de cerner plus facilement la peinture de cet artiste. Si celui-ci est considéré comme l'un des pères fondateurs de la peinture abstraite, son caractère – rebelle avant l'heure, voire anarchiste tendance rien à secouer – a contribué à le laisser dans l'ombre de la critique qui lui a préféré la face glamour du genre, représentée par le trio Kandinsky, Mondrian et Malevitch. ■ GV

Pour accompagner ses œuvres accrochées aux murs du Grand Palais, deux livres viennent d'être publiés sur le père de l'abstraction, l'artiste **František Kupka**. Le premier accompagne une rétrospective jusqu'au 30 juillet prochain, montrant son œuvre qui se rattache aussi à l'art figuratif, au symbolisme et à l'orphisme. Résumer la vie passionnante d'un artiste qui a traversé tellement de courants au cours des quatre-vingt-cinq années de sa vie est un challenge brillamment relevé par l'équipe du Grand Palais. Ce beau livre sera le souvenir définitif de cette réunion de près de trois cents peintures, dessins et documents divers.

Avec un petit format 165 x 225 mm, *František Kupka en 15 questions* est idéal pour se glisser dans la poche et vous accompagner lors de l'exposition Kupka. Ce livre plus ludique de Pascal Rousseau, un professeur d'histoire de l'art contemporain à la Sorbonne, comprend quinze petites questions qui vont

Génie inventif

Jean-Claude Marcadé est docteur ès lettres et directeur émérite de recherche au CNRS sur tout ce qui touche aux arts et aux technologies. Une grosse tête qui sait de quoi elle parle quand il s'agit d'un sujet aussi complexe que la vie et l'œuvre de **Kasimir Malevitch**, peintre russe, sculpteur, dessinateur et théoricien de son propre mouvement artistique, le suprématisme. Cette abstraction est souvent considérée comme la plus radicale du xx^e siècle. Seul J.-C. Marcadé pouvait rendre accessible par l'écrit et l'exemple cette histoire qui démarre, de façon très conceptuelle, en 1915, autour d'un carré noir sur un fond blanc... L'auteur présente ici une nouvelle édition très enrichie par rapport à celle de 1990. Difficile de faire mieux sur le sujet. ■ GV

MALEVITCH

Par Jean-Claude Marcadé, éditions Hazan
Beau livre relié sous coffret
320 pages couleurs, 99 €, disponible

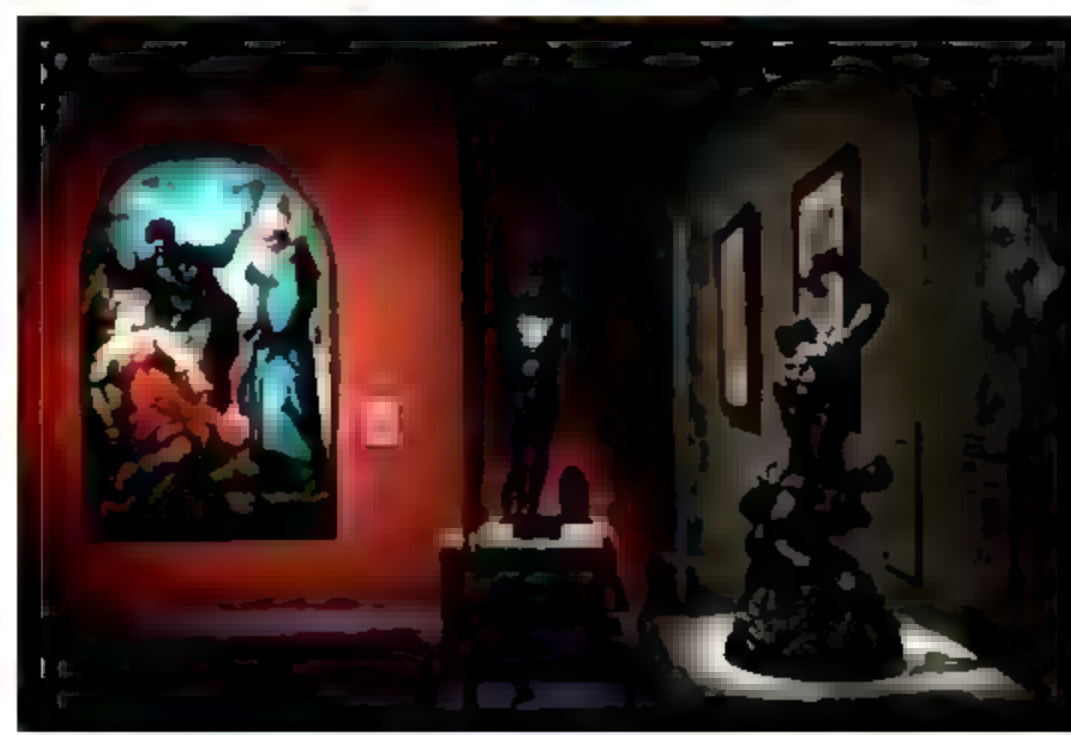


Un Tintoret majeur

Pour célébrer le cinq centième anniversaire de la naissance d'un des plus grands peintres vénitiens, le musée



du Luxembourg, à Paris, a organisé cette année une exposition axée sur les quinze premières années de la vie du peintre en devenir. L'événement se concluant le 1^{er} juillet, il est grand temps d'accélérer le mouvement pour tous les retardataires qui iront ces lignes. Heureusement, le beau livre accompagnant l'exposition propose sept essais détaillant les épisodes phares de la jeunesse du peintre, ainsi qu'une succession de sept



catalogues reprenant chacune des œuvres exposées à l'aide d'une fiche détaillée rédigée par un spécialiste, sans oublier d'efférentes annexes truffées d'informations

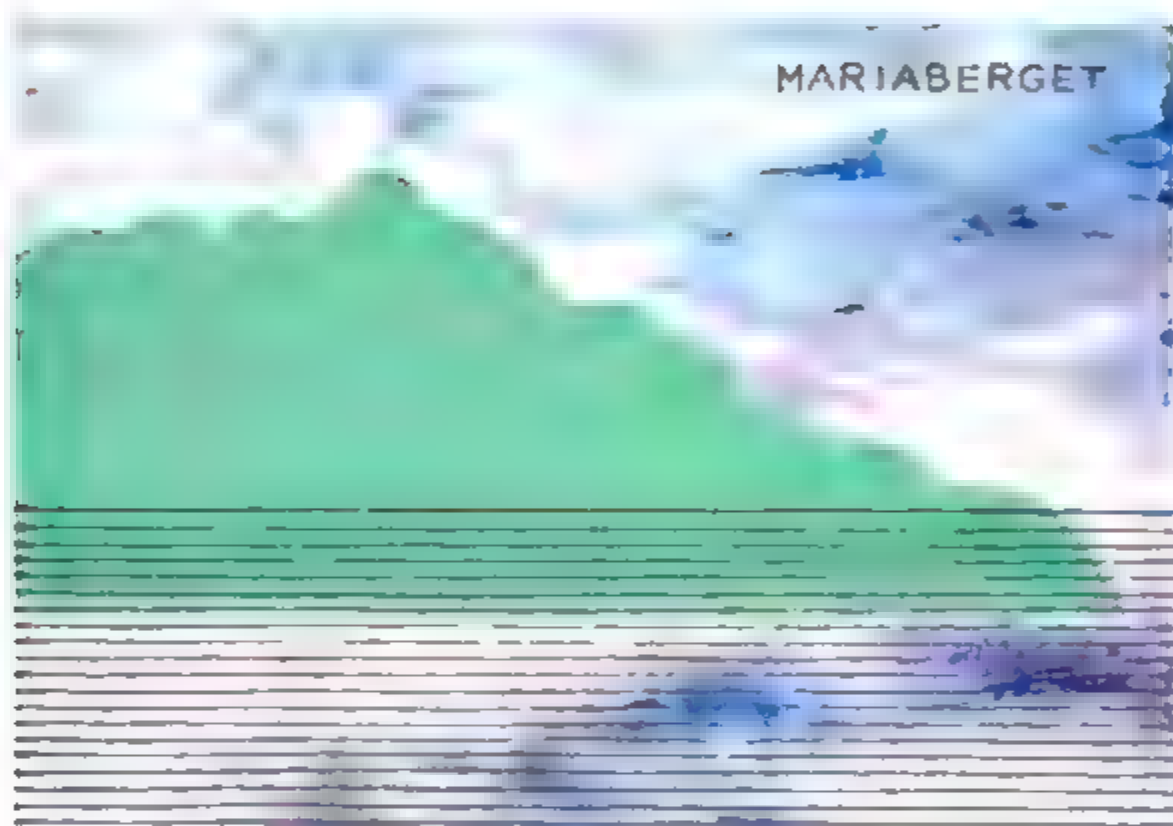
■ GV

TINTORET - NAISSANCE D'UN GÉNIE

Sous la direction scientifique de Roland Krischel, éditions M-ML
Beau livre relié, 224 pages couleurs, 39 €, disponible

Double expo

Jochen Gerner vit dans l'est de la France; **Yuichi Yokoyama** vit à l'est du globe. Rien ne les prédisposait à exposer ensemble leurs talents respectifs. C'était compter sans la galeriste parisienne Anne Barrault, qui rebondit sur leur actualité foisonnante pour les rassembler : la participation à la Biennale internationale d'architecture de Venise pour Jochen Gerner, la présence dans la prochaine exposition du Palais de Tokyo, *Encore un jour* *banane pour le poisson rêve*, à Paris, et *Mangasia* au Lieu Unique, à Nantes, pour Yuichi Yokoyama, ainsi qu'une exposition personnelle qui a débuté le 30 mai dernier au Mamaco à Genève. À ne pas manquer. ■ **FB**



Jochen Gerner, *Mariaberget* (2017), acrylique sur carte postale
© Jochen Gerner

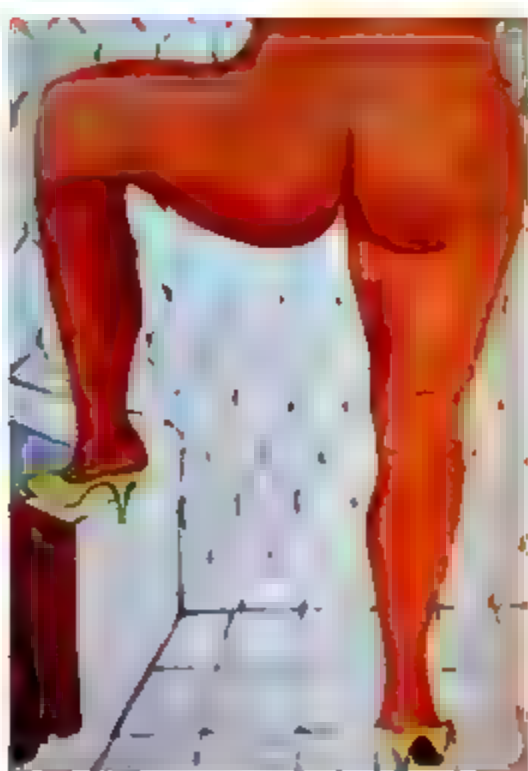
À L'EST

Jusqu'au 28 juillet

Galerie Anne Barrault - 51, rue des Archives - 75003 Paris
Tél. : 09 51 70 02 43, www.galerieannebarrault.com

Le creux poplité est féminin

Personnage haut en couleur, **Alain Vagh** a choisi de délaisser la fabrication de carreaux de céramiques polychromes pour mieux se consacrer à la peinture du célèbre creux poplité qui se cache à l'arrière du genou des femmes. À partir de là, tout est dit, et les amateurs d'ambiances surréalistes se doivent de prendre d'assaut la galerie Terrain Vagh pour faire le plein de folie créatrice. Situé dans



le 5^e arrondissement de Paris, le lieu a été spécialement choisi par le peintre en souvenir de l'ancienne Halle aux vins. Au vu de la curieuse implantation des platanes de l'avenue, on se demande si d'anciennes cuvées n'y ont pas été enterrées, à l'époque. Ce doit être pour cela que la visite du lieu est toujours renversante. ■ **GV**

ÉMOI PICTURAL POUR LE CREUX POPLITÉ FÉMININ

Galerie Terrain Vagh

24, rue des fosses Saint-Bernard - 75005 Paris
Tél. : 06 61 33 80 03; galerie.terrain.vagh@gmail.com

La bible de l'orientalisme



L'orientalisme est une forme d'attraction pour tout ce qui ramène aux pays du Levant, tels qu'ils étaient perçus entre le XVII^e et le début du XX^e siècle. Ce n'est pas un mouvement, mais plutôt une attraction qui influencera des courants aussi différents que le romantisme ou l'impressionnisme. Pour s'en rendre compte, il suffit de voir comment les peintres ont représenté les harems à travers le temps. Par rapport à l'édition précédente, cette nouvelle impression des *Orientalistes* bénéficie d'une mise en page adaptée à un format plus grand, d'une iconographie renouvelée et de quatre chapitres inédits, fruits des recherches



incessantes de l'auteure, à l'heure actuelle la spécialiste la plus pointue sur ce sujet. Outre ce beau livre, l'amateur se doit d'aller jeter un œil à l'exposition Delacroix qui se tient au Louvre jusqu'au 23 juillet. On peut y admirer quelques-uns des chefs-d'œuvre d'orientalistes exécutés par le peintre après sa découverte de l'Orient en 1832. ■ **GV**

LES ORIENTALISTES

Par Christine Peltre, éditions Hazan

Beau livre relié, 300 pages couleurs, 45 €, disponible

Émile Friant, l'indépendantiste néo-moderniste



Ombres portées (1891), huile sur toile, 117 x 67 cm
Paris, musée d'Orsay © 2014 RMN - Hervé Lewandowski



Voici la réédition attendue de l'ouvrage de 2006 consacré à l'un des peintres les plus inclassables de son époque. Élève de Cabanel, **Émile Friant** réussit à ne pas s'entendre avec lui, tout en bénéficiant

maîtrise de son enseignement. Peintre d'une très grande sensibilité, il ne se sent pas l'âme d'un impressionniste même si ses tableaux pourraient le laisser penser. Plus tard, ses portraits d'un réalisme invraisemblable associés à des scènes de la vie quotidienne achèvent de brouiller les pistes. Émile Friant est alors définitivement déclaré inclassable devant ses tableaux empreints d'une richesse narrative et poétique hors normes. ■ **GV**

ÉMILE FRIANT (1863-1932) LE DERNIER NATURALISTE

Collectif sous la direction de Charles Villeneuve de Janti, coédition musée des Beaux-Arts, Nancy/Somogy éditions d'Art
Livre poche avec rabats, 208 pages couleurs, 28 €, disponible

L'amour du trait

En proposant conjointement des œuvres de **Jérôme Zonder** et de **Roberta Marrero**, le dessin est à l'honneur au Centre d'art contemporain, le Transpalette. Pour son exposition à Bourges, Jérôme Zonder (né en 1974, il vit et travaille à Paris) a choisi de réunir les œuvres ayant trait à l'histoire de Garance, de la fillette à la jeune femme. Ses dessins – des portraits pour la plupart – renvoient non seulement au parcours, réel et/ou fictif de



Portrait de Garance #33 (2016-2017), fusain et mine de plomb sur papier © Jérôme Zonder

Garance, mais aussi à l'histoire, à l'histoire de l'art, à la littérature et aux cultures populaires. Suivre Garance, c'est s'interroger sur la représentation des femmes, leurs conditions, leurs droits et leur liberté. Dans ce même ordre d'esprit, Roberta Marrero (née en 1972, elle vit et travaille à Madrid) s'emploie à déconstruire depuis des années la culture dominante : hégémonie masculine, occidentale, hétéronormée, élitiste, autoritaire, excluante et normative. L'artiste donne la parole aux femmes (cisgenres, transgenres, intersexes) par le biais de textes, souvent incisifs et drôles. ■ FB

ROBERTA MARRERO ET JÉRÔME ZONDER GARANCE, UN PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE

Jusqu'au 15 septembre

Transpalette - Centre d'art contemporain

Emmetrop - Friche L'antre-peaux - 28, route de la Chapelle - 18000 Bourges
Tél : 33 (0)2 48 50 38 61; transpalette@emmetrop.fr; www.emmetrop.fr

Delacroix en force

En 2018, **Eugène Delacroix** a débarqué en force dans le hall Napoléon du musée du Louvre, jusqu'au 23 juillet prochain, grâce au mécénat d'entreprises comme Deloitte, Bouygues, la Caisse d'épargne ou le groupe immobilier japonais Kinoshita. Depuis 1963, jamais le musée parisien n'avait rassemblé autant de toiles du maître en une seule fois entre ses murs. Avec plus de cent quarante-vingts toiles réunies (dont la grande majorité sont des chefs-d'œuvre dispersés aux quatre coins du monde), c'est une exposition incontournable. Le livre d'art édité par Hazan sera le pavé monumental qui compensera le manque d'avoir raté l'événement consacré à un peintre connu par l'intégralité des Français possédant un portefeuille dans les années 1980, avant l'euro. ■ GV



DELACROIX 1798-1863

Par S. Allard, C. Fabre & A. Miller, éditions Hazan
Beau livre relié, 480 pages couleurs, 45 €, disponible

Œuvre colossale mais méconnue

LISSITZKY
L'EXPERIENCE DE LA TOTALITÉ



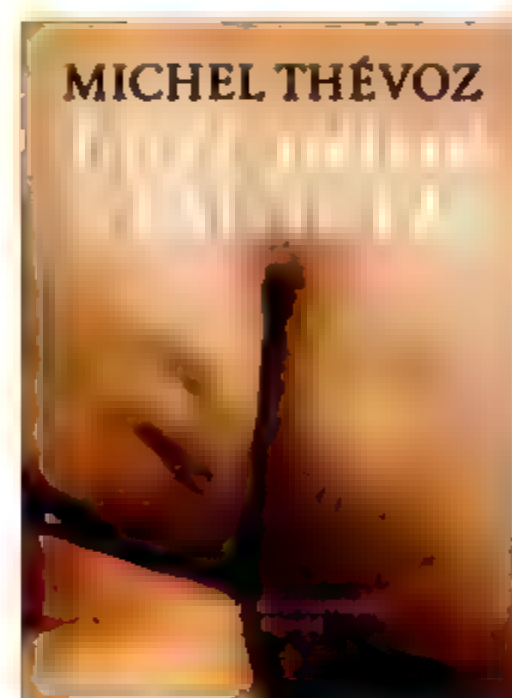
Pour cerner l'œuvre colossale de **Lazar Lissitzky**, il faut faire preuve de patience et de compréhension tant ce dernier est inféodé au totalitarisme soviétique. Comme tous les juifs russes, il voit arriver la révolution de 1917 comme une bénédiction. Et, contrairement à Chagall, il restera fidèle au stalinisme jusqu'à sa mort, en 1941, des suites de la tuberculose. Spécialiste de Lissitzky, **Olivia Maria Rubio** compile un ouvrage de très haute volée sur cet artiste, l'un des plus controversés du 20^e siècle. À noter aussi, au Centre Pompidou à Paris, l'exposition **Chagall,**

Lissitzky, Malevitch - L'Avant-garde russe à Vitebsk (1918-1922), qui rassemble, jusqu'au 16 juillet, plus de deux cent cinquante œuvres de ces artistes et permet de mieux comprendre la transformation de l'art russe en support du bolchevisme. ■ GV

LISSITZKY - L'EXPERIENCE DE LA TOTALITÉ

Sous la direction d'Olivia Maria Rubio, éditions Hazan
Beau livre relié, 200 pages couleurs, 45 €, disponible

Démonstration par le rire



Volontiers accusé de vandalisme critique, le philosophe et historien de l'art brut **Michel Thévoz** aurait parfaitement eu sa place dans l'équipe de *Hara-Kiri*, si elle en avait eu quelque chose à secouer de la Suisse. Mais la rencontre n'a jamais eu lieu, et c'est bien dommage. Dans son nouveau livre, il explique, de manière aussi impressionnante qu'implacable, pourquoi l'art suisse n'existe pas tant l'image du pays est associée à une tripotée de vérités comme la sécurité, la prospérité, le confort, la propreté malade, les banques... Bref,

tout y passe, et personne n'associe ce pays à l'un de ses artistes, alors que Hans Holbein, Le Corbusier, Alberto Giacometti ou Paul Klee ne sont pas de la roupie de sansonnet ! Et c'est là qu'intervient une démonstration brillante, qui se doit d'être lue et admirée pour la justesse de sa vision. ■ GV

L'ART SUISSE N'EXISTE PAS

Par Michel Thévoz, Les Cahiers dessinés

Livre broché avec rabats, 240 pages avec illustrations couleurs, 20 €, disponible

Enfant de la balle



Madame Bovary, carnet d'enfance (1951)
© Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent / All rights reserved

Pour commémorer les dix ans du décès du couturier, survenu à Paris le 1^{er} juin 2008, le **musée Yves Saint Laurent Paris** rend hommage avec une présentation inédite de ses dessins de jeunesse. Ces soixante dessins ont été réalisés durant son adolescence à Oran et à son arrivée à Paris en 1954. On y devine déjà sa passion pour la littérature (il imagine une version illustrée de *Madame Bovary*), le théâtre (il crée sa propre scène miniature), le ballet et bien

entendu la mode avec des poupées de papier qu'il habille de la tête aux pieds... ■ FB

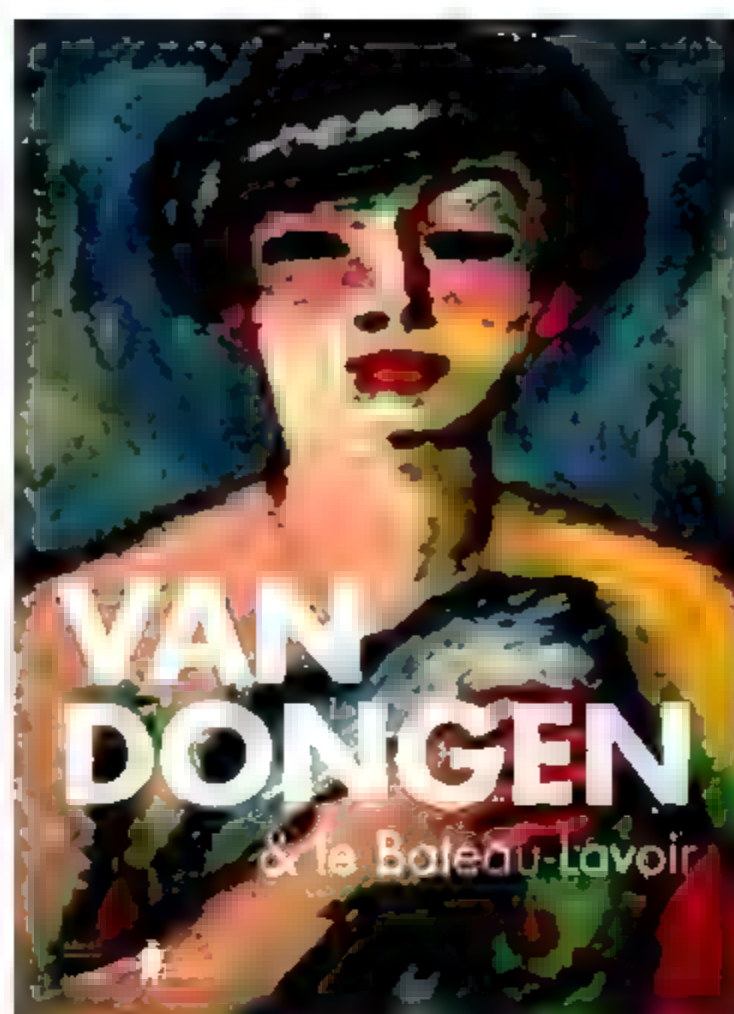
YVES SAINT LAURENT LES DESSINS DE JEUNESSE

Jusqu'au 9 septembre

Musée Yves Saint Laurent - 5, avenue Marceau - 75116 Paris
Tél : 01 44 31 64 00 www.museeyslparis.com

Van Dongen au Bateau-Lavoir

Un ouvrage réédité est entièrement consacré à la période où le peintre **Kees van Dongen** a été le pensionnaire du Bateau-Lavoir de la place Émile-Goudeau, de 1905 à 1907. Véritable berceau de l'art moderne, cette cité d'artistes de la butte Montmartre a été le passage qui a déterminé l'avenir de van Dongen. La réédition de cet ouvrage complète l'exposition présentée au musée de Montmartre jusqu'au 26 août prochain. Il réunit une pléthore de spécialistes : l'Institut national d'histoire de l'art, RKD, La Haye, Jean-Michel Bouhours, conservateur émérite du musée national d'Art moderne (MNAM), Paris, Irène Lesparre, Fondation Otto van Rees, Sophie Krebs, conservateur au musée d'Art moderne de la ville de Paris, et Saskia Ooms, responsable de la conservation au Musée de Montmartre. ■ **GV**



VAN DONGEN ET LE BATEAU-LAVOIR

Collectif sous la direction d'Anita Hopmans, coédition musée de Montmartre/Somogy éditions d'Art. Livre broché avec rabats, 152 pages couleurs, 19 €, disponible.

Frissons garantis au quai Branly



Plongée dans le monde des esprits, de l'épouvante et des créatures fantastiques... C'est ce qui nous est proposé au musée du quai Branly jusqu'au 15 juillet prochain. Avec **Enfer et fantômes d'Asie**, le visiteur est plongé dans un parcours aux frontières du réel, jalonné d'estampes d'Hokusai et de Kuniyoshi, de peintures bouddhistes, de créations de Yurei, de dessins d'Okyo, d'affiches de cinéma dessinées et, oh surprise, de planches de BD de Mizuki extraites de l'album *Yōkai*. ■ **FB**

Utagawa Kuniyoshi, *La Princesse Takiyasha et le spectre-squelette* 1844, Estampe © Victoria & Albert Museum, London

ENFER ET FANTÔMES D'ASIE

Jusqu'au 15 juillet
Musée du Quai Branly-Jacques Chirac
37, quai Branly - 75007 Paris. Tél. : 01 56 61 70 00.
www.quaibranly.fr

Double vue



Françoise Pérovitch, *Nocturne*, 2017
aquatinte en rouge, 66 x 50 cm
© Françoise Pérovitch / M.E. Publisher

Françoise Pérovitch

expose son travail dans deux lieux bien différents : le Centre de la gravure et de l'image imprimée et Keramis, le centre de la céramique de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Si, dans le premier lieu, ce seront des estampes, sculptures, dessins muraux et une installation vidéo intitulée *Le Loup et le Loup* qui seront visibles, dans le second, l'artiste expose un ensemble

de céramiques produites antérieurement dans divers ateliers ainsi que trois éditions réalisées dans l'atelier de recherche de Keramis. À travers ce médium, Françoise Pérovitch apporte une dimension plastique supplémentaire à ses travaux tout en puisant dans les ressources de la terre et des émaux. Une excellente occasion de découvrir cet univers ambivalent, où d'étranges figures, parfois masquées, se jouent des frontières entre le masculin et le féminin, l'adulte et l'enfant, l'homme et l'animal. ■ **FB**

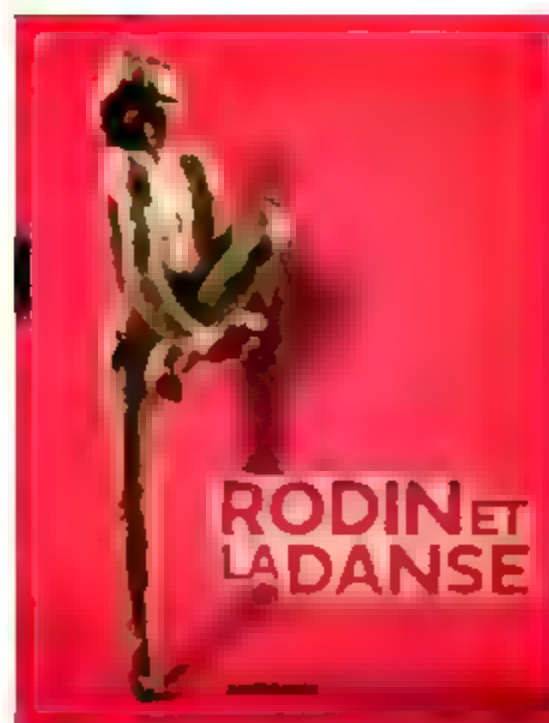
FRANÇOISE PETROVITCH - À VIF

Jusqu'au 19 septembre

Centre de la gravure et de l'image imprimée de la Fédération Wallonie-Bruxelles
- rue des Amours 10 - 7100 La Louvière - Belgique. www.centredegravure.be

Keramis - Centre de la céramique de la Fédération Wallonie - Bruxelles
1, place des Fours-Bouteilles - 7100 La Louvière - Belgique
Tél. : 32 (0) 64 23 60 70 ; info@keramis.be

Sculptures de pointe



Artiste attiré par le mouvement, il était écrit dans la destinée d'**Auguste Rodin** que ses pas finiraient par croiser l'univers de la danse. À la fin des années 1890, la danse passe du statut de divertissement à celui d'une discipline aussi majeure que la peinture ou la sculpture, grâce à la popularité d'artistes sortant de l'ordinaire. Soudain, c'est l'engouement, et le monde des arts accueille cette nouvelle facette avec enthousiasme.

Le sculpteur Rodin y va d'un intérêt non feint qui va déboucher sur toute une collection de futurs chefs-d'œuvre. Période passionnante de la vie de l'artiste, cette phase de création intense se devait d'être racontée de manière aussi en vée que précise. C'est chose faite sous la houlette de **Christine Lancestremère**, conservatrice en chef du patrimoine qui dirige depuis 2016 le service de la conversation du musée Rodin. ■ **GV**

RODIN ET LA DANSE

Collectif sous la direction de Christine Lancestremère, éditions Hazan/musée Rodin. Livre broché avec rabats, 192 pages couleurs, 35 €, disponible.



JEAN-CLAUDE **CARRIÈRE**

photographié par Christophe Lebédinsky en 2015

© Photo Christophe Lebédinsky

FLASH BACK

L'écrivain et scénariste **Jean-Claude Carrière** nous relate sa visite d'une exposition consacrée à **Van Gogh**, au musée d'Orsay*, en 2014. Une déambulation presque en catimini, effectuée avec le peintre et cinéaste américain Julian Schnabel. Un moment d'intimité avec Vincent...

JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

AVEC **VINCENT**

Une petite exposition au musée d'Orsay : des dessins d'Antonin Artaud et une dizaine de tableaux de Van Gogh, des autoportraits, surtout.

Julian Schnabel*, avec qui je travaille sur un projet de film encore mal défini (mais il y sera question de Van Gogh), réussit à se faire ouvrir la salle le jour de fermeture.

Nous y entrons tous les deux, seuls. Après un tour de salle (elle est assez petite), nous nous arrêtons devant un autoportrait. Nous nous plaçons tout près, à le toucher. Et Julian me parle, à voix basse, comme en confidence. Il me parle technique, il me dit : *« Tu vois, il a utilisé trois bleus différents : un bleu de Prusse ici, un bleu marine là et un caeruleum. »* Je remarque, en effet, les trois bleus. *« Et regarde, me dit Julian, il a tracé une très mince ligne rouge tout autour de l'œil. »*

Je découvre la ligne rouge que je n'avais pas vue d'abord. Et ainsi de suite. Peu à peu, un peintre me révèle les secrets d'un autre peintre. Le visage de Van Gogh, sur qui se pose notre respiration, est là, avec nous, pour nous. Van Gogh lui-même, comme s'il reprenait vie sous notre regard. Il me semble l'entendre respirer, alors que moi-même je retiens mon souffle et ne dis rien. La divulgation des secrets techniques ne m'a pas éloigné de l'œuvre, au contraire. L'homme est là, tout entier, avec nous, présent.

Nous restons silencieux un moment, puis nous nous éloignons, lentement. Je me retourne une fois. Il nous suit des yeux. ■

* Exposition Van Gogh/Artaud : le suicide de la société (mars-juillet 2014)

** Julian Schnabel sera invité du musée d'Orsay avec l'exposition Orsay vu par



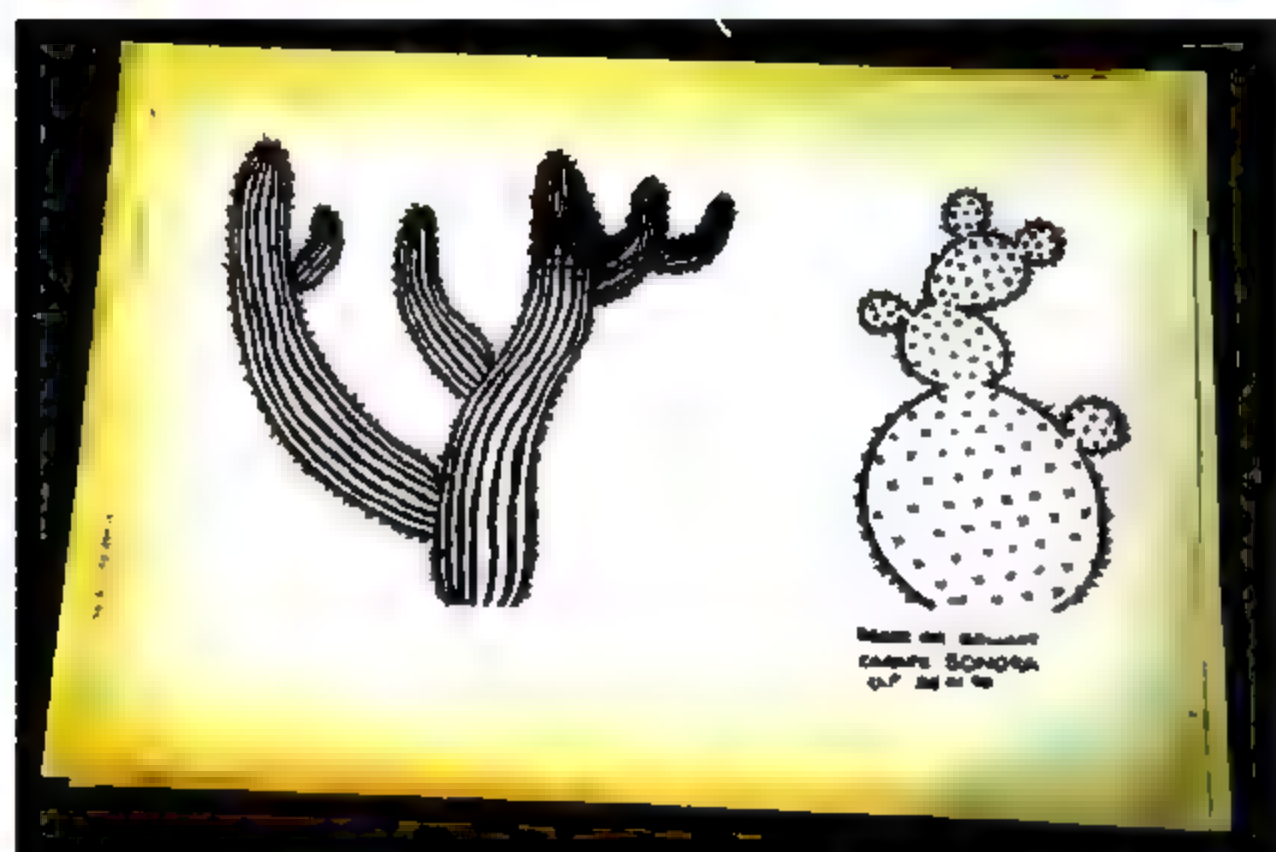
HILTON McCONNICO

© Photo Patrick Burban

HILTON McCONNICO

« FAIRE DE CHAQUE JOUR DE LA VIE UN ART »

Qui était **Hilton McConnico**, cet Américain du Tennessee qui s'est éteint à Paris en janvier dernier ? Un homme aux multiples facettes : artiste, designer, illustrateur, homme de la mode, scénographe, décorateur, costumier, directeur artistique, réalisateur, meneur d'hommes... N'est-ce pas là la marque des génies ? Nous vous proposons d'en dresser le portrait grâce aux témoignages de quelques-uns de ses proches : le réalisateur Bob Swaim, le décorateur Carlos Conti, Jacqueline, son épouse, Élisabeth Tavernier, costumière de cinéma et de théâtre, le galeriste Patrick Zortea, ainsi qu'avec plusieurs de ses collaborateurs réguliers : Anne Amiand, Patrick Burban, David Puel, Roland Sotaert... Par **Frédéric Bosser** ■



Recherche pour ses célèbres carafes « Cactus »
© Hilton McConnico

Depuis sa chambre d'enfant, à Memphis, Hilton McConnico rêve de Paris. Est-ce le *Paris est une fête*, inspiré du livre d'Hemingway, ou celui de la Ville Lumière qui nourrit ses rêves ? La directrice de *Vogue New York*, qui l'a repéré à l'occasion d'un concours, l'encourage à se former à la Chambre syndicale de la couture parisienne pour acquérir une touche européenne et, très certainement, pour amener ce jeune homme talentueux à réaliser ses rêves. On est en 1965 ; il a alors vingt-deux ans... À Paris, le couturier Ted Lapidus comprend vite le talent et l'élégance de ses croquis et dessins, et il l'engage. Des années plus tard, Hilton McConnico s'installe à son compte et collabore à la première collection homme d'Yves Saint Laurent.

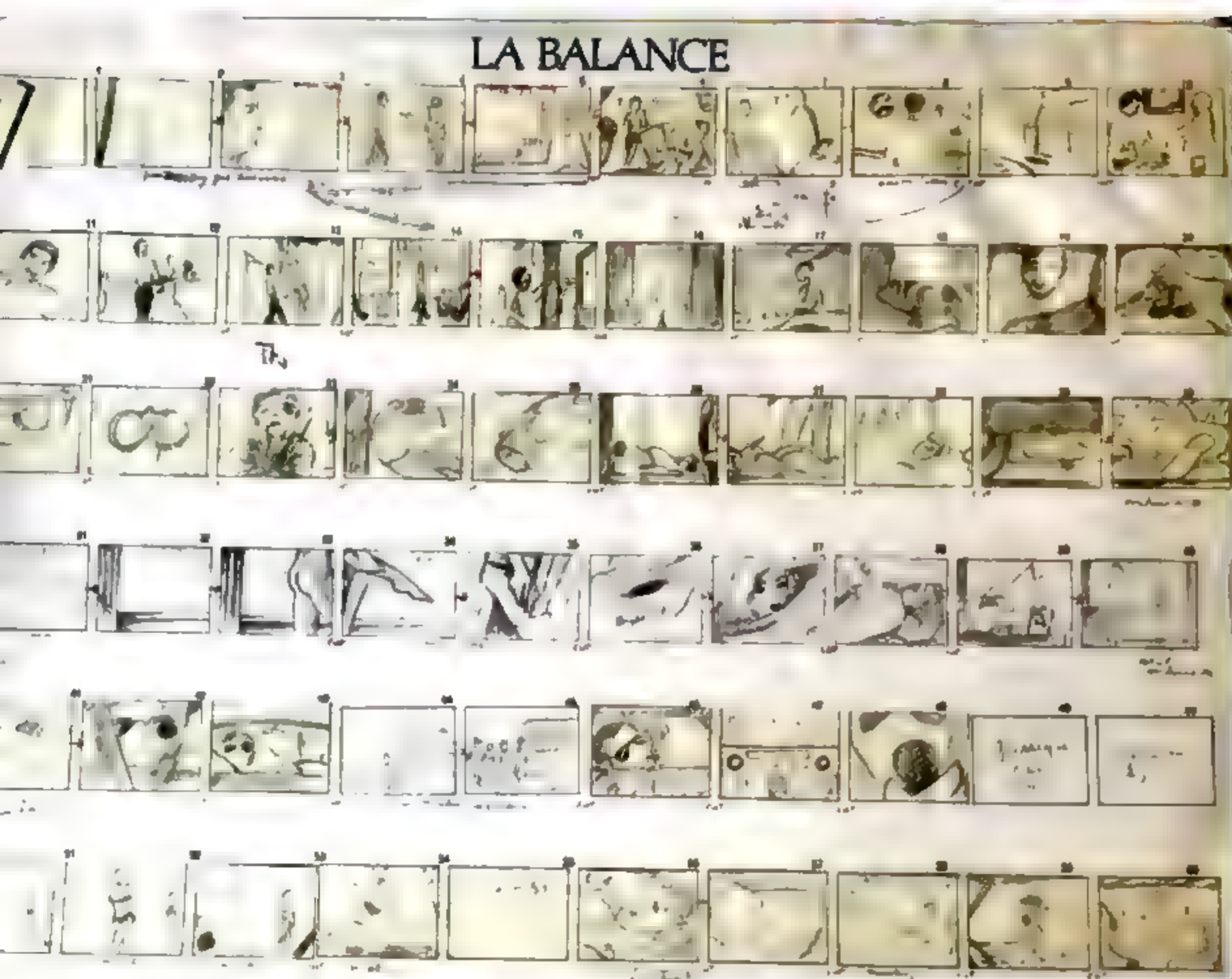


Croquis de mode (1970)
© Hilton McConnico

Rencontre déterminante avec Bob Swaim

Durant cette période, le jeune homme fait la connaissance d'un autre « Américain à Paris », le réalisateur Bob Swaim, lors d'un dîner. Ensemble, ils vont imaginer un court-métrage : *Vive les Jacques* (1973). Bien que le monde paysan lui soit étranger, Hilton fait preuve d'une grande créativité : il en compose les costumes et les magnifiques décors, et s'adapte à un budget limité. *« Il prenait du thé pour tâcher et vieillir les habits, partait de rien pour imaginer une chaumière. C'était fascinant de le voir ainsi composer avec les éléments qu'il avait sous la main. Souvent, même si les détails sont absolument faux, l'ensemble est réaliste »*, se souvient Bob Swaim. Des années plus tard, Hilton et Bob retravailleront ensemble pour le film *La Nuit de Saint-Germain-des-Prés* (1977), réinventant ce quartier de Paris dans les années 1950 (ce qu'ils rêvaient tous deux, adolescents), là encore avec un budget restreint. *« En tant que réalisateur, si vous étiez intelligent, vous écoutiez ce qu'Hilton pouvait vous proposer ; il avait une idée à la seconde ! »* précise le réalisateur de *La Balance*.

Hilton McConnico et Bob Swaim, à Rome en 1982
© Hilton McConnico Photo DR



Story-Board pour le film de Bob Swaim, *La Balance*
© Hilton McConnico



Croquis de mode (années 1960)
© Hilton McConnico

Dessin pour sa filleule. Hilton McConnico lui envoyait chaque année une œuvre originale.
© Hilton McConnico / Photo F. Bosser



Un boulimique de travail...

Le témoignage du décorateur Carlos Conti va dans le même sens. Hilton l'engage alors qu'il travaille encore comme assistant dans la galerie d'art parisienne Iris Clert. Il sera son assistant pendant une dizaine d'années. Lors du téléfilm *En attendant l'électricité*, Carlos apprend le métier de la création de décors sous l'œil bienveillant d'Hilton, qui fait preuve d'une exigence perfectionniste... «À l'époque, la télévision était encore en noir et blanc. Hilton s'interrogeait beaucoup sur les rendus des matières et des volumes. Nous faisons beaucoup de décors à partir de toiles de lit», se remémore-t-il. Ces interrogations ont facilité, plus tard, les choix à opérer pour la création des décors du film *Vivement dimanche !* de François



Truffaut, se souvient encore Carlos, qui assistera aussi McConnico sur le film *Diva* de Jean-Jacques Beineix. «Hilton était la personne idéale pour ce film, car le sujet permettait des effets fantasques et audacieux. On travaillait jour et nuit sur les décors. Cela nous entraînait parfois à faire des erreurs, qu'il fallait rattraper au petit matin... Mais c'était toujours très excitant de le suivre dans sa

UNE VIE DE CRÉATION

- 13 mai 1943** : naissance à Memphis (Tennessee États-Unis).
- 1957** : première exposition, à quatorze ans, dans sa ville natale
- 1960** : fonde sa maison de couture, spécialisée dans les robes de bal.
- 1965** : arrive à Paris pour étudier à la Chambre syndicale de la couture parisienne. **Ted Lapidus** l'engage
- 1980** : réalise des films publicitaires pour des marques telles que Renault, Côte d'Or, Philips, Esso, la plupart produits par Charles Gassot
- 1981** : assure la direction artistique des films de Jean-Jacques Beineix, notamment *Diva* (1981) puis *La Lune dans le caniveau* (1983). Hilton est alors reconnu par un plus large public. Son talent est célébré par l'académie des Césars, qui le récompense en tant que meilleur décorateur.
- 1983** : réalise les décors en noir et blanc de *Vivement dimanche !* de François Truffaut
- 1988** : scénographe de l'exposition sur l'Arche de Noé, au Champ-de-Mars (Paris)
- 1989** : rencontre Jean-Louis Dumas, directeur d'**Hermès**, qui admire sa version de l'«Arche de Noé». Début d'une collaboration complète et joyeuse avec la maison Hermès, dont l'identité se prête à la poésie, à la tentation et à l'audace du scénographe.
- 1990** : le Memphis Brooks Museum of Art propose une rétrospective Hilton McConnico sur ses trente années de création
- 1994** : Hilton développe le concept du restaurant **Touparry** au dernier étage du bâtiment historique de la Samaritaine
- 29 janvier 2018** : décède à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans

Hilton McConnico est aussi connu pour avoir créé des collections pour de nombreux éditeurs comme Bouchara, Les Cristalliers Saint-Louis Daum, Lampe Berger, Lanvin, la Manufacture de Sèvres. Certaines de ces collections comme les cactus de Daum ou les tapis Piments de Toulemonde Bochard, sont intégrées dans les collections permanentes de musées, à travers le monde, en particulier aux Arts décoratifs de Paris, à Oslo, New York ou Lausanne

créativité.» Pourtant, ce rythme imposé par Hilton mettra aussi un terme à leur collaboration. «Le seul moment où l'on s'arrêtait de travailler, c'était quand le tournage de la scène démarrait. En fait, rien n'était jamais assez parfait pour lui. Cette perpétuelle créativité, à laquelle il ne pouvait échapper, était aussi une souffrance pour lui-même», soupire Carlos. Cette souffrance, comme nous l'a confirmé son épouse, Jacqueline, «Hilton ne la projetait pas sur les autres; il la gardait pour lui au point de se faire mal!»

En ébullition permanente

Rien n'arrêta ce boulimique de travail. Il ne lui était pas rare de décider, sur un coup de tête, de repeindre sa cuisine ou de changer complètement la décoration de sa maison, située à Bagneux, en Seine-Saint-Denis, aussi soudainement que l'envie pouvait le prendre de relooker entièrement une jeune cousine âgée de seize ans, en la coiffant, la maquillant, lui imposant de nombreux essayages de costumes... Signer des robes de mariée pour des amies l'inspirait, réorganiser la salle d'attente d'un médecin avant une visite avec celui-ci l'amusait tout autant! Bref, l'attention d'Hilton était en perpétuelle ébullition, mise à la disposition constante de la composition et de la réinvention esthétique.

Carton d'invitation pour une soirée Hermès.
© Hilton McConnico / Photo F. Bosser

L'HOMMAGE DE CLAUDIE OSSARD

« J'ai toujours aimé prononcer ce prénom : Hilton.

À cet instant alors, des quantités d'images me venaient à l'esprit, des images pleines de couleurs et de beauté, de grâce et de gaieté. Et surtout, ce beau visage d'homme du Sud des États-Unis. Plus amoureux de la France et de Paris que lui, ce n'est pas possible !

Hilton McConnico a tellement apporté à la France ! Sa créativité, qui était sans limites, l'a entraîné dans des univers différents : le cinéma, la mode, le design, la peinture, l'écriture, le music-hall, etc. Quand vous alliez le voir chez lui à Bagnolet, il pouvait aussi bien vous lire un texte qu'il venait d'écrire que vous montrer un tableau fini la veille et, en même temps, vous offrir des bougies, un jeu de cartes ou un cendrier — petits cadeaux conçus par lui, et pleins d'originalité. Hilton foisonnait d'idées, pas une seconde son imagination n'était au repos.

Si je devais faire un inventaire à la Prévert, je dirais : un piano Pleyel entièrement transparent, des cactus en cristal Daum, une main géante sur la scène du Zénith pour le concert de Johnny, un narguilé, des écharpes, un lustre extravagant, un perfecto glam rock, une assiette pour le Festival de Cannes, une bouteille de champagne Crazy Horse, des décors de cinéma : les rues sombres de La Lune dans le caniveau, le loft de Diva, le décor en noir et blanc de Vivement dimanche !, les scénographies d'Hermès, une toile représentant un visage d'homme énigmatique, une méridienne orange entourée de cactus, et toujours cette palette de couleurs : turquoise, vert amande, rose... Une Légion d'honneur, et surtout une légion d'amour. Que du bonheur !

Hilton est toujours là, à travers ce monde magnifique qu'il a conçu. Il est avec nous, mais chut...

Ne le dérangeons pas, il crée encore. Il se promène dans nos vies, et son regard amusé s'étonne de tout, se nourrit de tout. Il voit la vie avec l'esprit d'un poète, le monde lui parle et il l'entend. Rien n'est absurde à ses yeux, rien n'est trop fou à ses oreilles, tout ce qui est vu ou dit, il le change. Les formes et les mots se reconstruisent différemment avec les matériaux de ses rêves, tout ce qu'il touche est recréé, remis aux normes de son univers à lui, qu'il dessine de là-haut. Bien au-delà, bien au-delà... C'est cela, un créateur, un vrai.

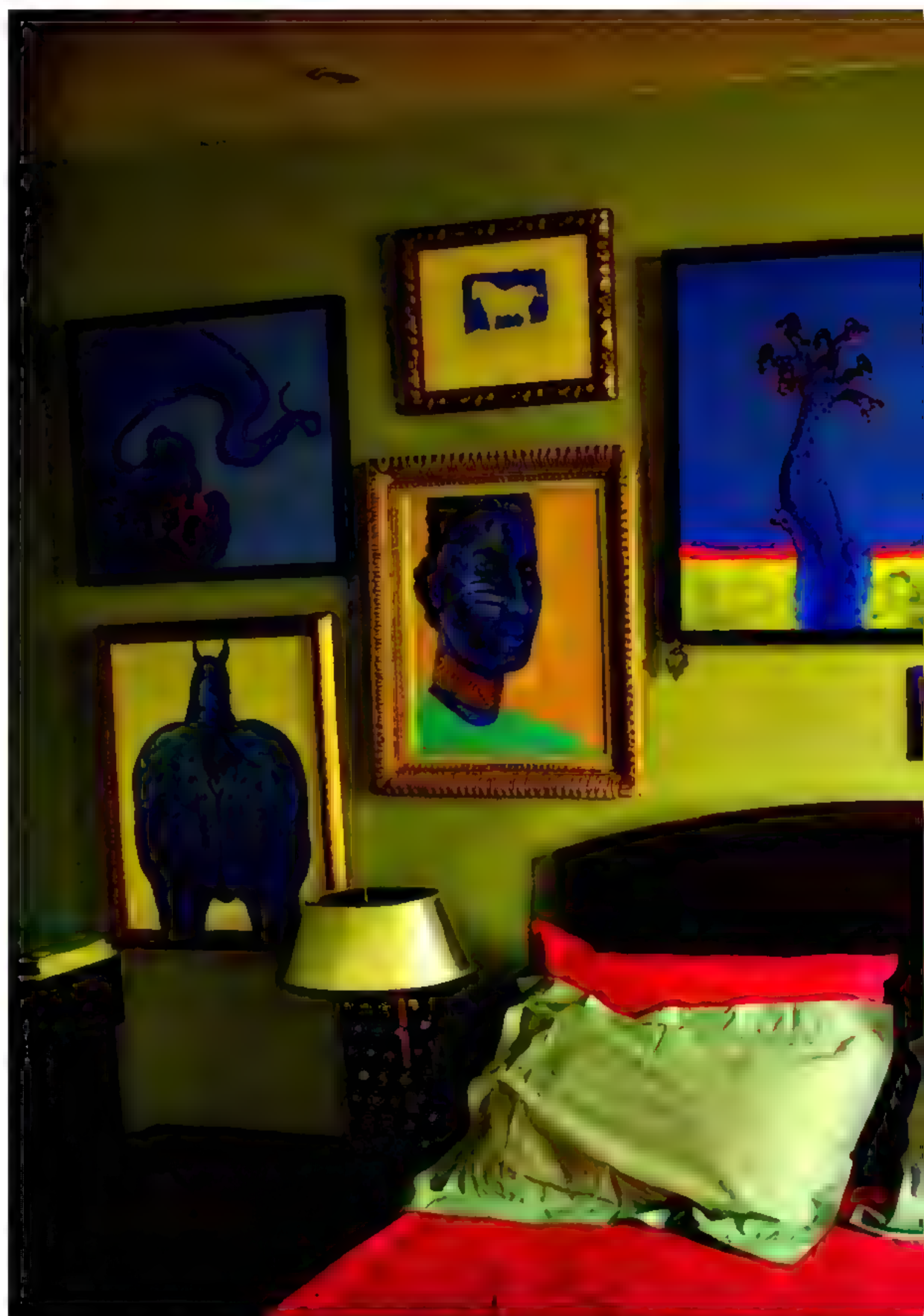
Le langage d'Hilton est devenu, avec la maladie, une langue étrangère. Ne cherchez pas, le dictionnaire n'existe pas. Cela ne fait rien, on se regarde et on se comprend. On voit la malice, l'impatience toujours, l'insatisfaction, la colère parfois quand un détail dérange son esthétique, ou qu'une note manque sur la partition de folie qu'il a voulu écrire pour nous. Offrir, offrir... Toujours, chez Hilton : c'est pour nous. La générosité d'Hilton réside là.

C'est un don, dans tous les sens du terme. Tout ce qu'il crée, il nous le dédie. Et il veut que ce soit beau, beau comme son âme à lui. »

Claudie Ossard, productrice



Quelques créations de Hilton McConnico, chez lui, à Bagnolet
© Hilton McConnico / Photo F. Bosser



Peintures de Hilton McConnico accrochées dans sa chambre
© Hilton McConnico / Photo F. Bosser

Bienveillant pour ses collaborateurs

Anne Amiand, comme bon nombre de ses collaborateurs, ne se souvient pas d'avoir ressenti du stress, une seule fois, sur un chantier en cours conduit par Hilton McConnico. Elle savait que tout se passerait bien et qu'au final, le résultat serait beau. *«Il aurait pu être la personne la plus inadaptée au monde pour ce métier, du fait de sa dyslexie et de sa maladie de Parkinson sur la fin de sa vie. Or, Hilton était un homme qui s'adaptait à toutes les situations et à toutes les personnes. Il avait un charme fou, et avec lui s'ouvrait le champ des possibles»*, relève sa collaboratrice. Sur ce point, Jacqueline estime que rien de tout cela n'aurait été possible sans des parents très compréhensifs et positifs qui ont laissé Hilton s'épanouir sans jamais lui mettre de bâtons dans les roues, malgré la rigueur d'une éducation protestante. *«En France, on l'aurait vite inscrit dans un cycle court...»*, pense-t-elle.

EN MÉMOIRE D'UN CROQUEUR DE VIE

En bouclant cet article, je regrette de n'avoir pas eu la chance de côtoyer Hilton McConnico, d'entendre ce grand homme parler avec son accent américain, d'un nouveau projet ni de l'avoir vu dessiner, peindre ou prendre des photos. Et puis aussi d'être passé à côté de ses gâteaux sucrés (son péché mignon), comme de ses fameux cocktails dans lesquels il jetait directement deux Alka-Seltzer pour anticiper un futur mal de crâne. Regrets aussi de ne pas avoir pu chiner des objets avec lui, de ne pas avoir été à son enterrement où les stars côtoyaient les techniciens, ni d'avoir partagé son amour des belles choses, la magie de son art et la poésie de sa vie. **FB**

La trace qu'il laisse derrière lui

La patte d'Hilton restera ce superbe coup de crayon, des couleurs qui lui sont propres, cette fantaisie, ce côté exubérant des Américains jusque dans les proportions, qui pouvaient être trop petites ou exagérément grandes. C'est aussi cette capacité à déceler les points forts chez les autres, à apporter de la magie dans tout ce qu'il faisait. C'est aussi cette modestie, cette absence d'ego, dans le sens noble du terme, ce besoin de faire toujours plus, d'oublier la commande et d'exploser le cahier des charges par simple souci d'offrir le résultat le plus magnifique possible ! D'ailleurs, ceux et celles qui ont eu la chance de visiter son « Arche de Noé » ou les expositions Hermès s'en souviennent encore, bien des années après...

Il ne lui a peut-être manqué, comme nous le signalait Carlos Conti, qu'une personne capable de le canaliser, ce qui lui aurait permis d'être assurément plus raisonnable dans sa création. *«Hilton aurait pu passer à une autre dimension, même si je dois reconnaître qu'il a toujours été assez logique dans sa trajectoire»*, pense le chef décorateur. Cette personne lui aurait peut-être conseillé de persévérer dans le cinéma, de tenter sa chance aux États-Unis, de mieux négocier ses contrats et, que que part, de plus se montrer au grand public. Mais ça, c'est une autre histoire ■

BIBLIOGRAPHIE

HILTON MCCONNICO

30 ANS DE DESIGN

Ouvrage de l'exposition au Memphis Brooks Museum of Art (Memphis, Tennessee, États-Unis), éditions MICHEL AVELINE 160 pages, texte bilingue français/anglais, 1990

HILTON MCCONNICO

par David Souffan, éditions DU REGARD 180 pages, texte bilingue français/anglais, 1998

MOUVEMENT DANS UNE CHAMBRE OBSCURE

par Hilton McConnico, recueil *Des nouvelles du cinéma : une première fois*, éditions du THÉ DES ÉCRIVAINS, 2003

HILTON MCCONNICO

EXTRAVAGANCE

Cahier couleurs contemporaines, éditions BERNARD CHAUEAU, 2007



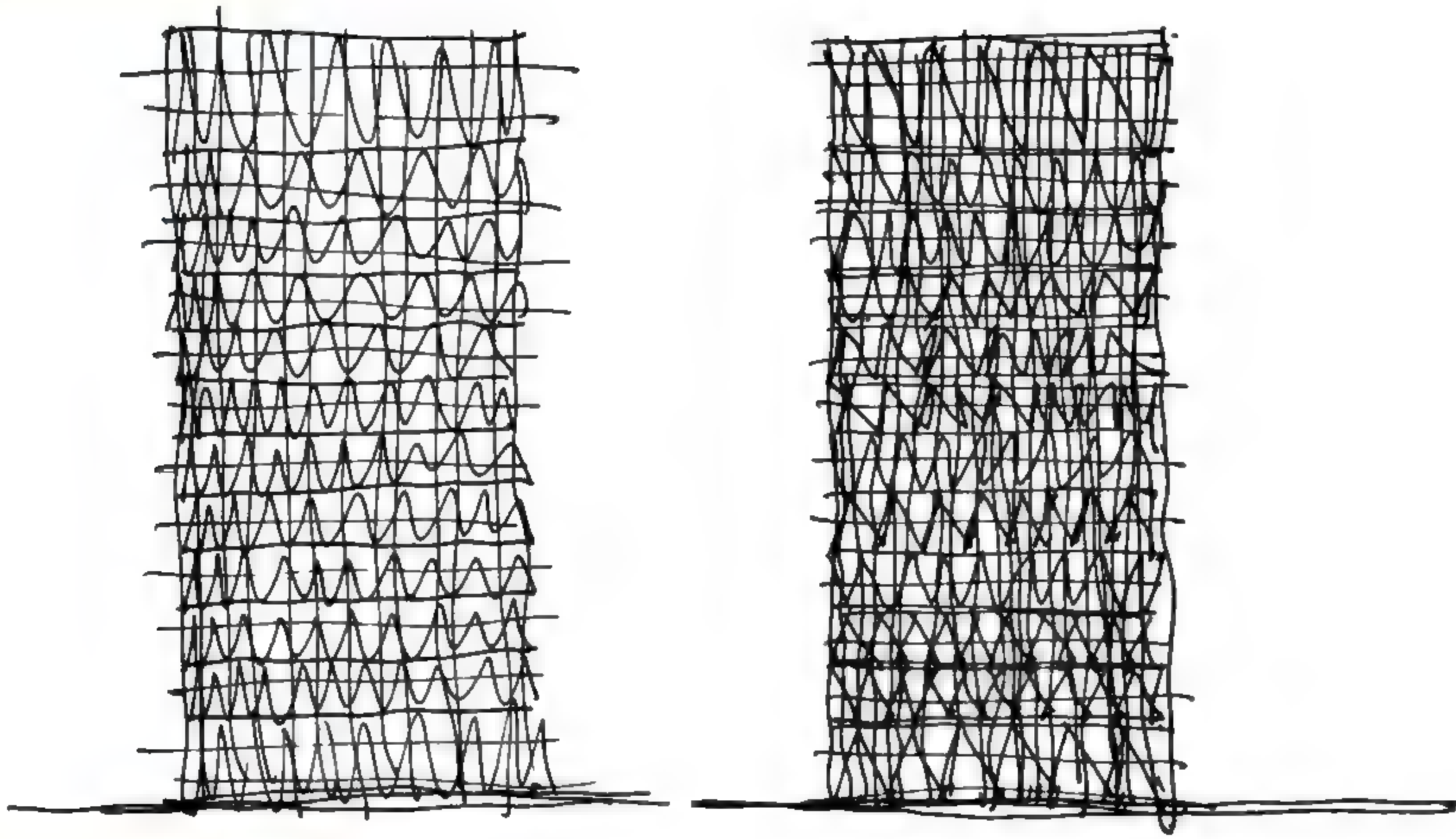


DOMINIQUE PERRAULT

© JAA The Sankar Shambum

La bibliothèque nationale François-Mitterrand fête ses vingt ans. La veille de l'ouverture d'une exposition dédiée à cet événement, le 9 avril dernier, son architecte, **Dominique Perrault**, est revenu avec nous sur cet anniversaire organisé pour marquer l'ouverture « complète » de la bibliothèque au public. Conçue par l'architecte lui-même, l'exposition présente tous les documents expliquant son projet architectural, de sa conception à sa livraison en passant, bien entendu, par sa réalisation. Visite guidée...

Un entretien avec **Frédéric Bosser** ■



LE PASSAGE DU TRAIT AU VOLUME

PERRAULT

EXPOSITION

**DOMINIQUE PERRAULT,
LA BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE DE FRANCE.
PORTRAIT D'UN PROJET
1988-1998**

Jusqu'au 22 juillet (du mardi au samedi
de 10 h à 19 h ; dimanche de 13 h à 19 h).
BNF, Quai François-Mauriac - 75013 Paris
Tél. : 01 53 79 59 59.

INTERNET

www.perraultarchitecture.com
www.dpa-bnf.com

François Mitterrand
inaugure avec vous
une bibliothèque
de 200 000 m², à vide,
en 1995...

En effet, les aménagements vont arriver en 1996-1997. S'ensuivront un déménagement des collections, l'installation des salles de recherches et donc l'arrivée des lecteurs... Dans le même temps, Gallica, la bibliothèque numérique, se met en route, et les ouvrages commencent à être numérisés (on parle, aujourd'hui, de quatre millions d'ouvrages ainsi répertoriés). S'opère donc une concomitance entre un lieu physique, urbain et symbolique et cette bibliothèque numérique.

On est aussi à la jonction du dessin manuel et du dessin numérique.

Absolument ! Ce que vous avez sur les murs, ce sont des dessins originaux. Ils proviennent à la fois des archives du Centre Pompidou, du Fonds régional d'art contemporain (Frac), de la bibliothèque elle-même, des Archives nationales, mais également de notre propre fonds. Cette exposition offre une occasion unique de réunir tous ces documents en un seul et même lieu : ces planches originales et la maquette, qui ont été présentées au jury du concours, en 1989.

Sur cette maquette, on peut voir les passerelles reliant les bâtiments au-dessus du jardin, à travers les

Maquette réalisée
pour le concours en 1989
© Dominique Perrault Architecte / ADAGP Paris 2018
Le jardin aujourd'hui, les passerelles
n'ont pas été conservées
© Photo Georges Fessy / Dominique Perrault Architecte / ADAGP Paris 2018

arbres. François Mitterrand
va demander à les enlever, estimant
que cette bibliothèque ne devait
pas se transformer en un lieu
touristique, où les gens viendraient
pour se promener à travers
les arbres. Elles avaient été aussi
conçues dans l'idée d'une ouverture
vers la Seine, ce qui se fera
plus tard avec la passerelle
Simone de Beauvoir.

**Une telle exposition, dotée
d'autant de documents originaux,
ne pourrait donc pas avoir lieu
aujourd'hui...**

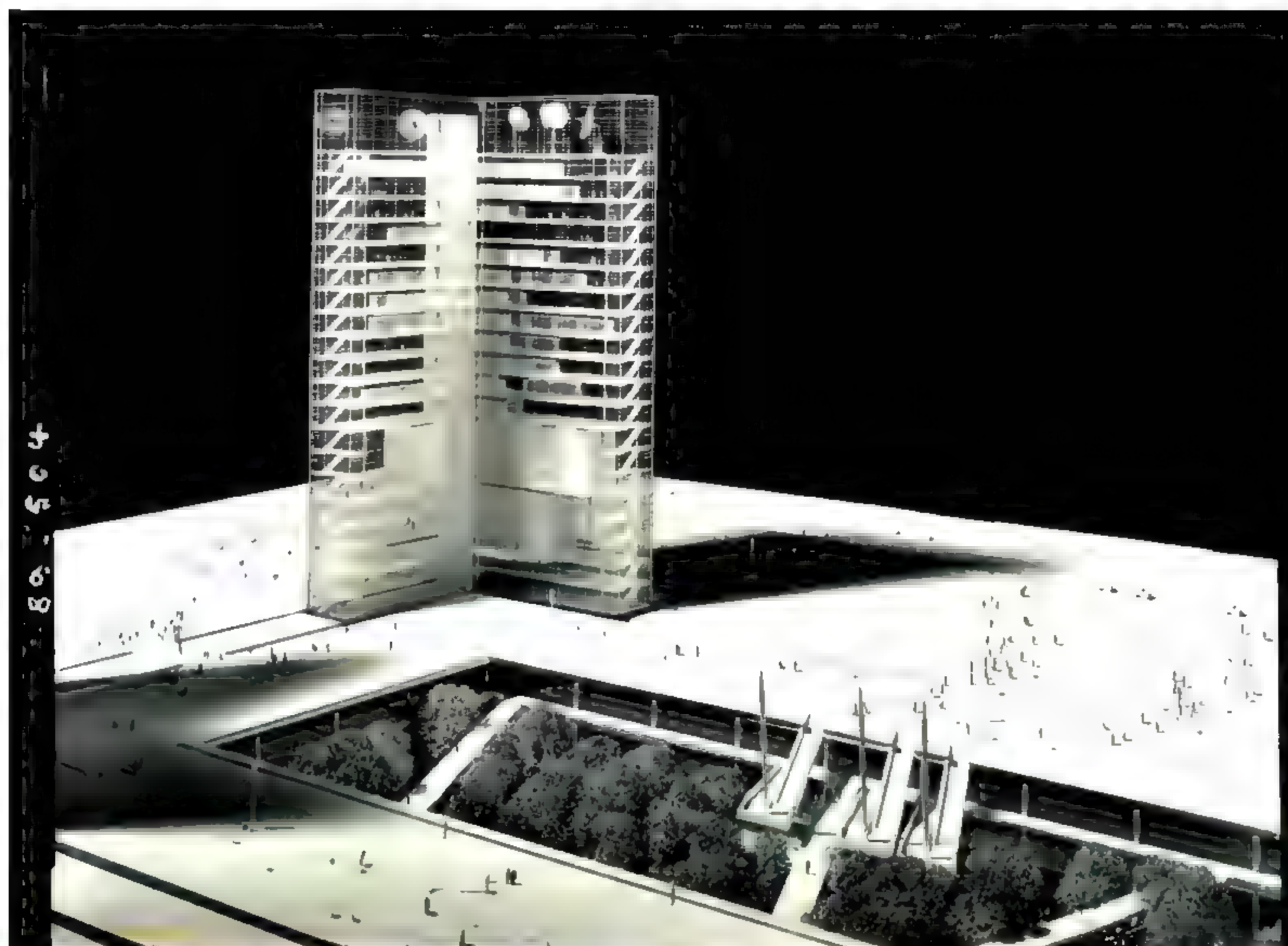
Absolument, d'autant que les
systèmes informatiques changent
en permanence et que si on
n'actualise pas nos documents
régulièrement, ils ne sont vite plus
consultables. Par contre, l'avantage
du numérique est que cela tient
dans la main.

**Et quelle est la fonction du rond
à l'arrière du bâtiment, à l'angle
de la tour sud-est, à l'emplacement
actuel du cinéma MK2 ?**

C'était une station de métro
donnant un accès direct à la
bibliothèque par les transports
en commun. Mais la RATP n'a pas
voulu suivre, et c'est bien dommage.
Idem pour cette ouverture vers la
Seine qui a été abandonnée quand
il a été décidé que la bibliothèque
devrait héberger non pas cinq,
mais douze millions d'ouvrages...
L'étage d'appui est ainsi devenu
un étage de lecture, pour le public
comme pour les chercheurs.

Pourquoi ces changements ?

Parce que, au départ, le cahier
des charges était de construire une
bibliothèque en ajout de celle de
la rue Richelieu et non une nouvelle
bibliothèque nationale. Les cinq
millions d'ouvrages correspondaient
à ceux publiés après 1945. Le projet
s'est donc nourri et modifié pour
devenir LA Bibliothèque nationale
qui regrouperait tout sur un seul et
même site. À titre de comparaison,
cela correspond à trois fois
le volume du Centre Pompidou.

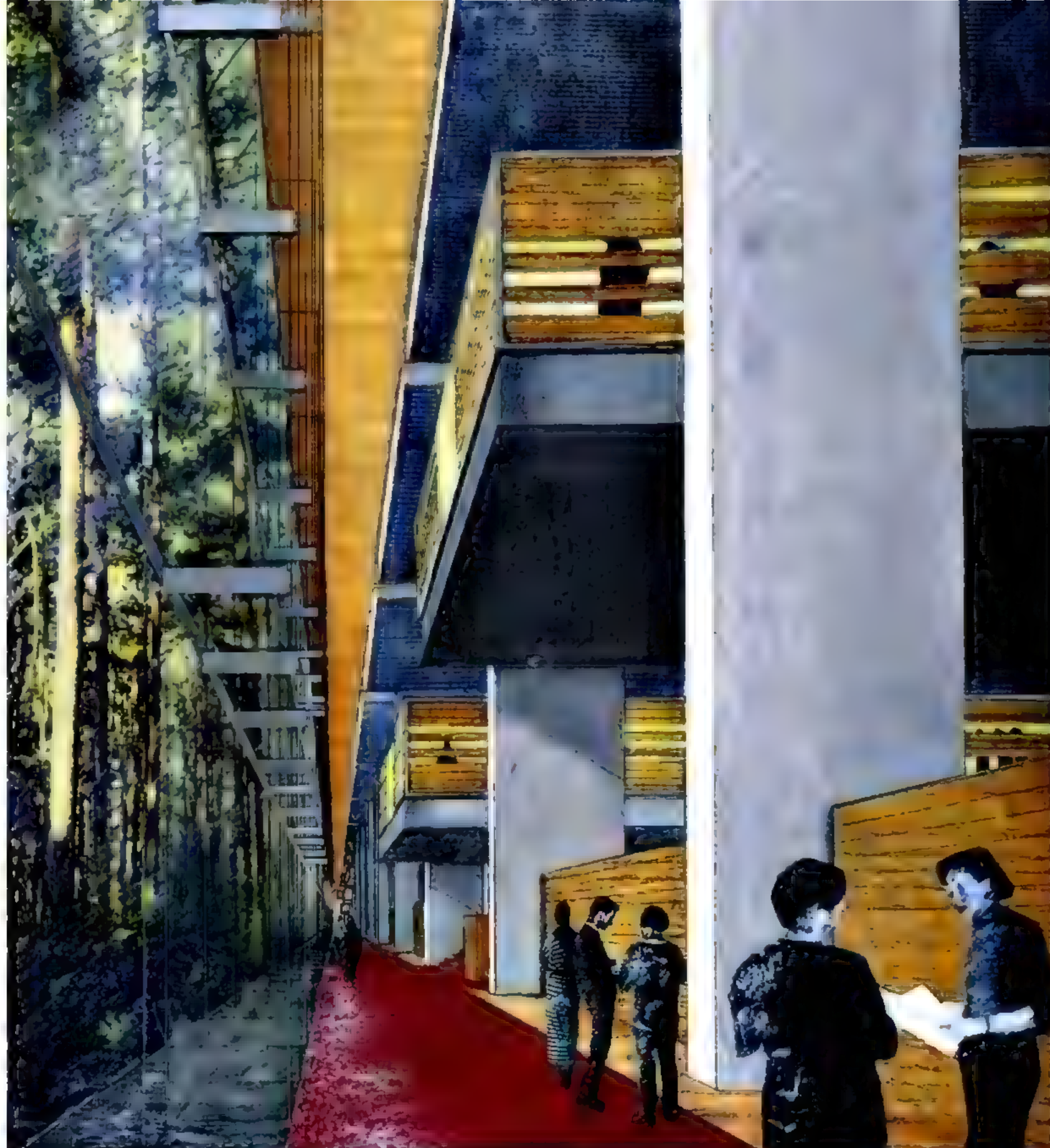


Une masse !

Pour ne pas la rendre encombrante
du point de vue urbain, j'ai eu l'idée
de l'incruster dans le sol et de
garder les quatre angles comme
les marques de ce volume enterré.
L'esplanade est, en fait, le toit
du bâtiment. Cela permettait
d'avoir des salles de lecture
au calme, tout en étant au cœur
de la ville, avec un cloître introverti
et une esplanade ouverte.

**Cette implantation sur un
site parisien en friche va aussi
être le point de départ
d'un nouveau quartier...**

Et un point de rééquilibrage
entre l'est et l'ouest de Paris
Ce sont pas moins de deux
kilomètres et demi de bords de
Seine, soit pratiquement un tiers
du parcours du fleuve dans Paris,
qui vont alors être urbanisés.
Cet important développement urbain
marque bien le point de départ de
bon nombre d'autres projets publics



L'esplanade est, en fait, le toit du bâtiment. Cela permettait d'avoir **des salles de lecture au calme**, tout en étant au cœur de la ville.

Vue sur le déambuloire depuis le rez-de-chaussée, illustration d'ambiance (1991)

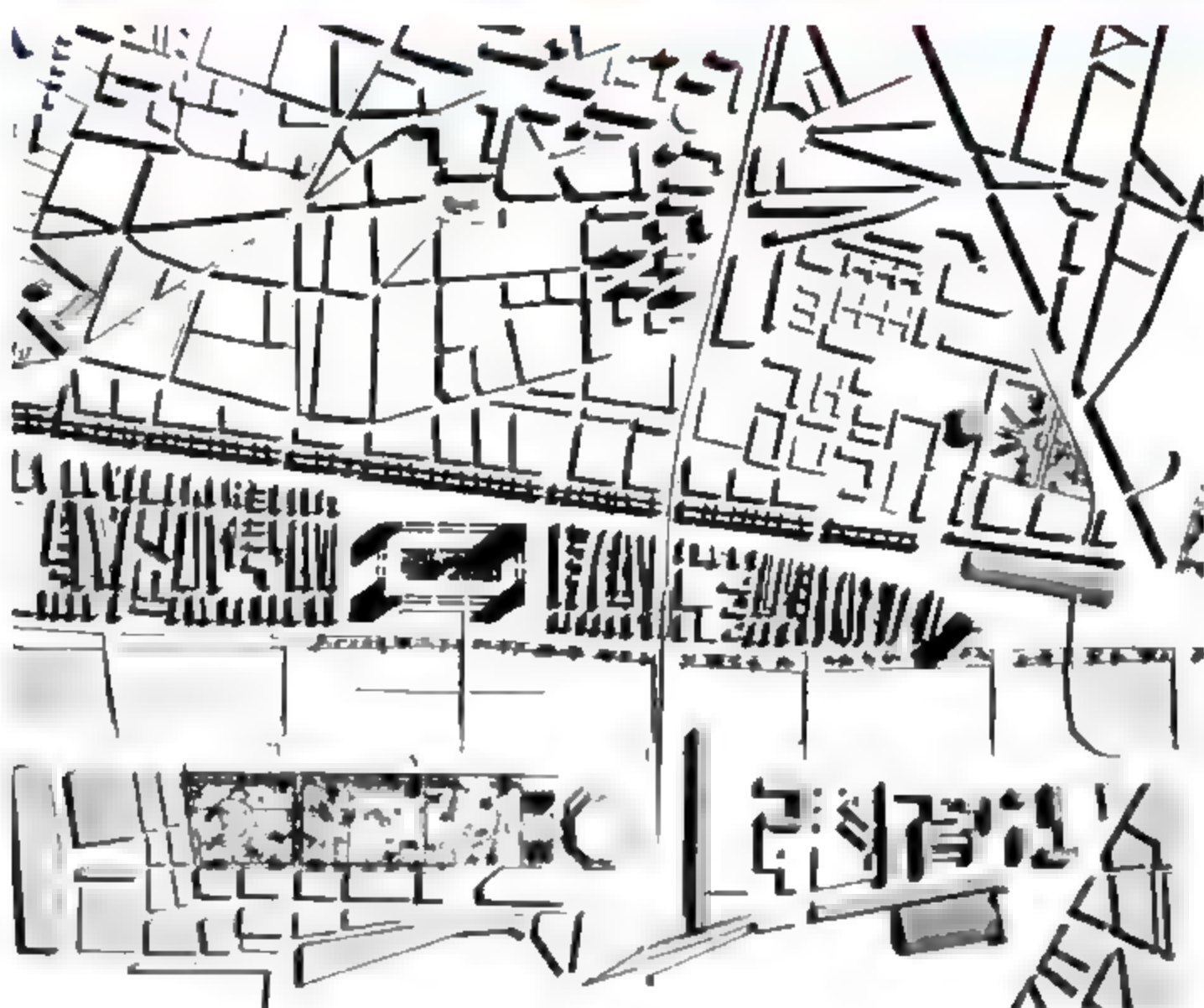
© Dominique Perrault Architecte / ADAGP, Paris 2018

reconstituer une forêt d'Île-de-France au cœur de la bibliothèque. Ce n'était pas gagné d'avance! De mémoire, aucun arbre n'est mort

lors de cette installation. Les pertes ont eu lieu lors du déplacement ou parce qu'ils étaient malades au moment du déracinement. Il faut savoir que chaque motte de terre pesait trois tonnes et que ces sujets de vingt-cinq mètres de haut pouvaient casser à tout moment.

Avez-vous été aidé dans cette tâche ?

Erik Jacobsen, un ingénieur agronome, nous a grandement aidés dans cette transplantation. C'est lui qui, quelque part, nous a autorisés à faire cela. Au départ, il était très rétif car ces arbres avaient besoin de pivots pour reprendre ensuite. Quelques semaines après notre rencontre, après avoir constaté que de grands pins, dans une forêt près de Rouen, continuaient à se développer après avoir été couchés par une tempête grâce à leur système racinaire, il a validé et aidé à la mise en place de notre projet. Il faut savoir que chacun de ces pins, comme vous pouvez le voir sur les dessins, avait sa place prévue à l'avance.



Maquette d'étude sur l'implantation de la bibliothèque au cœur de la ZAC de Tolbiac (1989)

© Dominique Perrault Architecte / ADAGP, Paris 2018

L'autre grande réussite de ce lieu, c'est la vie que vous lui avez insufflée...

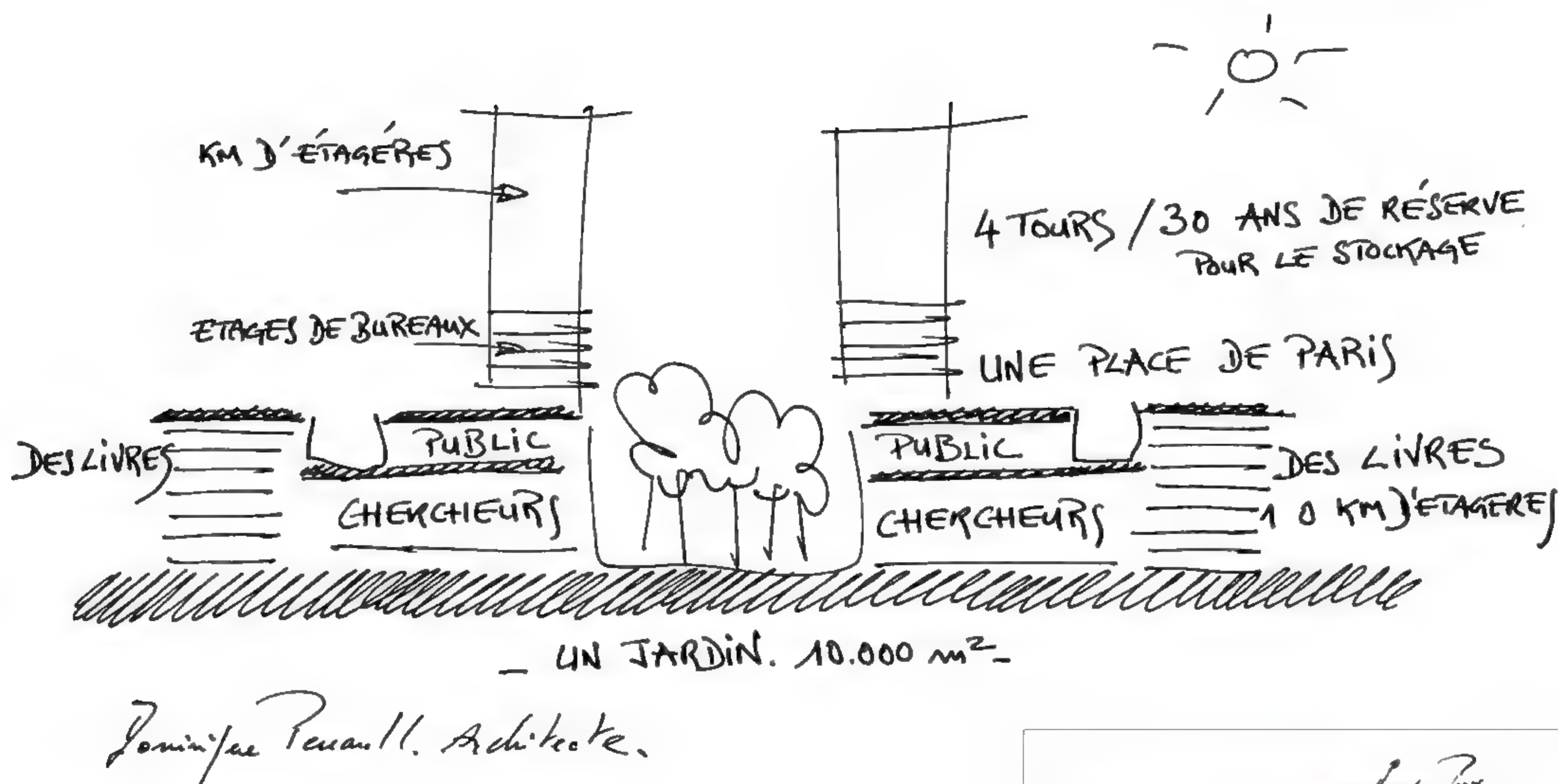
On voit tout cela dans les films projetés tout au long de cette exposition. La BNF forme un ensemble vivant avec son propre développement.

Ce qui est très vivant dans ce lieu, c'est cette forêt implantée

en plein milieu des tours...

Cette idée plaisait beaucoup à François Mitterrand! On a construit ce jardin comme si on construisait un bâtiment. C'est, à ma connaissance, la première transplantation de sujets qui n'avaient pas été préparés pour cela. En fait, ces arbres qui proviennent d'une forêt domaniale devaient être, à l'origine, coupés. On les a transplantés pour

sous l'ère Mitterrand. Ce quartier s'est ensuite modernisé sous l'impulsion d'autres architectes, comme Christian de Portzamparc, et je trouve le résultat global assez convaincant. Pour moi, c'est le seul quartier dans Paris qui peut se revendiquer d'être moderne à 100 %. C'était très osé, en 1988, de construire quatre tours sur un vide au milieu d'une friche industrielle qui finira par développer tout un quartier.



Et pour les autres arbres et fleurs?

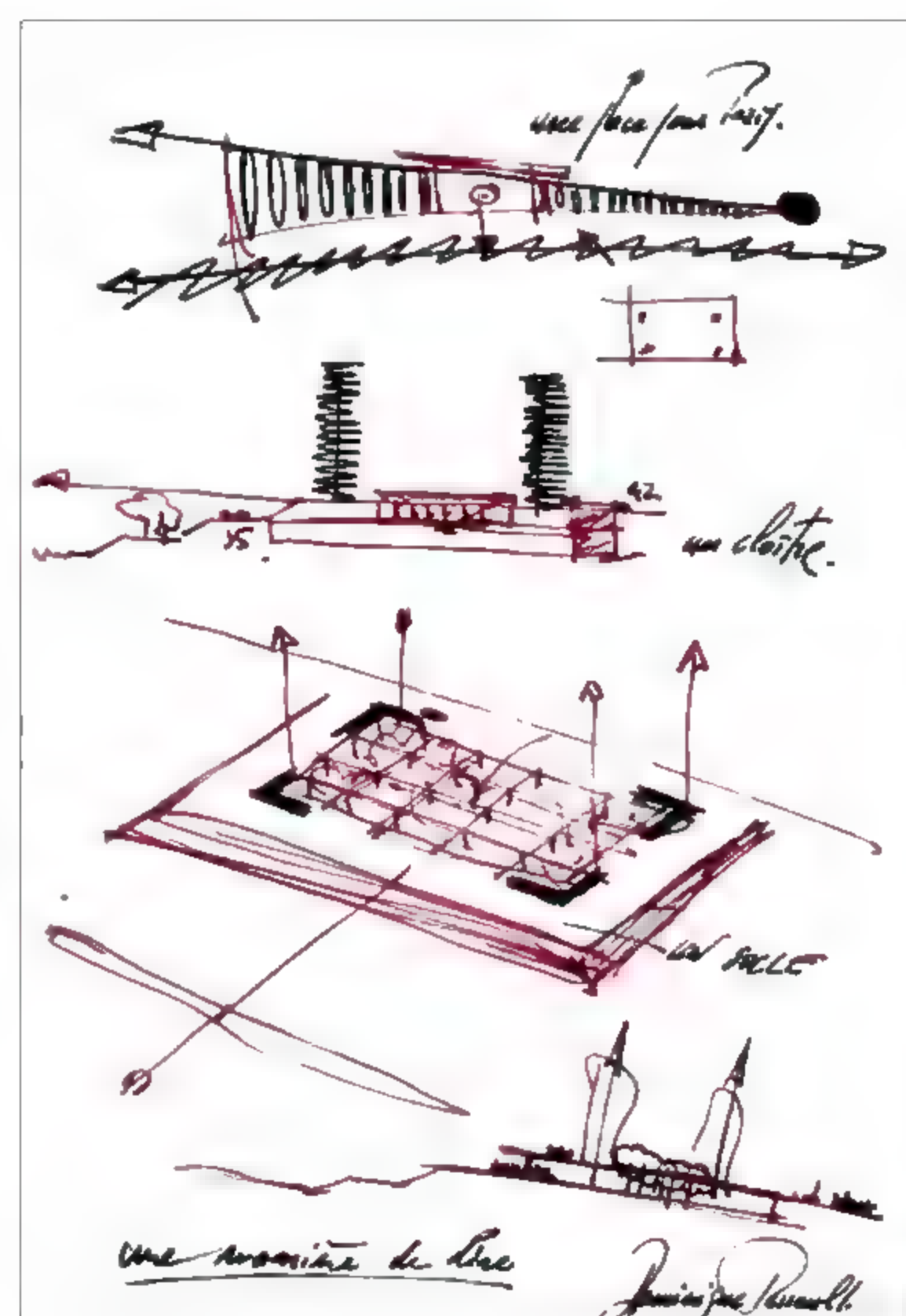
Ils ont été amenés par les oiseaux. Nous n'avons rien planté d'autre que ces pins. Concernant les rochers dessinés sur les plans, cela ne s'est finalement pas fait...

Dans les vitrines, vous exposez le courrier de Mitterrand, des cartes de vœux, des pierres, le programme du concours et bien d'autres documents en lien avec la construction de ce lieu...

Chacun raconte une petite histoire. En butinant, il y a matière à s'intéresser à différentes choses qui ne sont pas liées au chantier en lui-même. Il faudra quelques heures au visiteur pour tout voir et consulter...

Combien de vos documents de travail sont ainsi présentés?

Autour de cinq cents. Nous en avons produit, je pense, quatre ou cinq fois plus. Et il faut aussi compter les deux cent vingt mille plans d'architecte pour l'ensemble du projet. C'est un chiffre assez logique pour ce type de bâtiment.

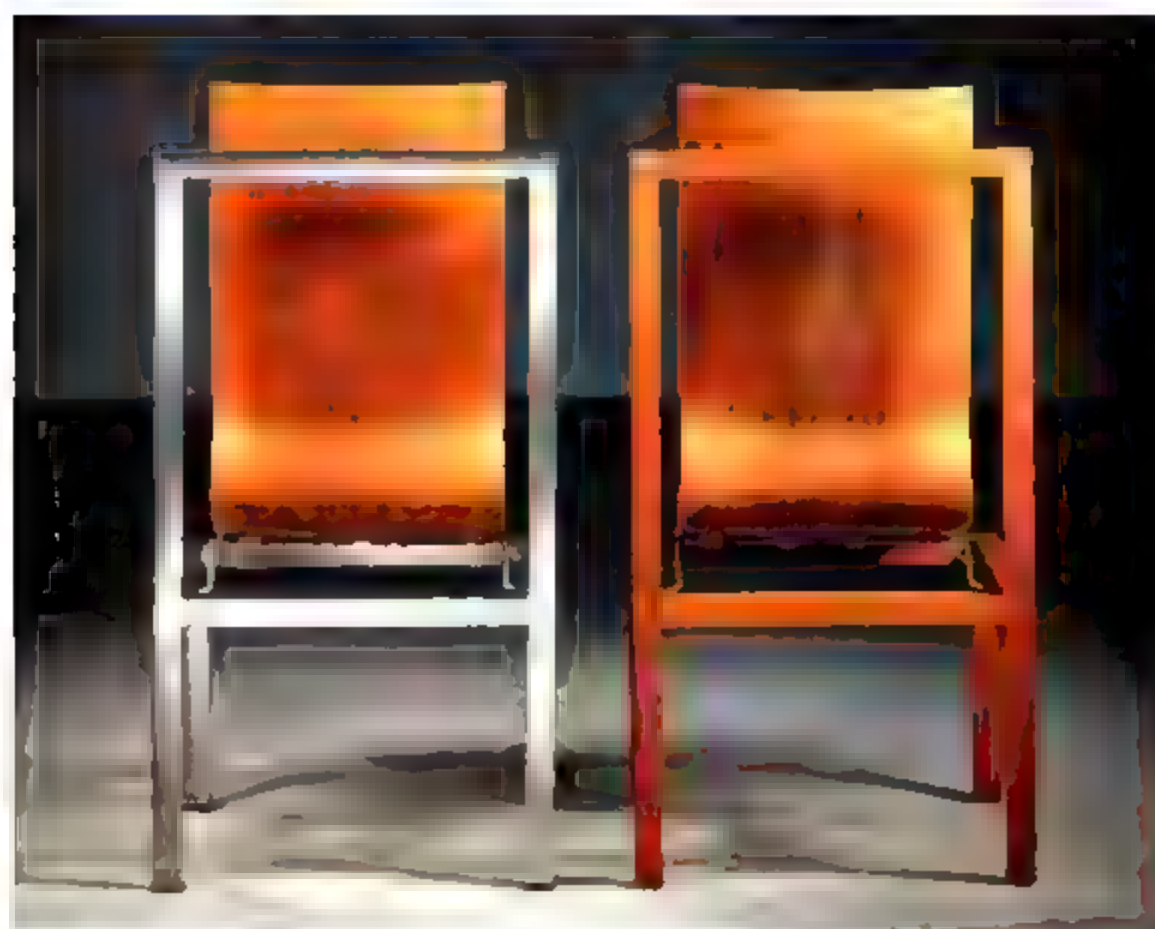


Dans cette exposition, on découvre que même le mobilier est de votre ressort...

On a tout dessiné. Après le travail architectural, on s'est attelés à l'architecture intérieure. Nous montrons, par exemple, toutes nos recherches de chaises sur papier et via des prototypes. Une fois le projet accepté, quatre mille chaises seront fabriquées. Je précise aussi que dans cette bibliothèque, il n'y a qu'un seul bois, qu'une seule couleur de tapis, de béton, ce qui crée un ensemble et une unité. Quant aux matériaux industriels, ils ont été adaptés à nos besoins.

LE POINT D'ORGUE DES GRANDS TRAVAUX DE FRANÇOIS MITTERRAND

Le 14 juillet 1988, le président de la République, François Mitterrand, appelle de ses vœux la création d'une « très grande bibliothèque ». En 1989, à l'issue d'un concours international, Dominique Perrault, un jeune architecte de trente-six ans, est désigné lauréat. La construction de la Bibliothèque nationale de France (BNF) François-Mitterrand parachèvera la politique des grands travaux menée durant deux septennats. Là, il est question de 20 000 m² d'espace de consultation, de 60 000 m² d'esplanade et de 400 km de rayonnages, le tout pour un chantier monumental de 8,5 milliards de francs (un peu plus de 2 milliards d'euros). En offrant ce nouveau site à BNF, dans le 13^e arrondissement de Paris, François Mitterrand entend prolonger l'héritage des collections royales constituées depuis le Moyen Âge. Disparu avant l'ouverture au public, le 20 décembre 1996, le chef d'État ne l'aura visité qu'à vide, en 1995.



Depuis 2014, les chaises ont une armature entièrement métallique
© Photo Georges Fessy / Dominique Perrault Architecte / ADAGP Paris 2018

Comme quoi, par exemple ?

Pour tout ce qui est en métal, nous voulions de l'inox mat pour que les lampes ne soient pas chaudes (la source chaude est dans la table) et qu'elles ne brillent pas. L'odeur, l'acoustique, l'éclairage : tout doit être sensoriel dans un tel lieu. Toutes ces réflexions en amont font que ce lieu résiste à l'usure et au temps, ce qui était un de nos objectifs.

L'un de vos autres grands objectifs, c'était de tenir le budget !

Merci de me le rappeler ! Nous avons, en effet, livré cette bibliothèque 5 % en dessous de son prix, soit 3,6 milliards de francs de cette époque (824 millions d'euros).

Comment se passe, aujourd'hui, le remplacement des matériaux ?

Les fabricants se sont engagés, lors de notre première commande, à les garder à leur catalogue. Du coup, ils restent disponibles. Nous avons fait travailler plus de soixante-dix entreprises sur ce chantier, et beaucoup en tirent encore des bénéfices grâce aux matériaux que nous avons créés ou imaginés avec eux.

C'est le cas notamment des tissus métalliques, fabriqués par nos amis allemands. Maintenant, on en trouve partout dans le monde, ce qui n'était pas le cas avant. C'est un projet porteur pour tous les partenaires.

Tout à l'heure, nous évoquions le passage au numérique.

Aujourd'hui, vous dessinez toujours à la main ?

Seulement quand je jette mes idées, car cela va beaucoup plus vite. Ensuite, tout est effectivement fait de manière numérique.

Et là, c'est un vrai gain de temps ?

Oui, quand il est question de calculer les économies d'énergie, les coûts de maintenance, de gestion, etc. Le numérique nous

MONOGRAPHIE



DOMINIQUE PERRAULT, LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE. PORTRAIT D'UN PROJET 1988-1998

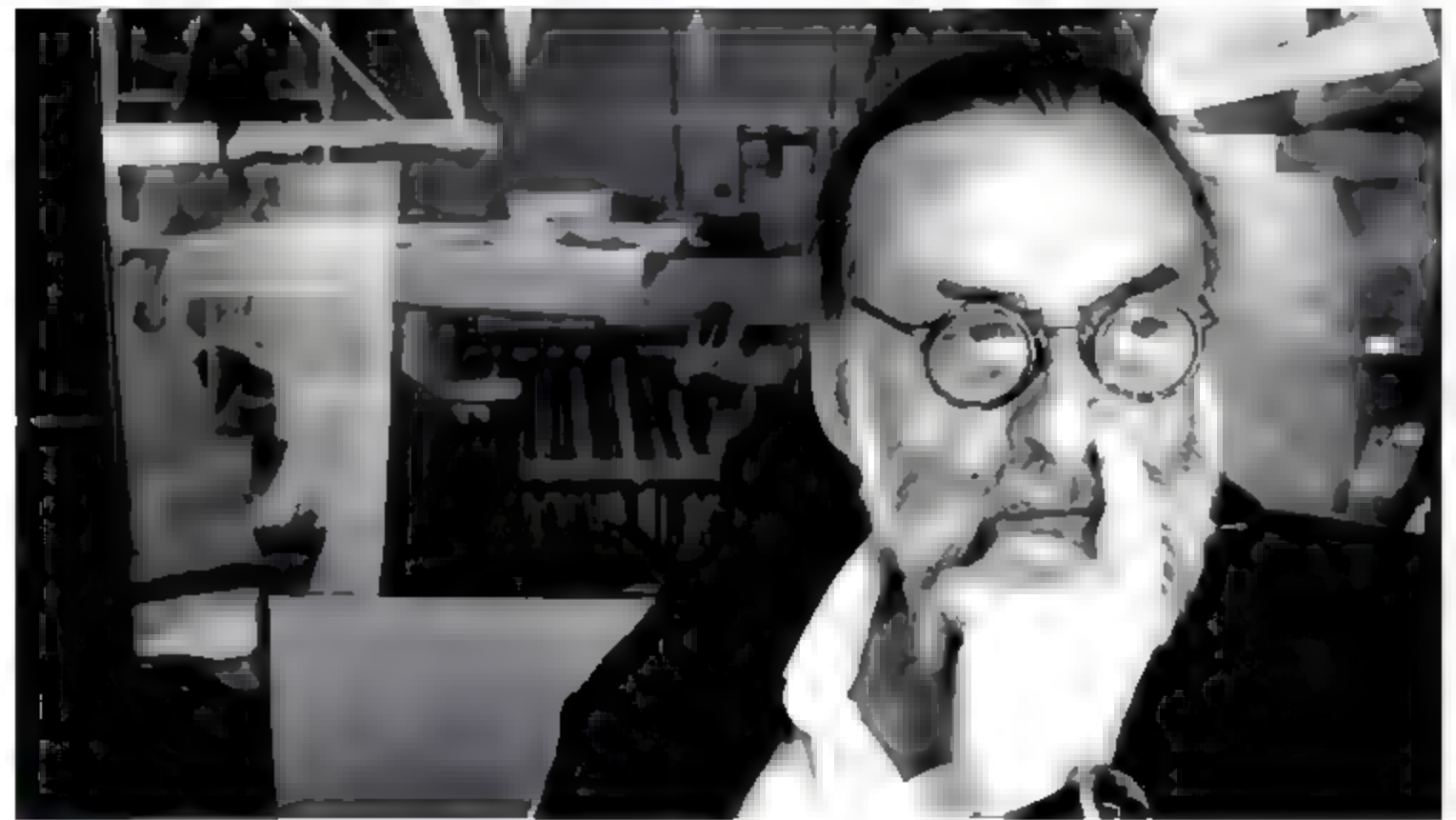
PAR FRÉDÉRIC MIGAYROU

Éditions HXX
448 pages couleurs, cartonné
(en français et en anglais), 700 visuels
D spoonle

aide aussi à choisir les bons matériaux. Il permet également de faire une synthèse entre tous les documents architecturaux (gros œuvres, fluides, électricité, etc.) et de montrer de la 3D aux commanditaires. On visualise aussi plus vite, et de manière plus juste, les choses, ce qui permet d'optimiser les différentes étapes. Mais ce n'est pas pour cela qu'on pense mieux. Ça se saurait ! (Rires.) C'est juste un autre monde ! ■

Roger Dewint, professeur honoraire à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, est un graveur et illustrateur de renommée internationale, qui a su exploiter les ressources techniques les plus subtiles de l'estampe. Depuis les années 1970, il adresse régulièrement des enveloppes dessinées à ses correspondants.

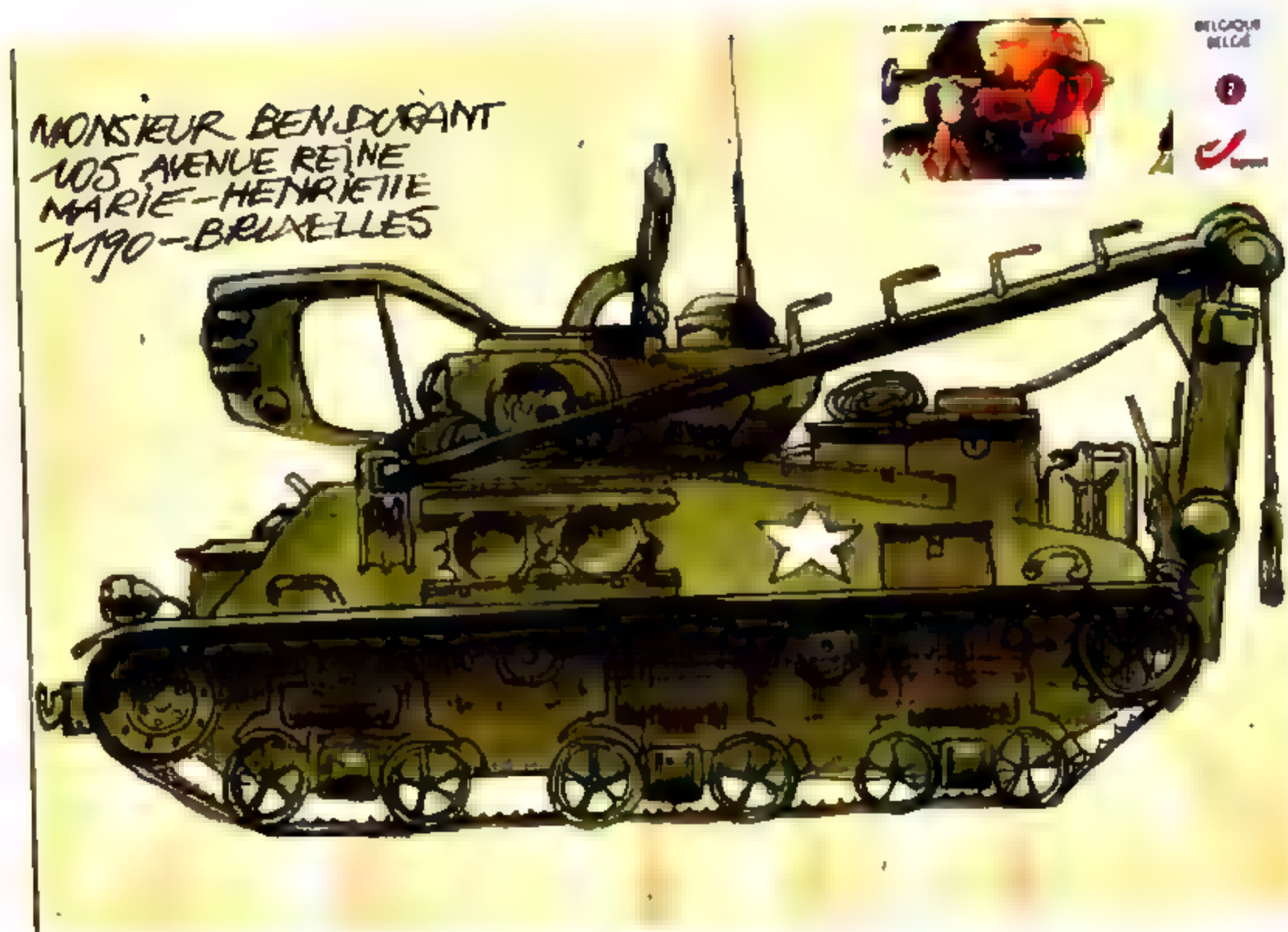
Un décryptage de **Michel Thévoz***



ROGER DEWINT
© Photo Karen de Vliers

ROGER DEWINT

PLI POSTAL ET PROSTITUTION



Lettre à Ben Durant (17/09/2013)
Aquarelle et encres sur enveloppe
© Roger Dewint

L'art (dés)obéit à des règles, comme le jeu. Les contraintes matérielles, techniques, syntaxiques sont comparées à la corde du cerf-volant, qui retient l'envol tout en l'assurant. En s'engageant dans l'échange postal, Roger Dewint redouble ce genre d'astreintes artistiquement insolites, mais certainement plus stimulantes que le papier à dessin « *que sa blancheur défend* » : l'enveloppe comme support, sa couleur blanc cassé, son format standard, l'ajout du timbre autocollant, le sceau d'oblitération à venir, une adresse lisible, un destinataire individualisé, l'acheminement par courrier, un réseau de diffusion atypique... Usuellement, l'enveloppe n'a qu'un office d'emballage ; elle garantit la confidentialité du message. Une fois celui-ci délivré, on la déchire et on la jette. Avec Roger Dewint, on inverserait presque le processus. Dans son cas, on conserve précieusement, on expose et on reproduit les enveloppes et non leur contenu. On permute, autrement dit, le message et le médium.

* version remaniée d'un texte paru dans *Roger Dewint. Aux pieds de la lettre à Bruxelles* Quad / Gallery 2017

MONSIEUR
BEN DURANT
105 AVENUE
REINE MARIE-
HENRIETTE
1190-
BRUXELLES



Au fait, est-ce qu'un artiste adresse jamais expressément sa production ? Il se concentre avec une intensité toute particulière sur un message qui, sorti de son atelier, lui échappera totalement, comme une bouteille à la mer. S'agissant de Dewint, le choix du genre épistolaire, donc de l'adresse *ad personam*, et, de surcroît, son emphase, qui la rend coextensive au message, aggravent parodiquement l'équivoque et la déjouent d'une certaine manière. Une lettre parvient toujours à son destinataire, dit Lacan, parce que ce n'est jamais celui qui est indiqué sur l'enveloppe. C'est, en dernier ressort, le « *grand Autre* », c'est-à-dire le public en général, qui n'a pas d'existence personnelle. Ainsi, sans s'en l'avoir voulu, Roger Dewint peut escompter un détournement de son courrier en uminé vers les cimaises des galeries d'art ou des musées (ou, très exceptionnellement, dans la collection d'un facteur indécrot), accusant ainsi un paradoxe propre à la communication artistique.

MONSIEUR
BEN DURANT
105 AVENUE
REINE MARIE
HENRIETTE
1190-
BRUXELLES



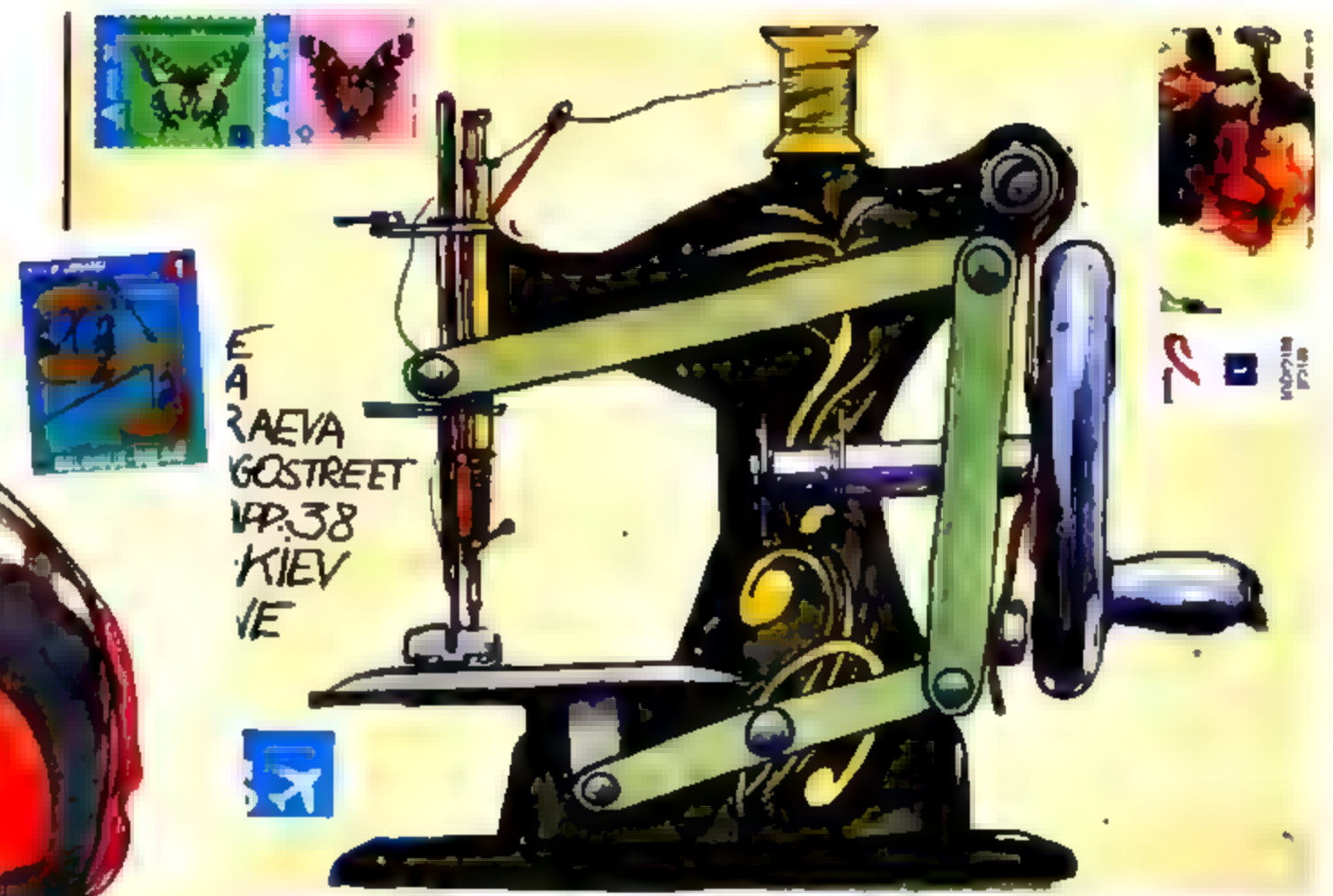
Deux lettres à Ben Durant
(17/12 et 20/12/2013)
Aquarelle et encres sur enveloppes
© Roger Dewint

Notons que le pli postal et le message artistique présentent une certaine affinité, emblématisée depuis près de deux siècles par l'usage (inauguré en Belgique) du timbre, cette petite gravure à tirage limité

que collectionnent les philatélistes, une icône qui ressortit à la culture populaire. Voilà qui explique, soit dit en passant, que la corporation des employés des postes soit fortement représentée dans la Collection de l'art brut** et dans l'art marginal en général. À croire que le facteur Cheval, Raphaël Lonné, Louis Vivin, Jules Mougin, Vicente Pérez Bueno, Pascal Verbena et d'autres encore ont ressenti le besoin d'opposer à l'iconographie officielle une création plus affranchie...

** Le Lieu d'exposition de créations autodidactes situé à Lausanne, en Suisse : www.artbrut.ch

Lettre à Olesya Dzhuraeva (29/11/2013)
Aquarelle et encres sur enveloppe
© Roger Dewint



Lettre à Ben Durant (17/10/2011)
Aquarelle et encres sur enveloppe
© Roger Dewint



Lettre à Francine Delaigle (15/02/2013)
Aquarelle et encres sur enveloppe
© Roger Dewint



MADAME
SOPHIE HAEWON
PARK
KANGDONGBU
GODUKDONG
1-PARK APT
108-1602
SEOUL
SOUTH KOREA



BELGIQUE
BELGIË



Lettre à Sophie Haewon Park (10/11/2014)
Aquarelle et encres sur enveloppe
© Roger Dewint

Dessins en contrebande

Le plasticien Roger Dewint vient évidemment d'un tout autre horizon, celui de la culture la plus raffinée. On ne saurait l'assimiler aux représentants accrédités du *mail art*, pas davantage qu'aux « timbrés » de l'art brut. Aussi bien la vignette postale intervient-elle au sein de ses compositions les plus délurées comme une estampille insolite, ou comme un aval ironique. Fort d'une telle caution, Roger Dewint aura réussi à introduire ses dessins en contrebande dans un réseau de diffusion parallèle, non pas en les dissimulant comme des billets de banque dans une enveloppe, mais par la technique inverse de la « lettre volée » – on pourrait aussi bien parler de prostitution, en réactivant l'étymologie : exposer en public. C'est même, à l'inverse, le timbre qui parfois se cache en s'intégrant dans le dessin, à l'instar de la figure dans le tapis, pour la plus grande perplexité des employés des postes probablement. Dewint pousse la « perversité » jusqu'à faire imprimer ses propres timbres, comme on en a la possibilité en Belgique, de manière à doubler le dessin olographe de sa version sérigraphiée.

À ce propos, Dewint colle-t-il les timbres avant ou après avoir exécuté son dessin ? Peu importe : dans le premier cas, le dessin attestera de sa capacité à intégrer ce qui lui est le plus réfractaire, un cliché officiel. Dans le second cas, il en aura anticipé parodiquement l'esthétique. Troisième possibilité : il ne se passe rien, la vignette et le dessin se croisent comme des passants dans la rue sans rien échanger. De surcroît, le sceau de l'oblitération, qui intervient forcément et imprévisiblement quand les jeux sont faits, s'intégrera « harmonieusement », comme si l'ensemble lui avait été prédestiné. Bref, on assiste à un mini-happening postal. Ce n'est pas le moindre intérêt de ces enluminures composites que d'avoir enregistré leur genèse aléatoire, de s'inscrire ainsi non seulement plastiquement dans l'espace rectangulaire de l'enveloppe, mais aussi en tant que processus autonarratif.



Dans le même (dés)ordre d'idées, on pourrait s'interroger sur la thématique des dessins et sur leur indécision sémantique. Par exemple, pourquoi Roger Dewint, qui n'a pas l'air spécialement belliciste, représente-t-il électivement des armes de guerre ? Quel rapport entre le char de combat et la missive amicale ? Entre le fusil mitrailleur et le pinceau fin de l'aquarelliste ? Le dessinateur le sait-il lui-même ? Comme beaucoup d'artistes, il se défait sur son destinataire de la charge du sens. C'est de bonne guerre : « Ça signifie quelque chose, je ne sais pas quoi, mais lui le saura », se dit l'expéditeur. Et le regardeur, en retour, lui en attribuera la responsabilité – présomption mutuelle de certitude anticipée, dirait Lacan.

EN SAVOIR PLUS

<https://rogerdewint.wordpress.com>

Affinités postales et artistiques

On parlera plus simplement, comme les postiers, de lettres en souffrance. Certes, elles parviennent à leur destinataire, malgré les raffinements mallarméens de leur adressage, mais elles restent en souffrance de sens. Et c'est ce qui fait leur richesse potentielle. À cet égard, et plus que jamais, la relation postale présente une affinité avec la relation artistique, par opposition à la conversation téléphonique ou au texto qui coupent court à la communication.

L'essentiel de la relation épistolaire se produit dans l'intervalle de la réception, dans le temps pour comprendre, dans l'invitation à répondre et même, si ça se trouve, dans l'espace du malentendu, le plus riche des gisements artistiques. Les lettres historiées de Roger Dewint sont spécialement en souffrance. Plus même, elles souffrent toutes les interprétations possibles. Elles se soumettent à une longue exposition itinérante qui va de la boîte aux lettres à la cimaise. Elles passent

de main en main ; elles s'offrent d'œil en œil, avec une docilité troublante, à toutes les lectures imaginables : décidément, on aimerait pouvoir (ré)habiliter, étymologiquement ou non, le terme de prostitution artistique, comme on parle de prostitution sacrée. ■



Entre le groupe punk rock **Parabellum** et de nombreux artistes – dessinateurs, photographes, illustrateurs, etc. –, une histoire particulière s'est écrite dans les années 1980. Leurs collaborations marqueront les esprits des amateurs de graphisme à tiroirs, où ce qui s'offre au regard n'est pas forcément le message principal. Notre collaborateur, **Géant Vert**, qui en fut l'un des moteurs, nous raconte les dessous de ce collectif emblématique de l'*underground* à la française...

PARABELLUM : Schultz, Géant Vert, Sven Pohlhammer, Roland Chamarat et Patrick Lemarchand
Photo prise sur le canal de l'Ourq par Guy Ferrandis

© Guy Ferrandis

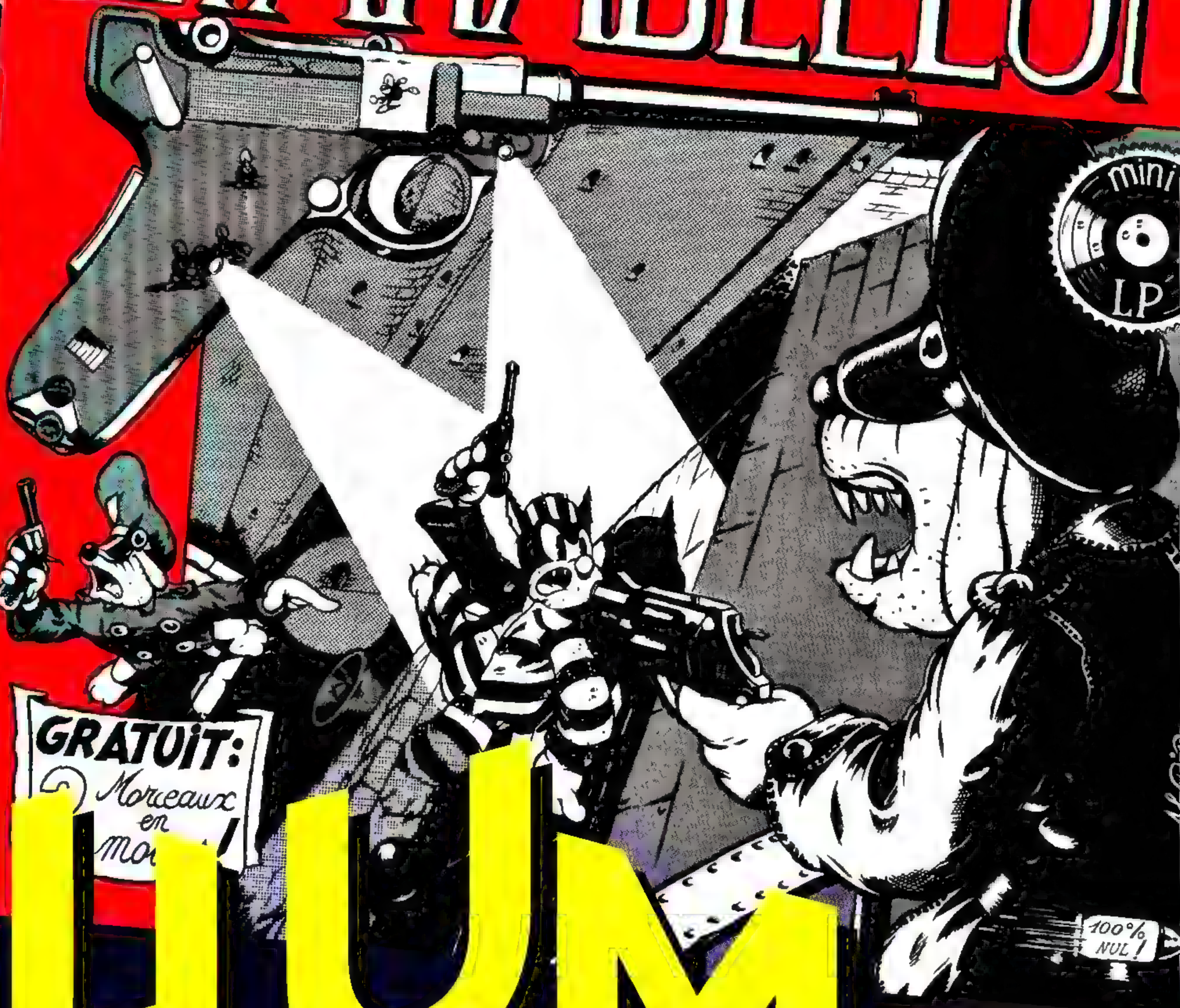
PARAB

LE POUVOIR DES MOTS ET
LE **CHOC DES IMAGES**... DESSINÉES

Paradis E!
cartes de crédit.)



PARABELLUM



GRATUIT:
Morceaux
en
mo...

ELLUM

On est gouverné
par des imbéciles



PARABELLUM

ABELLUM



Dans les années 1980, alors que les images et la musique des Clash et des Sex Pistols passent en boucle aux infos et sur les radios outre-Manche, en France, les talents ne se bousculent pas au portillon pour créer un mouvement équivalent. Hormis les groupes Métal Urbain, Starshooter ou Guilty Razors, le punk rock français demeure (et restera) confidentiel tout au long de sa courte existence.



En fait, cet élan punk se ressent en France principalement dans les colonnes du mensuel *Métal hurlant*. Au fil des pages de ce magazine de bande dessinée dirigé par Jean-Pierre Dionnet, des auteurs comme Serge Clerc, Frank Margerin, Marc Caro, Tramber et Jano, Pierre Ouin, Max, Denis Sire et Ben Hito s'en donnent à cœur joie. À chaque parution, ils en mettent plein la vue aux jeunes lecteurs avides de changement.

Dans leur grand souci de semer la pagaille partout où il était possible de troubler la bienséance bourgeoise, les punks (comme ceux du groupe Bazooka) s'allient avec les situationnistes et les hippies d'hier, à travers une jeunesse qui ne fait alors plus la différence entre les magazines *Actuel*, *Libération*, *Hara-Kiri*, *Charlie*, et donc la bande à Dionnet.

**On est gouverné
par des imbéciles**



PARABELLUM

L'ORIGINE DU NOM PARABELLUM

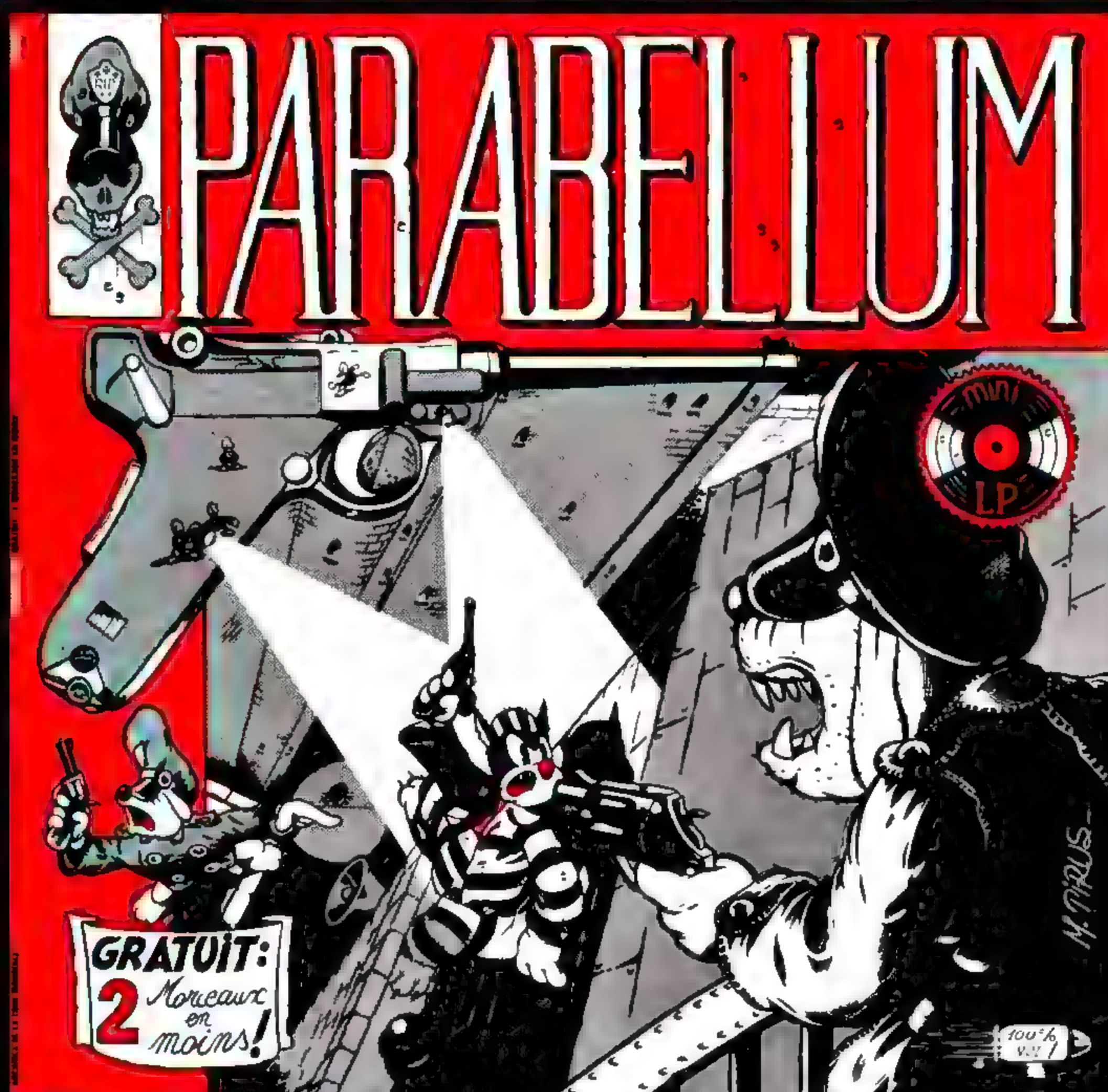
Le nom du groupe provient d'une citation latine : « *Si vis pacem para bellum* » (« Si tu veux la paix, prépare la guerre »). Si le concept de ce groupe peut paraître bizarroïde aux yeux des Hexagonaux, il s'agit, en fait, d'une formule complètement pompée sur le groupe anglais Third World War, légèrement mélangée avec une vision du management-choc, tel que prôné par les Anglo-Saxons. Sous cette influence, la musique de Parabellum s'avère définitivement anglo-saxonne, tandis que les visuels qui l'accompagnent proviennent de la BD nationale, vivier d'une révolution aussi graphique que culturelle.

Dernière photo à cinq (prise dans le bunker par Luc Quelin)
© Luc Quelin

MUSIQUE ET BD FUSIONNENT DANS LE « COMBO PUNK » ULTIME

Après quelques passages dans des groupes qui imitent tant bien que mal le punk anglo-saxon, les futurs **Parabellum** (voir encadré) décident de prendre le taureau par les cornes en créant le « combo punk » français ultime. Leurs modèles : des personnages de papier comme Raoul Teigneux, Ricky Banlieue, Kebra, le sergent Rock, les Freaks Brothers, le buvard Atomic ou Bloody. Bref, tout ce que la presse BD française *underground* a publié depuis le début des années 1970. À défaut d'avoir pu voir les Sex Pistols sur scène à leur grande époque, Parabellum s'empare sans vergogne de l'univers scénique imaginé par Caro dans un numéro spécial rock de *Métal hurlant*, en mars 1979.

Ci-dessous : jaquette de l'album **Gratuit ! 2 morceaux en moins !** Dessin de Pirus répondant à une vue de la cité de transit du pont de Bezons prise par Guy Ferrandis lors de sa destruction. © Guy Ferrandis / © Michel Pirus



L'idée n'est pourtant pas nouvelle. La plupart des groupes anglo-saxons ont su utiliser le potentiel des dessinateurs depuis les années 1960. Beaucoup de jeunes ont découvert les comics de Robert Crumb, Martin Sharp et Gilbert Shelton en achetant le *Cheap Thrills* de Janis Joplin (1968), le *Wheels of Fire* de Cream (1968) et le *Shakedown Street* de Grateful Dead (1978).

Afin de l'envelopper d'une pochette digne de ce nom, **Michel Pirus** est approché. Originaire d'un bled de Moselle, il accepte pour faire plaisir au chanteur, son compatriote. À l'époque, le dessinateur remporte un beau petit succès avec sa série *Champagne et gâteaux secs*, publiée dans *Métal hurlant*. Pour l'album, Pirus imagine une saynète fortement inspirée par le *Spirit* qui lui tenait à cœur. Mais il commet un léger impair en représentant un pistolet Mauser Parabellum au lieu du Luger, le logo officiel des Parabellum. Tandis que les reproches fusent, le dessinateur explique posément qu'il s'en « *tamponne le coquillard grave* ». Hormis cette légère prise de bec, la pochette, couplée à une nouvelle photo choc de Guy Ferrandis, remplit parfaitement sa mission tant elle accroche le regard.

EN QUELQUES DATES...

1984 : Parabellum, groupe alternatif de punk rock, se forme à Paris et sort son premier vinyle au format EP

1986 : sortie du premier album studio : *Gratuit : 2 morceaux en moins !*

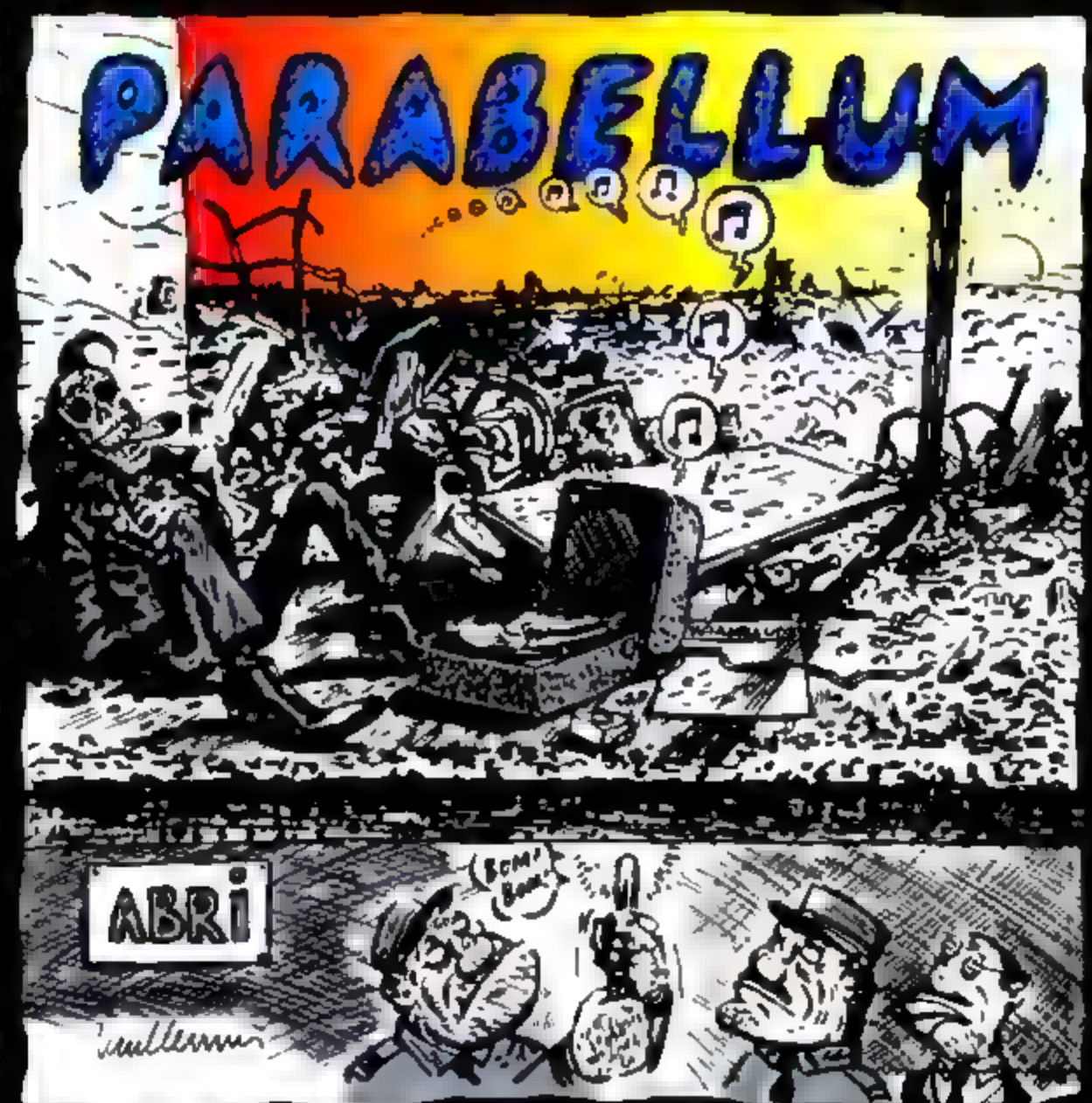
1987 : Géant Vert, parolier et chargé des pochettes, quitte le groupe et se consacre à l'écriture de son premier roman, *Casse-bonbons*

1988-89 : le groupe enchaîne plateaux télé, passages en radio et tournées. Il réalise son deuxième album studio *Parabellum*

1991 : séparation du groupe qui se reformera de 1998 à 2014

2014 : dernier concert sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes

Visuel non censuré du 45 tours *Welcome to Paradise* (1986)
© DR



Dessin de Vuillemin illustrant la chanson « Jet Set ». Album *De la rage, du folk, de la fureur* (groupe Karbala 413, 1987)
© Vuillemin

Pour promouvoir le deuxième album de Parabellum, le 45 tours *Welcome to Paradise/Cayenne* sort avec un visuel situationniste qui pousse la coproduction à censurer l'objet afin de ne pas effrayer les municipalités lors des tournées, comme ce fut le cas, tout au long de l'année 1985, quand le groupe s'occupait lui-même de fabriquer ses affiches. Pour éviter l'arrivée de la police à la recherche du responsable de ces provocations visuelles, une affiche (au format 120 x 80 cm) du dessin de Pirus est tirée par le label.

VUILLEMIN AUX PINCEAUX ET À LA GUITARE

L'année suivante, le maxi *Quatre garçons dans le brouillard* est mis en boîte par Patrick Woindrich au studio WW, situé dans le 13^e arrondissement de Paris. Ce coup-ci, le groupe fait le siège du journal *Hara-Kiri* afin de rencontrer le dessinateur **Philippe Vuillemin**. Ce dernier accepte sans problème de collaborer avec Parabellum tant il adore se montrer grossier à travers ses pinceaux. Le résultat : un dessin inspiré de la chanson « R.I.P. », qui fait les louanges des avantages de la bombe à neutrons... Le dessin de Vuillemin, associé à l'image du groupe, fait de ce maxi 45 tours l'exemple parfait du disque punk tel qu'aurait pu l'imaginer l'essayiste Guy Debord s'il avait eu de l'humour.

Le disque est à peine sorti qu'une scission dans le groupe survient lors du concert du Printemps de Bourges, en ouverture de Bérurier Noir. Une scission qui, finalement, fera le plus grand bonheur des collectionneurs. En effet, désormais, deux versions cohabitent sous les noms de Parabellum et de Karbala 413, en référence à la guerre Iran-Irak et au fait que la France vendait des armes aux deux belligérants...

Résultat, alors que Parabellum sort son 45 tours *Osmose 99*, orné d'un dessin de **Max**, la fraction dissidente s'offre Vuillemin à la guitare pour enregistrer le même titre que Parabellum, au sein d'un album qui reprend tout le savoir-faire des pochettes de Parabellum : la guerre est bien déclarée !

L'album des Parabellum bis qui en résulte sort sous trois formats, associés à des couleurs de pochette différentes. Le 33 tours, bleu et rose, comporte un dessin 30 x 30 cm de **Pierre Ouin** ; le CD vert et rose renferme sept dessins inédits de Vuillemin ; la cassette jaune et rouge inclut deux autres dessins inédits de Pierre Ouin, accompagnés des sept de Vuillemin. Parallèlement au disque, **Gilbert Shelton** dessine l'affiche et accompagne le groupe au piano en live pour une tée et le concert final du groupe, en 1990, au pied de la prison de la Pierre-Levée, à Poitiers. Cette même année, l'album blanc de la dissolution sort sur le label Eurobond. Le graphisme représente un Luger avec un ange. En juin 1991, Parabellum se fracasse au Canada.

Dessin de Pierre Quin illustrant la pochette intérieure de l'album *De la rage, du folk, de la fureur*
© Pierre Quin



Recherche non retenue de Max pour l'album blanc de *Parabellum* (1990) et visuel du 45 tours *Osmose 99* du groupe *Parabellum* (1987)
© Max



SIX ANS ENTRE LA DISSOLUTION ET LE CONCERT SOUVENIR

En 1997, l'idée de faire un concert souvenir à Marmande se fait jour. Idée sympa, encore que l'endroit est surtout connu pour être la capitale de la tomate... Après quatre mois de répétitions, le groupe monte sur scène pour un snow qui finit sur l'album *Post Mortem Live*. Sa pochette est réalisée, cette fois-ci, par Guy Ferrandis, et le dessinateur Chester s'occupe, lui, du visuel du concert. Après quelques tensions liées à l'incompatibilité d'humeur entre la tête et les jambes du groupe, le choix de la pochette est décidé : un des membres muni d'un Luger P08 tirera sur les autres pour se défouler. Si cela fait marrer les protagonistes, ce n'est pas le cas de la grande distribution qui refuse de voir la « bestiole » sur ses étals. Décision est alors prise de réaliser une deuxième pochette slipcase (coffret) par le photographe érotique Christophe Mourthé, très connu dans les milieux spécialisés pour son travail

sur le fétichisme. Malgré vingt ans de recherche, personne n'a encore découvert la raison exacte de ce choix qui reste un mystère tant le côté érotique du groupe tenait à l'époque dans une boîte de Doc Martens, taille 46...

En 1998, alors que la Coupe du monde de foot bat son plein, les Parabellum débarquent dans le studio C du palais des congrès de Paris. Après un

long moment de marasme, ils décident d'enregistrer une reprise précédemment jouée par Karbala. Le dessinateur Gilbert Shelton viendra même enregistrer quelques prises pour une version de « SVP 08 38 », toujours inédite jusqu'à présent. Après quelques mois de bricolage intense sort l'album *Bordel Inside* doté d'une pochette peu réussie, doublée d'une facture astronomique.

Alors qu'ils avaient survécu aux coupes de cheveux ridicules des années 1980, les membres du groupe sont, tour à tour, fauchés par la Camarde tout au long des années 2000. Cela marquera la fin d'une aventure musicale et graphique inédite. ■

À (RE)DÉCOUVRIR

Entre les albums studio et live, les EP et les compilations, le groupe Parabellum (qui comptera jusqu'à onze membres) a à son actif une discographie composée d'une quinzaine de formats.

Rééditions Parabellum aux Archives de la Zone mondiale [PIAS] :

Mini LP **100 % nul !**
- AZ MLP31

Maxi **Quatre garçons dans le brouillard**
- AZ MLP32

EP **On est gouverné par des imbéciles** - AZ MEP12

Un classique par... JACQUES DE LOUSTAL

Pour *Das Magazin* (Zurich), Jacques de Loustal a synthétisé, en une page de bande dessinée, trois grands classiques de la littérature internationale. Après *Lolita* de Nabokov, c'est au tour du chef-d'œuvre de Camus, ***L'Étranger***, de passer par le trait expert du dessinateur parisien. Ce magistral tour de force, nous avons le plaisir de vous le faire découvrir dans nos pages. Savourez !

L'ÉTRANGER

ALBERT CAMUS (1942)



© Photo Jorge Colombo

JACQUES DE LOUSTAL

ILLUSTRATEUR, AUTEUR DE BANDES DESSINÉES.
Dernier ouvrage paru : ***Black Dog*** (Scénario Götting / Casterman)

L'ÉTRANGER ROMAN D'ALBERT CAMUS RACONTÉ SUCCINCTEMENT PAR LOUSTAL



C'EST L'HISTOIRE, EN ALGÉRIE, D'UN HOMME QUI S'APPELLE MEURSAULT.



AU DÉBUT, IL ENTERRE SA MÈRE, ÇA LUI FAIT NI CHAUD NI FROID.



PUIS IL RENCONTRE MARIE, IL VA À LA PLAGE, IL COUCHE AVEC ELLE.



IL A POUR VOISIN UN CERTAIN RAYMOND.



UN JOUR, ILS VONT TOUS PIQUE-NIQUER À LA PLAGE.



ARRIVE UNE EMBROUILLE AVEC DEUX ARABES.



MEURSAULT A UN ÉBLOUISSEMENT, IL EN TUE UN.



APRÈS, IL VA EN PRISON.



LÀ, IL RÉFLÉCHIT BEAUCOUP, IL EST JUGÉ, IL SERA EXÉCUTÉ.



Dans *Les Arts dessinés* n° 2, nous rendions hommage à l'illustratrice **Dominique Corbasson** qui venait de disparaître alors que, peu avant, nous projetions la publication de quelques-uns de ses dessins dans ce numéro d'été.

Cette fois, plusieurs de ses proches – amitiés professionnelles et personnelles se mêlant souvent – joignent leurs voix à la nôtre pour raconter cette femme, cette Parisienne, cette dessinatrice hors pair. L'une nous raconte une ultime commande, un autre évoque son cahier d'écolière, un autre encore souligne sa maîtrise des couleurs... Tous parlent de sa fantaisie, de son vélo, de son amitié fidèle et de son amour pour la Bretagne.

Frédéric Bosser ■

DOMINIQUE CORBASSON
photographiée par Bruno Comtesse

© Bruno Comtesse



Montmartre
Gouache sur papier
© Dominique Corbasson

HOMMAGE

DOMINIQUE
COR
BASSON

JUSTE **QUELQU'UN DE BIEN**

*Le Pont de l'Alma,
Gouache sur papier
© Dominique Corbasson*

Paris lui appartient

Vous l'avez peut-être croisée du côté de la rue Condorcet ou vers l'église Notre-Dame-de-Lorette, à Paris? Vous savez, c'est cette fille aux cheveux blonds qui file sur son vélo, sacoche au vent. Elle dit bonjour en souriant au fleuriste breton, jette un coup d'œil au Sacré-Cœur avec sa meringue blanche, puis redescend les avenues sans freiner. Pressée, toujours un peu pressée, et pourtant attentive au moindre changement de lumière sur la capitale.

Parfois, elle s'arrête au coin d'un boulevard, sur la place de l'Odéon ou de la Bastille. Elle sort un carnet, une poignée de crayons de couleur et se met à dessiner comme si elle était seule au monde.

Vous aimeriez vous pencher sur son épaule, regarder ce qu'elle peut bien griffonner, debout comme ça, au milieu de la foule et des voitures, indifférente aux bruits comme aux passants qui la bousculent.

Un jour, vous vous promettez même de voler ce cahier d'écolière.

Histoire de vérifier comment Dominique Corbasson parvient, en quelques traits, à fixer tout un monde urbain et poétique.

Sachez-le, ces feuilles sont précieuses, et vous aurez bien du mal à les lui arracher. Elles portent déjà les éléments essentiels de l'œuvre à venir, son architecture et ses respirations : les verticales, les personnages, les parallèles, les jardins, les rues, la vie en mouvement.

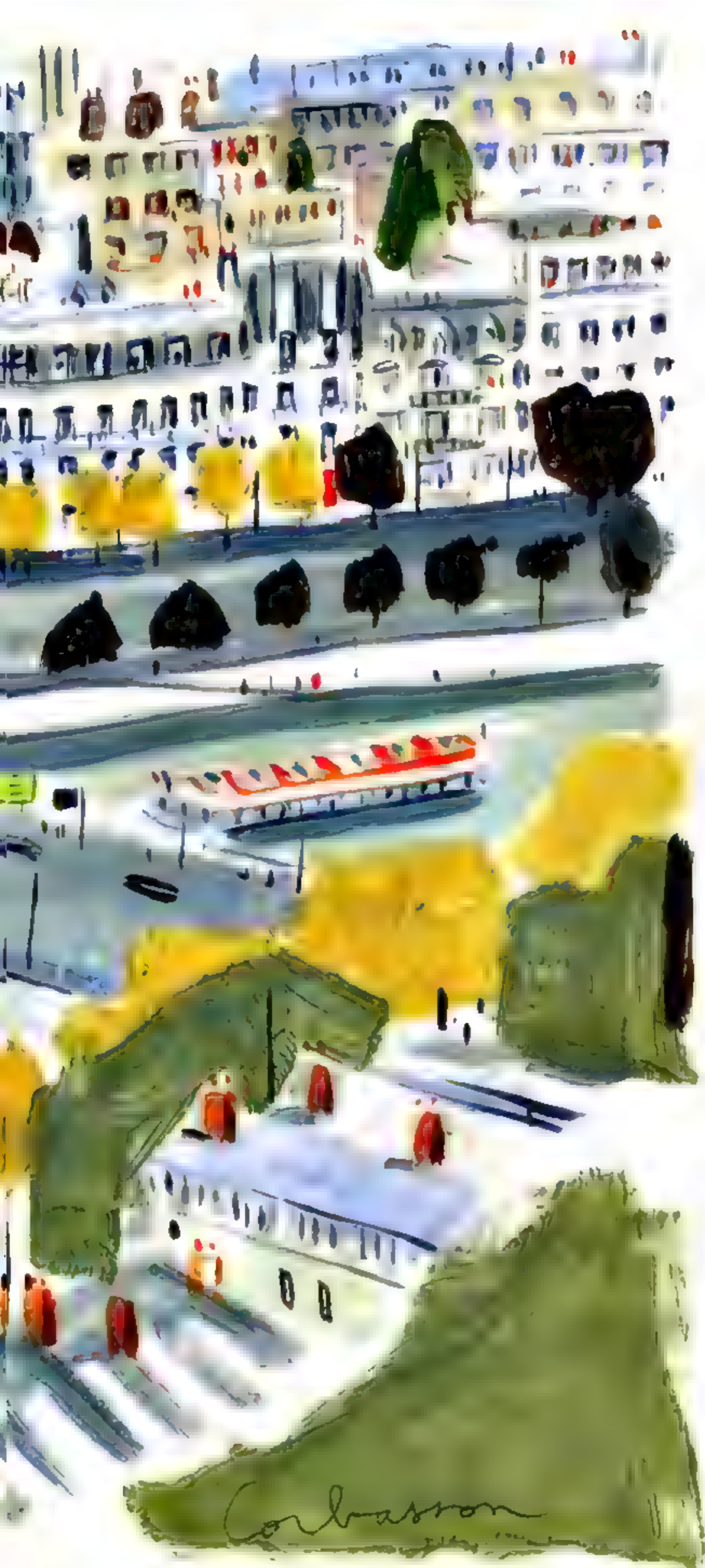
Demain, dans son atelier, Dominique reprendra le crayonné, travaillera les blancs et les touches colorées.

Mais elle préservera la fraîcheur et le dynamisme délicat de ce premier geste, révélant à quel point Paris lui appartient...

Christine Ferniot,
critique littéraire



*Passerelle des Arts
Gouache sur papier
© Dominique Corbasson*



Le dernier dessin

Dominique aimait les foulards. Format pandana. Signe d'élégance ou de différence ? Sans doute un peu des deux. Elle se moquait des modes. Elle pouvait délirer sur une paire de chaussures improbables et porter un tartan écossais, perchée sur son vélo. Là non plus, elle n'a pas attendu la vogue du Vélip' pour sillonner Paris à bicyclette...

Dominique Corbasson faisait partie de ces personnalités qui ne ressemblent à aucune autre. Celles que l'on suit, mais qui ne suivent personne. Pas pour elle, les lieux aseptisés, bureaux climatisés et autre pesanteur hiérarchique ! Elle ne s'épanouissait qu'en zone libre : dans son 9^e arrondissement, à Bruxelles ou en Bretagne. Elle était d'ailleurs en terres bretonnes lorsque nous avons échangé, par mail, pour la dernière fois. C'était en février.



Tour Eiffel
Gouache sur papier
© Dominique Corbasson

Je lui avais commandé un dessin, afin d'illustrer un texte de l'écrivain Philippe Vilain sur les paris sportifs, pour le premier numéro « papier » du webzine *1 Epok formidable*. Elle m'a envoyé le crayonné, puis le dessin terminé, qui s'étale désormais sur une double page de la revue. L'illustration arrive un peu après un sujet sur le collectionneur d'affiches contestataires Michaël Lellouche, et des photos perso du styliste anglais Paul Smith sur son mai 68 : ce voisinage lui aurait plu.

La première fois que j'ai vu Dominique, c'était dans son atelier, chez elle, à Paris. Elle m'a tendu un grand carton et m'a proposé de fouiner dedans. J'y avais trouvé le dessin du square de la place Denfert-Rochereau sur lequel donnait le salon de mes parents... Pas banal ! Ce dessin trône dans mon bureau depuis une vingtaine d'années. Vingt ans d'amitié et de complicité avec cette illustratrice.

Le dernier transfert de fichier qu'elle m'a envoyé date du 5 février à 12 h 33. Elle nous a quittés le 21 février. Le premier numéro de la revue *1 Epok formidable*, où figure sa vision de *L'Enfer du jeu*, lui est dédié.

Anne Eveillard,
rédactrice en chef de *1 Epok formidable*



Bir-Hakeim
Gouache sur papier
© Dominique Corbasson

À Gloria, Pénélope, Victoire¹ et François

Debout sur le trottoir, sa bicyclette derrière elle, Dominique remplit son carnet de croquis. Veste cintrée, lunettes, queue-de-cheval. C'est un autoportrait noir et blanc, ce noir et ce blanc qu'elle sait rendre joyeux. Sur ce dessin d'une rapidité japonaise, elle est à la fois l'artiste et son modèle : la Parisienne. Une femme qu'elle voit « *plutôt fine, ayant toujours en tête l'idée d'être élégante.*

Même avec un manteau en plastique, elle est toujours bien. »

Et Dominique est toujours bien. Son travail éclaire les grandes cités, les plages, la Bretagne, Barbès, l'automne. Parcourant la campagne britannique ou suivant la Seine de Paris au Havre, elle dépeint des labours, des prés ou des forêts avec la même énergie tenue. Hachuré vivement au crayon de couleur, son palais de Westminster prend des tons métalliques. Elle y ajoute un soleil embrumé, en clin d'œil à Claude Monet. Car elle maîtrise ses couleurs comme son allure, ne transformant jamais une création en performance.

Peignant un arbre en rouge pour faire écho aux collants d'un personnage, elle dit de sa voix juvénile et affirmée : « *Il n'y a pas*

franchement de logique... Moi, souvent, je fais des arbres rouges, orange, bleus. C'est comme ça. Ça me plaît. »

C'est comme ça. Ça lui plaît de toujours courir pour ouvrir sa porte ou boucler un dessin. De perdre ses gants, de les chercher et de les retrouver rangés sur sa tête, sous sa casquette. De demander un sandwich jambon-pain, et de raconter la tête de la boulangère. De balancer des remarques aussi naïves que percutantes.

Elle aime le rire, le sien, celui des autres, et le travail intense qui prend le temps de s'amuser. C'est comme ça ; ça lui plaît.

Dominique ne ressemble à personne. Mais cette « *brindille guillerette* » – selon



l'affectueuse définition d'une amie – a d'autres cordes à son arc que la fantaisie, la vision et le talent. Sa force

lui a permis de prendre de front le pire du pire, en toute pudeur. Alors, elle a travaillé plus que jamais. C'est grâce à ce courage rare que ses derniers travaux vibrent de la même clarté, de la même gaieté, de la même vie – celle d'une mince jeune femme découvrant éternellement le monde à bicyclette. Merci, Dominique.

François Landon, journaliste

¹ Enfants nés de l'un ou l'autre de François Avri et Dominique Corbasson



Moment ineffable en Bretagne

Dominique dessinait souvent lors de ses promenades. Ses carnets de croquis sont remplis de dessins et d'annotations au crayon, qui seront recomposés, plus tard, dans son atelier en toiles brossées à larges pans de couleur.



New York City
Encres sur carton
© Dominique Corbasson

Si vous vous extasiiez devant une de ses esquisses, elle insistait pour vous l'offrir. Un anniversaire ? Un dessin ! Non pas tiré d'un de ses cartons, mais réalisé spécialement pour l'occasion.

Ces derniers temps, elle peignait des vues de New York magnifiques sur du carton gris de format carré. Grand succès !

Elle s'étonnait qu'on admire son travail et demandait parfois conseil : « *Tu ne trouves pas que la perspective est de guingois, là ?* »

En août de l'année dernière, Dominique et François Avril, son mari, Emmanuel Pierre et moi, nous nous sommes retrouvés au bord de l'estuaire de Jaudy, dans sa Bretagne où elle se sentait si bien, pour dessiner « *sur le motif* ». Paysage magique, temps radieux, moment ineffable.

La Bretagne
Gouache sur papier © Dominique Corbasson

Pendant que les hommes bricolaient quelques croquis en attendant le pique-nique préparé par Anne, mon épouse, Dominique s'est éloignée, sérieuse, concentrée, et a réalisé quelques aquarelles dont elle a le secret. Dessin rapide, touches de couleur. Rien à jeter...

Quand on lui demandait pourquoi elle ne refermait pas ses tubes de peinture, elle répondait qu'elle n'avait pas le temps.

Elle était drôle, fantasque, étourdie, énergique, d'une élégance toute personnelle et talentueuse.

Elle nous manque terriblement.

André Juillard,
scénariste et dessinateur
de bande dessinée

Complices dans le dessin et dans la vie

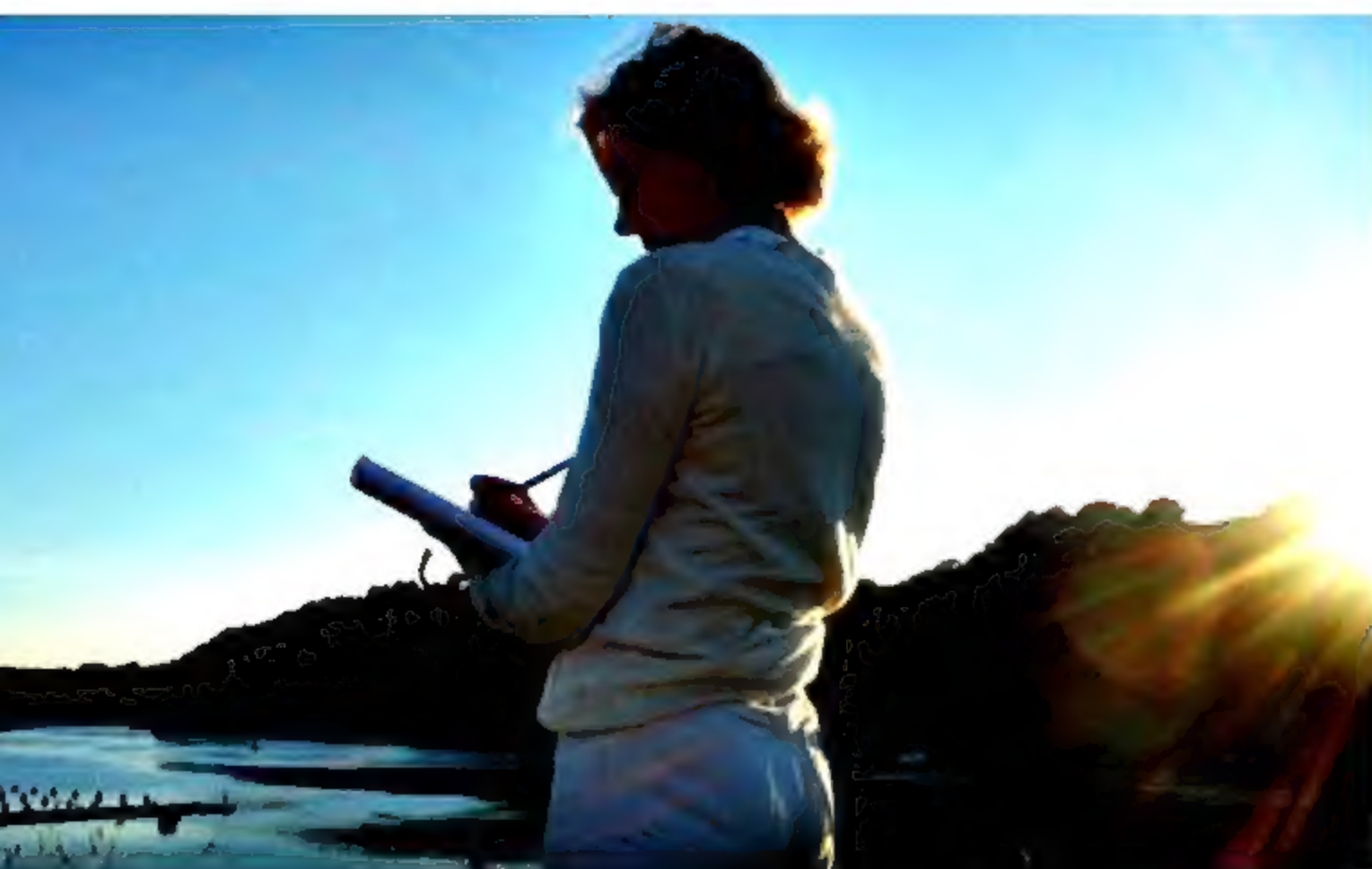
Dominique était une amie de longue date. François et Dominique : des années traversées ensemble en voisins, en amis, en famille, en complices dans le dessin. Ce dessin qui l'a aidée longtemps dans son combat contre la maladie. Elle ne reculait devant aucune difficulté, se colletait avec des villes entières et des paysages pleins de sel marin, breton de préférence. Le public en redemandait, car ses dessins parlaient à tout le monde, ce qui n'affectait en rien sa modestie. Trop injuste...

Jacques de Loustal,

illustrateur et collaborateur des *Arts dessinés*

Dessin à quatre mains,
par Dominique Corbasson
et François Avril © Corbasson & Avril

Dominique Corbasson
et François Avril, à Paris
© Photo DR



Dominique Corbasson
en Bretagne
© Photo DR



Dessin à quatre mains, par Dominique Corbasson et François Avril
© Corbasson & Avril

L'IMMANQUABLE HORS-SÉRIE N°18
LE HORS-SÉRIE
QUI T'EMPORTE LOIN

100% BD ÉROTIQUE, VOYAGES, SEXE ET BD ... « UNE BELLE PLAGE D'ÉVASION ! »

L'IMMANQUABLE

L'IMMANQUABLE

NUMÉRO 18

HORS-SÉRIE SPÉCIAL ÉROTISME

ACTUALITÉ



H202
FANTASMES
À LA FRANÇAISE



DANY
VOYAGE
DANS LE TEMPS



BASTIEN VIVÈS
FAMILLES,
JE VOUS HAIS

PUBLIC AVERTI

RÉCITS COMPLETS



KHAJÚRHAO
BANERJEE



POULETTE DANS LE POT
SIMON / BALARD



LA COMTESSE ROUGE
GERVASIO



PARFUMS D'AFRIQUE
JOËL ALESSANDRA

Voyages

SEXE & BD

ET AUSSI :

MAXENCE GRANGER,
JEF, GILLES PASCAL, JAMES,
ARNÜ WEST, EMILIO VAN DER ZUIDEN

DISPONIBLE EN KIOSQUE
EN LIBRAIRIE SPÉCIALISÉE
OU SUR WWW.LIMMANQUABLE.COM

« ON EST PAS BIEN LÀ ?! »

VOYAGE VOYAGE, PLUS HAUT QUE LA NUIT ET LE VENT, VOYAGE...

LES ARTS DESSINÉS

#04 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE
OCTOBRE 2018

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?

Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...

dans le quatrième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en octobre 2018.

Nicolas de Crécy
Catherine Meurisse
Stéphane Trapier
Jean-Michel Ribes
Gérard Garouste
Kitty Crowther
Lionel Koechlin
Paul Morstad
Étienne Delessert
Nicolas Delort
Simon Roussin
Serge Bloch
Jodorowsky
Gérard DuBois
Léo Kouper
Bernard Tschumi
Les 30 ans de
la collection Pastel
Atak
Zep*



RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES

* Liste sous réserve de modifications. Visuel non contractuel